

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, Prince du Sang.

Par M. A. Roux, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

JUILLET 1769.

TOME XXXI.



A PARIS,

Chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUILLET 1769.

EXTRAIT.

Traité des affections vaporeuses des deux sexes, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide une pratique sûre, fondée sur des observations; par M. Pomme, Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, Médecin-Consultant du Roi & de la Fauconnerie. Quatrieme édition, dans laquelle on trouve le Recueil des pieces publiées pour l'instruction du procès que le système de l'Auteur a fait naître parmi les Médecins, & la Réponse à toutes les objections des anonymes. A Lyon, chez Duplain*; & à Paris, chez* Didot *le jeune*, 1769, *in*-12, *deux volumes.*

Cette quatrieme édition de l'Ouvrage de M. Pomme ne differe des précédentes, que par un nouvel Avertissement qu'il a mis à la tête du premier volume, dans lequel il annonce

les cures qu'il a faites à Paris, &, en particulier, celles de madame la Marquiſe de Beſons, & de madame de la Coré; par une réponſe de M. Brun à une nouvelle Critique de l'Ouvrage de M. Pomme, & par un Recueil des différentes pieces qui ont été publiées dans le Journal de médecine, pour & contre l'uſage des humectans dans les affections vaporeuſes, Recueil qui forme le ſecond volume preſqu'en entier, & auquel M. Pomme n'a ajouté que quelques Notes. Je me ſerois donc contenté de l'annoncer à l'article des *Livres nouveaux*, en renvoyant les lecteurs à l'Extrait que j'avois donné de la premiere édition dans le Journal de Septembre 1764, & aux différens Journaux où ſont contenues les piéces que M. Pomme a recueillies, ſi deux imputations, également dénuées de fondement, mais dont l'une ſeroit auſſi honorable pour moi, que l'autre ſeroit injurieuſe, ne me mettoient dans la néceſſité de faire mon apologie. Il n'eſt pas permis à un homme un peu jaloux de ſa réputation, de ſouffrir, ni qu'on lui attribue un Ouvrage qu'il n'a pas fait, ſur-tout lorſque cet Ouvrage peut honorer ſon Auteur, & qu'il a mérité les ſuffrages des gens de l'Art, ſeuls juges non récuſables; ni qu'on oſe l'accuſer de partialité dans une matiere qui intéreſſe la vie & la ſanté des citoyens.

On lit dans une Note qui se trouve pag. 261 du second volume de la nouvelle édition du Traité de M. Pomme : » Le Journaliste de médecine est à la tête de mes » redoutables adversaires. *La partialité qu'il » a montrée depuis long tems*, dans la con- » testation présente, *quoiqu'il s'en fût érigé » le juge*, dévoile parfaitement ses inten- » tions à cet égard ; & s'il en faut fournir » les preuves, les voici. «

Le reproche est grave dans une matiere aussi importante que celle qui fait l'objet du Journal de Médecine ; il est bien plus grave encore, si, comme M. Pomme ne craint pas de l'assurer, je me suis érigé en juge de la dispute. Comment a-t-il cru pouvoir se dispenser de donner la preuve de cette assertion ? Si elle est fausse, il s'est rendu coupable de calomnie. J'aurois pu, sans doute, me constituer juge de cette dispute, comme de toutes celles qui s'élevent en médecine ; j'en avois le droit en qualité de Médecin, & de Membre du premier Corps de Médecins du Royaume. C'est à ce titre que j'ai donné à M. Pomme lui-même des éloges, pour avoir réveillé l'attention de ses Confreres sur une méthode un peu trop négligée, non que cette méthode fût inconnue aux bons Praticiens : M. Pomme n'avoit rien à leur apprendre à cet égard ; mais il faut convenir, qu'après en avoir abusé, le com-

mun des Praticiens (*voyez* l'ingénieuse Satyre que l'Auteur de Gil-Blas fait de quelques Médecins de son tems) étoit tombé dans un excès opposé. Cependant, relativement à la querelle particuliere à M. Pomme, j'avois déclaré expressément, dans le Journal du mois d'Août 1766, que je recueillerois avec soin les pieces qu'on voudroit m'adresser, afin, ajoutois-je, *que les Médecins instruits en pussent déduire la pratique la plus salutaire dans ce genre de maladies.* J'en appelle à M. Pomme lui-même : est-ce s'ériger en juge ? Ce n'est pas la seule infidélité que j'aurai à relever dans les reproches qu'il me fait. Celui de partialité, quoique je ne me sois chargé que de ramasser les pieces du procès, est de nature à ne devoir être hazardé que sur les preuves les plus fortes. Je vais examiner celles que M. Pomme apporte à l'appui de son accusation, après que j'aurai fait l'histoire de ma conduite à son égard, & dans toute la dispute que son Ouvrage a occasionnée.

Cet Auteur publia, en 1760, un *Essai sur les Affections vaporeuses*, dont feu M. Vandermonde rendit compte dans le Journal de Médecine du mois de Mars 1761. Il redonna, en 1763, ce même Ouvrage, augmenté d'un grand nombre d'observations, sous le titre de *Traité des Affections vaporeuses des deux sexes* : j'en fis l'Extrait dans

le Journal de Septembre 1764. L'Auteur fut si content de cet Extrait, qu'il le fit imprimer à la tête de la seconde édition de son Traité, publiée en 1765 ; il est vrai qu'il jugea à propos de le supprimer dans la troisieme édition qui parut en 1767, & que j'annonçai dans le Journal d'Avril de la même année.

Ayant reçu, en 1766, un grand nombre d'observations relatives aux questions que cet Ouvrage avoit donné lieu d'agiter, j'avertis, comme je l'ai déja dit, que je recueillerois avec soin toutes celles qu'on voudroit m'adresser : le nombre de celles que j'ai publiées a été suffisant pour fournir à M. Pomme la matiere d'un volume, & c'est le second de sa nouvelle édition. Presque toutes ces piéces sont destinées à confirmer sa doctrine ; celles qui lui ont paru contraires, n'ont jamais attaqué que la trop grande généralité qu'il lui a donnée : malgré cela, j'ai publié toutes les Réponses qu'il a plu à lui ou à ses partisans de faire aux plus légeres objections qui lui ont été opposées. S'il y a dans cette conduite quelque partialité, je ne crois pas que ce soit à M. Pomme à me la reprocher. Il auroit été plus doux pour lui, sans doute, de se voir ériger, dans le Journal de Médecine, un autel où il n'eût été permis que de brûler l'encens le plus fort en son honneur : à ce

prix, j'aurois pu me rendre digne des éloges qu'il m'avoit déjà donnés dans quelques endroits de ſes ouvrages, & me voir aſſocié aux partiſans de ſa Méthode, qu'il loue ſi magnifiquement dans une Note de ſa ſeconde édition; mais, quelque puiſſant que fût cet attrait, la voie impérieuſe du devoir m'a retenu; & je n'ai pas cru qu'il me fût permis d'omettre aucun des morceaux qui pouvoient, le moins du monde, tendre à l'éclairciſſement des queſtions controverſées.

Premiere preuve de M. Pomme. *J'ai annoncé, dans mon Journal, la Traduction de l'Ouvrage de M. Whytt, ſon antagoniſte, une année avant qu'on eût trouvé un traducteur*; & il cite les Journaux d'Octobre 1765 & de Janvier 1767.

RÉPONSE. Quand il ſeroit vrai que j'aurois annoncé la traduction de l'Ouvrage de M. Whytt à l'époque que M. Pomme aſſigne, je ne vois pas comment il a pu ſe flatter de faire paſſer cette annonce pour un acte de partialité. Ce ne peut pas être parce qu'il regarde ce ſavant Profeſſeur, dont l'Univerſité d'Edimbourg regrette la perte, comme ſon antagoniſte; car cet Ouvrage eût-il été uniquement deſtiné à combattre ſa doctrine, j'aurois pu, ſans manquer à l'impartialité la plus outrée, en annoncer la traduction; à plus forte raiſon, ſi M. Whytt a ignoré toute ſa vie que M. Pomme

eût écrit ſur les maladies nerveuſes ; ce qui ne permet pas de lui ſuppoſer le malin vouloir de l'attaquer. Il n'a donc pu donner quelque ombre de fondement à ſon reproche, qu'en me faiſant faire cette annonce *un an avant qu'on eût trouvé un traducteur.* Je ſerois en droit de lui demander la preuve de cette aſſertion : rétabliſſons les faits qu'il ne craint pas d'altérer. J'annonçai, dans le Journal de Septembre, & non d'Octobre 1765, l'Ouvrage Anglois du Docteur Whytt, ſur les maladies des nerfs ; j'ajoutai qu'on m'avoit prié d'annoncer qu'on en imprimoit à Paris une traduction. Cette traduction étoit achevée d'imprimer au mois de Septembre 1766 ; & je l'annonçai dans le Journal d'Octobre ſuivant : j'en donnai l'Extrait dans les Journaux de Janvier & de Février 1767. Je laiſſe à M. Pomme le ſoin de concilier avec ſon calcul ces dates qui ſont conſacrées dans les Journaux de Médecine.

Seconde preuve de M. Pomme. *Si j'annonce ſa troiſieme édition, je le fais le cenſeur ridicule de l'epigraphe placée à la tête de l'Ouvrage de Robert Whytt, tandis qu'il cenſure tout l'Ouvrage & la doctrine meurtriere de cet Auteur.* Il renvoie au Journal d'Avril 1767.

RÉPONSE. Il eſt faux que j'aie fait M. Pomme le cenſeur de l'épigraphe pla-

cée à la tête de la Traduction de M. le Begue, tandis qu'il censure tout l'Ouvrage. J'ai dit : *Voyez* le Journal cité, pag. 379. *M. Pomme se plaint de l'épigraphe qui se trouve à la tête, &c..... épigraphe qui n'est point de M. Whytt, comme il paroît l'avoir cru, mais de son traducteur ; il s'éleve en même-tems contre la méthode de M. Whytt, & sur-tout contre le Code Pharmaceutique que le traducteur a ajouté, &c.* Ce n'est pas ma faute si les plaintes qu'il a faites, dans le *Post-Scriptum* de cette édition, contre cette épigraphe, lui ont paru depuis ridicules à lui-même : il n'en est pas moins vrai qu'il avoit regardé cette épigraphe comme une insulte, qu'il avoit cru devoir repousser. Voici ses propres expressions : *Si, par des observations faites en France, il est prouvé que, &c.... je dirai alors avec M. Whytt* : Multum egerunt qui ante nos fuerunt, sed non peregerunt : multum adhuc restat operæ, multumque restabit, &c ; *& , avouant alors mon insuffisance, je rentrerai dans le cahos ténébreux où l'on nous a laissés.* Il faut convenir que ce n'est pas sans raison que M. Pomme, mieux conseillé, a retranché ce *Post-Scriptum* de sa nouvelle édition.

Troisieme preuve de M. Pomme. *J'ai annoncé une nouvelle Critique anonyme de son* Traité des Vapeurs, *sans en avoir ob-*

tenu la permission ; & si je suis obligé ensuite, pour réparer ma faute, d'insérer dans mon Journal sa réponse, je l'ai fait, en ajoutant une apostille humiliante, & encore une replique injurieuse de ce même anonyme. Il renvoie aux Journaux de Janvier & de Février 1768.

Je répondrai à M. Pomme, 1° que mon Journal a été approuvé par un Censeur royal, & que je n'ai pas besoin d'autre permission pour annoncer, non-seulement tous les livres relatifs à la médecine qui s'impriment dans les différentes parties de l'Europe, mais encore ceux qu'on doit publier, & même ceux qu'on ne fait que projeter : ainsi, s'il lui prenoit fantaisie de refondre son Ouvrage, de substituer à une théorie fausse & imaginaire une description exacte & précise des différentes especes de maladies nerveuses, & des affections qui peuvent se compliquer avec elles, ou auxquelles elles peuvent survenir ; à un traitement purement empyrique une méthode raisonnée, appliquée aux différens degrés de ces maladies : enfin, s'il entreprenoit jamais de corriger tous les défauts de son Ouvrage, & de restreindre sa méthode dans de justes bornes, en faisant connoître les cas où elle est applicable, ceux où elle est insuffisante, ceux où elle est nuisible, il peut s'adresser à moi en toute confiance ; je lui promets d'an-

noncer ſon projet, & j'oſe lui répondre d'avance que ſes critiques même applaudiront à ſes efforts.

2° Que je n'ai point été obligé, pour réparer une faute, qui n'eſt pas une faute, d'inſérer dans mon Journal ce qu'il lui plaît d'appeller *ſa Réponſe*; c'eſt par pure complaiſance pour lui, quoique je ſentiſſe bien, & que je l'euſſe averti que cette prétendue Réponſe ne pouvoit que lui faire tort.

3° Qu'il eſt bien ſingulier qu'il oſe avouer que je l'ai humilié par une Note que je n'ai pas pu me diſpenſer de mettre, & qui ne contient que la plus exacte vérité. La voici cette Note : après avoir rapporté le titre de la Critique dont il ſe plaint, je dis : *Nous annonçons, pour la ſeconde fois, cet Ouvrage, à l'inſtante priere de M. Pomme, qui nous a adreſſé l'apoſtille ſuivante, écrite de ſa propre main, pour y ſervir de réponſe.*

J'ai dit que cette Note contenoit la plus exacte vérité. 1° C'eſt à l'inſtante priere de M. Pomme que j'ai fait cette annonce, & que j'ai inſéré ſa prétendue réponſe dans le Journal du mois de Janvier ; en voici la preuve dans l'extrait de trois lettres que je reçus de lui à ce ſujet, les 1er & 2 Décembre 1767 : *Vous avez été précoce, Monſieur & cher Confrere*, me diſoit-il dans ſa premiere lettre, *dans l'annonce du libelle*

qu'on vient de me lâcher .... N. vous prie avec moi de l'annoncer de nouveau dans votre Journal de Janvier, avec l'apostille ci-jointe, qui fait toute ma réponse : je préfere devoir cette faveur à l'amitié & aux bontés dont vous m'honorez, qu'à l'autorité du Magistrat qui m'honore de la sienne. Dans sa seconde lettre du même jour : *Je persiste, mon cher Monsieur, à vous prier de vouloir bien insérer l'apostille à l'annonce de la brochure en question ; & vous répete que je préfere vous devoir cette obligation à toute autre personne.* Dans la troisieme lettre du 2 Décembre, il s'exprime ainsi : *Je vous remercie, Monsieur & cher Confrere, de la bonté avec laquelle vous vous prêtez à ma demande, & je vous en remercie très-sincérement.* 2° Il est encore exactement vrai, comme le porte la Note, que le tire de la Critique & la prétendue Réponse sont écrits de la main de M. Pomme : j'en conserve l'original.

J'ai dit, en outre, que je n'avois pu me dispenser de mettre cette Note. Lorsque, à l'article des *Livres nouveaux*, je fais mention de quelque ouvrage, j'y joins quelquefois une petite notice, pour annoncer les matieres qui y sont traitées ; quelquefois même je me permets de porter mon jugement sur le mérite de l'ouvrage : ces notices sont toujours de moi ; & je réponds de ce

qu'elles contiennent. M. Pomme n'auroit pas été fâché, sans doute, que je me fusse chargé de dire que *la Critique dont il se plaint ne contenoit rien de nouveau; qu'il avoit déjà répondu à toutes ces objections; qu'elle étoit remplie de personnalités*; enfin que *je certifiasse que j'avois été le témoin de ses cures*. Mais c'eût été me rendre coupable de la fausseté la plus répréhensible; car je ne connoissois point, & je ne connois pas encore de réponse de M. Pomme aux objections de l'anonyme; je n'avois découvert aucune personnalité dans sa Critique, & je n'ai été témoin d'aucune des cures de M. Pomme. Cet Auteur s'est apperçu un peu trop tard que cette Réponse pouvoit nuire à sa cause : je le lui avois cependant fait sentir dans une lettre que je lui écrivis à ce sujet : il a donc grand tort de s'en prendre à moi, & encore plus de m'accuser de partialité.

Ses plaintes, concernant la Replique de l'anonyme que j'ai insérée dans le Journal de Février 1768, Replique qu'il lui plaît de qualifier d'*injurieuse*, ne sont pas moins injustes. S'il y a quelque chose d'injurieux pour M. Pomme dans toute cette querelle, c'est de n'avoir pas répondu jusqu'ici au défi que lui fait l'anonyme de démontrer, dans sa Critique, aucune phrase qu'on pût qualifier de *personnalité*; car, par-là, il reste

exposé au juste reproche qu'on est en droit de lui faire, d'avoir calomnié l'anonyme.

Quatrieme & derniere preuve de M. Pomme. *Je lui ai avoué moi-même, que j'avois été chargé de faire imprimer ce libelle*, (*la Critique*) *ce qui ne laisse plus douter que je n'en sois l'Auteur, ou tout au moins l'adjoint;* « & il cite, à ce propos, ces deux vers de Gresset:

» *Un écrit clandestin n'est pas d'un honnête homme:*
» *Quand j'attaque quelqu'un, je le dois & me nomme.* «

RÉPONSE. Cette Critique me fut adressée, au mois de Juin 1767, pour être insérée dans le Journal de Médecine: sa longueur ne me permettant pas d'en faire usage, je crus devoir écrire à l'Auteur, que je parvins à connoître, pour lui faire agréer mes excuses, & l'inviter à la faire imprimer en un petit volume. Par sa réponse il me pria de la remettre à un Libraire, si j'en trouvois quelqu'un qui voulût s'en charger, exigeant seulement que je tusse son nom. Je la donnai, en conséquence, au sieur Vincent, qui, ayant obtenu l'approbation d'un Censeur royal, procéda tout de suite à son impression. J'annonçai cette Critique, comme on l'a vu ci-dessus, dans mon Journal de Décembre 1767. Le jour même que ce Journal parut, c'est-à-dire le 1er Décembre, M. Pomme m'adressa l'apostille dont il

eſt parlé dans ſa troiſieme preuve ; apoſtille qu'il deſtinoit à ſervir de réponſe à un ouvrage que le Libraire ne put mettre en vente que plus d'un mois après. Voilà la part que j'ai eu à cette critique : je n'ai point laiſſé ignorer ces faits à M. Pomme, puiſque je les lui ai mandés dans une lettre que je lui écrivis, le premier Décembre 1767, en réponſe à la premiere de celles dont j'ai donné des extraits ci-deſſus. Je le prie de croire que, ſi j'en étois l'auteur, je l'avouerois hautement, & j'en ferois gloire, non que je croie qu'on ne puiſſe pas, ſans manquer à la probité, relever les erreurs d'un Auteur, ſans daigner ſe faire connoître : les vers qu'il cite prouvent tout au plus le déſir qu'il avoit de dire une groſſe injure ; mais il ne me convient pas de me laiſſer attribuer l'ouvrage d'un autre. Les éloges que lui ont donnés les vrais Médecins, la néceſſité où M. Pomme s'eſt trouvé d'appeller M. Brun à ſon ſecours pour y répondre, & ſur-tout la foibleſſe de cette Réponſe, en laiſſant le Critique maître du champ de bataille, l'invitent à ſe faire connoître. Je le prie, en mon particulier, de me permettre de le nommer, pour effacer juſqu'au moindre ſoupçon que j'aie pu vouloir me faire honneur de ſon travail.

La Note que je viens d'analyſer, & à laquelle je crois avoir ſuffiſamment répondu,

n'eſt pas le ſeul endroit de ſa nouvelle édition où M. Pomme me taxe de partialité; il répete cette accuſation dans un Avis qu'il a mis, en forme de *Poſt-Scriptum*, à la fin de ce ſecond volume. » Il eſt né-» ceſſaire, dit-il, que j'avertiſſe MM. les » Médecins qui s'occupent à fournir des » obſervations relatives à mon ſyſtême, de » ne plus les adreſſer au Journaliſte de Mé-» decine, parce qu'elles reſteroient au re-» but, ainſi que celles qu'il a reçues depuis » la publication de ſa Critiqne anonyme; » mais je les prie de vouloir bien me les » adreſſer directement, & j'aurai ſoin de » les publier moi-même à la ſuite de ce Re-» cueil. « Il faut avouer que M. Pomme n'eſt pas adroit dans ſes imputations. La preuve que je n'ai pas refuſé d'inſérer dans le Journal de Médecine les obſervations relatives à ſon ſyſtême, c'eſt qu'il rapporte lui-même, pag. 382 du volume où il me fait ce reproche, une Obſervation de M. de Labrouſſe, qu'il annonce avoir extraite du Journal de Janvier 1768; &, pag. 433, des Obſervations de M. Feuillerade, extraites du Journal d'Août de la même année: on trouve, en outre, dans le Journal de Septembre, toujours même année, une Obſervation ſur une tympanite, par M. de Laborde, & une Réponſe de M. Pomme lui même à une Obſervation de M. Dufau.

J'ai encore entre les mains quelques morceaux pour & contre sa doctrine, que je me propose de faire paroître à leur rang. M. Pomme sait bien que ce n'est qu'à lui seul qu'il doit attribuer le retardement qu'ont essuyé quelques-unes de ces pieces. Cependant je lui déclare que je ne prétends pas m'assujettir à publier tout ce qu'on m'envoie sur cette matiere; j'ai mis au rebut quelques Observations de ses partisans, parce que je ne les ai pas cru assez intéressantes pour avoir place dans mon Journal; mais j'en ai rebuté aussi qui n'étoient pas favorables à sa doctrine; & peut-être ces dernieres l'auroient elles plus fâché que les autres ne lui auroient été agréables. J'ai cru devoir supprimer aussi une Réponse, qu'il m'avoit adressée, à la Replique de M. Dufau, insérée dans le Journal de Janvier 1769; je suis fâché d'être obligé de l'avertir que mes Lecteurs se lassent de ses prétendues Réponses qui ne leur apprennent rien, & qui sont toutes calquées sur le même modele.

Je ne répondrai pas au reproche qu'il me fait dans une Note de la pag. 266 de son second volume, d'avoir supprimé un long préambule à une Observation de M. Guindant, que j'ai publiée dans le Journal de Novembre 1767. Je ne doute point que, lorsque l'âge & l'expérience auront mûri les

idées de cet Auteur, il ne ſache très-mauvais gré à M. Pomme d'avoir conſervé ce morceau.

Je finirai, en déclarant que je ſuis très-réſolu de me conduire, à l'avenir, avec la même impartialité que par le paſſé; &, malgré les attaques indiſcretes de M. Pomme, je me prêterai toujours à publier toutes les obſervations qui pourront tendre à éclaircir les objets controverſés : ceux qui préféreront de les adreſſer à M. Pomme lui-même, ſont les maîtres du choix; je lui offre même, pourvu que les Auteurs y conſentent, de lui envoyer toutes celles que je ne jugerai pas à propos d'employer. Je prendrai ſeulement la liberté de prier MM. les Auteurs qui voudront écrire ſur cette matiere, d'éviter toutes les expreſſions groſſieres & injurieuſes que quelques-uns d'eux, & ſur-tout les partiſans de la nouvelle doctrine, ſe ſont permiſes; mais il faut convenir que perſonne ne s'eſt rendu plus coupable que M. Pomme. Pour qu'on ne me taxe pas de l'accuſer ſans fondement, je vais mettre ſous les yeux du Lecteur quelques-unes de ſes phraſes, que j'extrairai fidélement du ſecond volume de ſa nouvelle édition. Si M. Coſte n'approuve pas les inductions qu'un des partiſans de M. Pomme tire d'un fait, il lui dira, dans une Note de la pag. 44, que *ſa phyſique eſt une lanterne ſourde, qui n'éclaire que lui-*

Page 85, *le ton tranchant d'un de ſes antagoniſtes ne nous donne qu'une foible idée de ſa témérité ; on en jugera bientôt par ſes emportemens.* Page 99, parlant du même Médecin, dont il affecte de taire le nom, comme s'il eût craint de lui faire trop d'honneur en le réfutant : *Notre Médecin d'Arles s'égare, juſqu'au point de ne pas craindre d'avancer qu'il a des victimes de la nouvelle méthode ſous les yeux ; mais il ne les cite pas. Croira-t-on cette impoſture, ſur la parole de celui qui la profere ?* Voulant rapporter une obſervation citée par le critique anonyme, qui a ſi fort ému ſa bile, il débute ainſi : *Quand on eſt aſſez téméraire pour oſer ſe montrer en adverſaire reſpectable, on eſt toujours aſſez inconſéquent pour fournir des armes contre ſoi ; c'eſt ce que vient de faire cet anonyme, en préſentant l'Obſervation ſuivante, que l'on trouve iſolée dans un tas de ſottiſes & de perſonnalités.* En voilà aſſez pour juſtifier mon reproche : ces expreſſions, & une foule d'autres que j'aurois pu recuillir, décelent peu de goût, & ne font tort qu'à ceux qui les emploient.

OBSERVATIONS

Sur la Fluxion catarrhale de la Vessie, par M. PLANCHON, Médecin à Tournai.

Autumno autem . . . . . . & urinæ Stillicidia . . . . .
HIPPOCRAT. *Aph. 22, sect. iij.*

L'humeur catarrhale, jettée ſur la membrane pituitaire, ſur la gorge ou la poitrine, eſt preſque toujours l'effet d'une tranſpiration diminuée ou ſupprimée, qui porte dans la maſſe du ſang un principe acrimonieux & coagulant de la lymphe, ſemblable à la mucoſité des narines, qu'on ſait être concreſcible, *in lemas concreſcibilis*. C'eſt delà qu'on obſerve preſque conſtamment un ſang plus ou moins couenneux, ou du moins couvert d'une pellicule gluante & glaireuſe, dans les maladies qui partent de cette cauſe ſi commune; c'eſt delà qu'on voit les maladies catarrhales dans ces ſaiſons où la conſtitution de l'air eſt d'une nature à diminuer ou ſupprimer la tranſpiration. L'automne, par l'humidité d'un air froid & peſant, favoriſe ces maladies. Tel fut celui de 1767 : il fut pluvieux & froid; &, dès la fin de l'été, il régnoit déjà ici une maladie catarrhale, qu'on nommoit improprement *la grippe*, dont beaucoup furent atteints,

ſans aucune ſuite fâcheuſe (*a*). La plupart, après une fievre de vingt-quatre à trente-ſix heures, qui ſe terminoit par une ſueur copieuſe, ſe trouvoient mieux : il ne reſtoit au malade qu'une toux avec expectoration, qu'on facilitoit par des béchiques incraſſans, & légérement inciſifs, des délayans mucilagineux, &c. Tel fut l'effet commun de cette conſtitution. J'en ai vu cependant un chez qui *la grippe* fut très-aiguë, & qui le mit au bord du tombeau. C'étoit un homme aſſez robuſte, d'un tempérament ſanguin, bilieux, âgé de trente-cinq ans environ : il fut pris de ce catarrhe avec ſes ſymptômes ordinaires. La fluxion occupoit la gorge. La fievre étoit forte, avec accablement, laſſitude, difficulté d'avaler, &c. Son Chirurgien le ſaigna, conſeilla des boiſſons propres, le fit purger. La fievre ne ceſſa point; mais la gorge ſe dégagea, pour faire place aux ſymptômes d'une péripneumonie inflammatoire : la toux, l'oppreſſion, les malaiſes, une chaleur intérieure, un point de côté très-piquant, une expectoration ſan-

(a) *Le refroidiſſement du tems, vers le milieu du mois, par les vents du nord, a cauſé quelques fievres catarrheuſes, avec angine & embarras de poitrine, qui ont cédé aſſez aiſément à la cure antiphlogiſtique.* Maladies qui ont régné à l'Iſle pendant le mois d'Octobre 1767. Tiré du *Journal de Médecine*, tome xxviij, pag. 90.

guinolente, qui ne se faisoit qu'après une toux plusieurs fois répétée ; des redoublemens violens, le soir, marquoient que la maladie, en changeant de face, avoit plus d'intensité, & étoit plus dangereuse. Je fis répéter la saigné jusqu'à trois fois ; ce qui calma les symptômes de la poitrine. Le sang étoit très-couenneux. Il prit des béchiques incrassans, aiguisés d'un peu de kermès minéral, & d'oxymel scillitique. Ces remedes faciliterent l'expectoration, favoriserent les sueurs, qui étoient copieuses. Un vésicatoire appliqué sur le point de côté, en dissipant la douleur, avoit paru dissiper la maladie, d'autant plus que les sueurs soulageoient le malade ; mais on vit bientôt que ce n'étoit qu'un faux calme. Tout-à-coup l'humeur morbifique se jetta sur le bas-ventre. Il devint tendu, gonflé, douloureux, constipé ; le malade sembloit toucher à sa fin, tant la nature étoit en prise avec son ennemi ; mais les lavemens, les fomentations émollientes, avec les boissons mucilagineuses, procurerent assez de relâchement pour donner une issue à la matiere morbifique, dont la nature avoit ménagé la coction & l'écoulement par des déjections cuites & bilieuses, dont l'abondance établit bientôt un vrai calme, & mena le malade à une convalescence parfaite. On voit par cette observation que l'humeur catarrhale ne passa d'une partie à

une autre, que pour être mieux élaborée & évacuée par une diarrhée critique, que l'art a favoriſée.

Un autre effet violent & dangereux que j'ai vu produit par *la grippe*, fut chez une femme foible & délicate, à qui les bons alimens manquoient le plus ſouvent. Elle produiſit un catarrhe ſuffocant, auquel j'ai cru la voir ſuccomber. Ce qui le rendit tel, étoit une ſaburre glaireuſe, dont ſon eſtomac étoit plâtré. Je n'eus rien de plus preſſé, chez cette malade, après une petite ſaignée, dont le ſang étoit couenneux, que de la faire vomir avec une infuſion d'ipécacuanha, qui diſſipa l'orage. Elle vomit une grande quantité de glaires, & des matieres porracées. Le lendemain je la fis reſaigner; je l'évacuai enſuite avec des minoratifs; & alors, par le moyen de quelques bechiques incraſſans & inciſifs, elle ne tarda guere à ſe rétablir. Cette obſervation prouve bien que la ſaburre des premieres voies rend les affections catarrhales plus dangereuſes. La fievre, qui les accompagne, ne reconnoît ſouvent point d'autre cauſe; & l'on a vu plus d'une fois la fievre diſparoître dans ces maladies, dès qu'on eſt parvenu à la parfaite évacuation des crudités qui ſurchargeoient le canal alimentaire.

Cette humeur morbifique n'eſt pas toujours tellement fixée ſur les parties, où, par

par l'effet du contact de l'air, elle paroît y être autant arrêtée que déposée, qu'elle ne puisse s'en déloger; dirai-je sans rentrer dans le torrent de la circulation? Passant du tissu muqueux des parties supérieures, où elle est pour un tems comme *engaînée*, elle se glisse lentement, & par degrés, de cellules en cellules, jusqu'à ce qu'elle se soit fixée: les angines, les douleurs de côté, les fluxions rhumatismales ambulantes, qu'on observe de tems en tems, semblent le prouver.

La fluxion catarrhale de la vessie peut en être le produit; &, à cet égard, cette fluxion n'est point une maladie si rare que l'a cru *Hoffmann*, & n'est pas échappée à l'observation d'*Hippocrate*, qui la met au nombre des maladies de l'automne; sous le nom vague de *stillicidia urinæ*. M. *de Gorter* croit que cette strangurie provient de l'acrimonie des urines, que des liquides, devenus âcres & piquans par la rétention de l'humeur de la transpiration qui ne peut s'évacuer par les couloirs de la peau, ont rendu telles, ou que c'est l'effet de l'humeur catarrhale, confondue avec les sucs qui doivent arroser & enduire l'intérieur de l'uretre (a); [*on pourroit ajouter de la vessie.*]

(a) *Sed & urinæ stillicidium inferre valet corruptela, humoribus inducta & aëris, quæ cohibita evacuari per insensibilem transpirationem, mandatur*

De ces principes, il conſeille les diaphorétiques, pour éloigner du couloir des urines cette humeur âcre, qui cauſe la ſtrangurie.

Il eſt donc permis de conjecturer que la fluxion catarrhale de la veſſie eſt une maladie plus commune qu'on ne l'a cru, mais moins obſervée, ou moins attribuée à l'humeur catarrhale dépoſée ſur les parois de la veſſie & de l'uretre, qu'à toutre autre cauſe. C'eſt à l'attention de quelques obſervateurs que nous devons les connoiſſances que nous en avons : ils nous ont fait connoître la marche de cette maladie, & ce qui l'a précédée & accompagnée ; ils en ont reconnu la nature. Celle qu'a vue & traitée M. *Lieutaud*, eſt la ſuite d'une affection goutteuſe rhumatiſmale, dont l'humeur vraiſemblablement n'avoitpoint été entiérement cuite ni évacuée, puiſqu'après ſept jours d'une fauſſe convaleſcence, la fievre reprit avec force, & ſe termina par un

renibus ; ità urina ex hâc materiâ acriore, & corruptâ, impedita exhalare, infecta, tranſiens per urethram, inducere poteſt ſtranguriam. Vel etiam materia cartarrhoſa, in ſuccum oblinientem interna latera urethræ, depoſita, ſtranguriæ cauſa eſſe poteſt. In utroque hoc caſu, conſtat optimum eſſe auxilium, derivare à viis urinæ id aere ad cutim per diaphoretica. DE GORTER, *Medicin. Hippocrat.* pag. 315.

cours d'urine abondant. Ces urines étoient chargées d'un ſédiment copieux, de mucoſités peu différentes de celles qui découlent des narines, ſur la fin d'un *coryſa* (a). L'autre eſt de M. *Landeutte*, obſervée dans le tems d'une fievre catarrhale bénigne, dont pluſieurs étoient atteints, & dont le cours a été aſſez conforme à celui d'un *coryſa* (b): celle que je vais rapporter eſt de la même nature. On verra que cette humeur catarrhale s'eſt gliſſée, par degrés, ſur les organes de la ſécrétion des urines, d'où il eſt réſulté la ſtrangurie la plus complete, qui menaçoit même d'une iſchurie.

Une femme valétudinaire, attaquée de *rhumatiſme*, âgée d'environ ſoixante ans, ſujete autrefois à un aſthme ſec convulſif, fut atteinte, dans le commencement de Novembre 1767, d'un catarrhe, tel qu'il régnoit alors. Il lui prit une groſſe fievre qui dura vingt-quatre heures: elle touſſa beaucoup, ſans expectoration: la fievre ceſſa ſans ſueur; &, en deux jours de tems, cette fluxion catarrhale, tombée ſur la poitrine, ſe diſſipa ſans aucune évacuation ſenſible. Cette diſparition fut l'époque d'une eſpece de langueur, accompagnée d'une ſoif extrême. La malade ſe plaignit bientôt d'une vive douleur

(*a*) Lieutaud, *Précis de Médecine-pratique*, pag. 386.

(b) *Journal de Méd.* tom. xxvj, pag. 136.

à la région lombaire, pour laquelle elle prit de la crême de tartre, de son propre avis. Huit jours après il survint un accès de fievre assez vif ; il avoit été précédé d'une constipation de quelques jours. Cet accès de fievre, après douze à dix-huit heures, fit place à une strangurie fâcheuse. La malade prenoit, pour se soulager, une forte infusion de thé & de safran ; ce qui calma ses douleurs. Elle cessa d'en prendre, ses douleurs reprirent. Ne pouvant, après huit jours, supporter plus long-tems cette difficulté & cette ardeur d'urine, qui augmentoit chaque jour, elle vint me trouver, le 20 Novembre. Je regardai ceci comme un transport de l'humeur catarrhale sur les voies urinaires, quoiqu'elle eût été autrefois hémorrhoïdaire. Elle n'étoit pas alors sans une agitation fébrile. Ces circonstances m'engagerent à lui prescrire une saignée du pied, l'*émulsion arabique de Fuller*, & des fomentations émollientes sur la partie souffrante. Elle négligea la saignée ; & les adoucissans n'empêcherent pas que la fluxion ne fît des progrès. Le 24, le soir, elle fut saisie d'une douleur lancinante à la région de l'uretere droite. Cette douleur partoit du rein droit, & descendoit jusques dans la vessie, & sur son orifice, & étoit suivie d'envies d'uriner sans cesse, & goutte à goutte, avec ardeur : l'état douloureux de

ces parties dénotoient qu'elles étoient le ſiege du mal. Il y avoit de plus une fievre très- forte, avec tremblement & ſentiment d'un froid vif : la peau étoit brûlante. Tout ceci marquoit une inflammation déjà preſque établie, dont la cauſe étoit l'abondance de cette humeur catarrhale, qui s'étoit dépoſée ſur ces parties.

Saigner du bras dans ce moment preſſant, étoit le premier moyen d'arrêter les progrès de cette inflammation. On pratiqua donc la ſaignée du bras : le ſang fut couenneux. Preſcrire des huileux, des diurétiques adouciſſans, des calmans & des nitreux; donner des lavemens relâchans; appliquer des topiques anodins, émolliens, réſolutifs ſur la région malade, c'étoit chercher à réſoudre l'état phlogiſtique de ces parties, & favoriſer la décharge de l'humeur morbifique, engouée dans les voies urinaires. Une potion faite avec *l'huile d'olive*, *l'eſprit de nitre dulcifié*, *le* laudanum *liquide de Sydenham*, *le ſyrop* d'Althæa *de Fernel*, & *l'eau de pariétaire*, &c. l'émulſion dont elle avoit déjà fait uſage; une embrocation faite avec *l'onguent d'Althœa*, le *baume tranquille*, & *l'eſprit de ſel ammoniac*, calmerent la vivacité des ſymptômes. Les urines, cette nuit, coulerent plus abondamment; elles étoient chargées d'une quantité de mucoſité ſemblable à celle qui découle des narines,

à la suite d'un enchifrénement. Le 25 elle continua les mêmes remedes ; le 26 je la purgeai avec le *séné* & le *sel d'Epsom* en apozeme, dans lequel je fis entrer *l'althœa*, la *pariétaire* & la *réglisse*. Ces évacuations, que je sollicitai pour faire une diversion à l'humeur qui s'étoit jettée sur les couloirs des urines, & purger la saburre presqu'inséparable des affections catarrhales avec fievre, la soulagerent extrêmement. Le soir elle reprit sa potion : on fomenta les parties affectées ; on répéta les embrocations. Le 27 elle reprit son apozême purgatif, qui l'évacua avec soulagement. Les urines furent alors plus abondantes, & toujours très-chargées de mucosités & d'un sédiment commun dans les maladies catarrhales : à cette époque presque plus de douleur. Le 28 se passa très-bien, le 29 de même. Le 30, dans l'après-dînée, des douleurs de colique la saisirent avec des symptômes de sa premiere maladie. On répéta la potion ordinaire : il survint, dans ce tems, des vomissemens ; & huit selles copieuses furent sollicitées par un lavement commun.

Ces évacuations presque spontanées, qui me parurent être autant la suite d'une indigestion, que l'effet d'un reste de saburre & de matiere morbifique élaborée, que la nature expulsoit, procurerent du calme : la nuit se passa très-bien. Le 1er & le 2 Dé-

cembre elle ne ressentit que quelques ardeurs d'urine qui couloit moins qu'elle ne buvoit. Il restoit encore quelque peu d'humeur morbifique, qui donna de nouvelles alarmes. Du 2 au 3, & du 3 au 4, elle eut, chaque nuit, un accès de strangurie des plus vifs, qui dura depuis minuit jusqu'au matin (*a*). J'en revins à l'émulsion arabique, aux fomentations : elle passa les jours assez bien. Je lui fis faire une embrocation sur la région de la Vessie, avec l'huile de scorpion (*b*). Les urines furent alors très-abondantes pendant le jour ; elles surpassoient de beaucoup la quantité de la boisson qu'elle prenoit. La nuit du 4 au 5 fut exempte de strangurie. Ce jour-là, vers les sept heures, il en revint un accès qui dura deux heures : depuis ce moment les urines coulerent abondamment, sans aucune douleur. Le 6 elle n'en eut aucun vestige ; toujours beaucoup d'urines. Je prescrivis une purgation pour le 7, pour dérouter & évacuer un reste d'humeur morbifique, qui eût pu irriter

(*a*) C'est le propre des affections catharrales & rhumatismales de sévir plus vivement la nuit jusques vers le matin.

(b) *On fait encore des onctions avec l'huile de scorpion ; & cette pratique paroît avoir eu des succès.* LIEUTAUD, Précis de Médecine-pratique, pag. 381.

le *ſphincter* de la veſſie, & le canal de l'uretre.

Cette abondance d'urine, charriée par ces diurétiques adouciſſans, venoit de ce que, pendant le cours de la maladie, elle n'avoit point uriné, relativement à la quantité des boiſſons qu'elle avoit priſes : le tiſſu celluleux en étoit abreuvé ; &, ſans ce flux copieux d'urine, on eût dû craindre une anaſarque : déjà les extrêmités inférieures étoient fort enflées. L'appétit revint enfin, & elle ſe rétablit inſenſiblement.

En réfléchiſſant au principe & aux progrès de cette affection catarrhale, il eſt aiſé de voir que l'humeur, jettée ſur la poitrine, n'ayant point ſubi les efforts ordinaires que la nature fait pour la travailler & l'évacuer, ou par l'expectoration, ou par les ſueurs, elle a reſté dans ſa crudité ; & paſſant de cellules en cellules, elle deſcendit ſur la région lombaire, & delà ſur les voies urinaires du côté droit. Cette route eſt plus vraiſemblable & plus aiſée que celle de la circulation, où elle ſeroit repaſſée, pour ſe dépoſer ſur les parties dont nous avons parlé, où ſon abondance & ſon acrimonie ont produit ces ſymptômes.

Les affections catarrhales & rhumatiſmales ambulantes, ſelon M. *de Bordeu*, ont leur ſiege dans le tiſſu muqueux : leur

transport de la membrane pituitaire sur la gorge, de la gorge sur la poitrine, qu'on observe souvent, dépose en faveur de ce que j'avance : c'est aussi le sentiment de M. *Landeutte* (a).

Personne enfin ne peut douter de la cause de cette maladie que je viens de rapporter, elle est la suite d'un catarrhe de la poitrine, qui ne s'est purgé par aucune évacuation ; & tout prouve que la nature a ici cherché à se débarrasser de cette humeur par une coction, dont les voies urinaires ont été celles de décharge, non sans un labeur sensible de leur part, à laquelle l'art a dû prêter ses soins.

Je vis, dans le milieu du mois d'Octobre de la même année, une femme cacochyme, âgée de cinquante à cinquante-cinq ans, sujete depuis long-tems, disoit-elle, à un vomissement de pituite, qui revenoit tous les ans, dans l'automne. Ce défaut d'évacuation fut remplacé par une strangurie douloureuse, qui duroit déjà depuis plusieurs jours. La *grippe* régnoit alors. Elle avoit

(a) *C'est moins par les urines même augmentées qu'arrive & se fixe sur la vessie le levain catarrhal, que par le moyen du tissu cellulaire, qui en semble être la vraie route de communication, quoiqu'elle soit longue, coudée, ondulée & tortueuse.* Journal de Méd. tom. xxvj, pag. 147.

une peu de fievre. Je la fis faigner du pied : le fang fut couenneux. On donna des lavemens émolliens, on appliqua des fomentations de même nature fur la région de la veffie & fur le pubis. Je prefcrivis des diurétiques adouciffans, qui, en trois ou quatre jours, diffiperent ces fymptômes : les urines devinrent catarrhales, épaiffes, glaireufes. Je la purgeai enfuite : elle s'eft rétablie en peu de tems. Dans fa convalefcence elle rendit encore plus d'urines épaiffes & muqueufes, qui dépofoient dans le vafe une matiere abondante, blanche & rougeâtre.

C'eft chez les cacochymes où la tranfpiration fe fupprime le plus fouvent, & chez qui la pituite furabonde, que l'automne favorife le plus cet effet. L'humeur de la tranfpiration fupprimée, d'une nature toujours plus ou moins catarrhale, âcre, trop tenue, *tenuis*, pour ne point caufer d'ardeur d'urine, rend plus longue la maladie, qui, fi elle eft abondante, ne finit que par une coction, telle qu'on l'obferve dans un *coryza*. Les mucilagineux & les adouciffans l'enveloppent & la rendent moins irritante, tandis qu'ils relâchent les parties où elle s'eft arrêtée, & favorifent ainfi fon excrétion.

N'eft-il pas vraifemblable qu'une ftran-

gurie violente, ſurvenue, dans le même tems, à une femme groſſe de trois mois, mais qui, par état, avoit été expoſée à la ſuppreſſion de la tranſpiration, étoit une fluxion catarrhale de la veſſie? Je ſuivis le même plan curatif: elle fut ſaignée deux fois; elle prit des boiſſons mucilagineuſes, adouciſſantes: on appliqua des fomentations émollientes ſur la partie affectée. Elle continua l'uſage de ſes remedes pluſieurs jours. Les urines coulerent enfin ſans peine; elles furent plus épaiſſes, & la malade ſe ſentit ſoulagée, & bientôt n'eut plus aucun reſſentiment de cette ſtrangurie.

OBSERVATIONS

Sur le Ver ſolitaire; par M. LABORDE, Médecin-Penſionnaire de la Ville du Mas-d'Agénois.

Une jeune demoiſelle de cette ville, d'un tempérament ſanguin & robuſte, après avoir éprouvé, dès le berceau, tout ce que les maladies des enfans ont de danger, parvint à l'âge de puberté, avec une aſſez bonne conſtitution en apparence. Vers ce tems-là, avec un appétit des plus ſoutenus, & qui paroiſſoit même extraordinaire dans une

perſonne du ſexe, elle commença à reſſentir quelques cardialgies, qui, ſe répétant ſouvent, l'incommodoient auſſi beaucoup. En même-tems elle apperçut dans ſes excrémens de petits vers plats, d'environ ſix lignes de longueur, ſur deux & demie de largeur, & dont les deux extrêmités ſe terminoient par un cercle. Elle en rendoit journellement une quantité conſidérable, & ſe portoit avec cela le mieux du monde. M. Ferran, Chirurgien de cette ville, ne fut pas long-tems à ſoupçonner que ces petits vers pouvoient bien être produits, ou, mieux encore, être des fragmens du ver ſolitaire. Dans cette idée, que l'événement a juſtifiée, il eut recours aux meilleurs anthelmintiques, &, entr'autres, au mercure doux, &c. A la ſuite de leur action, la malade rendit environ deux aunes de ver ſolitaire, dont la figure étoit la même que celle des morceaux plats dont j'ai parlé plus haut : dès-lors elle ſe trouva beaucoup mieux ; & ſes cardialgies ne furent ni auſſi vives ni auſſi fréquentes. Son embonpoint, toujours de concert avec ſon appétit, offroit avec l'exiſtence du *tænia* une certaine contradiction. Peu de tems après, la dépravation de ſes digeſtions, portée au comble par un excès de viande de porc qu'elle mangea, la jetta dans une fievre quo-

tidienne, qui dura six jours, accompagnée de légers frissons, d'une grande pâleur, de pesanteurs d'estomac, & de beaucoup d'accablement. Cette fievre, qui d'abord parut peu de chose, & sans danger, fut, en conséquence, négligée; & la malade ne s'en étant plainte à personne, on ne l'attaqua par aucun remede. Mais, le septieme jour, elle s'alluma de plus belle, & devint continue putride, avec un redoublement le soir. Quoique le pouls fût dur & élevé, le visage rouge, le sujet pléthorique, je n'osai me déterminer à la saignée, parce que, d'un autre côté, j'avois des signes urgens d'un grand appareil dans les premieres voies, que les déjections du ventre étoient fréquentes, copieuses, & toujours accompagnées d'une grande quantité de petits vers plats, mêlés avec des matieres bilieuses bien détrempées. Je m'attachai donc, les deux jours suivans, à détendre & humecter, à l'aide des lavemens émolliens, d'une tisane acidulée & nitrée. Le troisieme jour, à compter du tems où je voyois la malade, sur l'indication de quelques nausées, je lui fis prendre quelques grains d'ipécacuanha avec la manne dans un verre d'eau de poulet émulsionnée, dont elle commença à faire un usage journalier. Cet émético-cathartique produisit le

meilleur effet, & évacua, avec beaucoup de bile, quantité de glaires, qui filoient étonnamment. La malade se trouva un peu soulagée, & le poids de son estomac diminué. La fievre cependant n'en fut pas amoindrie, & revint, dès le soir même, avec sa premiere violence. La nuit, beaucoup d'inquiétude & d'agitation, avec une surdité qui se déclare. Le quatrieme jour fut comme le précédent; mais je crus devoir procurer un peu de calme à l'aide d'une émulsion, précédée d'un clystere laxatif. La nuit ayant été un peu plus tranquille, je prescrivis, le cinquieme, au matin, une décoction de tamarins, avec le sel d'Epsom, & le *semen-contra*; & j'apperçus ce jour-là, beaucoup plus de ces petits vers que je n'avois fait encore. Le sixieme jour se passa assez bien: même conduite que les autres. Enfin, le septieme, voyant le feu calmé, la langue humide, & toujours chargée, je fis passer à la malade la manne, la rhubarbe, avec le mercure doux; & j'eus la satisfaction, l'après-midi, de trouver, dans les évacuations qu'avoit procurées ce remede, un fragment de ver solitaire, long de trois aunes, de la figure que j'ai décrite ci-dessus, aussi gros dans ses deux extrêmités que dans son corps, & dont les anneaux étoient distans d'environ six lignes l'un de

l'autre. Je crois, si je ne me trompe, devoir autant la sortie de ce ver aux délayans & aux humectans, dont j'ai inondé les entrailles de la malade, qu'à la faculté des remedes avec lesquels je l'ai attaqué, ou serions-nous assez heureux pour posséder dans les remedes mercuriels le spécifique du ver solitaire ? Ce qu'il y a de vrai, c'est que tous les symptômes cesserent après sa sortie ; que la surdité se dissipa, que, depuis ce tems-là, la malade se porte au mieux, & ne rend plus de petits vers. Auroit-elle rendu le *tœnia* entier ? Lui en restoit-il encore ? C'est ce que le tems nous apprendra.

La seule chose qui me paroît singuliere dans cette observation, c'est que la malade ne maigrit point, dans le tems qu'elle étoit le plus incommodée du solitaire, & qu'elle avoit, au contraire, la plus vive fraîcheur. Oserois-je encore en conclure avec Baglivi, (*Epist. ad D. Andry*) d'après Hippocrate & le savant Dodonée, que les cucurbitains ne sont que des fragmens du *tœnia*, & doivent conséquemment être regardés comme un signe pathognomonique de son existence ? J'ai sous les yeux quelques exemples qui semblent constater cette assertion. 1° Une demoiselle de cette ville, âgée de soixante ans, qui, après avoir beau-

coup souffert de l'estomac, & rendu pendant quelque-tems des morceaux plats, évacua enfin une longueur considérable de ver plat, & se porte très-bien depuis. 2° La bru de la précédente a éprouvé à-peu-près le même accident. 3° Un paysan, que je voyois dans le début d'une fievre que je jugeai putride-vermineuse, prit cinq grains de tartre stibié. Après avoir beaucoup vomi, il se plaignit horriblement du ventre; &, après beaucoup d'efforts pour aller à la selle, au milieu de beaucoup de matieres bilieuses fétides, j'apperçus un peloton de ver plat, long de plusieurs aunes. Le malade me dit, sur les questions que je lui fis, qu'il étoit fort sujet aux maux d'estomac, & qu'il avoit souvent rendu des vers comme des graines de citrouille. Je ne l'ai plus vu depuis cinq ans.

P. S. Il y a quatre ans que j'avois couché par écrit les observations précédentes : j'ajouterai, au sujet de celle qui fait l'objet de la premiere, qu'elle est encore sujete à des maux d'estomac, des coliques, des excrétions de cucurbitains, & que, malgré cela elle a de la fraîcheur & de l'embonpoint. On ne sera peut-être pas fâché de savoir quels sont les anthelmintiques dont elle s'est le mieux trouvée. Voici une composition de pilules dont je lui ai fait faire

ufage, deux ou trois jours de fuite, au renouveau de la lune.

℞. *Aloës hepat.* gr. viij.
Trochifcor. Alhand. gr. iij.
Aquil. alb.
Trochifc. Myrrhæ, aa gr. x.
Terantur unà; fiat bolus cum fyrupo flor. perficæ, fuperbibendo decoctum portulacæ cum rad. filicis maris.

L'ufage de ce bol lui a fait rendre une quantité prodigieufe de cucurbitains: elle en eft aujourd'hui moins incommodée que jamais; & j'ofe efpérer que peu-à-peu elle guérira radicalement par ce fecours.

OBSERVATIONS

Sur deux Maladies fpafmodiques; par M. TAILLIERE, Docteur en médecine, réfidant aux Eaux minérales de Bourbonne-les-Bains.

I OBSERV. Le 23 Février 1768 je fus appellé pour la nommée *Jeanne Gautros*, femme d'un Chapelier de ce lieu. La perfonne qui m'étoit venu chercher me dit, chemin faifant, qu'elle n'efpéroit pas que mes foins puffent fauver cette malade, qu'elle étoit, depuis quatre heures, en apo-

plexie, & que, malgré tous les ſecours, ſon état paroiſſoit empirer. Je la trouvai effectivement privée de tous ſes ſens, & ſans mouvement : le pouls étoit petit & inégal ; la gorge enflée, le viſage rouge, les mâchoires fortement ſerrées, & les paupieres ſi bien fermées, que je n'aurois pu les ouvrir ſans les offenſer. On avoit fait une ſaignée du pied ; &, dans ce moment, des voiſines tâchoient, avec beauconp d'efforts, de faire avaler à la malade quelques gouttes d'eau, dans laquelle on avoit fait diſſoudre une forte doſe d'émétique. Je fis des queſtions au mari, qui m'apprit que ſa femme étoit accouchée depuis trois ſemaines, que ſon enfant, qu'elle alaitoit, étoit mort depuis douze jours, & qu'elle étoit languiſſante depuis ce moment : il m'ajouta que le moindre chagrin la rendoit malade ; que la veille elle avoit appris une nouvelle fort triſte, qui lui avoit fait paſſer la nuit dans les pleurs, & que, vers les cinq heures du matin, elle étoit tombée dans l'état où je la voyois, en criant qu'elle étouffoit, qu'elle alloit mourir. Ce détail, joint à l'état ſpaſmodique de la mâchoire & des paupieres, fut ſuffiſant pour m'éclairer ſur la nature du mal que j'avois à combattre. Je crus que c'étoit la véritable occaſion d'employer le glaçon merveilleux de M. le Blanc. (Journal de Méd. de Novembre 1767, pag. 555.)

Je profitai donc des efforts qu'on avoit faits pour introduire l'eau émétisée ; mais je ne pus introduire qu'un glaçon très-petit. A peine fut-il fondu, que j'apperçus quelques mouvemens de la langue, & que j'éprouvai moins de résistance de la part des mâchoires : je les écartai un peu davantage, & j'introduisis un glaçon plus gros. Celui-ci opéra plus sensiblement que le premier ; & enfin, au troisieme, la malade ouvrit les yeux, & parla. Elle ne se ressouvenoit point de ce qui s'étoit passé, & se plaignoit seulement d'une douleur gravative, très-incommode, à la région de l'estomac. J'y fis appliquer des serviettes trempées dans l'eau froide. La douleur se dissipa promptement : il resta cependant à cette femme de la tristesse, de l'abattement, de l'éloignement pour les soins de son ménage, &, dans certains momens, un peu de délire. Je regardai cet état comme un effet de la cause que j'avois déjà reconnue. Je prescrivis une abondante boisson de bonne eau de fontaine, dans laquelle, pour soutenir la confiance, je feignis de mettre quelque médicament ; les bains presque froids deux fois par jour, & les exercices de la campagne. La malade fut bientôt rétablie, & jouit à présent d'une bonne santé, à cette sensibilité près, qui lui fait ressentir toujours trop vivement les effets du moindre chagrin.

II. OBS. Vers les derniers jours du mois de Mai 1768, Colombe Flocart, fille, âgée de vingt-huit ans, demeurant à Bourbonne, fut vivement effrayée par des gens ivres, qui vinrent, pendant la nuit, frapper à sa porte avec beaucoup de bruit & de menaces. Cette frayeur fut suivie d'une palpitation, qui d'abord ne donna pas beaucoup d'inquiétude, parce que la malade connoissoit cet état, pour l'avoir déjà éprouvé, à plusieurs reprises, depuis l'âge de douze ans : cependant la palpitation, loin de diminuer pour cette fois, devint plus violente, plus continue, & obligea de recourir à un Chirurgien, qui fit plusieurs saignées, & prescrivit une boisson adoucissante. Ces premiers moyens n'ayant pas eu tout le succès qu'on désiroit, on appella un Médecin. Outre la palpitation, la malade éprouvoit alors, plusieurs fois dans les vingt-quatre heures, des accès de suffocation : elle ressentoit une douleur continuelle à la région de l'estomac, & vomissoit constamment toute espece de boisson : le ventre étoit paresseux, & un peu gonflé. Le Médecin crut devoir commencer par vuider les premieres voies ; il ordonna quelques grains d'émétique en lavage : ce remede fut suivi de minoratifs, de boissons laxatives avec les sels. Ces tentatives furent sans succès : la palpitation persistoit ; les

accès de ſuffocation étoient plus longs & plus pénibles ; le ventre étoit plus gonflé & douloureux ; les urines ne couloient qu'en petite quantité, lorſque je fus appellé en conſultation, le 14 de Juin. Je trouvai le pouls petit, dur & fréquent. D'après la connoiſſance du tempérament de la malade, des maladies qu'elle avoit éprouvées pendant ſa jeuneſſe, de la cauſe de celle-ci, & de tous les effets qui étoient alors ſous mes yeux, je crus pouvoir prononcer hardiment que les nerfs étoient érétiſés, & que le ſpaſme étoit la ſeule cauſe que nous euſſions à combattre ; en conſéquence je propoſai les humectans ſous différentes formes. Mon confrere adhéra à mon avis, & nous convînmes de mettre la malade à l'uſage du petit-lait, ou d'une tiſane légere de guimauve ; de lui faire prendre des demi-lavemens émolliens de trois heures en trois heures ; de la plonger, deux fois par jour, dans un bain d'eau légérement tiéde, &, dans l'intervalle, de faire appliquer ſur le bas-ventre des fomentations émollientes tiédes. Nous aſſiſtâmes au premier bain, mon confrere & moi. La malade, malgré ſa grande foibleſſe, s'y trouvoit au mieux ; cependant les parens, effrayés de la ſingularité du remede, demandoient qu'on la tirât de l'eau : je refuſois ; mais bientôt mon

confrere ſe rangea de leur côté ; & je fus obligé de céder, de maniere que le bain ne dura guere plus d'un quart-d'heure. Le ſoir, les accès de ſuffocation revinrent comme à l'ordinaire : on les attribua au bain, & l'on décida qu'on n'en prendroit plus. Je ceſſai mes viſites : mon confrere reprit ſa premiere méthode : les douleurs devinrent plus aiguës, plus générales ; le vomiſſement plus fréquent & plus pénible ; le bas-ventre plus élevé & plus dur : les extrêmités inférieures enflerent, les ſécrétions furent ſuſpendues ; il n'y eut plus de ſommeil. Alors on employa, pendant pluſieurs jours, les gouttes anodines, la thériaque, l'eau de méliſſe à tire de calmans : la maladie empira. Le 30 du même mois de Juin, tout le corps ſe couvrit de taches brunes, ſemblables à des échymoſes, & enfin la malade mourut, le 3 Juillet, après une longue agonie, & des douleurs inexprimables.

Nota. Si le contraſte & la comparaiſon des fais peuvent quelquefois préſenter une vérité nouvelle ſous un jour plus heureux, ces obſervations auront peut-être quelque mérite. Le genre de maladie m'y paroît aſſez bien caractériſé, & les méthodes du traitement aſſez exactement contraires, pour que la conſéquence ſoit facile à tirer. Je ſouhaite qu'elle faſſe ſur quelques-uns de

mes lecteurs l'impression que j'en ai reçue, & qu'elle puisse ajouter quelque poids à une méthode, de la bonté de laquelle je suis convaincu par plus d'une expérience.

LETTRE

A l'Auteur des Réflexions sur les Affections vaporeuses; *par M. LAUGIER, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, résidant à Corp en Dauphiné.*

Utilitate hominum nihil debet esse homini antiquius.

MONSIEUR,

Le vrai Médecin, qui ne doit chercher d'autre triomphe que celui de la vérité, qui ne doit avoir d'autre objet que l'utilité commune, le bien de l'humanité, pourroit-il jamais se formaliser que quelqu'un lui tendît une main secourable, pour briser les entraves des préjugés où il seroit livré, secouer le joug de l'illusion, & sortir de l'esclavage où la force d'une opinion séduisante par son faux dehors, ou que le désir de se particulariser auroit fait naître, le retiendroit? Hélas! sans ce secours mutuel, la médecine, ce grand Art, seroit encore dans l'enfance. Lorsqu'enivrés de l'esprit de systême, entraînés par la force de sa contagion, nous

ne prenons pas la nature pour guide, nous ne nous nantiſſons pas de l'égide de l'obſervation, quel affreux dédale de maux ne préparons-nous pas à nos malades ? C'eſt au Phyſicien zélé à établir d'abord le caractere des maladies, & de les rapporter à leurs genres & eſpeces, par les ſignes phyſiques qui les diſtinguent ; de trouver enſuite, par une connoiſſance philoſophique, la liaiſon néceſſaire entre ces ſignes & la cauſe, &, par une connoiſſance, pour ainſi dire, géométrique, la proportion entre cette cauſe & l'effet. Alors ce ne ſera plus en tâtonnant, qu'il marchera dans la pénible carriere des indications, & ſe décidera en faveur de tel ou tel remede, ſelon que l'expérience lui en aura démontré l'utilité & la raiſon, le juſte rapport avec la cauſe & l'état de la maladie.

Cette marche eſt bien différente de celle de ces enthouſiaſtes, de ces Médecins, qui jaloux ſeulement d'avoir un rang dans les Faſtes de la médecine, ne donnent l'eſſor à leur imagination, que pour enfanter des ſingularités. Dominés par l'eſprit de ſyſtême, la réflexion les abandonne. Semblables à la *ſeche*, ils vomiſſent l'encre de l'illuſion ; ils s'en couvrent, ils s'en aveuglent ; ils craindroient même de voir plus loin, & ſe renferment dans le petit cercle d'indications que ſemble leur préſenter le profil emprunté ſous

ſous lequel ils conſiderent les maladies. Parce qu'un remede leur aura réuſſi quelquefois dans les cas individuels & analogues, ils eſtiment raiſonnable d'en faire une même maladie, de lui aſſigner une cauſe commune, une cauſe conſtante, qu'ils ſoumettent, pour ainſi dire, à l'alambic, afin d'en extraire un rapport entre l'effet & la cauſe ſupppoſée, & entre celle-ci & le remede; ſi toutefois, à l'exemple de *Théміſon*, ils ne regardent pas comme inutile la recherche des cauſes.

Voilà, Monſieur, ſans contredit, la raiſon principale pourquoi, dans les mêmes maladies, les Médecins ont eu & ont encore des æthiologies & des thérapeutiques ſi différentes. Voilà pourquoi (pour me ſervir d'un exemple) l'un a employé, dans les affections vaporeuſes, les antiſpaſmodiques; l'autre, les toniques; un autre enfin, les délayans, les humectans, les relâchans: &, ſelon moi, chacun a tort, & tous les trois ont raiſon.

Le premier a tort, en ce qu'il n'enviſage que nuement, dans cette maladie, le ſymptôme ordinairement le plus frappant, je veux dire les mouvemens convulſifs. Le ſecond a tort, en ce qu'il fixe toute ſon attention ſur l'atonie des ſolides, peu ſoucieux d'ailleurs, & de ce qui peut lui avoir donné lieu, & ſinguliérement de la dépravation des

fluides, qui s'en eſt enſuivie, ſi toutefois elle n'en a pas été le principe. Le troiſieme enfin a tort, parce qu'il n'a en vue qu'un principe iſolé des convulſions (le prétendu racorniſſement des fibres;) & l'indication qu'il en tire, n'eſt, pour la maladie, comme celles des deux premiers, que purement palliative. Tous les trois ont raiſon, parce que l'enſemble des remedes, tirés avec choix de cette triple indication, me paroît établir le plan curatif des affections vaporeuſes, c'eſt-à-dire calmer les mouvemens convulſifs, délayer la maſſe des humeurs, & rétablir le ton des ſolides, ſurtout le mécaniſme des digeſtions.

En effet, les premieres voies, & ſurtout l'eſtomac, ſont toujours le théatre où cette cruelle maladie joue ſes ſcenes. Les rapports aigres ou inſipides, & les vomiſſemens, les peſanteurs à la région de l'eſtomac, ſes tenſions, ſes gonflemens ſouvent douloureux; ceux de l'*abdomen*, enſemble ſes grouillemens, &c. ne ſont-ils pas des ſignes univoques de leur mauvais état? N'eſt-ce pas enſuite des difficiles digeſtions, ſurvenues à raiſon de la trop grande quantité ou de la mauvaiſe qualité des alimens, qu'on voit naître le plus ſouvent les paroxyſmes les plus effrayans? Je ſais que les affections de l'ame en occaſionnent nombre, & ſouvent tout-à-coup, ſans qu'on

puiſſe pour lors l'attribuer raiſonnablement au vice actuel de l'eſtomac ; mais on en déduira facilement la raiſon, ſans recourir au racorniſſement, & de la poſition où ſe trouve alors le principe recteur, & de la dépravation des humeurs, qui n'eſt que le produit ordinaire, ſur-tout dans le cas préſent d'une mauvaiſe chylification, qui reconnoît principalement pour cauſe, ou les paſſions de l'ame, ou la ſuppreſſion de quelque évacuation, ou le mauvais choix dans l'uſage des alimens ; quelquefois tous les trois à la fois. Les paſſions de l'ame, en ce que, dès-lors par trop occupée, elle néglige les fonctions de la machine, & ſur-tout celles de l'eſtomac ; une évacuation ſupprimée, qui pervertit l'action des ſucs gaſtriques, & autres ſucs récrémentitiels deſtinés à cette principale fonction ; le mauvais choix dans l'uſage des alimens, parce qu'ils réſiſtent, qu'ils deviennent inacceſſibles aux agens de la digeſtion. Delà il en réſulte néceſſairement des crudités, qui, s'inſinuant inſenſiblement dans la maſſe du ſang & des autres humeurs qui en émanent, les rendent de même nature : *Principiata redolent naturam principiorum.* En conſéquence, les humeurs retardées dans leur circulation, en raiſon de l'épaiſſiſſement qu'elles ont contracté, la ſéroſité a plus de tems pour s'en ſéparer, pour s'inſinuer à travers

les interſtices des fibres, & en diminuer le contact; delà le relâchement, l'atonie des ſolides, même des parties conſtituantes du cerveau.

D'après une pareille diſpoſition des fluides & des ſolides, il ne ſera pas difficile d'expliquer le trouble que les affections de l'ame excitent dans l'économie animale. L'ame, entiérement fixée ſur l'objet qui l'affecte, ſemble n'employer ſon fluide nerveux que pour l'entretien des idées qui le lui repréſentent, ou qui lui ſont relatives; les autres parties s'en trouvent fruſtrées. Par une ſuite néceſſairc, les différentes parties du cerveau ſont moleſtées par la lenteur, l'inégalité avec leſquelles les humeurs y circulent, même par les ſtaſes qui peuvent en réſulter; & voilà ce qui ſollicite l'impulſion du fluide nerveux dans différentes parties, & y excite les mouvemens déſordonnés qu'on y obſerve, & leur anomalie.

L'atonie des fibres du cerveau me fournit encore la raiſon de la ténacité des idées de ces malades, même de leur délire mélancolique, en ce que les vibrations ſucceſſives & continuées des fibres qui produiſent ces idées, étant nourries par une méditation profonde, & ſouvent répétée, ſur l'objet, ne ſauroient être facilement croiſées par des idées contraires, attendu que les autres

fibres, qui pourroient les produire, ſont, par leur atonie, peu ſuſceptibles de vibration, & que les fibres, quoique diſſonnes, retenant cette diſpoſition qui leur eſt renouvellée à chaque inſtant, deviennent, par une ſimple ſucceſſion ſouvent répétée, peu-à-peu conſonnes, ainſi que les mouvemens de deux pendules, placées à une certaine diſtance l'une de l'autte, qui, quoique d'abord éthérocrones, deviennent peu-à-peu iſochrones (*a*).

La puſillanimité qu'on obſerve dans ces malades, eſt une ſuite de la même diſpoſition des organes du cerveau; car ces malades, ne voyant, pour ainſi dire, ni à droite ni à gauche, &, comme concentrés dans un petit nombre d'idées, ils croient voir de la réſiſtance, de la difficulté en tout; un rien les ébranle, les épouvante: ſemblables à-peu-près à ces perſonnes qu'occupe, pendant le ſommeil, un rêve fatigant, du moins intéreſſant, & qu'on éveille tout-à-coup.

Les racorniſſeurs des fibres me diront, ſans doute, qu'en établiſſant pour cauſe leur prétendu *racorniſſement*, on expliqueroit plus aiſément les ſpaſmes qui ſemblent ſeuls caractériſer les affections vaporeuſes. J'avoue que leur théorie eſt plus ſéduiſante de

(*a*) Aſtruc, *Quæſt. de naturali & præternaturali judicii exercitio.*

prime-abord, & que les indications qu'elle fournit ſont plus ſimples & plus commodes; mais je ne ſaurois concilier ce racorniſſement avec le tempérament décidément phlegmatique de nombre de ſujets atteints de cette maladie, avec le vomiſſement des matieres aigres ou inſipides, qu'on obſerve journellement; avec l'humidité de la langue, du palais, de la peau des malades, hors du paroxyſme, ſur-tout la maladie exiſtante. Comment, avec le *racorniſſement*, trouver la raiſon des bouffiſſures qui ſe rencontrent dans pluſieurs de ces malades? Pourquoi les onctueux, les farineux, les viſqueux ſont-ils ſi pernicieux dans cette maladie? Pourquoi le laitage, en général, y eſt-il ſi contraire? Pourquoi cette maladie doit-elle ſi ſouvent ſa naiſſance à l'uſage continué de ces alimens & autres de même nature?

Se repliant, ils m'objecteront qu'on ne ſauroit imaginer des mouvemens convulſifs, ſans ſuppoſer une irritation des fibres; que l'irritation des fibres eſt toujours en raiſon de leur tenſion; ce qui doit renverſer fonciérement mon hypotheſe.

Le ſang, qui circule dans les vaiſſeaux, a deux mouvemens, l'un direct, l'autre latéral: ces deux mouvemens ſont en raiſon l'un de l'autre. Le ſang, qui ne peche pas par ſa trop grande conſiſtance, circulera

avec plus de facilité, agira avec moins de force, pesera moins sur les fibres qui entrent dans la composition des vaisseaux, que celui qui aura trop de liaison ; ce dernier les forcera, les étendra avec d'autant plus de facilité, que les fibres, qui se trouvent dans le relâchement, solliciteront moins son mouvement direct, & résisteront moins à son mouvement latéral. D'ailleurs tout le monde connoît le domaine que la région épigastrique a sur tous les organes du corps, & principalement sur celui de la tête. Les crudités se rencontrant toujours dans les premieres voies des malades *vaporeux*, l'air, qui est contenu en grande quantité dans ces matieres crues, par le séjour qu'elles contractent, & par la chaleur du corps, s'en dégage, se raréfie, dilate, distend, irrite les fibres, qui, par sympathie, excitent un trouble souvent universel dans la machine. Les spasmes, les épilepsies, que les vers des premieres voies causent journellement chez les enfans, & même les adultes, sont une preuve sans replique de cette sympathie ; & c'est ainsi que, sans avoir recours au *racornissement*, on peut expliquer comment les fibres, bien que dans le relâchement, sont susceptibles de tension, d'irritation à-peu-près comme une corde de violon détendue, qu'on rendroit vibratile au moyen d'un étançon, sans avoir recours à la clef.

La meilleure théorie ſur le tout, eſt celle qui a pour baſe la pratique : or il eſt de fait que ſi, dans les affections vaporeuſes, on ne rétablit pas le ton des ſolides, ſi on ne corrige point les digeſtions, tous les autres moyens deviennent infructueux ; les plus vantés ne ſont que palliatifs, ſouvent même pernicieux.

Voici, Monſieur, en deux mots, ma conduite dans pareilles maladies. Je conſeille à mes malades, lorſque leur ſituation le permet, la promenade, l'*équitation* & autres amuſemens, comme très-propres à corriger les affections de l'ame, favoriſer les digeſtions, affermir les ſolides, & détruire la diatheſe grumeuſe des humeurs : je leur interdis toutes les occupations ſérieuſes, & le travail trop pénible ; je leur fais faire uſage, tant intérieurement qu'extérieurement, des délayans, des humectans, dans le cas ſeulement où la trop grande liaiſon des parties intégrantes des humeurs, la pareſſe du ventre, les coliques, la ténacité des glaires, des crudités qui quelquefois obſtruent, pour ainſi dire, les premieres voies, le demandent. Je fais venir au ſecours de ces premiers remedes les toniques, les roborans ; & ceux qui m'ont paru le mieux réuſſir, ſont, en même tems, antiſpaſmodiques, tels que l'angélique, l'impératoire, le galanga, la livêche, l'iris de

Florence, la valériane, la zédoaire, le quinquina, l'écorce de citron ou d'orange. J'ai reconnu que les cinq derniers méritoient la préférence ſur les autres. J'obſerve de les donner en ſubſtance, tantôt en poudre, tantôt en opiat, auxquels j'ajoute quelque doux purgatif, lorſque la quantité des glaires, ou la conſtipation du bas-ventre le requierent. Je les donne pendant long-tems, & à pluſieurs repriſes, obſervant de faire uſer, dans les intervalles, des fleurs de tilleul, de camomille, de mille-feuilles théiformément; ou de méliſſe, de menthe, dans les cas de foibleſſe ou de vomiſſement

Voilà, Monſieur, le plan de ma méthode dans les maladies, hors les paroxyſmes, dont je puis aſſurer avec vérité, avoir retiré les plus grands avantages. Je n'ai pas encore eu l'occaſion de me procurer vos *Réflexions ſur les Vapeurs.* Je me féliciterois beaucop de pouvoir me rencontrer avec vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.



RÉPONSE

De M. MARTEAU, Médecin à Amiens, à la derniere Lettre de M. DESBREST, *Médecin à Cusset, insérée au Journal de Mars 1769.*

Claudite jam rivos, pueri : sat prata biberunt.

» Un malheur général des écrits produits » par les contestations, c'est qu'ils ne sont » pas aussi intéressans pour le public, que » pour les deux adversaires. *Le censeur croit* » *n'avoir jamais assez censuré.* Il releve » jusqu'à des minuties, & *ne manque pas* » *de donner un mauvais tour à ce qui en est* » *susceptible le moins du monde.* L'Auteur » attaqué veut faire face à tout, & entre » dans des apologies dont on l'auroit aisé- » ment dispensé...... Ils s'entraînent dans » des détails si particuliers & si personnels, » qu'on y devient insensible, quand la con- » testation dure trop long-temps. Si elle a » donné lieu à des éclaircissemens utiles, » & qui aillent au fond de la matiere, voilà » ce que le public, du moins le public sage, » prend pour lui. «

Ces sages réflexions de l'Historien de l'Académie seront, Monsieur, la regle de ma conduite. Le public se lasse bientôt du spec-

tacle de ces ſortes de combats. Après avoir vu une ou deux joûtes, il laiſſe les deux champions ſe battre ſur l'arêne ſans témoins. Vous voudrez donc bien que je ne vous adreſſe pas une replique en forme, & que je m'en tienne à ma premiere réponſe. La diſpute ſeroit éternelle; & nous excéderions le lecteur, que nous n'avons peut-être déjà que trop ennuyé. Je me repoſe ſur ſes lumieres. Il rapprochera les pieces du procès, & nous jugera. Il y joindra, ſans doute, l'obſervation de M. du Monceau. Ce ne ſont plus *deux payſans ſans aſtuce, qui racontent, dans la ſimplicité de leur ame, l'une ce qu'elle a ſenti, l'autre ce dont il a été le témoin :* ce ſont deux époux éclairés; c'eſt un Accoucheur & une Sage-femme qui atteſtent la naiſſance tardive de leur enfant. Ce témoignage, Monſieur, vous paroît-il auſſi ſuſpect que celui de Louis Binant & de la Soyer? Trouverez-vous des raiſons pour l'infirmer, ou des nuages pour l'obſcurcir? Vous demanderez peut-être ſi Françoiſe Bonnet *a bien ſenti ce dont elle* S'ACCUSE? Si elle *avoit le tact ſi fin, ſi délicat & ſi délié, que les objets n'aient pu ſe groſſir à ſes yeux?* ſi le ſieur de Berghes, ſon époux, *a bien tout vu, tout examiné?* Ce phénomene vous paroîtra, ſans doute, encore *un fait mal vu, abſolument contraire à l'ordre de la na-*

ture, & que vous devez rejetter. Voilà, Monsieur, un belle occasion de rentrer en lice, & de disserter encore sur les naissances tardives. M. du Monceau, dont je connois particuliérement le mérite, & qui s'est fait à Tournai la réputation la plus brillante & la plus solide, ne sera pas un athlete indigne de vous. Je fais cause commune avec lui, & je lui laisserai le soin de répondre aux nouvelles *réflexions* que vous pourrez produire contre les naissances tardives. Il n'est pas accoutumé, comme vous, à voir *la nature presque toujours uniforme dans ses productions, & réglée jusques dans ses écarts mêmes.* Il sait qu'elle s'en permet de plus d'une espece, & qui ne paroissent pas moins contraires à ses loix ordinaires, que les prolongations de la grossesse. Ouvrez les Fastes de l'Académie des Sciences, vous y verrez une nouvelle Sara & un nouvel Abraham nous rappeller le tems des Patriarches; une femme de quatre-vingt-trois ans devenir mere avec un époux de quatre-vingt-quatorze ans (*a*); une femme de cent six ans encore réglée (*b*); une autre accoucher à terme de deux enfans, dont l'un n'a que quatre ou cinq mois (*c*): vous en verrez une quatrieme accoucher encore à terme,

(*a*) Année 1710, Histoire, pag. 16.
(b) *Ibid.* 1708, pag. 52.
(c) *Ibid.* 1702, pag. 30.

&, le lendemain, mettre au monde un embryon de quarante jours. (*a*) J'ai peut-être tort, Monſieur, de vous mettre ſous les yeux des faits *qui paroiſſent* autant *contredire les loix de la nature*, que les naiſſances tardives. Comment pourrai-je vous les rendre *croyables*, ou même *probables ? L'autorité des graves Auteurs* de qui je les emprunte, *ne* vous paroît *plus un titre ſuffiſant pour décider de leur probabilité, depuis que Paſcal a jetté un ridicule éternel ſur la doctrine du probabiliſme* des Caſuiſtes. Ces graves Auteurs, vous les rangerez, ſans doute, à côté de M. Lachenal, Curé de Lézon, & des *trente* crédules *témoins qui ont vu Jeanne Charles rendre par la narine gauche du talc, des granites & des fragmens de cailloux*. Je ſuis de meilleure compoſition que vous, Monſieur : faites-nous grace du *certificat de tous les gens de votre pays*, & je vous promets de croire ſur votre parole que *votre parent ni les enfans à la mamelle n'ont point caché l'accouchement qui leur avoit donné du lait dans les ſeins.*

Vous avez raiſon, Monſieur ; j'aurois eu bien de la peine à me garantir de l'*effroi que m'auroit pu cauſer un bruit ſemblable au choc de l'eau ſur la roue d'un moulin.* La

(a) *Ibid.* 1729, pag. 12.

préſence de la Soyer n'auroit pu manquer d'*épouvanter même les plus intrépides. Ses voiſins auroient eu raiſon de ſe plaindre d'un bruit auſſi incommode* ; mais comme il n'a pas *troublé leur repos*, *les nouvelles publiques ne l'ont pas annoncé* ; & *la connoiſſance* n'en a pu *parvenir à l'étranger*. Savez-vous pourquoi cela ? C'eſt que ce n'étoit point le bruit de ſon ventre, que la Soyer comparoit au choc de l'eau ſur la roue d'un moulin ; c'étoit *la continuité des ſauts de l'enfant*, & *la violence de ſes mouvemens*. Quel dommage que ces réflexions ſi ſublimes portent à faux ! Un peu plus d'attention ſur quelques lignes que j'avois pris ſoin de tracer en lettres italiques, vous auroit épargné cette mépriſe. Vous auriez deviné que, comme vous, je trouvois ces expreſſions un peu trop énergiques ; mais vous n'auriez pas confondu les ſecouſſes d'un enfant dans le ſein de ſa mere, avec un bruit capables d'*effrayer les plus intrépides*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'oubliois à ſatisfaire votre curioſité ſur la poſition du climat qui a vu naître & mourir la géniſſe précoce dont j'ai fait note dans mon *Poſt-Scriptum*. La dame dont je vous ai annoncé tenir ce fait, n'habit point *les pays chauds de l'Arabie*, *de la Barbarie*, *ni des Indes*. C'eſt dans une

province ſeptentrionale qu'on a fait cette obſervation ; c'eſt dans une baſſe-cour de Picardie ; & c'étoit ſi peu un avortement, ſi bien une portée à terme, qu'il a fallu arracher le veau.

LETTRE

De M. BEAUPREAU, Maître en chirurgie de Paris, & Dentiſte, à M. COCHOIS, Chirurgien François, & Membre de la Faculté de Prague.

MONSIEUR,

Habitant un pays où l'art du Dentiſte eſt peu cultivé, vous m'aviez prié, il y a quelques années, de vous faire part des découvertes & des progrès de la chirurgie en cette partie : le déſir de ne parler que d'après une expérience ſuivie, & d'être aſſuré du ſuccès de mes tentatives, eſt la cauſe de mon délai.

Je vous entretiendrai aujourd'hui des dépôts du ſinus maxillaire ; maladie aſſez fréquente, comme vous pouvez en juger par les faits recueillis ſur ce ſujet dans le quatrieme tome des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie : vous y verrez la deſcription des différens moyens qu'on a mis en uſage juſqu'à préſent pour en obtenir la cure. J'y ſuis parvenu par des moyens ſimples, & le ſuccès a conſtamment ſuivi mes

procédés : je me flate que vous les trouverez fondés en raiſon.

Les anciens ont attribué différens uſages au ſinus maxillaire ; ils regardoient cette cavité comme capable d'augmenter les ſons ; ils ont cru qu'elle ſervoit à l'odorat & à la ſécrétion de la morve : ſelon eux, cette matiere étoit enſuite portée hors du ſinus, lorſque l'on étoit couché ; que le ſinus droit ſe vuidoit, lorſque l'on étoit couché ſur le côté gauche, &, *vice versâ.* Des obſervations plus réfléchies & plus multipliées ſur cette cavité m'ont appris que ſes vrais uſages ne ſont autres que d'augmenter la profondeur de l'orbite, d'élever l'arcade zygomatique, pour faciliter le jeu du muſcle crotaphite ; d'augmenter l'étendue du bord alvéolaire, & la profondeur des narines ; & enfin de coopérer à la configuration plus ou moins agréable de la face. J'ai remarqué auſſi que cette cavité ne ſe vuide pas naturellement : la matiere qui y eſt contenue eſt expulſée par un mécaniſme très-ſimple, que j'expliquerai, après avoir donné une légere deſcription de cette cavité.

Le ſinus maxillaire n'exiſte pas dans le fœtus même à terme, il ne commence à paroître qu'après la naiſſance : ce n'eſt d'abord qu'une ſubſtance cellulaire. Ces cellules ſe renverſent les unes ſur les autres, s'affaiſſent, & laiſſent un vuide au milieu,

avec une petite ouverture du côté des narines.

Il y a dans la ſubſtance oſſeuſe un grand nombre de vaiſſeaux, leſquels ſe réuniſſent, & forment une membrane qui tapiſſe cette cavité, & qui s'étend à proportion que les parois oſſeuſes s'écartent. Cette membrane contient des vaiſſeaux ſécrétoires, qui forment ſur la ſurface externe une eſpece de velouté. Une partie de l'humeur ſéparée ſert à lubréfier la membrane, & à empêcher ſon exſiccation par l'aïr qui y entre & qui en reſſort, au moyen de la petite ouverture que nous avons dit être dans l'intérieur des narines. La partie la plus ténace de l'humeur s'attache ſur le velouté à-peu-près comme du duvet ſur du velours. Il y a dans cette cavité pluſieurs anfractuoſités formées par des lignes oſſeuſes, qui paroiſſent ſoutenir la voûte orbitaire : la membrane eſt plus épaiſſe & plus rapprochée dans ces endroits que dans le reſte de la cavité. Lorſque le ſinus a peu d'étendue, l'orifice eſt preſque parallele au fond de la cavité : il s'éleve, à meſure qu'elle s'agrandit ; & lorſque la dilatation eſt parfaite, il ſe trouve ſitué au-deſſous du cornet ſupérieur du nez.

Pour concevoir que la liqueur filtrée dans l'intérieur de cette cavité s'évacue, lorſque l'on eſt couché ſur le côté oppoſé, il faudroit ſuppoſer l'orifice ſitué à la partie la

plus déclive ; ce qui n'arrive que lorſque l'on eſt appuyé ſur le ſommet de la tête : de plus, il faudroit que cette liqueur fût liquide, & en aſſez grande quantité pour pouvoir couler naturellement ; c'eſt ce qui eſt contraire aux expériences que nous avons faites, tant ſur les vivans, que ſur les morts.

Comment donc la nature ſe débarraſſe-t-elle du ſuperflu de la ſécrétion qui s'y fait? Voici comme je le conçois. Lorſque l'on ſe mouche, on ferme la bouche, on pince le nez, & on fait une forte inſpiration. L'air, pouſſé avec force par les poumons, & trouvant un obſtacle à ſa ſortie, s'inſinue dans les ſinus par l'orifice naturel ; il ſouleve les petites parties veloutées de la membrane, & détache la matiere qui y étoit comme adaptée : la bouche & le nez ceſſant d'être comprimés, l'air s'étend, & entraîne au-dehors cette matiere. Cette ſortie eſt encore favoriſée par la configuration de l'intérieur du ſinus du côté de l'orifice, qui eſt comme un entonnoir renverſé. Pour m'aſſurer que c'eſt de cette maniere que l'humeur ſort du ſinus, j'ai fait pluſieurs fois l'expérience ſuivante. Ayant injecté de la liqueur dans le ſinus, par une ouverture pratiquée au bord alvéolaire, & pénétrant dans cette cavité, que j'ai fermée avec une éponge préparée, j'ai fait coucher les malades ſur

le côté opposé : la liqueur, quoique très-fluide & très-abondante, est restée dans la cavité, au moins pour la plus grande partie; ensuite j'ai fait moucher les malades : toute la liqueur en est sortie. Comment supposer, après cela, qu'une humeur glutineuse, & peu abondante, s'évacuera naturellement, lorsque l'on est couché? Quoique la membrane qui tapisse l'intérieur du sinus, soit défendue par des parois osseuses, elle est cependant susceptible d'affections contre nature; delà ces dépôts dont la cause la plus ordinaire est la carie des dents molaires qui se trouvent dans l'arcade alvéolaire qui répond à la base du sinus.

J'ai observé qu'à l'extrêmité des racines des dents affectées de carie, il y avoit presque toujours un tubercule produit par le gonflement du périoste dentaire ; suite des fluxions (a) que ce prolongement communi-

(*a*) L'existence de ce prolongement du périoste est démontrée. Il y a quelques années que j'ai trouvé un kyste de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui avoit son principe à une racine de dent cassée. Il contenoit une matiere roussâtre : l'alvéole étoit détruite, & la gencive étoit fort dilatée & violette. Au mois de Décembre dernier, j'ai présenté à l'Académie de Chirurgie une racine cassée, avec un tubercule gros comme une grosse noisette : il étoit composé de plusieurs cellules qui contenoient une matiere purulente assez épaisse. M. Mertrud, Membre de l'Académie, a été chargé de l'examiner.

quoit aſſez communément à la membrane qui tapiſſe le ſinus. Cette communication ſe fait, ou immédiatement par la pénétration des racines dans cette cavité, ou médiatement à travers les poroſités de l'os : ſouvent la tumeur eſt extérieure ; & le pus pénetre dans l'intérieur, à travers la ſubſtance oſſeuſe gonflée, & les poroſités dilatées. La membrane interne ſe détruit ; & le pus s'épanche dans le ſinus : cet épanchement s'évacue par l'ouverture naturelle, dans la foſſe nazale, lorſque le malade ſe mouche. J'ai entrepris de guérir ces maladies par un traitement des plus ſimples : après l'extraction des dents cariées, je perfore l'alvéole par le trou d'une des racines ; quelquefois je ne fais qu'un ſeul trou des loges des trois racines. Lorſque c'eſt une groſſe molaire, qui a cauſé le mal, les injections de vin avec le ſucre ou avec le miel, ſi la maladie eſt récente, ſuffiſent ordinairement pour guérir ; ſi elle eſt ancienne, je me ſers, ſur la fin du traitement, d'une infuſion de feuilles de noyer avec l'eau vulnéraire & le miel roſat, à laquelle on ajoute l'eau de chaux : ſouvent je la conſeille pure, ſur-tout lorſqu'il y a ſoupçon d'un peu de fongoſité à la membrane qu'on a nommé *pituitaire*. Si le trou tendoit à s'oblitérer trop vîte, on le tiendroit ouvert avec un morceau d'éponge préparée, taillée en cône, & attachée avec

un fil, pour la retirer plus facilement. On ſupprime l'éponge, & on ceſſe le panſement, lorſque le malade ne mouche plus de pus, & qu'il ne ſent plus d'odeur dans le nez : la nature alors ſe charge d'oblitérer le trou ; ce qui ne tarde pas. La ſimplicité de cette méthode me diſpenſe de panſer les malades, ſi ce n'eſt pendant les premiers jours ; enſuite ils ſe panſent eux-mêmes, quand ils le jugent à propos, à leur commodité. Il ſuffit qu'ils le faſſent deux fois par jour, lorſqu'il y a du pus, & une ſeule ſur la fin du traitement. Je leur conſeille alors de faire cinq à ſix injections de ſuite, afin de déterger parfaitement la membrane : ce traitement dure communément un mois ou ſix ſemaines, quelquefois plus, ſur-tout s'il y a gonflement à l'os, & écartement de ſes fibres, parce que le gonflement de la membrane intérieure aura oblitéré l'orifice naturel du ſinus, d'où s'enſuivra la rétention d'une partie de la liqueur filtrée dans la cavité, qui n'aura pu être abſorbée: dans ce cas, il faut faire l'ouverture plus grande ; ce qui eſt aiſé à pratiquer, parce que l'os eſt, ou ramolli, ou détruit. L'ouverture reſte long-tems à ſe refermer, parce que les fibres oſſeuſes dilatées ne s'affaiſent que par degrés, & qu'il faut deſſécher la membrane gonflée ou ulcérée. Il n'y a rien à changer au traitement ; mais il eſt convenable de

prévenir les malades, qu'ils conſerveront long-tems l'ouverture, & qu'il n'en réſultera aucun inconvénient.

Vous voyez, Monſieur, que cette méthode eſt bien ſimple, & bien éloignée de celle de ces Praticiens qui croient qu'il eſt utile de briſer fréquemment l'os maxillaire, non-ſeulement autour du trou qu'ils ont fait, mais qui portent l'inſtrument juſques ſous l'orbitre, qui rempliſſent enſuite le ſinus avec des tampons de coton imbibés de baume du Commandeur : ils ſe ſervent quelquefois de teinture de myrrhe & d'aloës, dans l'intention de procurer l'exfoliation de l'os carié : & ils ne manquent pas d'attribuer aux progrès du mal tous les effets qui ne ſont que la ſuite aſſez ordinaire de leur procédé. L'on ne peut pas briſer les os ſpongieux, que l'on ne forme des éclats, & autant de pointes qui piquent les chairs, & qui les rendent fongueuſes, avec ſuppuration, comme dans la carie. Ces os s'exfolieroient naturellement, ſans le ſecours de ces teintures, qui ſont, comme vous le ſavez, de foibles reſſources contre cette maladie : l'exfoliation ſe fait plus vîte dans les os ſpongieux, que dans les os compactes : l'expérience journaliere le prouve ; l'on en ſent bien la raiſon. Ces vaiſſeaux ſe prolongent plus facilement à travers les poroſités de l'os altéré, pour le détacher du

sain, lorsqu'il est spongieux, que quand il est compacte.

J'ai eu occasion de voir deux malades qui avoient souffert, pendant environ deux ans, sans être guéris, plusieurs opérations très-douloureuses, suivant la maniere de traiter que j'ai proscrite de ma pratique.

Le premier est M. Sorel, Procureur à Evreux. M. Piet, Maître en chirurgie de Paris, a vu le malade avant & après sa guérison. Lorsqu'il me vint consulter, il avoit au sinus un grand trou qui s'étendoit depuis le bord alvéolaire jusqu'à la fosse canine, au-dessus de la petite dent molaire, cause de la maladie, & qui avoit été arrachée. Cette ouverture, & même jusqu'au sinus, étoit tamponnée, ou, pour mieux dire, bourrée de coton imbibé de baume du Commandeur: cette grande breche étoit la suite de plusieurs opérations très-douloureuses: le malade en avoit eu souvent de fortes échymoses autour de l'œil. Mon premier soin fut de supprimer tous ces tampons, & de faire faire au malade des injections avec le vin sucré. Il partit peu de jours après; continua ce traitement jusqu'à parfaite guérison, qu'il a obtenu sans difficulté par le moyen très-simple que j'ai fait succéder aux tamponnemens douloureux, si à charge à la nature, que l'art contrarioit constamment.

J'obſerverai que, la premiere fois que je ſondai le ſinus, je trouvai dans l'intérieur, au-deſſus de la ſeconde petite molaire, l'os découvert d'environ la largeur de l'ongle du petit doigt; ce qui n'a pas été un obſtacle à la guériſon. Je n'ai rien ajouté aux panſemens, par rapport à cet état: je l'ai vu, l'année d'après, parfaitement guéri.

Le ſecond malade que je vous citerai, pour juger de la différence de mon procédé, eſt le ſieur Courbec, Traiteur, rue Aux-Ours. Après avoir été panſé vingt mois, tous les jours, avec des tampons de coton, imbibés de baume du Commandeur, & avoir éprouvé pluſieurs opérations très-douloureuſes, indépendamment de l'extraction de la dent cariée, cauſe de la maladie, & d'une dent ſaine, pour augmenter l'étendue du trou fait au ſinus, il ſouffroit toujours des douleurs conſidérables autour de l'orbite, ſuite de l'irritation faite journellement à la membrane qui tapiſſe le ſinus, & qui communique intimement avec le prolongement du péricrâne qui recouvre l'intérieur de l'orbite. Ayant été conſulté, & m'étant aſſuré qu'il n'y avoit point de carie, je lui conſeillai les injections vulnéraires, aiguiſées d'eau de chaux. M. Louis, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie, a vu l'état du malade, avant que j'entrepriſſe la cure. Il n'étoit pas néceſſaire qu'il prît une

ſeringue

ſeringue pour s'injecter ; il lui ſuffiſoit de mettre de la liqueur dans ſa bouche : la liqueur paſſoit par le ſinus, & ſortoit par l'ouverture naturelle qui répond dans l'intérieur du nez.

Je n'ai obſervé cette circonſtance que ſur deux ou trois malades. M. l'Abbé ***, Chanoine de la Cathédrale d'Arras, en eſt un. Il a eu une pareille maladie, avec complication d'accidens, puiſqu'avant ſon arrivée à Paris, il avoit eu deux inciſions à la face, une ſur l'apophyſe nazale, avec l'os découvert, & l'autre dans le tiſſu graiſſeux de la paupiere inférieure. Il mouchoit beaucoup de pus : la membrane interne du nez étoit gonflée, &c. Etant à Paris, il conſulta M. Belleteſte, ancien Doyen de la Faculté de médecine de Paris, qui me l'adreſſa. L'extraction des deux dernieres dents molaires cariées, dont les racines pénétroient dans le ſinus, me faciliterent le moyen d'augmenter la perforation de l'alvéole dans cette cavité. Il s'eſt toujours panſé lui-même : il a reſté quelque tems à Paris, à cauſe de la gravité de ſa maladie ; il a guéri ſans autre moyen que cette opération, & les injections qui ont été variées, ſuivant l'état dans lequel étoit la membrane interne du ſinus. Pluſieurs perſonnes de l'art l'ont vu à ſon arrivée à Paris : il a tenu l'oriſice de la

plaie ouverte près de deux ans, dans la crainte de récidive.

Je préfere encore cette méthode à celle de ſonder le ſinus par l'ouverture naturelle, dans l'intérienr des narines, ſous le cornet ſupérieur. Comme il eſt rare de voir de ces maladies qui n'aient été cauſées par des dents cariées, on peut regarder la guériſon comme impoſſible, ſans l'extraction de ces dents : il n'y a même aucun Praticien qui n'ait recours à ce moyen, toutes les fois qu'il y a quelques maladies rebelles aux environs de l'une & de l'autre mâchoire, ou aux yeux. Il y a trop d'exemples de ces maladies qui ont réſiſté au feu, aux cauſtiques, & tout autre moyen, pour qu'il ſoit néceſſaire de vous en rapporter un grand nombre : je me bornerai à quelques-unes.

I. OBS. Il y a environ deux ans que M. Robin, Maître en chirurgie, me fit appeller pour un Maître à danſer, qui avoit ſouvent des fluxions, & une ophtahlmie habituelle : elle augmentoit à chaque fluxion. Ayant examiné ſa bouhe, je trouvai pluſieurs mauvaiſes dents à la mâchoire ſupérieure, avec l'os gonflé, & des abſcès ſur les gencives. Je lui conſeillai l'extraction de toutes ces mauvaiſes dents ou racines : l'ophthalmie guérit ſans autre moyen quoiqu'elle fût fort ancienne.

II. OBS. Il y a quelques années que je fus appellé pour une dame qui avoit un petit abſcès à la baſe du menton, entretenu par deux dents inciſives, qui avoient été limées trop jeunes, & qui s'étoient altérées. On a employé, pendant près de deux ans, bien des moyens : les cauſtiques n'ont pas été oubliés ; on a même obtenu l'exfoliation de l'os, ſans pouvoir guérir la malade. L'extraction des dents a terminé la maladie en moins de quinze jours.

III. OBS. Sur la fin de Décembre dernier, il vint chez moi un jeune homme, qui avoit à la mâchoire inférieure une fiſtule, d'où découloit beaucoup de pus. Je lui tirai deux racines d'une groſſe dent molaire, caſſée ; après l'extraction, je ſondai la mâchoire, qui ſe trouva perforée. Cette maladie a été abandonnée aux ſoins de la nature, qui a terminé la cure en très-peu de tems.

IV. OBS. Dans le courant de l'été dernier, M Louis m'adreſſa un malade qui avoit deux ulceres à la joue gauche, d'où découloit beaucoup de pus : le ſinus étoit affecté. On avoit panſé ce malade pendant dix-huit mois : une mauvaiſe dent avoit été tirée en partie. Ayant examiné ſa bouche, j'obſervai qu'il y avoit encore des dents cariées ; je les tirai : j'augmentai le trou du ſinus par l'alvéole de la premiere dent arrachée ; j'établis enſuite une communication

de l'exérieur de la joue avec le fond du ſinus, par le moyen d'un trochiſque de *minium.* Les injections de vin ſucré furent employées pour déterger le ſinus. Cette maladie, qui paroiſſoit ſi rebelle, a été guérie en moins d'un mois.

D'après ces obſervations on peut juger de quelle utilité il pourroit être de ſonder le ſinus par l'orifice naturel. Puiſque l'application immédiate des cauſtiques les plus actifs ſur un petit ulcere extérieur, n'a pu guérir, que doivent faire les injections introduites dans le ſinus, au moyen d'une ſonde creuſe, ſans avoir extrait la dent qui a cauſé la maladie ? On a beau ſoutenir que le ſéjour de la liqueur dans cette cavité, eſt très-avantageux à la guériſon de la membrane, il n'eſt pas néceſſaire, pour cela, d'avoir recours à cette opération ; en mettant un petit morceau d'éponge dans le trou de l'alvéole, & évitant de ſe moucher, la liqueur peut reſter deux ou trois heures dans la cavité, comme les malades l'ont éprouvé par l'odeur de l'injection.

Il eſt encore une autre méthode pour la guériſon des maladies du ſinus ; c'eſt l'application du cautere actuel. Je ne penſe pas qu'elle ſoit utile dans bien des cas, ſur-tout lorſqu'il n'y a pas d'excreſcences à détruire : on peut même y ſuppléer par le potentiel, ſoit avec le beurre d'antimoine, ſoit avec l'eau

mercurielle, &c. dont on imbibe, avec les précautions requifes, un petit morceau de bois blanc, qui, étant poreux, en retient affez pour agir fur les parties que l'on veut détruire.

Ce fimple expofé me paroît fuffifant pour encourager à fuivre la méthode que je propofe, & que j'ai pratiquée avec fuccès : elle réuffira toujours, lorfqu'il n'y aura point de vice interne, ni de concrétions polypeufes ; ce qui demanderoit un traitement particulier ; mais ces cas font rares, & les autres très-communs.

J'ai encore à vous faire part d'une nouvelle opération, dont je fuis l'auteur, puifqu'il n'y a point d'exemple qu'elle ait été pratiquée avant moi. M. Fauchard, dans fon fecond volume, page 282, rapporte qu'un Dentifte avoit percé les gencives, afin de faire tenir une piece artificielle à la mâchoire fupérieure d'une dame ; ce qui ne réuffit pas, comme vous pouvez en juger, parce que la piece entraîna les gencives, & les déchira. Je fentois tout l'avantage qu'il y avoit à fixer antérieurement les pieces artificielles de plufieurs dents que l'on place à la mâchoire fupérieure ; j'avois perforé plufieurs fois le finus & l'apophyfe palatine, fans qu'il en fût réfulté aucun inconvénient ; j'avois vu, au contraire, que le trou devenoit calleux, au moyen d'une

corde à boyau, qui y avoit été introduite. Je me ſuis déterminé, par les inſtances d'une dame, à perforer l'arcade alvéolaire, entre la grande & la petite inciſive, le plus près de l'union de la gencive avec la levre, & dirigeant mon inſtrument vers le fond du palais. L'os perforé des deux côtés, j'ai paſſé des fils d'or dans les trous; j'ai recourbé ces fils contre la voûte palatine, paſſé enſuite dans les trous faits à la piece artificielle & fixée contre l'alvéole: il y a eu, quelque tems, un peu de ſuppuration; enſuite elle a ceſſé; & la piece, quoique d'une étendue très-grande, tient très-bien, n'étant fixée qu'à une ſeule dent de côté. M. Louis, choiſi par la dame pour voir mon opération, en a fait un rapport fort avantageux à l'Académie. La malade lui a avoué, ainſi qu'à moi, que cette opération étoit bien moins douloureuſe que l'extraction des dents, & que l'os étoit totalement inſenſible. L'opération fut prompte, parce que l'os étoit ſpongieux. Je l'ai pratiquée depuis, avec un très-grand ſuccès, ſur un homme d'environ quarante-cinq ans: elle a été plus longue par la dureté de l'os maxillaire, & par la rencontre d'une racine de dent, qui avoit étoit coupée par les fils qui avoient fixé la piece précédemment. Malgré cette difficulté, le malade a peu ſouffert, & a été à la campagne le même jour, & le

lendemain ensuite a continué ses fonctions M. Gervaise, Docteur en médecine de la Faculté de Paris, a vu le malade, & a été très-satisfait du succès. La piece n'est attachée à la mâchoire que par un bout, & de l'autre, à une dent du fond.

La facilité que j'ai eue dans la premiere opération, & la difficulté que j'ai rencontrée dans la seconde, m'ont fait faire une espece de trépan perforatif, qui, par un mouvement de rotation, surmonte facilement les obstacles que peuvent offrir les parois extérieures de l'os de la mâchoire: de plus, on évitera au malade l'effort que l'opérateur est obligé de faire, en perçant avec un poinçon, comme j'ai fait dans les deux premieres que j'ai pratiquées.

Voilà, Monsieur, des observations que j'ai cru dignes de vous être communiquées, sur les maladies du sinus maxillaire : je ne vous parle point de celles qui arrivent entre les lames de l'apophyse palatine, que les Praticiens paroissent avoir confondues avec celles du sinus : il est cependant facile de les distinguer, en examinant l'espece de dent qui a causé le mal.

Il y a encore une maladie de la bouche qui mérite l'attention des Chirurgiens qui s'attachent à cette partie de la chirurgie ; c'est la suppuration des gencives, qui, détruisant le bord alvéolaire, produit la perte des

dents, ſans être affectées de carie. J'aurai occaſion de vous entretenir, dans un autre tems, des moyens que j'ai mis en uſage pour parvenir à la guériſon, lorſque la ſuppuration n'a pas totalement détruit les alvéoles, & que les dents ne ſont pas trop allongées & chancelantes ; dans ce cas, il n'y a pas d'autre reſſource que de les fixer avec des plaques de fils d'or.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS

Sur les Découvertures d'Os ; par M. MARTIN, principal Chirurgien de l'Hôpital S. André de Bordeaux.

Les anciens avoient cru que, quand un os étoit à découvert, c'eſt-à-dire, dénué de ſon périoſte, il devoit s'exfolier ; &, en conſéquence, ils ont recommandé de ne pas tenter la réunion des plaies où cet accident ſe rencontroit, & de les tenir ouvertes juſqu'à ce que l'exfoliation fût faite. Quoique quelques modernes aient reconnu la fauſſeté de cette opinion, &, en conſéquence, le danger de la pratique, j'ai cru devoir publier les obſervations que j'ai eu occaſion de faire à ce ſujet, attendu qu'il ſe trouve encore des Chirurgiens qui n'adoptent pas cette

derniere façon de penſer, & qui ſuivent aveuglément la premiere.

I. OBSERV. *Jean Trot*, âgé de ſept ans, natif de cette ville, fut porté dans notre hôpital, le 10 Octobre 1763, pour une plaie faite par la roue d'une charrette, qui lui avoit paſſé tranſverſalement ſur le front; plaie qui en occupoit toute l'étendue. L'accident étant arrivé la veille, il fut panſé avec quelques morceaux de linges appliqués ſur la plaie, & ſoutenus par quelques tours de bande. En levant cet appareil, je vis que le coronal étoit découvert dans l'étendue des deux éminences que l'on nomme *boſſes* : le péricrâne, qui les recouvre, étoit en partie décollé, & preſque tombé en pourriture. La réunion, dans pareil cas, ne devoit, ce ſemble, guere convenir, autant par la nature de la plaie, qui étoit contuſe, parce qu'elle n'étoit pas récente. Cependant, en examinant la grande découverture qu'il y avoit déjà, &, après m'être aſſuré qu'il n'y avoit point de léſion à l'os, je crus, pour éviter, s'il étoit poſſible, que le coronal fût moins découvert, que je devois en tenter la réunion ; & je le fis avec une bande roulée à deux chefs, dont les circuits, en forme de doloire, ſoutenoient & relevoient le lambeau inférieur, tandis que le ſupérieur étoit rapproché par des jets de bande, qui paſſoient verticalement ſur

la tête. Ce bandage eut plus de ſuccès que je n'avois oſé l'eſpérer, à cauſe de la rétraction naturelle de la peau. En le levant, le quatrieme jour, je trouvai que la plaie ne laiſſoit à découvert que la portion du coronal, qui étoit nue dans le premier tems, ainſi que la partie du périoſte, qui étoit auparavant contuſe & décollée, que je n'avois pas enlevée, & qui tomba, le troiſieme jour, par la ſuppuration. Les panſemens que j'employois furent des plus ſimples. Un plumaſſeau ſec, fait de bonne charpie, fut appliqué ſur l'os découvert; & ſur les levres de la plaie, de petites languettes de linge, ſur leſquelles il y avoit du cérat étendu. Une conduite auſſi ſimple, avec l'attention de réprimer les chairs avec la pierre infernale, lorſqu'elles augmentoient trop, a parfaitement bien guéri ce malade, ſans que j'aie apperçu aucune marque d'exfoliation, malgré les ſoins que je pris pour la reconnoître.

II. Obs. *Philippe Aubert*, de la ville d'Angoulême, ſe préſenta à la porte de l'Hôpital, le 23 Octobre 1766, pour qu'on lui donnât des emplâtres, pour le guérir d'une chute qu'il avoit faite ſur la tête, depuis environ quatre jours. En l'examinant, j'apperçus que les tégumens, en différens endroits, étoient tombés en pourriture, &, dans d'autres, tellement œdé-

maciés, qu'il y avoit tout à craindre pour ce dernier accident. Il y avoit à la partie ſupérieure deux ouvertures, qui laiſſoient à découvert une partie des pariétaux & de l'occipital, de la largeur d'un écu de ſix livres. Je conſeillai à cet homme d'entrer dans notre maiſon, attendu que les emplâtres que j'aurois pu lui donner n'étoient point en état de le guérir. Il ſuivit mes avis; &, dans le moment, crainte que, juſqu'au panſement du lendemain, le mal n'eût empiré, je lui fis des inciſions, en différens ſens, ſur la tête, juſqu'au lieu du pus; & par-tout je trouvois l'os à découvert, ſans aucun veſtige de péricrâne; & je puis aſſurer, ſans riſquer de me tromper, que l'enſemble de toutes ces découvertures laiſſoit au moins à nu les deux tiers du crâne. Malgré une auſſi grande dénudation, le malade ſortit parfaitement guéri le 29 Décembre, en ſuivant le même traitement que j'avois fait à l'enfant qui a fait le ſujet de ma premiere obſervation.

Ces obſervations ne ſeroient point les ſeules que j'aurois à rapporter, pour prouver que les os, qui ſont à découvert, ne s'exfolient pas toujours. Il y a peu de parties dans notre corps qui ne m'en aient fourni de ſemblables; ſoit que les dénudations fuſſent la ſuite de quelques dépôts, ou de quelque cauſe extérieure. Mais je m'en

tiens à ces deux exemples, les croyant plus que suffisans pour démontrer, avec ce que les autres ont dit, que les os qui sont à découvert, sans être altérés, ne s'exfolient que très-rarement. Je passe à quelques réflexions sur le traitement de ces maladies.

On propose deux méthodes de panser ainsi les os à découvert, savoir avec des remedes spiritueux, ou avec des remedes suppurans. J'ai essayé l'une & l'autre méthode; & j'avouerai, quoique la derniere m'ait paru la meilleure, qu'elle étoit encore susceptible d'inconvéniens. L'application des corps gras recommandés, tels que le baume d'*Arcœus*, ou un onguent digestif, de quelque espece qu'il soit, se colle sur la surface de l'os; & souvent, pour détacher ce qui s'y trouve enduit, on est obligé de se servir de la feuille de myrte, qui peut détruire, dans ce cas, les bourgeons des vaisseaux naissans, s'il y en a, ou par des attouchemens réitérés, offense l'os. De plus, ces corps gras peuvent, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, engouer les vaisseaux régénérans, & empêcher qu'il n'en sorte le suc propre à s'aglutiner avec celui qui vient de la circonférence de la plaie, pour former la vraie cicatrice. La meilleure méthode que je trouve pour panser ces especes de plaies, c'est d'appliquer sur la surface de l'os un plumasseau sec, fait avec de la charpie bien

peignée. Le pus, que je regarde comme le meilleur émollient, & auquel on ne pourroit ſuppléer par aucun médicament, ſe répand, par ce moyen, ſur la ſurface de l'os, découverte, en s'inſinuant par-deſſous le plumaſſeau. Il relâche les fibres oſſeuſes, & permet aux vaiſſeaux qui ſont deſſous de laiſſer tranſuder le ſuc que nous avons dit propre à s'aglutiner avec celui qui vient des vaiſſeaux de la circonférence de la plaie, & qui forme autour un cercle blanc, qui eſt la marque aſſurée d'une vraie cicatriſation. La premiere obſervation prouve l'avantage de la ſimplicité de ces panſemens, & la ſeconde, qu'effectivement le pus eſt le digeſtif le plus propre pour obtenir une prompte guériſon. Joignez à ces preuves, pour mieux confirmer ce que j'ai avancé au ſujet de la propriété du pus dans ce cas, que j'ai obſervé pluſieurs fois que les découvertures d'os, dépendantes de l'inflammation primitive, & de la ſuppuration du perioſte, ſe guériſſent bien plus facilement que celles qui reconnoiſſent une cauſe extérieure, & qui enleve le perioſte de deſſus l'os.

Observations Météorologiques. Mai 1769.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. & d. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc.	lig.	A midi. pouc.	lig.	Le soir. pouc.	lig.
1	$7\frac{1}{4}$	$14\frac{3}{4}$	$7\frac{1}{4}$	28	$4\frac{1}{2}$	28	$4\frac{1}{2}$	28	$5\frac{2}{3}$
2	$5\frac{1}{2}$	$12\frac{1}{2}$	8	28	6	28	$5\frac{1}{2}$	28	$5\frac{1}{2}$
3	$5\frac{1}{2}$	$15\frac{1}{2}$	9	28	5	28	$4\frac{1}{2}$	28	$4\frac{2}{3}$
4	9	14	$11\frac{1}{4}$	28	5	28	$4\frac{1}{2}$	28	$4\frac{1}{4}$
5	10	$18\frac{2}{3}$	12	28	4	28	4	28	$3\frac{1}{4}$
6	$9\frac{1}{2}$	18	$8\frac{3}{4}$	28	3	28	$2\frac{1}{2}$	28	$3\frac{3}{4}$
7	7	12	$7\frac{1}{2}$	28	4	28	4	28	$3\frac{1}{2}$
8	$8\frac{1}{2}$	$11\frac{1}{2}$	10	28	2	28	1	28	1
9	$9\frac{1}{2}$	$14\frac{1}{2}$	$9\frac{1}{2}$	28	$\frac{1}{2}$	28		28	
10	7	$12\frac{1}{3}$	7	28		28		28	$\frac{1}{3}$
11	$6\frac{3}{4}$	$10\frac{1}{2}$	6	27	$11\frac{3}{4}$	27	$11\frac{1}{2}$	27	11
12	5	$12\frac{1}{2}$	$7\frac{1}{4}$	27	$10\frac{3}{4}$	27	$10\frac{1}{3}$	27	$0\frac{1}{2}$
13	7	10	$10\frac{3}{4}$	27	10	27	10	27	$9\frac{1}{2}$
14	$9\frac{3}{4}$	$17\frac{1}{2}$	$11\frac{1}{2}$	27	9	27	9	27	$8\frac{2}{3}$
15	9	$17\frac{1}{4}$	$11\frac{1}{2}$	27	$8\frac{1}{2}$	27	$9\frac{3}{4}$	27	11
16	$8\frac{1}{4}$	17	$10\frac{1}{2}$	27	11	27	11	27	11
17	8	$18\frac{1}{2}$	$13\frac{1}{2}$	27	$10\frac{3}{4}$	27	$9\frac{3}{4}$	27	10
18	$13\frac{1}{2}$	16	$11\frac{1}{3}$	27	$9\frac{3}{4}$	27	10	27	11
19	11	14	12	27	$11\frac{1}{4}$	27	$11\frac{3}{4}$	28	
20	$12\frac{1}{2}$	18	13	27	$11\frac{3}{4}$	27	$11\frac{1}{2}$	27	$11\frac{3}{4}$
21	12	$16\frac{1}{4}$	$13\frac{1}{4}$	28		28		28	
22	13	$23\frac{1}{2}$	$17\frac{1}{2}$	28		28		27	$11\frac{3}{4}$
23	15	$23\frac{2}{3}$	$18\frac{1}{2}$	28		27	$11\frac{3}{4}$	28	
24	$16\frac{1}{2}$	$22\frac{1}{3}$	$15\frac{3}{4}$	28	$\frac{1}{4}$	28	1	28	2
25	13	$20\frac{1}{2}$	$14\frac{1}{2}$	28	$1\frac{3}{4}$	28	$1\frac{3}{4}$	28	$1\frac{3}{4}$
26	$13\frac{1}{2}$	$19\frac{1}{2}$	$16\frac{1}{4}$	28	$1\frac{2}{3}$	28	$1\frac{1}{2}$	28	$\frac{1}{2}$
27	15	21	15	28		27	$11\frac{3}{4}$	27	10
28	$12\frac{1}{2}$	$15\frac{3}{4}$	$11\frac{1}{4}$	27	10	27	$10\frac{1}{4}$	27	$10\frac{1}{4}$
29	12	$15\frac{3}{4}$	11	27	$10\frac{1}{2}$	27	$10\frac{3}{4}$	27	$10\frac{3}{4}$
30	10	$16\frac{1}{2}$	11	27	$10\frac{3}{4}$	27	10	27	10
31	$11\frac{3}{4}$	$17\frac{1}{3}$	$12\frac{3}{4}$	27	10	27	$10\frac{3}{4}$	27	11

ETAT DU CIEL.

Jours du m	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N-N-E n. v.	N-N-E nua. v.	Beau.
2	N-E. beau. v.	N-N-E. b. v.	Beau.
3	N. lég. nuag.	N. nuages.	Nuages.
4	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
5	N. b. nuages.	O. nuages.	Beau.
6	O-N-O. n. v.	O. nuag. couv.	Nuages.
7	N. couv. v.	O-N-O. nuag.	Nuages.
8	N-N-E. c. pl.	S-S-O. couv.	Couvert.
9	O-N-O. couv.	O. couvert. pl.	Couvert.
10	N-O. nuages.	N-O. nuages.	Beau.
11	O. pluie. cou.	O. pl. nuages.	Beau.
12	O-S-O. nuag.	S. nuages.	Beau.
13	E. couvert. pl.	S-E. pl. cont.	Nuages.
14	E-N-E. nuag.	E-N-E. nuag.	Nuages.
15	N. beau.	N-N-E. nuag.	Beau.
16	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
17	N-N-E. nuag.	N-E. nua. pl	Couvert.
18	S. couvert.	S. pluie. cont.	Couvert.
19	S-O. couvert, pluie. tonner.	O-N-O. pl. n.	Nuages.
20	S-O. pet. pl. c.	S-S-O c. écl.	Nuages.
21	O. pluie fine,	N. couvert. n.	Nuages.
22	E. lég. nuages.	E. nuages.	Nuages.
23	E-S-E. nuag.	S. nuages.	Nuages.
24	O. nuages.	O. n. éclairs.	Nuages.
25	O-N-O. nuag.	O. nuages	Nuages.
26	O. nuages.	O. nuages.	Couvert.
27	S-O. couvert.	S-O. n. écl. t. gr. pl. grêle.	Pluie.
28	S-O. c. p. pl.	S-O. couvert.	Couvert.
29	E. nuages.	O-S-O. forte. ond. nuages.	Pluie.
30	S-O. nuages.	S. pluie.	Nuages.
31	S-O. pl. n. v.	S-O. couv. pl.	Pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 23 $\frac{2}{3}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 5 degrés au-dessous du même terme : la différence entre ces deux points est de 18 $\frac{2}{3}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 6 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 9 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.
5 fois du N-N-E.
2 fois du N-E.
1 fois de l'E-N-E.
3 fois de l'E.
1 fois de l'E-S-E.
1 fois du S-E.
4 fois du S.
2 fois du S-S-O.
6 fois du S-O.
2 fois de l'O-S-O.
8 fois de l'O.
5 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-O.

Il a fait 9 jours beau.
26 jours des nuages.
16 jours couvert.
14 jours de la pluie.
1 jour de la grêle.
5 jours du vent.
4 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1769.

On n'a preſque point obſervé de maladies nouvelles pendant ce mois. Les affections catarrales & rhumatiſmales, qui régnent depuis quelque tems, n'ont pas paru ſe ralentir. La petite-vérole a continué à ſe multiplier, ſans cependant faire de grands ravages. On a vu également des péripneumonies inflammatoires, & des fievres intermittentes. Quelques enfans ont été affectés de diverſes éruptions à la peau, mais ſans fievre.



Obſervations météorologiques faites à Lille, au mois d'Avril 1760, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

Le vent ayant été, ce mois, le plus ſouvent *nord-eſt*, il y a eu peu de pluie, quoiqu'elle eût été déſirée, vers la fin du mois, pour les nouvelles ſemailles. Le mercure, dans le barometre, étant deſcendu, la nuit du 8 au 9, juſqu'au terme de 27 poûces 3 lignes, & le vent s'étant porté au nord, il y a eu quelques jours de pluie; mais elle n'a été forte que le 11, en conſéquence d'un orage: depuis ce jour il n'y a eu preſque point de pluie.

Il a gelé, les cinq à ſix premiers jours du mois: le 5, le termometre a été obſervé, au matin à 1 degré au-deſſous du terme de [illegible]on. Le tems s'eſt échauffé vers la fin du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le themometre, a été de 18 degrés au-deſſus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 1 degré, au-deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 19 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromettre, a été de 28 pouces 3 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de

27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 1 pouce.

Le vent a ſoufflé 3 fois du Nord.
18 fois du N. vers l'Eſt.
5 fois de l'Eſt.
5 fois du Sud vers l'Eſt.
6 fois du Sud.
4 fois du Sud vers l'Ou.
1 fois du Nord-Oueſt.

Il y a eu 16 jours de tems-couvert ou nuageux.
7 jours de pluie.
1 jour de grêle.
1 jour d'éclairs.
1 jour de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de la ſécheresſe tout le mois, mais plus à la fin qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois d'Avril 1769.

Il y a eu peu de maladies populaires, en ville, pendant le cours de ce mois; quelques fievres continues-rémittentes-putrides, des affections catarrheuſes, de fauſſes, pleuréſies, de la rougeole, ou de la fievre rouge, dans un petit nombre d'enfans. Cependant la fievre continue a paru plus grave que dans le mois précédent. Les fauſſes-pleuréſies conſiſtoient dans un petit point de côté, avec plus ou moins d'oppreſſion, ſans

chaleur ni fievre considérable. Le sang tiré des veines, n'étoit pas proprement inflammatoire : souvent il y avoit des signes de saburre dans les premieres voies, pour laquelle un émétique étoit indiqué, & faisoit bien. L'opiniâtreté du point a obligé, dans quelques malades, d'en venir à l'application d'un vésicatoire sur la partie affectée, c'étoit le meilleur moyen de le déraciner.

Nous avons vu, dans nos hôpitaux, quelques personnes attaquées d'érysipele au visage, avec squinancie, qui étoit plutôt bilieux qu'inflammatoire. Après quelques saignées, les délayans légérement incisifs & diaphorétiques. tels que les décoctions de cerfeuil & de pissenlit dans du petit-lait, une infusion de fleurs de sureau dans l'oxymel allongé, &c. suivis des apozèmes laxatifs, étoient les remedes appropriés.

Il régnoit à l'est de la campagne, une fievre miliaire-putride, d'un mauvais caractere, & à laquelle nombre de malades ont succombé.

LIVRES NOUVEAUX.

Jo. Fred. Cartheuser, *Med. Doct.*, &c. *Fundamenta Materiæ medicæ, tam generalis, quàm specialis, editio nova, præcedente emendatior, ac longè auctior; curante* Jo. Car. Desessartz, *D. M.* P. C'est-à-dire,

les Fondemmens de la Matiere médicale, générale & particuliere ; par M. *J. Fred. Cartheuſer*, Docteur & Profeſſeur en médecine, &c ; édition nouvelle, plus correcte que les précédentes, & conſidérablement augmentée ; publiée par les ſoins de M. *J. Charl. Deſeſſartz*, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris. A Paris, chez *Cavelier*, 1769, *in*-12, deux volumes.

Mémoires de l'Académie royale de Pruſſe, concernant l'Anatomie, la Phyſiologie, la Phyſique, l'Hiſtoire naturelle, la Botanique, la Minéralogie, &c. avec un choix des Mémoires de Chymie & de Philoſophie ſpéculative ; des Diſcours préliminaires, & des Appendices où l'on indique les nouvelles découvertes. Par M. *Paul*, Correſpondant de la Société royale des Sciences de Montpellier, Aſſocié de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Marſeille. A Avignon, chez *Niel*, 1768, *in* 4°, deux volumes.

Mémoires de Chirurgie, avec quelques Remarques hiſtoriques ſur l'état de la médecine & de la chirurgie en France & en Angleterre, par *George Arnaud*, Docteur en médecine, ancien Membre de l'Académie royale de chirurgie de Paris, & un des Profeſſeurs de l'Ecole de Saint-Côme, Membres de la Société des Chirugiens de Londres. A Londres, chez *Nourſe*; & à Paris,

chez *Desaint*, rue du Foin, 1768, *in*-4°, deux volumes.

Observations on the Astham and on the Hoopping Cough; by John. Millar, *M. D.* C'est-à-dire : Observations sur l'Asthme & la Coqueluche ; par M. *J. Millar.* A Londres, chez *Cadel*, *Noteman*, *Johnston* & *Payne*, 1769, *in*-8°.

Précis historique de la nouvelle Méthode d'inoculer la petite-Vérole, avec une Exposition abrégée de cette méthode ; ouvrage destiné à montrer comment elle s'est établie en Angleterre, les grands succès dont elle a été suivie, & qu'elle est due incontestablement à M. *Sutton.* Par M. *Power*, Docteur en médecne, & instruit par l'Auteur même de sa méthode. A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez *le Breton*, 1769, *in*-12.

Essai, suivi d'Observations sur la Phthisie, la Fievre lente, les Ulceres à la vessie, les Cours de ventre purulens, guéris avec un remede nouveau ; par M. *de la Brousse*, Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, de la Société royale des Sciences de la même ville, &c. avec cette épigraphe.

Medicu præstantior, qui in præscribendis remediis parcior.

A Avignon, chez *Tournel* ; & se trouve à Paris, chez *Vincent*, petite brochure *in*-12 e 24 pages.

Essais sur la putréfaction des humeurs animales, sur la suppuration, & sur la croûte inflammatoire, traduits du latin de différens Auteurs, auxquels on a réuni toutes les expériences détachées, relatives à cette question, avec une Dissertation sur la salive, & des Réflexions sur tous ces objets; par *J. J. Gardane*, Censeur royal, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, Médecin de Montpellier, de la Société royale des Sciences de cette derniere ville, & de celle de Nancy, avec cette épigraphe.

Origo medicinæ, & quidquid solidioris eidem inest, ab experientiâ potissimùm provenit.
BAGLIV.

A Paris, chez la veuve *d'Houry*, 1769, *in*-12.

Réponse à un Ecrit anonyme, au sujet d'un nouvel instrument de chirurgie, propre à extraire les corps étrangers engagés dans l'œsophage, & à faire passer dans l'estomac les alimens & les médicamens liquides, dans les difficultés d'avaler; par M. *de Beauve*, Maître en chirurgie de Paris. A Paris, chez *d'Houry*, 1769, *in*-8°.

Observations sur les Eaux minérales de Pougues; par M. *Raulin*, Docteur en médecine, &c., avec l'Analyse chymique des mêmes eaux; par M. *Costel*, Maître Apothicaire de Paris. A Paris, chez *Edme*, 1769, *in*-12.

TABLE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

AOUST 1769.

TOME XXXI.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AOUST 1769.

PREMIER EXTRAIT.

Medical Tranſactions published by the College of Phyſicians in London ; vol. I. *C'eſt-à-dire : Tranſactions médicinales, publiées par le Collége des Médecins de Londres ; vol. I. A Londres, chez* Baker & Dodſley, 1768, *in* 8°.

CONVAINCU que les raiſonnemens purement abſtraits ont très-peu contribué aux progrès de la médecine, & que ceux qu'elle a faits depuis le commencement du dernier ſiècle, ſont principalement dûs à l'attention que les obſervateurs ont prêtée aux phénomenes que le haſard ou

l'expérience leur ont offerts, & au ſoin que les Sociétés ſavantes ont eu de nous conſerver leurs obſervations, le Collége des Médecins de Londres a réſolu de recueillir avec ſoin tous les faits de médecine qu'on voudra lui communiquer, & de publier ceux qui lui paroîtront les plus utiles. Quoique ſon but principal ſoit de compléter l'hiſtoire des maladies, & de conſtater les effets des différens remedes, il ne refuſera cependant pas de recevoir tous les autres Mémoires qu'on lui enverra, pourvu qu'ils ſoient relatifs à la médecine. Il ne croit pas devoir donner aucune préférence aux cas rares & extraordinaires; il publiera cependant ceux qu'on lui adreſſera, perſuadé que tous les faits méritent d'être conſervés, parce qu'ils apprennent toujours quelque choſe. On ne finiroit point, ſi on vouloit recueillir les cas particuliers qui ſe préſentent chaque jour dans les maladies communes, & les effets ordinaires des remedes; mais il arrive ſouvent que, dans ces cas mêmes, on s'éloigne avec ſuccès des routes battues, & qu'on fait des tentatives heureuſes. Le College exhorte les Auteurs qui lui feront part des ſuccès qu'ils auront eus en ce genre, à élaguer de leurs obſervations les accidens communs dont on doit ſuppoſer que tous les Médecins ſont ſuffiſamment inſtruits. Enfin il déſireroit beau-

coup que les Auteurs ne ſe bornaſſent pas à rapporter leurs ſuccès : un Praticien conſommé rendroit un très-grand ſervice à l'art en publiant les cas particuliers où les méthodes accréditées ont été ſans effet, ou ont paru nuiſibles.

Ce premier Recueil contient vingt-une pieces : nous allons tâcher de préſenter à nos lecteurs ce qu'elles contiennent de plus eſſentiel. Nous ne nous arrêterons cependant pas aux *Remarques de M. Guillaume Héberden ſur les Eaux des puits de la ville de Londres*, ces Remarques ne pouvant avoir qu'une application très-indirecte à nos eaux, qui, en général, ſont plus douces & plus ſaines que celles qui ſont la boiſſon ordinaire des habitans de Londres ; mais voici une obſervation qui nous a paru mériter l'attention des Médecins qui habitent des pays dont les eaux ſont crues ou dures, c'eſt-à-dire chargées de terre calcaire en diſſolution, de ſélénite, & de ſels nitreux & marin à baſe terreuſe. Il eſt aſſez ordinaire que, pour rendre ces eaux moins dures, on les faſſe bouillir. M. Héberden convient qu'à la vérité on les dépouille, par cette méthode, de la plus grande quantité de leur terre & de leur ſélénite ; mais on augmente néceſſairement la proportion des autres matieres ſalines au diſſolvant, ce qui les rend peut-être plus mal-faiſantes. Il propoſe de précipiter

la matiere terreuſe, tant celle qui eſt pure, que celle qui eſt unie aux trois acides minéraux, & conſtitue les ſels de ces eaux avec un peu d'alkali fixe bien pur : par ce moyen, on change la nature de ces ſels, & on les rend par-là moins mal-faiſans. Voici encore une autre remarque qui nous a paru mériter l'attention de nos lecteurs : cet Auteur paroît perſuadé que l'uſage de l'eau diſtillée pour boiſſon ordinaire, pourroit être d'un grand ſecours dans les affections glanduleuſes, étant aſſez porté à croire que les engorgemens les plus ordinaires de ces organes reconnoiſſent pour cauſe les eaux dont les malades ont fait uſage.

Le ſecond Mémoire a pour objet l'*Elephantiaſis* : il eſt de M. Thomas Héberden, frere du précédent, qui exerce la médecine à Madere, où cette maladie eſt aſſez commune. Nous nous diſpenſerons de rapporter la deſcription qu'il en fait, cette deſcription ne différant que très-peu de celle qu'Arétée de Cappadoce nous a tranſmiſe, & ſurtout de celle qu'on trouve dans l'excellente *Hiſtoire de l'*Elephantiaſis *de M. Raimond*. Mais une remarque qui nous paroît particuliere à notre Auteur, c'eſt que cette maladie attaque les perſonnes qui en ſont infectées, de deux manieres très-diſtinctes ; l'une, vive & prompte, à la maniere des maladies aiguës ; l'autre, plus lente, plus inſenſible,

&, par conséquent, plus insidieuse. La premiere est souvent la suite de la crapule; & les habitans de Madere l'attribuent communément au mêlange de certains alimens, tels que le poisson, les légumes aqueux, & le laitage: les passions vives de l'ame n'ont pas moins d'énergie pour l'exciter. On n'entreprend guere de traiter que cette premiere espece: l'espece chronique n'étant pas si apparente, les malades la négligent, & tâchent de la cacher jusqu'à ce qu'elle soit parvenue au point d'être incurable. M. Héberden a vu plusieurs accidens de la premiere espece céder à la méthode antiphlogistique, c'est-à-dire aux saignées, aux potions salines, & à la solution de crême de tartre dans l'eau pour boisson ordinaire. Lorsque la fievre est calmée, on passe à l'usage du quinquina avec l'écorce de sassafras & à des lotions incisives. Il a vu également pallier quelques maladies confirmées; mais il n'a jamais vu qu'un seul exemple d'une cure radicale, dans ce dernier cas: nous croyons devoir le transcrire ici. Il paroît persuadé que, si les succès sont si rares, cela ne vient que de ce que les malades n'ont pas assez de persévérance pour continuer l'usage des remedes, & observer le régime pendant tout le tems qu'il seroit nécessaire pour opérer une cure complete.

L'éléphantiaque confirmé, que M. Hé-

berden guérit, avoit le visage & les extrêmités couverts de tubercules livides & squirrheux; il étoit d'une maigreur extrême; ses sourcils étoient enflés; le poil en étoit entiérement tombé; les os du nez s'étoient affaissés; les ailes en étoient tuméfiées, ainsi que les lobes des oreilles: il avoit une cataracte dans chaque œil, qui le privoit presqu'entiérement de la vue; les extrêmités étoient insensibles; & il avoit perdu le mouvement des doigts des pieds & des mains. M. Héberden tenta, pendant sept ans, tous les remedes qu'il crut les plus propres à évacuer l'humeur morbifique par la voie des sueurs ou des urines, tels que l'antimoine cru, l'essence d'antimoine, l'antimoine cru, uni à l'æthiops minéral; les pilules altérantes de Plummer, aidées d'une infusion de sassafras; le mercure doux à petites doses, les frictions mercurielles, la solution de sublimé avec la décoction de sassafras, la décoction de salsepareille, les sels neutres, la teinture de cantharides, le petit-lait simple & médicamenteux, les bains d'eau tiéde, les bains médicinaux, &c. Il continua chacune de ces méthodes pendant des mois entiers; &, quoiqu'il se flatât souvent d'avoir fait quelques progrès, il n'étoit pas long-tems à revenir de son erreur. Les bons effets que le quinquina a coutume de produire dans les mortifications, les plaies,

& ſur-tout dans les affections écrouelleuſes, le déterminerent à le tenter dans cette maladie ; en conſéquence, le 28 Mars 1758, il preſcrivit à ſon malade un électuaire composé d'*une once & demie du meilleur quinquina*, & de *demi-once d'écorce de la racine de ſaſſafras, l'un & l'autre en poudre incorporés avec une ſuffiſante quantité de ſyrop ſimple.* Le malade en prenoit de la groſſeur d'une groſſe muſcade deux fois le jour : outre cela, il lui faiſoit laver, matin & ſoir, ſes bras & ſes jambes avec la lotion ſuivante, décrite par Quincy : Prenez d'*eſprit-de-vin*, *huit onces ;* de *leſſive de tartre*, *une once ;* d'*eſprit de ſel ammoniac*, *deux gros* : mêlez ; & il lui fit appliquer un large véſicatoire entre les deux épaules.

A la fin de Mai les tubercules parurent conſidérablement amollis ; le 28 Juin ils étoient entiérement diſſipés ; &, à leur place, les parties étoient couvertes d'une effloreſcence écailleuſe, d'un rouge très-vif, reſſemblant à une dartre. Le 8 Juillet cette éruption avoit perdu la vivacité de ſa couleur : elle devint brune, pela, & laiſſa la peau ſaine & nette. Le malade recouvra peu-à-peu la ſenſation à ſes bras & à ſes jambes, avec le mouvement de ſes doigts & de ſes orteils ; le poil de ſes ſourcils revint. Le ſeul veſtige de la maladie qui lui reſte, c'eſt que ſon nez eſt épaté. Les cataractes

ſont entiérement guéries, & le malade a repris ſon embonpoint. Son régime, pendant tout le tems de la cure, conſiſta à manger de la viande à ſon dîner, quelquefois de la volaille, mais le plus ſouvent du bœuf : à ſon déjeûner, il prenoit des tartines de pain & de beurre, & deux taſſes de café avec moitié lait. Il ſoupoit ſouvent de la même maniere, ou bien il goboit deux œufs frais: on lui permettoit de manger de la laitue, & quelquefois des concombres frais. Ce malade étoit âgé de trente-un ans. Il a conſervé une ſi grande confiance pour le remede qui l'a guéri, qu'il n'a jamais ceſſé d'en prendre, chaque jour, depuis le moment qu'il l'a commencé. M. Héberden termine ſon récit en obſervant qu'il ne s'eſt jamais apperçu que les remedes mercuriels aient aigri cette maladie, comme on le penſe communément, quelque attentif qu'il ait été à bien obſerver leurs effets.

Les aſcarides ſont le ſujet du troiſieme Mémoire : il a été communiqué par M. G. Héberden. Un Médecin de ſes amis, qui y étoit ſujet depuis ſon enfance, a fait les obſervations ſuivantes : les ſymptômes que cette eſpece particuliere de vers a coutume de produire, ſont une ſenſation très-incommode dans le rectum, & une demangeaiſon preſqu'inſupportable à l'anus : l'une

& l'autre ſe font ſentir plus fortement aux approches de la nuit, & ne permettent de dormir que fort tard. Elles ſont accompagnées d'une chaleur ſi forte, que le rectum en devient enflé, tant intérieurement qu'extérieurement ; & , ſi on ne calme pas promptement ces ſymptômes, ils produiſent un téneſme accompagné de déjections muqueuſes. Quelquefois le malade éprouve des tranchées dans le bas-ventre, un peu au-deſſus des os pubis. Lorſque les douleurs ſont très-vives, le malade rend une mucoſité ſanguinolente, dans laquelle il y a ſouvent des aſcarides vivans. On les accuſe quelquefois de troubler le ſommeil, & de produire de légers maux de tête.

Les purgatifs & les lavemens irritans ſont d'un foible ſecours. L'obſervateur a eſſayé les lavemens de tabac, ceux d'eau de chaux, ſans en retirer aucun avantage. Six grains de ſels de mars, diſſous dans ſix onces d'eau, produiſirent de la douleur dans le rectum, de légeres tranchées ſans purgation, & du téneſme ; mais ils entraînerent quelques aſcarides qui étoient tous vivans. Ces douleurs ne ceſſerent que lorſqu'on eut injecté un peu de lait tiede. Les lavemens de lait & d'huile calment immédiatement le téneſme & les déjections muqueuſes : ſi l'on eſt obligé de purger, dans cette circonſtance, il faut que ce ne ſoit qu'avec de la manne

& de l'huile ; la rhubarbe même eſt trop irritante. Mais, en général, le purgatif qui a le mieux réuſſi, & dont, par conſéquent, le malade a fait le plus d'uſage, eſt le cinnabre & la rhubarbe, de chaque, demi-gros: cette poudre ne manquoit jamais d'entraîner une mucoſité tranſparente comme du blanc d'œuf, dans laquelle on voyoit remuer une grande quantité d'aſcarides. Le cinnabre adhéroit ſouvent à cette mucoſité, qui ne venoit jamais en ſi grande quantité, lorſqu'il n'y avoit pas de cinnabre dans la médecine. Le mercure doux n'agiſſoit que comme tous les autres purgatifs un peu vifs. L'huile en lavement entraînoit quelquefois ces animalcules ; elle nageoit ſur la mucoſité dans laquelle les aſcarides étoient vivans : cette mucoſité les défendant contre tout ce qui pouvoit leur nuire, lorſqu'on les en retiroit, & qu'on les expoſoit à l'air, ils ceſſoient de ſe mouvoir, & paroiſſoient mourir en peu de minutes. En général, la ſanté du malade ne paroît pas avoir beaucoup ſouffert de cette longue incommodité.

La quatriéme piece communiquée par le même Médecin, eſt la relation de l'effet ſigulier d'une très-grande doſe de ſel marin dans une maladie vermineuſe extraordinaire ; effet obſervé par M. Leigh Thomas, Chirurgien à Hawarden dans le Comté de Flint. Daniel Néal fut attaqué, vers le mois

de Février 1757, d'une douleur extraordinaire dans l'eſtomac, accompagnée de nauſées, de vomiſſement, de conſtipation & d'une perte preſque totale du ſommeil & de l'appétit. Il tomba bientôt dans le maraſme le plus affreux, & perdit la faculté de marcher, & même de ſe tenir debout : ſon ventre durcit, & ſe retira au point que le ſternum recouvroit le nombril ; ſes urines furent conſtamment laiteuſes, & dépoſerent un ſédiment blanc ; ſes excrémens étoient durs, pelotonnés, & reſſembloient à des crottes de brebis, d'une couleur brune ; encore ne les rendoit-il qu'au moyen de quelque remede. Dans cette ſituation fâcheuſe, il tenta différens remedes qui ne lui procurerent aucun ſoulagement. Il entra, dans l'été de 1761, dans un hôpital où on le traita avec beaucoup de ſoin, mais avec auſſi peu de ſuccès. Il languit ainſi juſqu'aux fêtes de Noël de la même année, qu'un de ſes voiſins lui conſeilla d'avaler de l'eau & du ſel, prétendant avoir vu quelqu'un qui avoit été guéri, par ce moyen, de douleurs ſemblables. Encouragé par ce récit, Néal fit diſſoudre deux livres de ſel ordinaire dans deux pintes d'eau de fontaine, & but le tout en moins d'une heure. Peu de tems après il ſentit une forte oppreſſion dans la région de l'eſtomac, ſe trouva très-mal, & vomit avec beaucoup de violence : au quatrime vomiſſe-

ment, il rendit environ une demi-chopine de petits vers *en partie ascarides*; & le reste ressembloit aux vers qu'on trouve dans les intestins des chevaux, étant seulement plus petits, & de la grosseur d'un grain de froment: après cela, le sel s'ouvrit un passage par les intestins, qui étoient entiérement fermés depuis quinze jours. Il eut tout de suite cinq ou six selles copieuses, fétides, teintes de sang, dans lesquelles il y avoit une quantité de vers semblables à ceux qu'il avoit vomis. Fatigué par la violence de cette opération, il se coucha, & s'endormit d'un sommeil tranquille, qui dura deux heures, pendant lesquelles il sua beaucoup, & se réveilla fort soulagé, ne se plaignant que d'un sentiment d'érosion dans la gorge, l'estomac & les intestins, & d'une soif inextinguible, qu'il tâcha d'appaiser, en buvant une grande quantité d'eau froide, de petit-lait, de lait de beurre, &c. Les urines venoient en petite quantité; & il ne les rendoit qu'avec beaucoup de peine, étant fortement imprégnées de sel; d'où s'ensuivit une dysurie & une strangurie. Cependant ces accidens se calmerent peu-à-peu par l'usage des boissons ci-dessus; &, le troisieme jour, il se trouva si parfaitement rétabli, qu'il reprit encore deux autres livres de sel, dissoutes dans la même quantité d'eau: les effets furent presque les mêmes, à la réserve que les vers étoient morts, &

qu'ils étoient accompagnés d'une grande quantité de glaires. La soif, la strangurie, &c. recommencerent ; mais elles céderent au même traitement que la premiere fois. Il sua copieusement pendant trois jours, dormit tranquillement, & commença à s'étendre sans douleur. Le cinquieme jour, il quitta son lit ; &, quoiqu'encore foible, il fut en état de marcher : ses forces & son appétit se rétablirent bien vîte ; & il jouit maintenant d'une santé parfaite. Il continue à prendre, pendant deux ou trois jours avant chaque nouvelle lune, une demi-livre de sel dans une chopine d'eau, quoiqu'il ne sente aucun retour de sa maladie.

La nyctalopie est une maladie peu commune, qu'on trouve rarement décrite : en voici un exemple assez singulier, rapporté par M. G. Héberden. Un homme d'environ trente ans, fut attaqué, dans le printems, d'une fievre tierce, pour laquelle il fit usage du quinquina, mais en trop petite quantité ; ce qui ne fit qu'affoiblir les accès. Il prit les bains froids : au second, sa fievre disparut entiérement. Trois jours après son dernier accès, étant employé à bord d'un vaisseau sur la riviere, il observa, au coucher du soleil, que tous les objets prenoient une teinte bleue : cette teinte prenant de plus en plus de l'intensité, il finit par ne plus rien appercevoir, distinguant à grand

peine la lumiere d'une chandelle. Le lendemain matin, au lever du ſoleil, ſa vue ſe rétablit parfaitement. La nuit ſuivante, il éprouva le même accident, qui ſe renouvella pendant les douze jours & nuits qu'il reſta encore à bord. Au bout de ce tems il deſcendit à terre ; &, en trois jours, ſa vue ſe trouva parfaitement rétablie. Un mois après il fut à bord d'un autre vaiſſeau : au bout de trois jours, ſa nyctalopie revint comme la premiere fois, & ſe renouvella pendant neuf nuits qu'il reſta dans ce vaiſſeau. Il revint à terre, où il n'éprouva point le même accident : quelque tems après il monta dans un autre vaiſſeau où il demeura dix jours, pendant leſquels il ne perdit la vue que deux fois ; &, depuis ce tems-là, il ne l'avoit plus perdue. Au mois d'Août ſuivant, il ſe plaignit d'un défaut d'appétit, de foibleſſe, de difficulté de reſpirer, & d'une toux importune : il fut promptement abattu, eut des friſſons fréquens, des douleurs de reins, de la difficulté d'uriner, des vomiſſemens : ces accidens allerent en augmentant juſqu'à la mi-Novembre qu'il mourut. M. Héberden remarque que cet homme avoit travaillé dans les fonderies de plomb, & qu'il y avoit perdu deux fois l'uſage de ſes mains.

De toutes les pieces qui compoſent ce Recueil, il n'en eſt point qui nous ait paru

mériter plus d'attention que les *Obſervations ſur les Cancers* de M. Mark Akenſide, l'un des Médecins du Roi d'Angleterre. Cet Auteur rapporte d'abord une obſervation qui lui a paru propre à jetter du jour ſur l'origine de l'eſpece la plus ordinaire de cancers. Nous ne croyons pas devoir la rapporter, parce qu'elle n'a rien qui puiſſe conduire au traitement de ce genre de maladies ; nous allons donc paſſer à celles qui ſont plus relatives à la pratique.

Les avantages que le mercure ſublimé corroſif parut, il y a quelques années, avoir ſur toutes les autres préparations mercurielles dans les maladies vénériennes, firent penſer à M. Akenſide qu'il pourroit également être utile dans les écrouelles & dans les ulceres d'un mauvais caractere. L'expérience l'ayant convaincu de la vérité de cette opinion, il commença à faire quelques eſſais du même remede dans les cancers, quelque tems avant qu'on n'eût commencé à parler de la ciguë. Nous allons rapporter un précis des obſervations qu'il fit à ce ſujet.

Au commencement de l'année 1760, une femme de cinquante ans entra à l'hôpital de Saint-Thomas, pour une tumeur ſquirrheuſe qui s'étendoit depuis la foſſe articulaire de la mâchoire inférieure, dans tout l'intérieur de cette mâchoire, au point d'em-

pêcher la déglutition, & de lui causer des douleurs vives dans la gorge & toute la bouche, accompagnées d'un mauvais goût & d'une mauvaise odeur. La surface de la tumeur n'étoit pas moins douloureuse : la douleur, qui s'étendoit jusqu'aux tempes, étoit lancinante comme dans le cancer. M. Akenside lui fit prendre, deux fois le jour, le quart d'un grain de sublimé corrosif dans une cuillerée d'eau-de-vie, ordonnant de lui tenir le ventre libre, en lui faisant prendre, chaque jour, environ trois demi-setiers d'eau de Lambeth. Elle éprouva un soulagement très-prompt de ce régime : les douleurs s'appaiserent peu-à-peu ; la tumeur squirrheuse diminua ; la déglutition devint plus facile, & sa bouche fut délivrée du mauvais goût qu'elle sentoit ; de sorte qu'en moins de cinq semaines elle demanda à sortir de l'hôpital. La maladie reparut quelque tems après qu'elle eut discontinué ses remedes ; &, la fievre étant survenue vers le même tems, elle se trouva plus affecté que jamais. Elle fut reçue une seconde fois dans l'hôpital. Dès que la fievre fut calmée M. Akenside la remit à l'usage du sublimé : elle en éprouva le même succès ; de sorte qu'en moins d'un mois elle se trouva si bien, qu'on ne put pas la retenir plus long-tems. On n'a plus entendu parler d'elle : quoiqu'on ne puisse

pas dire qu'elle ait été guérie, il eſt cependant vraiſemblable qu'elle a continué à ſe bien trouver.

Peu de tems après, notre Auteur fut conſulté pour une femme plus âgée, dont la langue, après avoir été, pendant quelque tems, tuméfiée & ſquirrheuſe, devint enſuite ulcérée & cancéreuſe : elle ſentoit des douleurs très-aiguës dans l'ulcere & dans les parties voiſines. Le ſublimé corroſif, qu'on lui adminiſtra à la doſe d'un quart de grain deux fois le jour, & le ſoin qu'on prit de lui tenir le ventre libre, guérirent preſqu'entiérement cette maladie en quelques ſemaines : l'ulcere fut cicatriſé, les douleurs s'évanouirent, & il ne reſta preſque rien de la tumeur. Dans d'autres cas, où l'ulcere étoit plus ancien, plus étendu & plus profond, ce remede n'a pas paru avoir un grand effet.

Vers ce tems parut l'Ouvrage de M. Storck ſur la ciguë. M. Akenſide eſſaya ce remede ſur un grand nombre de malades, dont les uns avoient des cancers ulcérés de différentes dates ; les autres, des tumeurs ſquirrheuſes non ulcérées, mais accompagnées de douleurs aiguës : il l'eſſaya auſſi dans les tumeurs écrouelleuſes, dans les vieux ulceres d'un mauvais caractere, ſoit internes, ſoit externes ; & il convient de bonne foi qu'il n'eut qu'une bien petite partie

des ſuccès qu'ils s'étoit promis, d'après l'autorité de M. Storck. Il s'eſt convaincu que ce remede pouvoit être employé ſans danger; qu'à la vérité, il cauſoit quelquefois un peu de mal à l'eſtomac, mais qu'on y remédioit aiſément, en faiſant prendre au malade quelque aromatique chaud; quelquefois auſſi elle produiſoit de légers vertiges, accompagnés de ſueurs froides, qu'on calmoit par le même moyen. Dans le commencement, elle purgeoit quelquefois; mais, à meſure que les malades s'y accoutumoient, elle ceſſoit de produire cet effet, & paroiſſoit même produire l'effet contraire.

Quant à ſon action ſur les parties affectées, elle paroiſſoit d'abord promettre beaucoup. Les douleurs aiguës des tumeurs ſquirrheuſes étoient ſuſpendues comme par enchantement : la matiere ichoreuſe des ulceres prenoit quelquefois, en quarante-huit-heures, le caractere d'un pus louable. La décoction de ciguë, appliquée extérieurement en fomentation, ou en cataplaſme, dans les tumeurs écrouelleuſes, produiſoit d'abord des changemens favorables. Mais aucun de ces effets n'étoit permanent : il y en avoit peu qui ſe ſoutinſſent au-delà de quinze jours. Quand on s'appercevoit que le remede ceſſoit d'agir, on en augmentoit la doſe : les choſes ſembloient reprendre une meilleure tournure, & la cure avancer;

mais ces progrès n'étoient pas plus conſtans. En général, la ciguë a paru agir comme tous les narcotiques, qui font des merveilles dans le commencement, & qui perdent leur efficacité, à meſure que le malade s'y familiariſe; la reprenant, lorſqu'on les emploie en plus grande quantité, juſqu'à ce que la doſe ſoit portée au point qu'on ne puiſſe plus l'augmenter; pour lors le malade tombe dans un état ſouvent pire que celui dont on l'avoit tiré. M. Akenſide convient cependant que, dans les cancers, ſur-tout dans ceux de la matrice, la ciguë agit comme une ſorte d'anodin ſpécifique, & calme les douleurs beaucoup plus efficacement que l'*opium* & tous les autres narcotiques; ce qu'il prouve par l'exemple d'une femme d'environ cinquante ans, qui avoit eu pluſieurs enfans Elle avoit un cancer à la matrice, qui paroiſſoit faire des progrès, depuis que ſes menſtrues avoient ceſſé. Elle ſentoit dans le bas-ventre des déchiremens preſque continuels, accompagnés de douleurs très-aiguës comme dans les cancers; ce qui l'obligeoit de garder le lit depuis quelque tems. Elle rendoit auſſi journellement par le vagin une grande quantité d'une matiere ichoreuſe, verdâtre, fort âcre. M. Akenſi lui preſcrivit un demi-ſcrupule d'extrait de ciguë deux fois le jour: ſes douleurs ſe calmerent en très-peu de tems;

l'écoulement s'arrêta presqu'entiérement ; & elle fut en état de se lever, & même de sortir. Le remede la purgeoit en quelque sorte, & n'occasionna ni maux d'estomac, ni vertiges, ni sueurs froides. Cet état se soutint pendant dix jours, au bout desquels les douleurs revinrent par degrés. Il augmenta la dose du remede à quinze grains deux fois le jour, qui ramenerent le calme comme la premiere fois : ce calme se soutint pendant dix jours, au bout desquels les douleurs redevinrent plus fortes que jamais. M. Akenside n'ayant pu la voir dans cette circonstance, après quarante-huit heures de tourmens, elle tomba dans une affection comateuse, le délire, & mourut.

M. Akenside a cru pouvoir conclure du calme, quoique passager, que la ciguë a coutume de produire, qu'elle pouvoit être d'un très-grand secours dans le traitement de cette formidable maladie, si l'on pouvoit lui associer quelque remede capable de résoudre les obstructions squirrheuses, & de corriger l'acrimonie & la putridité des fluides. On a vu ci-dessus ce qu'on pouvoit attendre du sublimé corrosif : le quinquina est reconnu pour un excellent remede dans les mortifications, les ulceres d'un mauvais caractere, pour lesquels on le joint souvent avec succès aux remedes altérans mercuriels. Il étoit donc naturel de l'essayer dans

les cancers, joint à la ciguë ou au ſublimé corroſif, ou à tous les deux en même tems. Nous allons rapporter l'hiſtoire de trois maladies que cet Auteur a traitées par cette méthode.

Une femme de trente ans, d'une conſtitution ſaine, quoique délicate, peu de tems après être accouchée, ſentit une douleur dans le côté du ventre, qui dura un mois ſans intermiſſion, & enſuite l'abandonna. Peu de tems après elle s'apperçut d'une dureté & d'une tumeur à la matrice. Cette tumeur s'accrut lentement, & enfin fut accompagnée de douleurs lancinantes, comme dans un cancer commençant. Il y avoit un mois qu'elle étoit dans cet état, lorſque M. Akenſide la vit : ſes douleurs étoient ſi violentes, qu'elles lui arrachoient quelquefois des larmes, & même des cris. Le ſquirrhe ſe faiſoit ſentir au-deſſus des os pubis. Il lui ordonna, deux fois le jour, cinq grains d'extrait de ciguë, &, trois fois le jour, trois onces d'une décoction de quinquina, faite dans la proportion d'une once par livre de décoction. Il augmenta, par degrés, la doſe de la ciguë juſqu'à un demi-ſcrupule. Par cette méthode, ſes douleurs furent bientôt calmées : l'enflure & la dureté diminuerent ; &, en ſix ſemaines, tout fut diſparu. Mais, au bout de quelque tems, elle s'apperçut, dans le bas-ventre, d'une

tumeur d'une autre eſpece, qui étoit vraiſemblablement cauſée par une hydropiſie commençante de l'ovaire. On lui fit auſſi-tôt diſcontinuer l'uſage des premiers remedes ; & ce nouvel accident céda bientôt à une infuſion amere, avec les ſels lixiviels, & à quelques autres apéritifs. M. Akenſide apprit, long-tems après, qu'elle jouiſſoit de la meilleure ſanté, & qu'elle n'avoit eu aucun retour de ſes douleurs ni de ſon ſquirrhe.

Le ſecond exemple, que M. Akenſide rapporte de l'efficacité de cette méthode, eſt celui d'une femme d'un moyen âge, qu'il traita en 1763. Cette femme avoit eu, pendant long-tems, la langue gonflée & ſquirrheuſe du côté gauche, dans preſque la moitié de ſa longueur. Lorſqu'il fut appellé il y avoit un ulcere d'environ un pouce de long, qui avoit l'air dentelé, & étoit couvert d'une mucoſité blanche. Elle y ſentoit des douleurs vives & lancinantes, qui s'étendoient à toute la joue, & juſqu'aux tempes : elle étoit d'ailleurs aſſez bien, & d'une bonne conſtitution. M. Akenſide lui preſcrivit cinq grains d'extrait de ciguë deux fois le jour, un quart de grain de ſublimé deux fois le jour, trois onces de décoction de quinquina trois fois le jour. Ses douleurs commencerent à ſe calmer au bout de quarante-huit heures ; & elles étoient entiérement diſſipées au bout de

de huit jours. L'ulcere guérit peu-à-peu. Après trois ſemaines d'uſage de ce remede, il lui ſurvint une ſalivation qu'on ne jugea pas à propos d'arrêter : elle continua donc le ſublimé, mais elle ſubſtitua la décoction des bois à celle de quinquina. Elle fut tenue à cet uſage pendant trois ſemaines, pendant leſquelles elle rendit, chaque jour, une chopine ou trois demi-ſetiers de ſalive, ſans le moindre retour de ſes premiers maux. Elle fut priſe alors d'une fievre catarrale avec un point de côté : on lui fit ceſſer la ciguë & le ſublimé. La fievre céda à un traitement méthodique : depuis ce tems, elle s'eſt toujours bien portée.

Un Matelot, entre 40 & 50 ans, entra à l'hôpital Saint-Thomas, au mois de Janvier 1767, pour un cancer à la levre. Quinze jours ou trois ſemaines auparavant, il avoit gliſſé du mât d'un vaiſſeau où il travailloit, & s'étoit froiſſé violemment la levre contre un cordage. Elle enfla ſur le champ, & devint ſquirrheuſe au bout de quatre ou cinq jours. Il y ſentit de la chaleur & des douleurs lancinantes, qui s'étendirent de jour en jour. Huit jours après l'accident, la levre s'ulcéra ; &, lorſqu'il entra à l'hôpital, elle étoit retirée en en-bas, & pouſſée en-dehors. L'ulcere s'étendoit d'un angle de la bouche à l'autre ; mais la plus grande déperdition de ſubſtance, & la plus grande

profondeur de l'ulcere, étoient dans le milieu de la lévre. Cet ulcere avoit l'air très-sordide, étoit dentelé, & d'un brun verdâtre; en un mot, c'étoit un véritable cancer ulcéré. M. Akenſide lui preſcrivit les mêmes remedes qu'à la femme qui fait le ſujet de l'obſervation précédente. Ses douleurs diminuerent ſenſiblement en vingt-quatre heures; &, en peu de jours, elles furent entiérement appaiſées. En même tems, ſon ulcere parut prendre un meilleur caractere. Au bout de dix jours d'uſage de la ciguë, les douleurs étant entiérement calmées, on la lui fit ceſſer; & on le tint ſeulement à l'uſage du ſublimé corroſif, & de la décoction de quinquina. La cicatrice de l'ulcere n'en avança pas moins; elle fut parfaite le 27 Janvier. On le retint, malgré cela, encore quinze jours à l'hôpital, pour voir s'il n'y auroit pas de retour. Pendant la derniere ſemaine, il diſcontinua l'uſage du ſublimé, & s'en tint à la décoction de quinquina ſeul. La lévre étoit parfaitement ſaine; & il ne lui eſt reſté qu'une ſciſſure d'un pouce de long, dans le milieu, où l'ulcere avoit le plus rongé.

M. Akenſide termine ſon Mémoire en faiſant obſerver que tous les cas où cette méthode a réuſſi, étoient des maladies récentes : dans les cancers invétérés, dans leſquels il y avoit de grandes portions de

glandes ou de chairs consommées, il les a trouvés sans effet. C'est beaucoup que d'avoir trouvé une méthode efficace dans les commencemens d'une maladie aussi rebelle, mais qui heureusement se manifeste d'assez bonne heure pour qu'on puisse espérer d'y remédier, avant qu'elle n'ait fait de grands progrès. Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en nous arrêtant un peu sur les détails de cet important Mémoire; nous réserverons pour un second Extrait le compte que nous nous proposons de rendre des autres pieces du Recueil que nous annonçons.

MÉMOIRE

Contenant quelques Réflexions sur l'Usage des Vomitifs dans le Traitement des Maladies aiguës; par M. BALME, D. M. M. & Médecin au Puy en Vélay.

PREMIERE PARTIE.

On a reconnu depuis long-tems l'utilité des *vomitifs* dans la pratique de la médecine : cette vérité est démontrée par l'usage qu'ont fait de ce remede les plus anciens Maîtres de l'art, non-seulement

dans le traitement des maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques, mais encore dans leurs régles diététiques, négligées ſi fort enſuite, qu'il ne nous en reſte plus guere d'autre connoiſſance que celle que nous pouvons retirer de l'hiſtoire.

Hippocrate, le pere de la médecine, fut imité par ſes diſciples, dans l'uſage des *vomitifs.* Les *Aſclépiades*, qui lui furent ſi oppoſés, & qui donnerent excluſion à preſque tous les remedes, conſerverent pourtant celui-ci. Les *vomitifs* furent encore connus & employés par les *Arabes*; en un mot, toutes les ſectes établies dans la médecine, depuis *Hippocrate* juſqu'à nous, ont adopté l'uſage de ce remede, dont enſuite elles n'ont borné ou étendu l'emploi, qu'autant que leurs divers ſyſtêmes pouvoient le permettre ou s'en accommoder; en ſorte qu'on auroit droit d'avancer que c'eſt le remede dont l'uſage a le moins ſouffert de contradition qu'aucun autre. D'après les recherches que j'ai faites ſur cette matiere, il me ſeroit facile de montrer la vérité des aſſertions que je viens d'avancer; mais un aſſemblage de citations pourroient ne devenir qu'ennuyeuſes, & donner trop d'étendue à ce Mémoire: nous renvoyons à un autre endroit le détail de toutes ces preuves.

Le ſujet qui, dans le ſiecle dernier, diviſa les membres de la *célebre Faculté de Paris*, eſt trop bien connu à préſent pour le regarder comme une preuve d'une oppoſition formelle à l'uſage des *vomitifs*. L'acharnement des *Blondel* & des *Gui-Patin* n'eût pas eu lieu certainement, ſi on avoit ſollicité le vomiſſement par tout autre remede que par les *antimoniaux :* leur ignorance abſolue de la chymie, ignorance très-dangereuſe en médecine, n'invectivoit uniquement que les préparations d'un art qu'ils déteſtoient, & qu'ils auroient dû connoître. D'ailleurs les raiſonnemens extravagans de *Gui-Patin* ſur la *ſaignée* & la *purgation*, montrent trop bien qu'il n'étoit point fait pour donner des loix dans l'art de guérir : ſa préſomption encore & ſon animoſité excluent toute croyance à ſes aſſertions, comme à celles de *Blondel* & *autres* du même parti.

Ce n'eſt, ſans doute, qu'à la *chymie*, reçue plus favorablement dans ce ſiecle, plus cultivée, & généralement adoptée, que nous ſommes redevables de tant d'avantages que nous avons ſur le paſſé. Les Médecins modernes ont mieux connu les *vomitifs*, leurs qualités, leurs vertus, leurs effets ; ils en ont étendu l'*uſage dans le traitement des maladies aiguës ;* & l'obſervation leur en a encore mieux perſuadé, dans ces cas, la néceſſité

indispensable (*a*). Cependant, malgré l'accord, qui paroît se trouver à présent chez tous les Médecins de l'Europe, sur ce point de doctrine, comme nous avons droit de le conclure d'après les observations communiquées, on ne peut qu'être fort étonné de n'avoir vu personne s'élever contre l'opinion & les assertions de M. *de Haën*, contre l'usage d'un remede si fort acrédité, & si digne de la confiance & des éloges qu'on lui a donné, & qu'on lui continue (*b*).

(*a*) Si nous avons fait réellement quelques progrès dans l'usage des *vomitifs* pour la cure des maladies aiguës, & si effectivement nous avons, en ce point, l'avantage sur les Médecins anciens, en revanche, ils étoient bien supérieurs à nous dans l'emploi qu'ils faisoient de ce remede dans le traitement des maladies chroniques : nous qui presqu'absolument l'avons banni de la classe des remedes que nous employons communément pour ce genre de maladie, devons-nous nous en applaudir ? Y avons-nous gagné ou perdu ? Il s'en faut de beaucoup que nos succès fassent preuve du bien que nous avons retiré de leur exclusion...... C'est un sujet qui mérite d'être discuté & approfondi. Si ce Mémoire est reçu favorablement, je pourrai, dans un second, faire part de mes recherches sur cette partie.

(*b*) Antonii de Haën, *consiliarii & archiatri S. C. R. A. Majestatis*, &c. *Ratio medendi in Nosocomio practico*..... Tom. I, pars 1, cap. ij; pars 3, cap. j, §. 1..... Tom. V, pars 10, cap. v.

On conçoit difficilement comment M. de *Haën* a pu avancer que ceux qui ont donné leur confiance aux *vomitifs*, ne sont point conformes à la médecine ancienne & *Hippocratique*, & que leur pratique n'a point eu le succès qu'ils s'en promettoient. Les Docteurs *Huxham* & *Pringle*, & M. *Tissot*, sont les seuls Médecins, à-peu-près, dont les observations résultantes de l'emploi de ce remede, soient reçues favorablement de M. *de Haën*.

Mais, quand même les Médecins modernes se seroient écartés de la pratique des anciens, & d'*Hippocrate* même, dans l'usage des vomitifs, je ne vois pas pourquoi M. *de Haën* auroit droit de blâmer cette conduite: deux raisons servent à leur justification. La premiere est que, malgré l'emploi de ce remede, les *modernes* peuvent *aider la nature*, *favoriser la coction*, *attendre les crises*, & *établir sur elles seules le point d'une guérison parfaite*. Je ne crois pas que cette doctrine soit opposée à celle d'*Hippocrate*. La seconde est fondée sur la possession bien avantageuse, où nous sommes à présent, d'excellens *vomitifs*, dont la force ou l'activité peut être modérée, augmentée, diminuée à notre gré; ce qui les met fort au-dessus du *veratrum* des anciens, ou de quelques autres du même genre, dont

la vertu eſt ſouvent incertaine, & dont quelquefois la férocité leur faiſoit appréhender & ménager l'uſage, plus fréquent encore pourtant parmi eux, qu'on ne le croit communément. Mais, dans la ſuppoſition même que les Médecins modernes feroient les premiers qui euſſent employé les vomitifs, il n'y a aucune raiſon de s'y oppoſer : les ſuccès étant auſſi conſtans & auſſi avérés qu'ils le ſont, on devroit néceſſairement conclure que nous avons procuré un bien de plus.

Nous ne ſuivrons point ici M. *de Haën* dans le détail de toutes ſes aſſertions contre l'uſage des *vomitifs* ; nous nous contenterons d'examiner ſuccinctement les raiſons qui ont déterminé cet illuſtre Médecin à exclure ces remedes du traitement des maladies aiguës (c'eſt-à-dire de celles auxquelles on les applique de nos jours ;) & , pour ce qui regarde l'autorité des Anciens dans l'uſage de ce remede, pour abréger les recherches de ceux qui pourroient former des doutes ſur cela, nous les renvoyons à l'ouvrage de *Pierre Caſtelli*, Médecin de Rome, dont nous n'avons malheureuſement qu'une partie des trois que cet Auteur nous avoit promiſes : on y verra des faits recueillis avec ſoin & avec diſcernement, des ouvrages anciens, & principalement de ceux d'*Hippocrate*, qui donneront la preuve

la plus complete de la fausse prétention de M. *de Haën* (a).

Nous n'examinerons point encore l'opinion de M. *de Haën* dans l'adoption ou la recommandation qu'il nous fait en faveur des *délayans*, *atténuans*, *invisquans*, &c. en un mot, de la *boisson abondante* qu'il substitue aux *vomitifs*. La discussion de cet objet, quoique très-important, sera renvoyée encore à un autre tems. Nous nous dispenserons aussi de donner ici l'exposition des indications ordinaires qui exigent l'*émétique* : chacun peut y suppléer par les connoissances les plus communes ; conséquemment, lorsque nous recommanderons les *vomitifs*, nous tiendrons pour supposée l'existence de ces indications ; comme aussi, sous le nom générique de *vomitif* ou *d'émétique*, ce sera d'une dissolution de *tartre stibié* dans l'eau commune, ou des meilleures *préparations antimoniales émétiques*, ou encore de l'*ipécacuanha*, donnés à dose ordinaire, dont nous entendons parler.

(a) *Emetica* Petri Castelli, *Medici Romani*, & *Professoris publici, in quâ agitur de vomitu & vomitoriis ; opus medicis omnibus utile, & necessarium ad currandum omnes morbos, cum Hippocraticam doctrinam sequentibus, tum Galenicam, Paraselsicam & Empyricam ; omnibus demonstratis ratione, auctoritate & experimentis. Romæ*, 1634, *in-fol.* Je ne l'ai trouvé qu'à Paris, dans la Bibliotheque du Roi.

Je ne ſpécifierai pas non plus le genre de maladies aiguës, où j'entends que les *vomitifs* peuvent être employés avec ſuccès : je ſuis bien aiſe de prévenir que ce ſont les mêmes maladies auxquelles les Praticiens de tous les pays ſe ſont félicités & ſe félicitent encore d'appliquer cette ſorte de remede : de ce genre ſont les différentes *fievres putrides, continues ou intermittentes ;* la plupart des *fievres malignes*, le plus grand nombre des *maladies épidémiques*, les *angines*, les *pleuréſies* ou *péripneumonies putrides* ou *bilieuſes*, les *diarrhées*, les *dyſſenteries, d'automne* principalement, quelques *fievres éruptives, & autres affections aiguës*, dans leſquelles la dépravation des matieres dans les premieres voies a lieu le plus ſouvent, & eſt une des cauſes qui rend la maladie plus ou moins dangereuſe & grave, & dont l'expulſion importe beaucoup pour le ſuccès de la cure.

On peut juger conſéquemment de l'excluſion que je donne aux *vomitifs* dans le traitement des maladies, dont le caractere porte avec ſoi une contre-indication formelle, comme dans les *pleuréſies, péripneumonies exquiſes*, dans les *fievres vraiment eſſentielles & inflammatoires*, dont nous ſavons que la terminaiſon ne peut être obtenue que par le travail de la nature, *molimine coctionis*, que l'art ne peut abſo-

lument favoriser par le secours des *vomitifs*, &c..... J'adopterai encore les contre-indications qui nous prémunissent contre des effets dangereux & terribles que peut occasionner l'action des *vomitifs*, dans les cas, par exemple, où des *hémorragies* funestes sont très-faciles à être suscitées, comme on l'observe dans l'habitude ou la constitution de différens sujets, mais cependant avec des restrictions convenables; car je suis très-persuadé qu'on s'abuse beaucoup, autorisé le plus souvent sur des inductions purement théoriques, que l'observation clinique détruit avec bien moins de peine qu'elles n'ont été trouvées, ou connues..... &c. J'entre en matiere.

M. *de Haën* nous dit que *Boerhaave* employoit très-rarement les *vomitifs* : personne ne pouvoit mieux nous instruire de la pratique du *maître*, que le *disciple*. Cependant comment accorderons-nous cette assertion de M. *de Haën* avec ce que *Boerhaave* a consigné dans ses ouvrages? *In innumeris ergo morbis, tum* ACUTIS, *tum chronicis, prosunt hæc medicamenta vomitoria.* (*Mat. med*) Accuserons-nous encore *Boerhaave*, comme l'a déjà fait M. *Ménuret*, de donner, du fond de son cabinet, les meilleurs avis, & d'en retirer lui-même peu de fruit? Il y auroit quelque fondement à le croire; car il paroît trop bien que *Boer-*

haave, en effet, n'étoit point ami de ce remede : les ſuites de ſon action avoient une incompatibilité trop apparente avec le ſyſtême que cet homme célebre s'étoit fait en médecine. L'irritation, qui ſe fait dans l'eſtomac & dans toutes les parties adjacentes, les efforts, les ſecouſſes, qu'éprouve la machine entiere par l'action du *vomitif*, avoient droit d'épouvanter celui qui ne craignoit que *déchirures de petits vaiſſeaux*, *engorgement*, *inflammation*, *gangrene*, &c. & qui trouvoit, ſans doute, plus commode, & moins effrayant, de *délayer*, d'*émouſſer*, d'*atténuer* & d'*évacuer doucement*..... &c.

Cependant on ne peut pas dire que la *Théorie Boërhaavienne* ſoit abſolument incompatible avec l'uſage des *vomitifs*. Quelques-uns de ſes partiſans, pour ne pas renoncer, ſans doute, aux ſuccès que l'obſervation leur a montrés, d'après l'action de ce remede, ont ſu la faire plier à l'explication des phénomenes heureux qu'ils en ont obtenus : c'eſt ainſi que *Geiſler*, trop paſſionné, ſans doute, pour les *émétiques*, a cru trouver, dans le ſyſtême de *Boërhaave*, les preuves les plus convaincantes pour aſſurer la vertu & la néceſſité de ces remedes dans la cure des *inflammations exquiſes*, comme dans celle des *épanchemens de ſang dans le cerveau*, ſuite des

coups reçus à la tête ; opinion auſſi extrême, & peut-être plus dangereuſe que celle qui donne une excluſion abſolue aux *vomitifs* : malgré l'exemple bien effrayant, que cette derniere nous a fourni, on préſume bien que je veux parler du fameux *Lamétrie*. La *théorie des engorgemens*, qu'il tenoit de ſon maître, l'aveugla au point de négliger les vrais ſecours qu'il eût trouvés dans un *vomitif* ; remede abſolument néceſſaire, ainſi que le rapporte M. *Eller*, contre cette terrible indigeſtion, qui lui donna la mort, & qu'il ne combattit que par des ſaignées multipliées.

Il paroît d'abord, au premier coup d'œil, que le *Boerhaavianiſme* n'a pas ſubjugué autant M. *de Haën* : cependant, malgré ſa circonſpection apparente, il ne lui reſte pas moins attaché ; en voici une preuve. M. *de Haën* arrivé à *Vienne*, obſerva avec ſoin & avec attention, (*religiosè*) les différences & les variétés qui pouvoient ſe trouver dans ce climat, ſans doute afin de ne pas traiter les Allemands à la façon Hollandoiſe ; ce qui eſt très-juſte. Dans ce même tems on fit l'ouverture d'une *fille de ſept ans*, morte, le ſeptieme jour, d'une très-forte pleuréſie (*ſævâ pleuritide*) à qui on avoit ordonné un *émétique*, dès le commencement de la maladie. M. *de Haën* obſerva avec *horreur*, ainſi que tous les

aſſiſtans, l'état pitoyable du poumon & de la poitrine entiere ; ce qui commença dès-lors à lui rendre l'uſage de ce remede auſſi ſuſpect en Allemagne, qu'il lui avoit été en Hollande ; conſéquemment, ſuſpectant enſuite de plus en plus l'apologie ou les éloges qu'on en faiſoit, il ne l'employa preſque pas une ſeule fois, en deux ans & demi d'une pratique qu'il nous aſſure être très-étendue & très-heureuſe.

Je ne crois pas que, quelque prévenu que l'on ſoit contre les *vomitifs*, on puiſſe voir dans l'obſervation de M. *de Haën* la moindre preuve contre l'uſage de ce remede. Le raiſonnement de ce Médecin revient à-peu-près à ceci : *Poſt hoc, ergo propter hoc ;* ſorte de logique qui n'a jamais été concluante, & qui peut-être n'eſt que trop en vogue parmi nous. *Cet enfant prit un vomitif dans le commencement de ſa maladie :* nous ignorons ſur quelles indications le Médecin ordonna ce remede ; elles pouvoient être fauſſes ou nulles ; & alors ce n'eſt plus au remede que l'on doit ſeul imputer la mort de la malade. *Cette fille mourut le ſeptiéme jour* : on peut bien dire que ſa mort eût été bien plus prompte, ſi l'effet du remede y avoit donné lieu : la malade auroit eu, dans ce cas, des accidens que M. *de Haën* ne nous eût pas laiſſé ignorer ; mais il n'en dit rien : il ne nous

donne pas le plus petit détail de cette maladie ; ce qu'il auroit dû faire cependant, puisqu'il cherchoit à en retirer des preuves de la validité de son opinion : car, jusqu'à présent, nous avons droit de soutenir que cette mort rentre dans la classe des terminaisons ordinaires de cette maladie : on a consigné, depuis plus de vingt siecles, que *la pleurésie se juge le plus souvent au septieme jour, quelquefois au quatorzieme*, ou *plus loin encore, si elle se termine par la suppuration.*

Ainsi je ne crains pas d'avancer que, si les Médecins concluoient, dans la pratique, des effets des remedes connus, des plus foibles comme des plus forts, ainsi que le fait M. *de Haën des vomitifs*, il n'y en auroit absolument aucun contre lequel les preuves ne fussent égales, peut-être même plus concluantes. Il y a apparence que M. *de Haën* n'a pas eu connoissance de deux ou trois faits mémorables, rapportés dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences de Paris*, *année* 1715 & 1723. Le premier nous apprend la hardiesse d'un Médecin, qui ordonna l'*émétique* dans un *vomissement de sang*, rebelle à tous les secours qu'on y avoit apportés, & qui céda, avec le succès le plus heureux, à ce dernier remede. Il est rapporté, dans le second, qu'un Chirurgien-major osa donner le même remede *à un soldat blessé*

à l'orifice supérieur de l'estomac, & qu'il lui fut répété encore, deux mois après sa convalescence, à l'occasion d'une fievre tierce qui lui survint; &, malgré un grand vomissement de sang, suite des efforts qui avoient rouvert la plaie, la guérison fut complete. Ce même Chirurgien donna encore l'*émétique* avec succès *à un Officier blessé à l'estomac*, à la suite d'une débauche, malgré les oppositions d'un confrere qui vouloit le saigner; mais il ne le fut qu'après l'action du remede.

Je suis bien persuadé que si M. *de Haën* avoit connu ces deux ou trois cures singulieres, il n'eût très-certainement point oublié de prévenir les doutes qu'on pouvoit former là-dessus, dans l'appréhension qu'une telle hardiesse ne donnât naissance à un axiôme général. Cependant je soutiens qu'on auroit plus de droit de retirer de ces observations des regles générales, que M. *de Haën* n'en a de conclure des effets pernicieux des *vomitifs*, d'après la mort & l'ouverture du cadavre de cette petite fille.....

Quant à ce qui regarde la différence du climat, nous ne nous arrêterons pas à cette considération : je doute si on pourroit en retirer de bonnes preuves, pour assurer que les *vomitifs* conviennent plutôt *aux François* qu'*aux Allemands*, ou qu'*aux Hollandois*: il suffira de faire remarquer que,

malgré les aſſurances de M. *de Haën*, les ouvrages, tant des *Profeſſeurs célebres de l'école de Leyde*, que de celle *de Vienne*, j'y joindrai encore les obſervations des *illuſtres Praticiens* de ces différens pays; & l'autorité du *célebre Van Swieten*, qui a connu l'une & l'autre nation, témoignent, de la façon la plus convaincante, que ces remedes ne produiſent pas, en *Hollande* & en *Allemagne*, tous les mauvais effets que M. *de Haën* s'efforce de nous perſuader; mais attachons-nous à des preuves plus eſſentielles.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on a diſputé ſur le fameux *Aphoriſme d'Hippocrate*, (*Aph.* 22 *ſect. j.*) La ſorte d'obſcurité qui eſt répandue ſur cette ſentence, & qui n'eſt due, je crois, qu'à ſon trop de généralité, a fait que chacun a cru pouvoir en autoriſer ſon opinion particuliere; & M. *de Haën* n'a pas manqué de s'en prévaloir, pour fonder l'excluſion qu'il donne aux *vomitifs* dans la cure des maladies aiguës. Dans les recherches que nous allons faire du vrai ſens de cet Aphoriſme, nous eſpérons démontrer qu'on a eu tort d'en tirer des raiſons d'excluſion, comme d'adoption, de ce remede. Nous profiterons des lumieres que nous ont déjà donné ſur cette matiere les ouvrages de pluſieurs illuſtres

Praticiens, tels que *Prosper Martianus*, *Plempius*, *Piérre Castelli*, M. *Quesnay*, le *célebre Auteur des recherches sur le Pouls*, & M. *Robert*, Médecins, dont les connoissances & la sagacité sont reconnues & applaudies ; mais ce que nous suivrons plus précisément, c'est l'observation-pratique, le seul guide le moins sujet à nous égarer.

Concocta movere oportet, non cruda, neque in principiis, nisi turgeant ; plurima verò non turgent. (*Aph.* 22, *sect. j*,) Il faut solliciter l'évacuation des *humeurs cuites*, nous dit *Hippocrate*, & non des *humeurs crues*, pas même dans le commencement de la maladie, à moins qu'il n'y ait des signes de *turgescence* ou d'excrétion ; mais rarement a-t-on occasion d'en voir paroître.... Déterminons à présent ce que c'est que *matiere cuite* & *matiere crue* : cette explication nous donne, si je ne me trompe, celle de l'Aphorisme en entier. Les *humeurs cuites* sont celles qui ont été travaillées par la nature ; disons mieux, c'est le résultat du travail de la nature : les *humeurs crues* sont donc celles qui, n'ayant pas été travaillées par la nature, sont destinées à subir ce changement ; car on ne peut nier que, si elles ne doivent point souffrir cette élaboration, elles ne doivent pas porter le nom d'*humeurs crues*. Mon-

trons à présent sous quelles apparences se manifestent à nos yeux *les humeurs cuites* & les *humeurs crues*.

Les Praticiens ont observé & observent tous les jours, qu'après avoir obtenu des évacuations considérables, même extraordinaires, soit par les *vomitifs* ou les *purgatifs* donnés dans le commencement de la maladie, soit encore, comme le font quelques-uns, par une continuation non interrompue des *purgatifs*, depuis le commencement du mal jusqu'à la fin, la maladie n'en a pas moins suivi l'ordre naturel, c'est-à-dire parcouru tous ses tems, souvent au grand étonnement de plusieurs : qu'étoit-ce donc qui formentoit la *fievre*, ou qui l'entretenoit ? C'est l'*humeur crue* ; c'est cette humeur qui n'avoit pas encore subi l'élaboration nécessaire ; c'est cette humeur dont le changement est si indispensable, comme l'assure avec tant de raison M. *Roux*, qu'aucune maladie ne se termine sans qu'il n'ait eu lieu, ou n'ait été achevé ; c'est cette humeur que les observateurs attentifs ont su appercevoir dans le cours de la maladie, & attendre à sa terminaison ; c'est précisément cette même humeur qui, après le travail de la *coction*, s'est montrée, par les excrétoires du bas-ventre, sous la forme d'une matiere liée, jaune, & de consistance de purée ; dans les urines, sous l'apparence d'un sédi-

ment blanc & bien lié ; on la voit, dans les crachats, d'une conſiſtance & d'une forme à-peu-près égale à celle du pus ; dans une ſueur critique, ſous la forme d'une roſée comme onctueuſe, & plus ou moins fétide : c'eſt la matiere qui ſe ramaſſe ſous l'épiderne, dans la petite-vérole, & autres fievres éruptives ; c'eſt la matiere des abſcès, des gangrenes, en un mot, de toutes les *éruptions critiques.*

La *matiere crue*, nous dit *Hippocrate*, eſt *claire*, *tenue*, *limpide ;* elle ne ſort qu'en petite quantité & avec irritation : il faut qu'elle s'épaiſſiſſe, & qu'elle prenne la conſiſtance requiſe par la nature, pour former la *matiere cuite ;* conſéquemment, nous devons reconnoître l'*humeur crue* dans ces cours de ventre ſuſcités par l'art ou par la force du mal ; dans ces ſueurs accablantes, dans ces expectorations pénibles, dans ces urines claires & tranſparentes, ou dans celles qui ſont rouges ou briquetées ; dans toutes ces excrétions, en un mot, qui ne ſont point le fruit du travail de la *coction*, & qui, en aggravant le mal, ne ſe font qu'au grand détriment du malade.

Croira-t-on maintenant, par ce que nous venons d'expoſer, que le changement que doit ſubir l'*humeur morbifique* ou *crue* puiſſe être l'ouvrage de l'art ? Croira-t-on que ſon évacuation puiſſe être anticipée

ou ſollicitée au gré de l'Artiſte ? La nature eſt trop maîtreſſe de ſes opérations : en vain voudroit-on empiéter ſur ſes droits ; les mauvais ſuccès annonceront toujours les mauvaiſes entrepriſes : nous ſavons ſeulement que la *fievre*, malheureuſement trop long-tems appréhendée, eſt l'*agent* par qui s'opere le changement de l'*humeur morbifique* ; mais les moyens dont il ſe ſert nous ſont encore inconnus ; & l'*humeur morbifique* ne ſe montre jamais à nos yeux, que *crue* ou *cuite*, dans toutes les formes différentes qu'elle prend.

Une courte conſidération, que nous allons encore ajouter, ſervira à éclaircir davantage cet objet : examinons briévement la marche d'une maladie commençante. Les premiers ſignes d'une maladie ſe montrent preſque toujours avec ſi peu de violence, que le malade ignore le plus ſouvent ce qui le menace, s'abuſe ou s'étourdit ſur ſon état : l'idée d'une légere indiſpoſition ne l'empêche point de ſuivre ſon genre de vie accoutumé ; elle lui maſque même juſqu'à des affections ou des ſymptômes qui ſont déjà graves : ſa nourriture ſur-tout eſt à-peu-près la même ; ſouvent, par cette ſeule raiſon, ou par d'autres, eſt-elle plus abondante : les ſymptômes augmentent pourtant ; la fievre & tous les ſignes de la maladie paroiſſent avec plus ou moins de force ;

& la machine eſt enfin obligée de ſuccomber.

Après avoir enviſagé ainſi le commencement de la maladie, dira-t-on que ce ſont des matieres dépravées dans les premieres voies, qui ſont là ſeule & unique cauſe que nous devons accuſer & avoir en vue? Dira-t-on que c'eſt-là précisément l'*humeur crue?* Nous ne voyons, dans ces matieres évacuées, aucun des caracteres que nous lui connoiſſons; & il n'y aura que *les Médécins*, dont parle M. *Lieutaud*, lorſqu'il nous dit que *leurs idées ne vont point au-delà des premieres voies*, qui pourront conclure ainſi. Cette cauſe premiere & eſſentielle de la maladie eſt bien plus cachée & bien plus diſperſée; elle vient de plus loin encore qu'on ne le croit communément; elle eſt à l'abri des atteintes que nous voudrions lui porter; elle éludera toujours l'action de nos remedes quelconques; elle dépend d'un *agent* auquel tous nos ſecours ne peuvent être ſubſtitués, mais que nous pouvons aider & favoriſer; c'eſt le ſeul moyen que nous poſſédons pour l'expulſion de cette cauſe pernicieuſe & mortelle, ſans le pouvoir & les facultés de la nature, chargée ſeule de la conduite de ce grand travail.

On a bien quelque droit cependant de regarder le ſéjour de ces mauvais ſucs dans les premieres voies, comme un des foyers

du mal ; mais, encore une fois, ils n'en ſont pas la cauſe propre & eſſentielle, quoiqu'ils en puiſſent devenir, dans les ſuites, une des cauſes les plus terribles, & les plus à craindre, en empêchant le travail de la *coction*, c'eſt-à-dire en arrêtant les mouvemens ſalutaires, deſtinés à l'élaboration & à l'expulſion de la *matiere morbifique*. Par conſéquent, ces mauvais ſucs, par leur ſéjour dans les premieres voies, ne ſervent qu'à aggraver le mal, en donnant naiſſance, par leur dépravation, à des ſymptômes nouveaux & étrangers, qui ne font que ſurcharger, pour ainſi dire, la maladie.

Chacun ſait combien les ſignes qui nous annoncent la préſence de ces matieres qu'on appelle avec raiſon *groſſieres & viſqueuſes*, ſe montrent fréquemment dans les maladies, & ſur-tout d'une façon plus apparente dans leur commencement ; on ſait encore quelles ſont les exhortations continuelles & répétées de nos *Maîtres*, dans la conſidération qu'ils nous recommandent de faire ſur l'état des premieres voies: ces exhortations ne ſont point vaines ni récentes; elles ſont conſignées depuis long-tems, & toujours autoriſées par l'obſervation. Je n'alléguerai point, pour leur donner du crédit, la différence du genre de vie préſent d'avec le paſſé : quelques-uns, prévenus pour la ſobriété ancienne, ſe ſont imaginés que nous

avions cette indication de plus à remplir dans le traitement de nos maladies ; mais les *vomitifs* qui étoient si fort en usage chez les anciens, comme un des principaux points de leurs regles diététiques, prouvent bien mieux, à mon avis, qu'il y avoit les mêmes indications à remplir dans leurs maladies ; & nous voyons d'ailleurs, par l'histoire qu'ils nous en ont laissée, que leurs signes, leurs causes, leurs tems & leur terminaison étoient à-peu-près les mêmes que nous les observons encore aujourd'hui : c'est un fait qui a été contesté par quelques-uns, mais qui n'est nullement révoqué par les Médecins attentifs & observateurs.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que nous avons deux objets principaux à considérer dans le traitement des maladies qui, quoique bien distincts, ne laissent pas que d'être confondus souvent par notre faute ou par notre peu d'attention. Le premier objet roule sur le caractere propre de la maladie, & sur sa cause premiere & essentielle ; cause que l'art seul est dans l'impossibilité de détruire ; il n'y a que la nature qui soit capable de se charger & d'exécuter cette opération. C'est précisément à cette cause que le fameux Aphorisme d'*Hippocrate*, déjà cité, doit se rapporter uniquement, puisqu'en nous y apprenant le pouvoir & les intentions de la nature, il nous y indique encore

encore le moyen de la favoriser & de l'aider, sans anticiper sur ses droits, & cela, en évitant de solliciter l'évacuation de la *matiere crue*, mais bien en attendant que la *coction* en ait été faite, pour que, par nos secours alors effectifs, l'expulsion en soit encore plus promptement obtenue.

Le second objet que nous devons considérer dans le traitement des maladies, embrasse tous les symptômes étrangers qui leur arrivent; tous symptômes indépendans de la cause premiere & essentielle, & que l'observation nous a appris que l'art pouvoit faire disparoître, en sollicitant des évacuations, principalement dans le commencement de la maladie; évacuations encore qui ne se faisoient qu'au gré de la nature, & au grand soulagement du malade. On est déjà prévenu que la cause de tous ces symptômes étrangers n'est autre chose que la dépravation des sucs dans les premieres voies; & il n'est pas à douter, malgré les oppositions, que le meilleur moyen d'y remédier, est l'évacuation qu'on en procure. Quant aux remedes que nous devons employer à cette intention, il est clair que ceux dont l'action sera la plus prompte & la plus énergique, doivent être préférés à tous les autres: il n'y a donc plus à balancer sur le choix; c'est aux *vomitifs* que nous devons avoir recours.

Mais, pourra-t-on objecter, *Hippocrate* avertit qu'il falloit évacuer les *humeurs crues*, lorsqu'elles entroient en *turgescence* ; ce qui pouvoit donc avoir lieu quelquefois, & se faire, conséquemment, pour le bien du malade. Je conviens de bonne foi, qu'on a quelque raison de croire qu'on peut procurer, dans certains cas, l'excrétion des *matieres crues* ; mais ce sont alors des occasions particulieres, qu'il faut bien se garder d'envisager comme générales. Quelle sera donc cette *matiere crue* qui peut donner des signes de *turgescence*, & dont on peut solliciter heureusement l'évacuation ? Nous sommes fort portés à croire que ce n'est autre chose que le *suc nourricier* ou *muqueux*, dans la *dépravation* plus ou moins considérable qui lui arrive, & qui le détermine à l'expulsion. Quoique nous ignorions en quoi consiste cette singuliere *dépravation*, nous pouvons dire que c'est la même dont les *Sydenham*, les *Freind*, les *Guidetti*, les *Haller*, & plusieurs autres *illustres Praticiens*, ont vu les effets dans différentes épidémies ; c'est, dis-je, d'après de tels effets que ces grands hommes ont reconnu l'inutilité, même le danger, d'une méthode générale, & la plus approuvée ; c'est dans ces cas qu'ils se sont vus obligés de ne point laisser à la nature le soin de l'expulsion de cette *humeur crue* : il a fallu

ſortir des regles. L'expérience & l'obſervation leur ont appris la néceſſité de procurer *une fonte*, pour ainſi dire, de toute cette humeur, par des évacuations ſollicitées, durant tout le cours de la maladie : ce n'étoit plus le tems ni l'occaſion d'attendre la *coction* ; la nature, affaiſſée ſous le poids de l'humeur morbifique, ne demandoit qu'à être allégée ; ſes forces annullées ne pouvoient aider ni déterminer aucune évacuation ..... C'eſt peut-être le ſeul cas où l'art ſe ſoit chargé ſans danger, & avec raiſon, de la cure entiere de la maladie. Peut-être pourroit-on dire encore que le travail de la nature, au déclin de la maladie, eſt auſſi néceſſaire & auſſi effectif, pour la guériſon entiere, que les remedes ou les ſecours du Médecin.

C'eſt d'après ce que nous venons de dire, que l'on trouvera la raiſon des ſuccès de quelques *purgatifs* donnés quelquefois dans le commencement d'une maladie ; c'eſt d'après cela encore que l'on pourra évaluer les obſervations de quelques Praticiens, qui, d'après l'emploi le plus heureux des *purgatifs* pendant tout le cours de quelques maladies aiguës, nous annoncent enſuite pour méthode générale, & la plus ſûre, celle qui leur a réuſſi dans une occaſion qu'ils auroient dû, au contraire, regarder, & nous faire remarquer, comme

particuliere ; c'eſt encore par ce moyen que l'on trouveroit peut-être la raiſon du traitement de *la colique des Peintres*, employé avec tant de ſuccès à l'*Hôpital de la Charité* à Paris : c'eſt cet Hôpital que je voudrois montrer à M. *de Haën*, pour toute réponſe aux objections qu'il fait contre cette pratique.

Concluons donc à préſent, avec *Hippocrate*, que l'*humeur* que l'on doit appeller véritablement *crue*, entre rarement en *turgeſcence* ; que, ſi l'art peut ſolliciter quelquefois avec profit ſon évacuation, c'eſt une exception à la loi générale, qu'elle n'attaque point. Il reſtera toujours inconteſtablement vrai que la *matiere crue* eſt deſtinée à ſubir la *coction* pour la terminaiſon heureuſe de la maladie.

Si l'on s'arrêtoit à ce que nous avons dit juſqu'à préſent de la néceſſité des *vomitifs*, on pourroit peut-être inférer que l'uſage comme l'action de ce remede ſe réduiſent à bien peu de choſe, que bien d'occaſions, ou de circonſtances peuvent ſouvent encore annuller ; mais on ſe tromperoit, car on verra par ce qui ſuit que les effets de ce remede ont plus d'étendue, & ſont d'une néceſſité plus fréquente & plus abſolue qu'on ne penſe.

C'eſt par l'expulſion des matieres contenues dans les premieres voies que ſe

manifeste d'abord à tous les yeux l'action des *vomitifs* ; par cette premiere action, dis-je, on obtient la disparition d'une foule de symptômes plus ou moins graves, qui n'étoient produits & entretenus que par le séjour de ces matieres dépravées, de ces sucs grossiers & visqueux dans l'estomac, ou encore dans le commencement du canal intestinal, d'où, par l'action du remede, ils sont forcés de refluer : la nature, auparavant opprimée par cette cause étrangere, se trouve, par une suite de l'évacuation, glus allégée, plus libre, plus en état d'entreprendre & de terminer lè travail de la *coction* ; par ce moyen encore elle est réveillée, ou retirée de cette inaction dangereuse, où elle paroît être, sur-tout dans le commencement des *fievres putrides*... &c.

Les heureux effets des *vomitifs* ne se bornent point à ceux que nous venons d'assigner ; il en est d'autres non moins favorables, & peut-être plus brillans, qui, quoique moins vus & moins recherchés, méritent toute notre attention : ces effets sont une suite nécessaire des heureuses secousses qu'éprouve la machine dans l'action de ce remede ; cette action, dis-je, paroît être dirigée vers un *organe général*, mais surtout vers *trois* de ces principaux *centres*, je veux dire *les trois grandes poches de l'organe cellulaire*, celle de *la poitrine*,

celle de *la région épigaſtrique*, & du *bas-ventre*. C'eſt principalement dans ces endroits que s'exerce avec tant de fruit cette grande action des *vomitifs*, d'où elle eſt diſtribuée enſuite à toutes les autres parties du corps ; c'eſt par cette action que nous voyons arriver ces grands changemens dans la maladie, qui ont ſi fort droit de nous ſurprendre, en allant au-devant même de nos eſpérances & de nos ſoupçons.

Nous ne pouvons pas dire préciſément en quoi conſiſte cette action ; nous n'en appercevons guere que les réſultats : il eſt à croire cependant que c'eſt dans une ſorte d'*éparpillement des forces*, auparavant fixées ou cantonnées dans certains endroits, d'où réſultoient divers *ſpaſmes*, ou différentes irritations, uniques cauſes de la plupart des ſymptômes que nous appercevions, & qui nous effrayoient. Par quel autre moyen trouveroit-on, après l'action d'un *émétique*, la raiſon de la diſparition d'un *crachement de ſang*, d'une *eſquinancie*, d'un *délire*, de la ceſſation des ſentimens pénibles que le malade éprouve, & qu'il rapporte toujours aux creux de l'eſtomac ; *ſentimens* qui ſe montrent ſur-tout avant les *éruptions cutanées*, que les *émétiques* aident & ſollicitent avec tant de ſuccès ? Comment expliqueroit-on la cure du *cours-de-ventre*, je veux dire de ces *diarrhées*, ou de ces *dyſſente-*

teries, qui, dans le vrai, n'ont d'autre ſpécifique bien reconnu qu'un *émétique?*.... Ainſi donc on pourroit dire que l'action de ce remede conſiſte principalement à établir une diſtribution plus générale & mieux ordonnée, des *forces*, en portant dans tous les *organes l'état de vie & d'action* néceſſaire pour le travail de la *coction*, d'où réſulte, par conſéquent, le cours des *eſprits* plus uniforme, les *oſcillations nerveuſes*, plus douces, plus modérées & plus générales; le *jeu des vaiſſeaux*, mieux réglé & mieux diſtribué..... &c.

Sydenkam, & bien d'autres Médecins, après avoir obtenu par un *vomitif*, des changemens les plus heureux & les plus inattendus dans la maladie, étoient ſurpris de voir, dans les matieres évacuées, une ſi petite raiſon, ou une ſi petite cauſe, pour des effets ſi grands & ſi terribles: vainement les attribuoient-ils à une extrême dépravation d'une bien petite quantité de matiere, qui, de leur aveu même, ne montroit rien, à l'extérieur, des mauvaiſes qualités qu'ils lui ſuppoſoient; mais, en enviſageant, ainſi que nous venons de le faire, l'action des *vomitifs*, ils euſſent trouvé des raiſons plus ſatisfaiſantes & plus vraies du phénomene qui les étonnoit, & qui étonnera encore, ſi l'on s'en tient aux explications ordinaires: c'eſt auſſi de ce même point de vue que

l'on doit envisager les heureux effets de l'usage bien ordonné des *émetiques* dans le traitement des maladies chirurgicales...&c.

Fin de la premiere Partie.

La seconde Partie de ces Réflexions sur les Vomitifs *se trouvera dans le Journal prochain.*

LETTRE

De M. POMME, *Médecin Consultant du Roi, à M.* LE CAMUS, *Médecin de la Faculté de Paris, en réponse à la Critique qu'il a faite du* Traité des Vapeurs, *dans son livre intitulé* Médecine-pratique.

Je viens de parcourir, Monsieur, votre *Médecine-pratique*; &, m'arrêtant, par préférence, sur l'article *Vapeurs*, j'y trouve une critique offensante qui énerve vos argumens aux yeux même de mes antagonistes. Quoi qu'il en soit de votre procédé, vous permettrez que je vous renvoie à la quatrieme édition de mon *Traité des Vapeurs*, pour la solution des difficultés qui vous embarrassent. Si, après avoir lu attentivement

les faits cités, sur lesquels j'établis mon système; & après y avoir médité de la maniere d'agir du bain froid, dans le cas particulier où je l'emploie, vous persistez à vouloir me prouver que ce remede est tout-à-fait opposé à mes principes, je tâcherai de m'expliquer plus clairement, & défendrai ma cause, sans en venir, comme vous, aux personnalités. Il vous restera encore à prouver, par des expériences contraires aux miennes, que la tension des nerfs, que vous admettez avec moi pour cause générale des vapeurs, peut être combattue par les irritans, tels que l'*aloës* & autres; ou par des anti-spasmodiques, tels que le musc, le castoréum & ses semblables. Je ne me contente pas de citations d'Auteurs, j'en connois le défaut, & je demande, depuis long-tems, des expériences qui vous soient propres, c'est-à-dire des cures réelles, opérées par ces poisons; ce qui ne doit pas être oublié dans un ouvrage de pratique.

Jusques-là vos objections, auxquelles j'ai déjà répondu tant de fois, resteront sans valeur, & vos invectives prouveront que ce n'est point aux Médecius en général que j'ai adressé les reproches qui vous choquent tant dans mon ouvrage (je les respecte trop,) mais bien aux empyriques qui s'efforcent d'entretenir l'erreur; &, puisque vous le voulez, je leur répéterai encore,

» que ce ſont des aveugles volontaires, qui » refuſent de ſe laiſſer déciller les yeux; des » jaloux qui rejettent une méthode nou» velle, parce qu'ils ne l'ont pas enfantée; » des gens aſſervis par intérêt au préjugé » & à la routine; des hommes dangereux, » qui ne prêtent que des ſecours auſſi avides » que meurtriers; des empyriques enfin, qui, » ſous prétexte qu'aux maux violens il faut » de violens remedes, ne leur oppoſent » que des prétendus ſpécifiques, dont les » effets ſont funeſtes. « (*Traité des Vapeurs*, Préface.) C'eſt à cette ſecte pharmaceutique que je ne ceſſerai d'adreſſer ces reproches, & non aux Médecins en général, puiſque le plus grand nombre mérite d'être excepté.

Je n'ai donc point cherché à déprimer mes confreres, à l'exemple de Charmis (*voyez* la Médecine-pratique de M. le Camus, *pag.* 217) *puiſqu'au contraire j'ai loué nombre d'Auteurs vivans, & me ſuis déclaré le diſciple de ceux qui m'ont précédé: je ne dois pas ma réputation à la nouveauté; & je n'ai jamais fait trafic de la vie des hommes* (ibidem) puiſqu'on ne connoît encore, dans la capitale & dans les provinces, que des guériſons opérées par le nouveau traitement. Je mérite encore moins le titre injurieux que vous donnez à Charmis, (*ibidem*) mais bien celui de *réparateur*

des fautes, pour ne pas dire des meurtres, que l'empyrisme commet journellement.

Je me ferois bien dispensé d'ajouter tout ceci à mes premieres plaintes; vous m'y forcez par votre indiscrétion. Quand est-ce que je pourrai vous exalter & vous louer avec usure? Il me tarde très-fort d'en être là: ce sera quand vous me réfuterez avec décence (*a*), que vous proposerez vos doutes

(*a*) Les premiers de nos adversaires ont soutenu avec chaleur, que la tension des nerfs & le relâchement étoient contradictoirement la cause prochaine des vapeurs; & delà la nécessité d'employer les toniques & les anti-spasmodiques..... La force des expériences contraires a obligé les seconds d'avouer que la tension dominoit sur le relâchement..... M. le Camus vient enfin se ranger aujourd'hui sous nos loix, en rejettant tout-à-fait le relâchement dont il s'agit. (*En effet*, dit-il, *dans les vapeurs, il y a à l'origine des nerfs une trop grande tension, ou une trop grande irritabilité, mere de tous les symptômes qui affectent tous les malades.* Voyez *la Médecine-pratique de M. le Camus, pag.* 212.) Mais il conclut toujours, par des raisons à lui connues, en faveur des toniques, & se promet de m'injurier, jusqu'à ce que j'aie avoué ma prétendue erreur, sans s'appercevoir que je suis bien au-dessus des injures, & qu'il m'appartient plus qu'à lui de m'appliquer les sentimens dont il fait ostentation dans son livre intitulé, *la Médecine de l'Esprit*, dans lequel on lit ce qui suit: » tous les » avis ont été bien reçus de ma part, lorsqu'ils

avec candeur, ou bien, quand, à l'exemple de ces anonymes effrénés qui vous ont précédé, vous prendrez le parti du silence.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur deux Fœtus enfermés dans une même enveloppe ; par M. LEAUTAUD, Chirurgien-Juré de la ville d'Arles, ancien Chirurgien-Major de l'Hôpital-général du Saint-Esprit de la même ville, &c. &c.

Quoique les deux enfans dont je vais parler n'aient rien eu de monstrueux, néanmoins la maniere dont ils étoient enveloppés est très-rare, &, par conséquent, digne de l'attention des Physiciens. Lorsqu'une femme conçoit deux jumeaux, personne n'ignore que chacun d'eux a ordinairement un *placenta* à part, d'où il tire sa nourriture. Il arrive assez souvent que

» étoient fondés en raison, & donnés avec les » égards que se doivent les gens de lettres. Quant » à ceux qui ne cherchent qu'à répandre leur fiel » sur tous les objets qui s'offrent à leurs regards, » j'ai souffert qu'ils me salissent de leur venin, sans » murmurer ; j'ai encore assez d'humanité pour » croire que cela a pu les soulager : je croirai » encore leur répondre assez amérement, en sa» chant me taire. « Voyez la *Médecine de l'Esprit de M. le Camus*, Préface, pag. jx.

les deux *placenta* ſont joints enſemble ; & quelquefois il n'y a qu'un *placenta* qui ſert aux deux enfans. Mais, ſoit qu'il y ait deux *placenta* ſéparés, ou qu'ils ſoient joints enſemble, ou enfin qu'il n'y en ait qu'un ſeul pour les deux enfans, chaque enfant a ſes membranes particulieres dont il eſt enveloppé ſéparément. Je l'ai ainſi obſervé pendant pluſieurs années que j'ai vu accoucher un très grand nombre de femmes ; & M. Mauriceau en a fait une maxime générale dans ſon *Livre des Accouchemens.* » Il » faut obſerver, dit-il, que, quand il y a » pluſieurs enfans, ils ne ſont jamais dans » une même enveloppe, à moins qu'ils » n'aient leurs corps joints & adhérens l'un » à l'autre ; « ce qui eſt très-vrai, généralement parlant : cependant il n'y a pas longtems qu'une femme groſſe de trois mois & demi, accoucha, dans une maiſon de campagne, éloignée de deux lieues de la ville, de deux enfans qui, quoiqu'ils euſſent leurs corps ſéparés, étoient attachés par leurs cordons à un *placenta*, & enfermés dans une même enveloppe. Je fis remarquer à l'Accoucheuſe la ſageſſe de la nature dans la précaution qu'elle prend ordinairement d'enfermer chaque enfant dans une membrane en particulier : car, étant ainſi ſéparés, leurs cordons ne ſe peuvent entrelacer l'un dans l'autre ; au lieu que, quand

deux enfans sont enfermés dans une membrane commune, ils peuvent aisément entrelacer leurs cordons, en se remuant, &, par conséquent, s'étouffer, comme il arriva effectivement aux enfans ici mentionnés, dont les cordons s'étoient embarrassés l'un dans l'autre, & avoient formé un nœud qui, ayant empêché le sang de circuler du *placenta* dans leurs vaisseaux, leur avoit causé la mort.

OBSERVATION

Sur une prétendue Propriété de la Graine de Jusquiame appliquée extérieurement; par M. DESBREST, *Docteur en médecine, ancien Médecin des camps & armées du Roi.*

Nimium ne crede colori.

VIRGILE.

M. de Labrousse, dans le Journal de Médecine du mois de Décembre dernier, dit, en parlant des propriétés de la jusquiame appliquée extérieurement, que la vapeur de la graine brûlée de cette plante est propre à calmer les douleurs de dents, & que, par ce moyen, il a vu plusieurs fois des vers sortis de la dent cariée. Je n'aime point à révoquer en doute un fait bien avéré, &

je ne ſais pas argumenter contre l'expérience & l'obſervation, les ſeuls guides que nous ayons pour nous conduire ſûrement dans la pratique de la médecine. Cependant, comme j'ai eu occaſion de m'aſſurer que ces prétendus vers n'étoient autre choſe que le germe même de la graine que l'on brûloit, j'eſpere que M. de Labrouſſe ne me ſaura pas mauvais gré d'avoir relevé une erreur qui ne lui eſt échappée que faute d'avoir donné toute l'attention néceſſaire à l'examen d'un fait qui peut aiſément en impoſer.

Il y a pluſieurs années que l'on vouloit me conduire auprès d'un malade qui, depuis pluſieurs jours, éprouvoit de vives douleurs de dents, & qui, par le moyen d'une certaine graine qu'un Jardinier lui avoit donnée, venoit de rendre pluſieurs petits vers, & ſe trouvoit guéri : il avoit exactement ſuivi le procédé décrit par M. de Labrouſſe. J'allois donc pour voir & examiner ces vers ; mais, à mon arrivée, & l'eau & les vers, tout étoit jetté ; il ne reſtoit même plus de cette graine merveilleuſe dont on ignoroit le nom : je regrettai cette occaſion de m'inſtruire.

Peu de tems après, l'un de mes freres fut attaqué d'une douleur de dent aſſez vive pour lui faire déſirer d'en voir arriver la fin : la graine merveilleuſe avoit déjà fait

fortune. Le ſuccès avoit été le même chez tous ceux qui en avoient fait uſage ; & il paſſoit pour conſtant dans le pays que les douleurs de dents étoient toujours cauſées par la préſence des vers. On court donc au Jardinier-Dentiſte, qui envoie un plein dé à coudre de ſa graine ; (c'étoit la doſe néceſſaire pour l'opération.) Comme j'avois droit de réviſion ſur les médicamens deſtinés à l'uſage de ma famille, j'examinai cette graine que je reconnus pour de la ſemence de juſquiame : je fus d'autant plus flaté de cette découverte, que j'en avois fait ramaſſer près d'une livre que je gardois pour engraiſſer mon cheval ; j'étois donc en état de doubler la doſe, ſi la premiere, deſtinée à la guériſon de mon frere, ne ſuffiſoit pas. On jette la graine deſſus des charbons ardens, que l'on recouvre avec un vaſe de terre, pour en recevoir la fumée ; on emplit enſuite le vaſe d'eau chaude ; & le malade, dans un lit bien couvert, en reçoit dans la bouche la vapeur, qui le fait beaucoup cracher : cependant on examine le vaſe, & j'apperçois ſur l'eau pluſieurs petits corps blancs de la groſſeur d'un crin de cheval, longs d'environ deux lignes, & courbés en forme de croiſſans. Vus au microſcope, ils étoient bifurqués à l'une de leurs extrêmités : rien ne paroiſſoit plus reſſemblant à un petit ver ; &, avec des yeux plus crédules, j'au-

rois vu ces petits insectes se mouvoir. Cette bifurcation de l'une des extrêmités, que j'observai dans tous ces petits corps, loin de passer à mes yeux pour la bouche de l'insecte, & conséquemment l'instrument des douleurs, me rappella que le pistile de plusieurs plantes étoit ainsi terminé. Enfin je crus entrevoir que c'étoit la graine elle-même qui fournissoit ce prétendu ver; &, pour m'en convaincre, je fis mettre sur une table bien nette un réchaud plein de charbons ardens; j'y jettai, à plusieurs reprises, différentes pincées de graine de jusquiame, dont les capsules, en éclatant avec un petit bruit, répandirent sur la table une grande quantité de ces prétendus vers tous bifurqués, & parfaitement ressemblans à ceux que mon frere croyoit sortis de sa dent.

Je dois dire ici, que la vapeur de cette plante stupéfiante ne calma presque pas la douleur de la dent: en écartant le prestige à qui elle devoit sa vertu, j'en détruisis presqu'entiérement la propriété.



OBSERVATION

Sur une Pierre pesant une once moins demi-gros, de la forme & du volume d'un œuf de jeune poule, sortie, sans aucun secours de l'art, de la vessie d'une femme grosse, quatre jours avant qu'elle accouchât d'une fille forte & bien portante ; (par le sieur GUERIN, *Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, résidant à Verneuil au Perche.)*

Anne-Marie Sourbieux, femme de Nicolas Lion, Tailleur, demeurant au hameau de Villette, paroisse de Charnel, à une lieue de Verneuil au Perche, Diocèse d'Evreux, âgée d'environ trente-six ans, d'un tempérament fluet & délicat, rendoit, depuis deux ans, des urines épaisses & bourbeuses, qui déposoient un sédiment jaune, & quelquefois rougeâtre ; mais, à quelques légeres douleurs près, qu'elle ressentoit, de tems en tems, dans la vessie, elle se portoit assez bien. Ce ne fut que le premier Novembre 1766, que, revenant de la Messe, elle fut saisie tout-à-coup d'une violente douleur au côté gauche, &, en même tems, d'un grand mal de cœur, suivi de vomissement de bile : une fievre vive s'al-

lume auſſi-tôt ; elle étoit accompagnée de ſoif, de ſéchereſſe de la langue, de mal de tête, de conſtipation, d'urines épaiſſes, jaunes, vertes, d'une odeur extrêmement fétide ; de violentes douleurs & demangeaiſons à la région de la veſſie. Elle fut d'abord ſaignée du bras ; puis elle facilita le vomiſſement à l'aide de deux grains de tartre ſtibié : elle fut purgée enſuite deux ou trois fois, à deux ou trois jours d'intervalle entre chaque purgation ; elle ne ſe trouva point mieux. Le mal de cœur & le vomiſſement continuerent jour & nuit, ainſi que la conſtipation, à laquelle la malade remédioit par des lavemens ; la fievre, la douleur de côté, la ſoif, les douleurs de veſſie, tous les accidens, en un mot, ſubſiſterent juſques vers le mois de Mars 1767. Alors le point de côté, la cardialgie & le vomiſſement ceſſerent ; mais, la fievre devenue lente, les cuiſſons, douleurs & demangeaiſons de veſſie perſiſterent. Lorſque la malade ſe tournoit à droite ou à gauche, elle ſentoit comme un poids qui ſe portoit du même côté, & lui cauſoit une grande douleur, accompagnée de téneſme, & d'une grande conſtipation : celle-ci a duré juſqu'à la fin de la maladie. La malade, en proie à tous ces fâcheux accidens, traînoit la vie la plus languiſſante ; elle ne pouvoit ſe tenir aſſiſe que ſur l'extrêmité du coccyx ; elle

marchoit entiérement courbée, traînant ses pieds, sans pouvoir les lever : le moindre choc contre le plus léger obstacle lui causoit de vives douleurs dans la vessie ; elle étoit forcée de s'arrêter tout court, de serrer les genoux, de soulever & soutenir le bas-ventre avec une serviette, qu'elle tenoit d'une main ; elle ne pouvoit que très-difficilement étendre les jambes & les cuisses dans le lit : tel fut le triste état dans lequel elle languit jusqu'au mois de Mai. Depuis ce tems jusqu'en Juillet elle éprouva à-peu-près les mêmes douleurs de vessie ; mais elles n'étoient plus accompagnées de ces demangeaisons insupportables qui auparavant la forçoient de se frotter avec violence. Quoique toujours avec la fievre, elle se levoit & marchoit un peu : son état étoit plus supportable. Vers ce tems, un peu plus calme pour la malade, elle devint grosse ; &, dès ledit mois de Juillet, elle se trouva de nouveau forcée de s'aliter. Les douleurs de vessie devinrent plus violentes que jamais, & ont persisté jusqu'à la fin de la maladie. Il ne survint point alors de vomissement : la malade se plaignoit seulement de quelque embarras autour du cœur. Elle ne ressentit point d'abord de douleur de côté : ce n'a été qu'après environ cinq mois qu'elle a essuyé une douleur très-vive au côté droit, qui gênoit beaucoup la

respiration. Cette douleur a duré jusqu'à la fin de la maladie; elle étoit pourtant un peu moins vive, par intervalle, sur les derniers tems. Pendant toute la durée de cette espece de rechute arrivée au mois de Juillet, il étoit impossible à la malade d'étendre les jambes & les cuisses dans le lit : elle étoit obligée de tenir ses genoux ployés & appuyés contre sa poitrine. Les trois derniers mois les douleurs de vessie sont devenues plus violentes encore, & ont augmenté au point de produire des mouvemens convulsifs de tous les membres, avec extinction de la vue, perte de connoissance. Ces mouvemens convulsifs sont survenus, pendant les trois derniers mois, tantôt une, tantôt deux, tantôt trois fois par semaine. La malade urinoit avec beaucoup de peine, & de très-vives douleurs; &, au milieu des efforts qu'elle faisoit pour rendre l'urine, il sortoit, de tems en tems, un peu de sang par le canal de l'uretre, environ une cuillerée en trois ou quatre jours. Lorsque les urines, en sortant, formoient le fil, elles s'arrêtoient le plus souvent tout-à-coup. Pendant le dernier mois, elles n'ont plus été retenues; mais elles sont sorties continuellement, involontairement, & goutte à goutte, avec de vives douleurs & de violentes convulsions, qui ont toujours été en augmentant jusqu'au jeudi matin, 18 Février

1768, que la malade en a essuyé un accès plus violent encore que tous les précédens. Enfin, le lendemain, environ deux heures après minuit, au milieu des plus horribles tourmens, sans qu'il survînt pourtant, cette fois, de mouvemens convulsifs, elle se rouloit, s'agitoit avec la plus grande violence, lorsque tout-à-coup elle sentit un corps étranger s'élancer avec impétuosité hors de la vessie & du canal de l'uretre. C'étoit une pierre de figure ovale, d'un blanc sale, unie, & un peu applatie d'un côté, inégale, & semblable à du chagrin de l'autre, du volume & de la forme d'un œuf de jeune poule, pesant une once moins demi-gros: elle a vingt-une lignes de longueur, depuis l'extrêmité de la base jusqu'à la pointe; quarante lignes de circonférence dans son plus grand diametre, qui est de quatorze lignes; douze lignes de diametre, & trente-six de circonférence, vers son milieu; huit lignes de diametre près de la pointe, & vingt-deux de circonférence. Elle est dure, ferme, plus légere que les pierres ordinaires de pareil volume. La malade me l'a confiée pour peu de tems, sous la promesse expresse de la lui rendre ponctuellement. Si quelqu'un doutoit de l'exactitude de l'observation, & passoit par Verneuil, elle la lui montreroit: elle se fait un plaisir de la faire voir au premier venu; mais elle ne veut pas

s'en dessaisir. L'expulsion de cette pierre fut suivie de quelques caillots de sang, puis de l'écoulemeut d'une matiere blanche & purulente. Les urines alors sortoient librement, mais involontairement. Quatre jours après la sortie de ce corps étranger, la malade accoucha, sans l'aide d'Accoucheur ni Sage-femme, très-heureusement, & à terme, d'une fille bien conformée, forte, & bien portante. A cette époque, la malade commença à retenir ses urines : seulement il falloit, lorsque l'envie de les rendre se faisoit sentir, qu'elle fût prompte à présenter le vase, sans quoi elles lui échappoient, & se répandoient dans le lit. Elles passoient sans douleur d'abord ; mais, à la fin de leur sortie, la malade éprouvoit une vive cuisson qui duroit quelquefois un demi-quart d'heure. Toutes les suites & dépendances de l'accouchement se sont terminées assez heureusement. On juge bien que dès-lors il ne fut plus guere possible de distinguer la matiére purulente, qui sortoit de la vessie & du méat urinaire, à cause de son mêlange avec les lochies. Après six semaines de couches, la malade a commencé à marcher ; mais, dès qu'elle se baissoit, crachoit, mouchoit ou éternuoit, l'urine s'écouloit contre son gré : ceci à duré environ trois mois. Depuis ce tems, cet accident va en diminuant : elle retient plus aisément

ſes urines, quoiqu'il lui arrive encore de les laiſſer échapper, lorſqu'elle étend les bras, ou leve quelque poids. Quelquefois, lorſqu'elle ſe préſente pour uriner, l'urine a peine à ſortir : une portion s'écoule, & ce n'eſt qu'après qu'elle a marché un peu que le reſte vient. Elle s'imagine encore ſentir, de tems en tems, comme le mouvement d'une pierre dans la veſſie ; elle n'apperçoit pourtant point de ſable ni de gravier, ni autre ſédiment dans ſes urines. Depuis l'enfance, elle étoit ſujete à une migraine accompagnée de vomiſſement : maintenant elle éprouve les mêmes accidens plus fréquemment, environ une fois par ſemaine, ſur-tout lorſqu'elle a été expoſée au ſoleil : au reſte, elle ſe porte paſſablement bien ; elle marche, mange, boit & dort bien. Six ſemaines avant l'accouchement, une Sage-femme, qui vit alors la malade, aſſura que l'enfant préſentoit la tête à l'orifice de l'*uterus*. Il n'eſt pas douteux qu'il n'ait beaucoup contribué à l'expulſion de la pierre hors de la veſſie : il eſt même plus que probable que la ſortie d'un corps étranger de ce volume n'eût été poſſible que par un ſecours chirurgical, ſans cette circonſtance. Qui eût penſé que la groſſeſſe, qui ſembloit devoir être un ſurcroît de détreſſe & de calamité pour cette infortunée, deviendroit, dans les mains de la nature, l'inſtrument

l'inſtrument de ſa délivrance ? Quel Médecin eût propoſé une recette auſſi efficace ? Il nous eſt fort ordinaire, au reſte, d'obſerver que la nature a ſouvent des reſſources, lorſque toutes les nôtres ſont épuiſées : auſſi révérons-nous ſa prééminence, & reconnoiſſons-nous que nous ſommes d'autant plus avancés dans notre art, que nous l'imitons plus exactement, & la ſuivons de plus près

On ſait que le canal de l'uretre chez les femmes eſt plus court, plus large, plus ſuſceptible de dilatation, que chez les hommes, & qu'elles rendent avec moins de peine d'aſſez gros graviers : cependant je penſe qu'il ne paroîtra pas peu ſurprenant qu'une pierre auſſi volumineuſe ait été expulſée par les ſeuls efforts de la nature, & qu'on ne s'étonnera pas moins, qu'une femme, qui, pendant ſept mois avant de devenir groſſe, & enſuite pendant les neuf mois de groſſeſſe, étoit en proie à de ſi violentes douleurs, à des vomiſſemens ſi opiniâtres, à l'oppreſſion, à la fievre, à des douleurs ſi vives de côté, au téneſme, à une conſtipation ſi importune, à de ſi grands efforts pour uriner, à toute la torture que cauſe la préſence d'une pierre dans la veſſie, mais ſur-tout à des mouvemens convulſifs de tous les membres, ſi violens, & d'une ſi longue durée ; je penſe qu'on ne s'éton-

nera pas moins, dis-je, qu'une femme, dans un état de langueur & de souffrance si déplorable, non-seulement ait conduit son fruit au terme marqué par la nature, mais encore qu'elle ait mis au monde un enfant fort & vigoureux.

Cette petite fille n'a vécu que sept semaines à la vérité ; mais elle s'étoit toujours très-bien portée. Elle n'a été malade que trois jours, d'une diarrhée épidémique dans le canton, dont elle est morte.

Pour ne point interrompre l'ordre des accidens que la malade a essuyés, je n'ai point rendu compte de plusieurs remedes qui lui ont été administrés en différens tems, tels que plusieurs purgations prescrites dans le courant de la maladie ; une saignée du bras, faite au premier mois de la grossesse, à laquelle on joignit, par le conseil d'une personne des environs, qui n'est point de l'art, l'usage d'une infusion de romarin, qui augmenta les douleurs de la malade. Je n'ai rien dit d'autres remedes que je lui indiquai, deux mois après, en Août 1767, la premiere & la seule fois que je la vis, jusqu'à la sortie de la pierre ; savoir des bouillons au veau avec addition des plantes rafraîchissantes ; une abondante boisson de petit-lait ; deux minoratifs de casse & de manne avec demi-gros de rhubarbe & deux gros de sel végétal dans deux verres de petit-lait,

à dix jours d'intervalle, &, entre ces deux minoratifs, l'uſage des demi-bains pendant huit jours, & enſuite celui d'une infuſion vulnéraire, parce qu'on ſoupçonnoit éroſion & ulcération à la veſſie, ſans penſer à la pierre, dont on eût pu pourtant reconnoître la préſence, il faut l'avouer, & par les accidens, & ſur-tout par le ſigne ſeul univoque, la ſonde, ſi on eût ſuivi exactement la malade. On ne ſe doutoit pas plus de la groſſeſſe, qui ne datoit alors que d'environ deux mois. Il ne vint pas même dans l'eſprit que cette femme, dans l'état de ſouffrance où elle étoit, ſe fût miſe dans le cas de devenir mere.

Il eſt viſible que les remedes dont j'ai fait mention, & dont la malade avoit ceſſé l'uſage depuis long-tems, lorſqu'elle a rendu la pierre, n'ont point contribué à ſon expulſion, & que pluſieurs même étoient peu convenables à ſon état; ainſi l'expoſition de ces remedes ne peut ſervir qu'à faire voir que la nature non-ſeulement ſe ſuffit ſouvent à elle-même pour ſe tirer d'embarras, mais qu'elle triomphe encore fréquemment des entraves ou obſtacles qu'on lui oppoſe.

OBSERVATION

Sur une Plaie au Pied avec léſion d'un tendon ; par M. LE BEL, Chirurgien des Mines de Pompéan en Bretagne.

Les plaies des parties nerveuſes & tendineuſes, faites par des inſtrumens piquans, ſont, en général, ſi dangereuſes, qu'elles donnent lieu aux accidens les plus fâcheux, ſi l'art ne vient promptement au ſecours des bleſſés. Les Obſervateurs en ont donné, en différens tems, des tableaux effrayans : le fait que j'offre au Public ne mérite pas moins l'attention du lecteur.

Le nommé *Labrie*, Charpentier aux Mines de Pompéan en Bretagne, ſe laiſſa tomber ſur le pied droit l'extrêmité d'un morceau de bois du poids d'environ deux cens livres. La virole carrée d'un boulon de fer, qui étoit à cette extrêmité, ayant porté à plomb ſur le pied, un des angles y fit une plaie de ſept à huit lignes d'étendue, un peu au-deſſus de l'endroit où le grand os cunéiforme s'unit au ſcaphoïde, & ſur la direction du tendon du muſcle jambier antérieur.

Le bleſſé ſentit d'abord une douleur très-

vive ; mais cette douleur s'étant un peu calmée, il marcha le jour & le lendemain de son accident, & se contenta d'appliquer sur sa plaie des compresses trempées dans l'eau-de-vie.

Le troisieme jour la douleur fut si vive que le malade fut obligé de garder le lit, & de m'envoyer chercher. Je trouvai les levres de la plaie un peu boursoufflées, & les environs fort enflammés. Je fis une saignée au bras, & j'appliquai sur la plaie un plumasseau couvert de baume d'*Arcæus* ; je mis par-dessus un emplâtre d'onguent de la Mére, & je couvris le tout d'un cataplasme anodin.

Le quatrieme jour, les levres de la plaie étoient plus gonflées, l'inflammation & la douleur plus considérables; ce qui m'obligea de faire encore deux saignées au malade. Les pansemens furent faits comme le jour précédent: je lui fis, de plus, observer une diete exacte, & je le mis à l'usage d'une boisson délayante & rafraîchissante.

Le cinquieme jour, le malade, qui n'avoit point dormi, étoit fort agité : la force de la fievre m'obligea de faire encore deux saignées. Le gonflement du pied, qui étoit fort augmenté, s'étendoit jusqu'à la partie moyenne de la jambe. A la levée du cataplasme, je le trouvai couvert d'une sérosité sanguinolente. Je réfléchis sur la nature de

cette blessure; & je me crus fondé à attribuer le progrès des accidens à l'irritation de quelques parties tendineuses ou nerveuses. Je sondai la plaie ; je trouvai l'os découvert, & le tendon du jambier antérieur, qui me parut fort gonflé & tendu, faisoit une saillie entre les levres de la plaie. Je ne doutai plus que la douleur, l'inflammation, la fievre, & même un commencement de délire, ne vinssent de la lésion imparfaite de ce tendon, par l'action du corps qui avoit fait la blessure. Je dilatai la plaie haut & bas, autant que je le crus nécessaire, pour mettre le mal à découvert, & empêcher le croupissement de la sérosité roussâtre qui en découloit. Je fis entrer dans la plaie un mêlange chaud d'huiles de lys & d'*hypéricum ;* je mis avec ces mêmes huiles une embrocation sur toute l'étendue du pied & de la partie inférieure de la jambe ; & je couvris le tout avec le cataplasme anodin, imbu des mêmes huiles. Je levai l'appareil six heures après, afin de le renouveller: les accidens étoient augmentés ; le gonflement avoit gagné jusqu'au genou ; la tension & l'inflammation avoient pris de l'accroissement ; déjà les phlyctènes, qui occupoient le dessus du pied & la partie inférieure de la jambe, annonçoient la gangrene de ces parties. Je ne vis alors d'autre moyen, pour en arrêter le progrès, que la section entiere

du tendon du jambier antérieur, que je fis à un pouce de ſon inſertion du grand os cunéiforme, ayant préalablement paſſé deſſous une ſonde crenelée, pour conduire mon inſtrument. Je fis quelques taillades, tant ſur le pied que ſur la malléole externe, afin de procurer le dégorgement du tiſſu cellulaire; &, ayant remarqué une légere fluctuation ſur la partie antérieure & moyenne de la jambe, j'y fis une inciſion qui donna iſſue à une petite quantité de matiere d'un aſſez mauvais caractere. Je remarquai, en même tems, que la face interne du tibia étoit, en cet endroit, tout-à-fait dénuée de perioſte dans l'étendue d'environ trois pouces. Je mis ſur l'os découvert un peu de charpie ſeche, & ſur les extrêmités du tendon un plumaſſeau imbu d'huile d'*hypericum*: je panſai le reſte des plaies avec des bourdonnets & plumaſſeaux chargés de digeſtif relâchant, & je couvris toute l'extrêmité du cataplaſme anodin.

Le lendemain de l'opération, je trouvai les choſes à-peu-près comme je les avois laiſſées la veille; mais ce qui me ſatisfit beaucoup, ce fut de voir que le gonflement n'avoit plus augmenté: j'en augurai avantageuſement; & je crus avoir attaqué le mal dans ſon principe. En effet, au troiſieme panſement, les accidens parurent ſenſiblement diminués; ce qui me fit connoître

qu'ayant rempli parfaitement l'indication, il ne me restoit plus que l'engorgement à détruire. Pour y parvenir, je joignis aux topiques émolliens quelques-uns de ceux qui sont propres à ranimer l'action systaltique des vaisseaux. Je me servis, entr'autres, de la poudre de baies de genievre, cuite dans le vin rouge, dont je continuai l'usage quatre jours de suite; j'animai ensuite les digestifs pour la même fin, sans pourtant y joindre des substances trop actives, de peur de réveiller la cause irritante, & de faire renaître de nouveaux accidens. Par cette conduite j'eus le plaisir de voir l'engorgement diminuer par l'effet d'une abondante suppuration, qui détacha des lambeaux de peau & de tissu cellulaire, que la gangrene avoit saisis, & dont la chûte mit plusieurs des tendons extenseurs des orteils à découvert: l'exfoliation d'une portion des ligamens de l'articulation du péroné avec le tibia, qui avoit été affectée de pourriture, laissa aussi la partie extérieure de cet os à découvert de l'étendue de deux pouces au-dessus de son articulation. J'abandonnai pour lors les remedes relâchans, & leur substituai les spiritueux les plus forts & les plus actifs, tels que l'eau-de-vie, l'esprit-de-vin, le camphre, le sel ammoniac, l'essence de térébenthine, & le styrax, qui ne purent cependant s'opposer à la destruc-

tion de toutes ces parties. Heureusement cette fonte énorme, qui m'obligeoit à faire les pansemens trois fois par jour, ne fut pas de longue durée : elle fut promptement suivie d'un entier relâchement qui mit le pied & la jambe très à l'aise, & fin à tous les accidens, en même-tems qu'elle me donna l'espoir d'une guérison certaine : cette guérison fut néanmoins un peu retardée par l'apparition d'une fusée qui se glissa le long de la partie interne de la jambe, précisément à l'endroit où j'ai dit que le tibia étoit dénué, laquelle s'étendit sous les muscles extenseurs du pied jusques vers leur attache supérieure. Je ne crus pas devoir faire l'ouverture de ce sinus ; j'espérois beaucoup de l'usage des injections, & d'une compression graduée, qui me réussirent parfaitement. Les os, & sur-tout le tibia, s'exfolierent insensiblement ; ce qui laissa la plaie ouverte l'espace de trois mois, au bout duquel tems il ne resta, de tout le désordre exposé ci-dessus, qu'un petit ulcere à la partie interne & inférieure de la jambe, & une difficulté dans le mouvement de l'articulation du pied, que le tems dissipera.

De cette observation on peut tirer les inductions suivantes ; 1° que la lésion imparfaite des tendons peut faire naître des accidens très-graves, la gangrene, & même la perte du membre, si l'on n'y remedie

promptement ; 2° que l'uſage des remedes ſpiritueux, employés dans les premiers tems de telles bleſſures, ne peut qu'accélérer le développement des accidens ; 3° que le moyen le plus ſûr de s'oppoſer à leur progrès, eſt de couper promptement & totalement le tendon bleſſé, au riſque même de laiſſer le malade eſtropié, dont il eſt important de conſerver le membre, en quelque état qu'il ſoit.

OBSERVATIONS

Sur la Membrane du Tympan ; par M. MARTIN, principal Chirurgien de l'Hôpital S. André de Bordeaux.

La membrane du tympan a non ſeulement occupé les plus célebres Anatomiſtes, qui ſe ſont attachés à l'examen de ſa forme, de ſa poſition, & aux variétés qu'on y remarque ; mais elle a encore été l'objet des recherches des Phyſiologiſtes qui ont travaillé à en découvrir les uſages. *Rivinus* a prétendu avoir démontré que cette membrane étoit percée ; mais le grand nombre d'expériences que d'autres ont faites, ſurtout *Willis*, prouvent d'une maniere inconteſtable que l'ouverture qu'on a pu y appercevoir n'étoit qu'accidentelle. Comme il

m'a paru qu'il y avoit peu d'obſervations qui prouvent qu'effectivement cette membrane, ayant été ouverte dans un état de maladie, peut reſter telle dans l'état de ſanté, & que pour lors il y a une véritable communication de la conque avec le fond de la bouche, j'ai cru que celles que j'ai à rapporter pourroient être de quelque utilité.

I. OBSERVATION.

Le nommé *Joſeph Marès*, âgé de douze ans, natif de cette ville, entra à l'Hôpital le 26 Août 1765, pour ſe faire traiter d'une douleur d'oreille des plus aiguës, accompagnée de la ſortie de quelques vers reſſemblans à l'eſpece qu'on nomme *grillons* (a). Par les informations que je pris pour ſavoir la cauſe de la maladie, il me dit qu'il y avoit aux environs d'un mois qu'il s'étoit laiſſé ſurprendre par le ſommeil, dans une terre en jachere, & que, lorſqu'il fut éveillé, il ſentit une douleur dans l'oreille gauche, aſſez incommode, qui augmenta juſqu'à lui cauſer une fievre ardente, accompagnée d'inſomnies, pour laquelle on le ſaigna pluſieurs fois tant du bras que du pied; & il ne fut bien ſoulagé que lorſqu'il cra-

(a) Voyez le Dictionnaire raiſonné d'Hiſtoire naturelle; par M. *Valmont de Bomare*, derniere édition, tom. iij.

cha un pus ſanguinolent, qui, ſelon ſes expreſſions, venoit de l'arriere-bouche, & qu'il rendit par l'oreille quelques vers. Sa mere, & d'autres femmes, lui tirerent pluſieurs de ces vers, & lui firent différens remedes qui furent ſans ſuccès; ce qui les détermina à ſoumettre ce malade à nos ſoins. Je lui tirai & fis tirer, en ma préſence, pluſieurs de ces inſectes; &, jugeant qu'il pouvoit y en avoir de cachés dans l'oreille moyenne, je lui fis des injections avec l'eſſence de térébenthine, qui paſſa, au premier coup de piſton de ſeringue, dans le pavillon de l'œſophage, & même dans le larynx. Crainte d'enflammer ces parties par l'irritation, je ſupprimai cette injection, & je lui en ſubſtituai une faite avec la racine de fougere mâle, & les feuilles de *ſcordium*, qui paſſoit auſſi quelquefois dans le pharynx, mais qui y cauſoit moins de douleur que la premiere. Les dernieres injections furent continuées l'eſpace de quinze jours; & mon malade ſortit parfaitement guéri le 24 Septembre ſuivant.

II. OBSERV. Un homme âgé d'environ ſoixante ans, fit, le 22 Mars 1760 (*a*), ſur

(*a*) Cette obſervation eſt tirée de mon *Recueil d'Obſervations de Maladies*, fait à Paris, depuis l'année 1756 juſqu'en 1761, pendant lequel tems, j'ai été Eleve des principaux hôpitaux de cette grande ville.

le dos, & le derriere de la tête, une chûte qui lui produisit, dès le moment de l'accident, un saignement du nez & des oreilles, &, peu de tems après, le délire. Le Chirurgien qui fut appellé lui donna les secours qu'on donne en pareil cas; & le malade guérit parfaitement de ces accidens. Le 1er Juin, il lui survint une vive douleur à l'oreille droite, qui fut, peu de tems après, accompagnée d'une abondante suppuration. Je le vis le 18 de ce mois; & une injection vulnéraire, qu'il me fut ordonné de lui faire, passa avec la plus grande facilité dans l'arriere-bouche. Ces injections furent continuées jusqu'au 8 Juillet, que le malade n'en voulut plus, parce qu'il leur attribua une légere ophthalmie dont il fut attaqué, & à laquelle il n'avoit jamais été sujet.

III. OBSERV. Il y a aujourd'hui, 13 Décembre 1768, dans cet hôpital, une servante chez qui, à la suite d'une prodigieuse suppuration par l'oreille, il s'est formé un dépôt à l'apophyse mastoïde. La liqueur, qu'on injecte par l'ouverture de l'abscès, sort par le nez, ou tombe dans l'estomac, ainsi que celle qu'on pousse par la conque, dont une partie sort encore par la fistule mastoïdienne. Je donnerai cette observation, dans peu, sous un autre point de vue.

Les malades, qui sont le sujet des deux

premieres obſervations, entendoient auſſi diſtinctement qu'avant leur accident ; & la fille qui fait le ſujet de la troiſieme, commençoit à rattraper la fineſſe de ſon ouïe, qu'elle avoit perdue au commencement de ſa maladie.

Je laiſſe aux Phyſiciens le ſoin d'expliquer ce défaut de perte de l'ouïe, lorſque le tympan eſt ouvert depuis quelque tems (*a*),

(*a*) Peut-être qu'on nous objectera que la ſolution du tympan ſe ferme quelque tems après qu'elle a été faite, & qu'il ne doit pas alors paroître ſurprenant que les malades entendent auſſi-bien qu'avant leur accident. Mais, ſi l'on fait attention comment cette membrane eſt tendue & engagée dans une rainure profonde, creuſée dans les os temporaux, on verra qu'elle tendra plutôt, par ſon reſſort, à augmenter ſa premiere diviſion, qu'à favoriſer la cicatrice ; & j'ai très-ſouvent remarqué que les ulceres qui répondent, ou, pour mieux m'expliquer, qui ſont ſitués ſur de fortes aponévroſes, ſont très-difficiles à guérir, ſoit que ces membranes ſe trouvent bleſſées, ou qu'elles ne le ſoient point ; ce qui vient, ſans doute, dans le premier cas, de la trop grande contractibilité de ces membranes, qui tend toujours à éloigner les levres de la plaie ; &, dans le ſecond, de ce que ces mêmes membranes, par leur trop grande facilité à ſe mouvoir, ne préſentent pas un fond aſſez ſolide pour ſervir de baſe à une cicatrice ; & delà, dans l'un & l'autre cas, les bords de la plaie reſtent toujours renverſés, & il eſt difficile d'obtenir leur affaiſſement.

& je me contente de dire, en ſimple obſervavateur, que, dans ces trois cas, il ne ſeroit pas difficile à ces malades, étant en ſanté, & exercés à fumer, de faire ſortir la fumée du tabac par le dehors de l'oreille, & que cette expérience, d'abord ſi ſéduiſante pour prouver que le tympan a une ouverture naturelle, ne le prouveroit cependant pas, quoiqu'on puiſſe encore employer, pour le prouver, la ſupercherie (*a*).

(*a*) Voyez les Leçons de Phyſique expérimentale de M. l'Abbé *Nollet*, tom. iij, pag. 453.



Observations Météorologiques. Juin 1769.

	Thermometre.			*Barometre.*		
Jours du mois.	*A 6 h. du matin.*	*A 2 h. & d. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin. pouc. lig.*	*A midi. pouc. lig.*	*Le soir. pouc. lig.*
1	12	14¾	10½	27 11	27 10¾	27 11
2	11	17	12½	28	28 ¾	28 1½
3	11¼	17½	10	28 1	28 ¾	28 2½
4	8¼	16	12¾	28 3	28 2½	28 1½
5	12	17¾	14	28	28	27 11¾
6	14¼	19	13½	27 11¾	28 ½	28 1½
7	12	16	13	28 3	28 3½	28 4
8	13	18⅓	14	28 3¼	28 3	28 2½
9	14	20¼	14¼	28 2¼	28 1¾	28 ¾
10	12½	17½	14¼	28 ⅔	28 ½	28 ¾
11	13½	17½	12	28 1¼	28 1¾	28 3
12	11	17½	12½	28 3½	28 3	28 2⅓
13	12½	16½	12	28 1½	28 1¼	28 1¼
14	9½	17¾	11¾	28 1¼	28 1	28
15	10½	13	11	27 10½	28 10	27 11
16	11½	16½	12	28	28	27 10
17	11½	14½	11½	27 9	27 8¼	27 9¾
18	11½	14¾	9¼	27 10½	27 11	27 11¼
19	9¾	14½	9½	28 ½	28 2½	28 4
20	9½	17	11¾	28 4	28 3½	28 2
21	11½	14½	12	28 ½	28	28
22	12¾	18	13¼	28 ½	28 1	28 1
23	13	19½	15½	28 ½	28 ¼	28
24	14	16¾	13½	28	28	27 11¼
25	11	16¾	12½	27 11¾	28 ½	28 2
26	13	18½	14½	28 2¾	28 3	28 3¼
27	13¾	19½	15¾	28 3¼	28 3	28 2¼
28	15½	18¾	13⅓	28 ½	28 ½	28 2
29	13	17½	12½	28 1½	28 ¾	
30	11	14	11½	28 1½	28 2	

ETAT DU CIEL.			
Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S-S O. pluie.	S-S O. pl. con.	Nuages.
2	S-O. gr. pl. n.	N. O. nuages.	Beau.
3	S. c. gr. pluie.	S-O. n. gr. pl.	Beau.
4	O. nuages.	S-S-E. nuag.	Couvert.
5	E. pluie.	S-O. pluie. n	Couvert.
6	S-S-O. nuages.	S-O. n. pluie.	Couvert.
7	N-N-O. pl. c.	N. couvert.	Couvert.
8	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
9	N-N-O. couv.	N. nuages.	Nuages.
10	S O. couv. n.	S-S-O. n. pl.	Nuages.
11	O. couvert. n.	O. nuages.	Beau.
12	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
13	N. couvert.	N-N-E. couv.	Couvert.
14	O. nuages.	O. nuages. pl.	Pluie.
15	O. pluie. couv.	O-N-O. pl. c.	Couvert.
16	N. nuages.	O. couvert. pl.	Pluie.
17	O. pl. couvert.	O. pluie.	Nuages.
18	O. pl. nuages.	O-S-O. n. pl	Beau.
19	N-N-O. pl. n.	N-N-O. nuag.	Beau.
20	O. couvert. n.	O N-O. nuag.	Nuages.
21	O S-O. c. pl.	O. couv. pl.	Couv. vent.
22	O-N O. nua.	O-N O nuag	Nuages.
23	N-N-E. couv.	N-E. n. p. pl.	Pluie.
24	S-S-O. couv. pluie.	S-S-O c. pl.	Pluie.
25	S-O. couvert. vent. pluie.	S-O. pluie. vent. nuages.	Beau.
26	O S O. nuag.	O. nuages.	Beau.
27	O. nuag. couvert.	O. nuages.	Nuages.
28	O-S-O. vent. c. pet. pl.	O-N-O ond. nuages.	Nuages.
29	O. nuages.	O. nuages. pl.	Couvert.
30	N. couvert.	N-N-O. n. pl.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de 20 $\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 8 $\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 $\frac{1}{4}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 7 $\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 9 fois de l'O.
4 fois du S-O.
4 fois de l'O-N-O.
3 fois du S-S-O.
3 fois du N.
2 fois du N-N-O.
1 fois du N-O.
1 fois du S-S-E.
1 fois de N-N-E.
1 fois de l'O-S-O.
2 fois du N-E.

Il a fait 8 jours beau.
29 jours des nuages.
14 jours couvert.
19 jours de la pluie.
3 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Lille pendant le mois de Juin 1769.

Les fievres catarrales, qui regnent depuis plusieurs mois, durent encore : il y en a qui dégénerent en fievres humorales assez opiniâtres, & même en fievres putrides, dans le commencement desquelles les hypocondres sont souvent très-affectés. La petite-vérole se multiplie ; &, lorsqu'elle survient à ceux qui sont déjà attaqués de ces affections catarrales, elle devient confluente & dangereuse ; autrement elle est communément assez bénigne.



Observations météorologiques faites à Lille au mois de Mai 1769, par M. BOUCHER, Médecin.

La sécheresse a continué, ce mois, au point de faire craindre pour les productions de la campagne : il n'y a eu guere de pluie que vers la fin du mois.

Il y a eu des variations dans la température de l'air. Le thermometre s'étoit porté, le 5, à 18 degrés : il gela la nuit du 9 au 10 ; & l'on trouva de la glace le 10 au matin : le 22, le 23 & le 24, la liqueur du thermometre monta au terme de 22 à 24 degrés. Le tems s'est refroidi considérablement, les derniers jours du mois, à la suite d'un orage

Le mercure, dans le barometre, qui s'étoit maintenu au-dessus du terme de 28 pouces, jusqu'au 8, a été constamment observé, le reste du mois, au-dessous de ce terme.

Le vent, du 1er au 20, a presque toujours été *nord*, & *sud*, du 20 au 31.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 4 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 20 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 5 ½ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 10 ½ lignes.

Le vent a ſoufflé 8 fois du Nord.
7 fois du N. vers l'Eſt.
2 fois de l'Eſt.
4 fois du Sud vers l'Eſt.
5 fois du Sud
6 fois du Sud vers l'Ou.
3 fois de l'Oueſt.
5 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.
11 jours de pluie.
4 jours de tonnerre.
3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué la grande ſéchereſſe tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mai 1769.

La plupart des maladies aiguës de ce mois, quoique s'annonçant ſous un caractere inflammatoire, ont participé plus ou moins de la fievre continue rémittente-putride, dont on a parlé dans les mois précédens ; telles ont été les angines, les pleuréſies, les péripneumonies, &c. dans leſquelles il a été queſtion le plus ſouvent d'évacuer de la

ſaburre des premieres voies, après les premieres ſaignées. Le ſang, tiré des veines, étoit rarement bien couenneux : auſſi la plupart des malades ſupportoient mal les abondantes ſaignées, qui étoient ſuivies d'affaiſſement fâcheux dans le fort de la maladie. Dans pluſieurs ſujets attaqués de pareille fievre, il s'eſt fait, dans le progrès de la maladie, une éruption miliaire-rouge, qui étoit purement ſymptomatique : pareille éruption a été abſolument blanche dans deux ſujets que j'ai traités. J'ai vu néanmoins quelques perſonnes travaillées de vraie péripneumonie & de rhumatiſme inflammatoire ; maladies qui ont dû être traitées par la méthode purement anti-phlogiſtique.

Nous avons vu encore quelques perſonnes attaquées de la colique nerveuſe, dont il a été fait mention dans le Journal de Mai dernier.

AVIS.

M. *Beyſer*, Paſteur de la Paroiſſe Luthérienne de Sainte-Marie-aux-Mines, qui remplit les intervalles que lui laiſſe ſon miniſtere, en s'occupant fort utilement de la minéralogie, a imaginé une collection de mines en petit, rangée dans de petites boîtes faites en maniere de livre. Tous les

morceaux de mines y ſont diſtingués & ſéparés les uns des autres par des caſes: ils ſont numérotés ; & les numéros ſont expliqués par un catalogue collé ſur le couvercle de la boîte. On y trouvera des échantillons de toutes les eſpeces différentes de mines, & de leurs variétés connues, à l'exception des mines d'or cru du Pérou ; mais l'Auteur préſente en place des morceaux de mines où l'or y eſt véritablement minéraliſé, telles que les pyrites aurifèrées qu'on a découvertes, depuis quelque tems, en Suiſſe ; ce qui remplit mieux le but qu'il s'eſt propoſé, qui eſt de ne préſenter aucune ſorte de métal que dans l'état de mine. Ceux qui déſireront s'inſtruire dans la minéralogie, ne peuvent mieux faire que de ſe procurer cette utile collection : cette collection n'eſt point embarraſſante ; elle eſt compoſée de quatre boîtes repréſentant quatre petits *in*-8°. On paiera, pour ſe la procurer, trente-ſix livres à l'Auteur, à Sainte-Marie: on pourra lui envoyer ce prix franc de port, par la poſte, ou par telle autre commodité qu'on voudra: l'Auteur la fera parvenir à l'adreſſe qu'on lui indiquera.



TABLE.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, ſed temporis filia. *Bagl.*

SEPTEMBRE 1769.

TOME XXXI.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1769.

SECOND EXTRAIT.

Medical Tranfactions published by the College of Phyficians in London ; vol. I. *C'eft-à-dire : Tranfactions médicinales, publiées par le Collége des Médecins de Londres ; vol. I. A Londres, chez* Baker *&* Dodfley, 1768, *in*-8°.

M. Akenside, dont nous avons rapporté les obfervations fur le cancer dans notre premier Extrait, a fourni pour ce Recueil deux autres Mémoires intéreffans. Le premier a pour objet l'ufage de l'ipécacuanha dans l'afthme convulfif. Il affure

que, lorſque tous les autres anti-ſpaſmodiques ont été ſans effet, l'ipécacuanha, pourvu qu'il n'y ait point de contre-indication pour le vomiſſement, ne manque jamais d'emporter le paroxyſme. Lorſqu'il trouve le malade dans un accès violent, il lui fait prendre ſur le champ un ſcrupule de ce remede en poudre ; & il n'a jamais manqué de procurer un prompt ſoulagement. Dans l'aſthme chronique ou habibituel, il en donne trois ou cinq grains chaque matin, ou depuis cinq juſqu'à dix grains de deux jours l'un, ſuivant le degré de la maladie : il a fait continuer cet uſage quelquefois des mois entiers, & même juſqu'à ſix ſemaines ; &, quoique les malades ſe plaignent d'abord de nauſées qui les fatiguent, après une courte expérience ; ils conſentent volontiers à en continuer l'uſage. Il fait vomir aſſez généralement, à la doſe de cinq grains ; mais le ſoulagement qu'il procure dans l'aſthme, ne dépend pas de ces vomiſſemens ; puiſqu'il n'eſt pas moins efficace, lorſqu'il ne fait pas vomir ; d'où il croit pouvoir conclure qu'il agit véritablement comme anti-ſpaſmodique & relâchant ; propriété qu'il lui avoit déja reconnue dans la dyſſenterie, & qu'il avoit annoncée dans ſon commentaire ſur cette maladie. Il rapporte, pour confirmer l'efficacité de ce

remede dans le cas proposé, deux observations, dans lesquelles il paroît avoir eu l'effet le plus marqué.

Le second Mémoire contient une méthode de traiter les tumeurs lymphatiques des articulations : cette méthode consiste à appliquer un large vésicatoire autour de l'articulation malade, & à faire prendre intérieurement quelques remedes altérans. Quatre observations, qui forment la plus grande partie du Mémoire, démontrent l'efficacité d'un pareil traitement. Une jeune femme de vingt-cinq ou trente ans, d'une bonne constitution, portoit, depuis deux mois, une enflure très-considérable à l'articulation du pied gauche, qui s'étendoit sur tout ce pied, & remontoit un peu vers le bas de la jambe. L'articulation étoit très-roide; & elle ressentoit de la douleur, toutes les fois qu'elle vouloit la remuer. M. Akenside fit envelopper toute l'articulation avec un large vésicatoire, qui s'étendoit même sur toute la face supérieure du pied : en même tems il lui fit prendre, chaque soir, deux grains de calomélas, & quatre onces de l'infusion amere de la Pharmacopée de Londres, deux fois le jour. Au bout de quelques jours elle fut attaquée de la miliaire; ce qui l'obligea de suspendre les premiers remedes, pour en substituer d'autres plus appropriés à

ſon nouvel état. Cette miliaire fut diſſipée en une ſemaine. Dans cet intervalle, l'enflure & la roideur de l'articulation étoient fort diminuées. Elle reprit cependant ſes premiers remedes ; & , au bout de trois ſemaines , elle ſe trouva parfaitement guérie.

La ſeconde obſervation a été faite ſur un jeune homme de ſeize ou dix-ſept ans , à qui il étoit ſurvenu , ſans cauſe manifeſte , au genou gauche , une enflure conſidérable , qui en empêchoit le mouvement , ſans cependant que la jambe ni la cuiſſe fuſſent intéreſſées. On lui appliqua un large véſicatoire autour du genou , & on lui fit prendre un grain de calomel chaque ſoir , & deux onces de décoction de quinquina trois fois le jour. L'enflure étant conſidérablement diminuée , on réduiſit le véſicatoire à ne couvrir que la rotule , & on lui frotta le jarret avec de l'huile de pied de bœuf. Au bout de dix ſemaines de ce traitement , l'enflure & la roideur étoient preſque diſſipées , & le genou , avoit repris preſque tout ſon mouvement.

M. Akenſide traita , dans le même tems , un autre homme de vingt-cinq ans , qui portoit , depuis quatre ans , une enflure ſemblable , avec roideur dans l'articulation du genou : elle fut guérie , par la même méthode , en moins de deux mois. La qua-

trieme observation est d'autant plus remarquable, que la nature de la tumeur, & les circonstances de la maladie, sembloient laisser peu d'espérance. Un jeune homme de vingt ans, d'une constitution scrophuleuse, étoit, depuis quelque tems, entre les mains du Chirurgien de l'hôpital Saint-Thomas, pour un ulcere d'un mauvais caractere, qui s'étendoit, depuis l'articulation, sur presque tout le pied. M. Akenside lui avoit prescrit la décoction de quinquina, avec un électuaire de fleurs de camomille. Après quelques semaines de cet usage, il fut pris de la petite-vérole, pendant laquelle il continua les mêmes remedes. Les choses se passerent assez bien; mais, lorsqu'il eut pris sa quatrieme purgation, on apperçut au coude droit une enflure scrophuleuse, qui en rendoit le mouvement presqu'impossible. M. Akenside fit envelopper toute l'articulation dans un large vésicatoire; &, avec sa décoction de quinquina, qu'il prenoit trois fois le jour, il lui prescrivit un grain de calomel chaque soir. Au bout de 2 ou 3 jours, le vésicatoire avoit considérablement diminué l'enflure. Cependant, comme il restoit encore de la roideur, les tendons étant un peu contractés, & l'articulation œdémateuse, il prescrivit d'entretenir le vésicatoire à la partie externe du coude, & fit faire des embrocations fré-

quentes avec l'huile de pied de bœuf : en moins de quinze jours l'articulation fut rétablie. On fut obligé de lui faire l'amputation du pied, à raiſon de ſon ulcere ; mais le bras ſe conſerva dans un très-bon état.

Depuis la publication du remede de mademoiſelle Stéphens, on a fait, dans toute l'Angleterre, un très-grand uſage de différentes leſſives alkalines, & de l'eau de chaux, pour diſſoudre la pierre. Mais, quoiqu'on ait donné, depuis quelque tems, la préférence à la leſſive des ſavonniers, il ne paroît pas qu'on ſe ſoit beaucoup occupé de déterminer la proportion de la chaux à l'alkali, de maniere à rendre cette leſſive le plus efficace qu'il eſt poſſible. M. Thomas Lane, qui s'eſt occupé de cette recherche, a découvert que la proportion d'une partie de chaux ſur deux ou trois parties d'alkali, ou encore plus sûrement, parties égales de ces deux ingrédiens, donnoient une leſſive la plus efficace poſſible, pour diſſoudre ce calcul. Il n'a pas trouvé qu'il y eût de différence remarquable entre les différentes eſpeces de chaux, ni entre l'alkali de la potaſſe & celui du tartre. L'alkali de la ſoude & l'alkali volatil lui ont paru beaucoup moins actifs que les deux autres ; d'où il conclut que, quand on veut preſcrire le ſavon dans cette vue, on fait bien de donner

la préférence à celui qui eſt fait avec le ſel de tartre.

Nous n'extrairons rien du *Mémoire de M. Barry ſur l'opération du mercure dans les différentes maladies*, & *ſur les différentes conſtitutions* : comme ſes obſervations ſont purement théoriques, & qu'elles different peu de celles qu'on trouve dans la plupart des Auteurs modernes, nous croyons devoir réſerver la place qui nous reſte pour les Mémoires qui ont un rapport plus direct à la pratique ; nous paſſerons donc au Mémoire ſuivant, qui contient l'hiſtoire & la cure d'une maladie ſinguliere de l'œſophage, par M. Munckley.

Les commencemens de cette maladie ſont preſque toujours ſi légers, qu'on y fait ordinairement peu d'attention : le malade ne s'apperçoit que d'une légere difficulté à avaler les alimens ſolides : cet état dure pluſieurs mois, pendant leſquels les alimens liquides, & même les ſolides, pourvu qu'ils ſoient en bien petits morceaux, & qu'on ne ſe preſſe point de les avaler, paſſent ſans beaucoup de difficulté. Le mal augmente par degrés, & le paſſage de l'œſophage devient ſi étroit, que les alimens ſolides ne peuvent plus paſſer ; mais, après s'être arrêtés, pendant quelque tems, dans le lieu où eſt l'obſtacle, ils reviennent avec un bruit particulier, comme s'ils étoient chaſſés

par une eſpece de mouvement convulſif. Le ſiege de cette maladie eſt tantôt près de la tête de l'œſophage ; d'autres fois, il eſt plus profond, & approche davantage de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac : dans ce dernier cas, la partie de ce canal qui ſe trouve au-deſſus de l'obſtacle, eſt quelquefois ſi fort dilatée, qu'elle eſt capable de contenir une très-grande quantité d'alimens. L'eſpece de vomiſſement qui ſuccede à la déglutition, ſurvient plutôt ou plus tard, ſelon que l'obſtruction eſt plus ou moins profonde. Dans le dernier degré de cette maladie, les liquides ceſſent de paſſer, & le malade périt faute de nourriture.

A l'ouverture des cadavres des perſonnes mortes de cette maniere, on trouve l'œſophage conſidérablement épaiſſi, & quelquefois contracté, au point de ne pas admettre la ſonde la plus grêle, &, dans d'autres, entiérement oblitéré. M. Munckley, en propoſant la méthode qui lui a réuſſi pour la cure de cette maladie, convient de bonne foi qu'elle lui a été communiquée par un Médecin de réputation. Elle conſiſte, lorſque le mal eſt récent, à faire prendre, tous les ſoirs, de petites doſes de mercure, ayant ſoin, en purgeant le malade à propos, de prévenir la ſalivation ; mais, lorſque la maladie eſt ancienne, que les alimens reviennent par la bouche, on

eſt obligé d'avoir recours à une méthode plus active ; &, dans ce cas, rien n'a réuſſi que le mercure adminiſtré de maniere à procurer une ſalivation légere, mais continue. Quoique cette méthode lui ait le plus ſouvent réuſſi, il avoue cependant que, lorſque le malade eſt au point d'être épuiſé par le défaut de nourriture, rien ne peut le ſauver de la mort.

Nous avons rendu compte, dans notre Journal de Novembre 1767, de l'Eſſai du Docteur Backer ſur la Colique de Dévonshire, & nous avons averti qu'il étoit deſtiné à faire partie du Recueil que nous analyſons : nous y renverrons nos lecteurs, & nous paſſerons tout de ſuite aux autres pieces que le même Auteur a ajoutées ſur le même ſujet ; elles ſont au nombre de cinq : un Poſtcrit & un Appendix à ſon Eſſai ; un Examen des différens moyens par leſquels le plomb peut s'introduire dans le corps humain ; & un Eſſai hiſtorique ſur la colique ſpſamodique que ce métal a coutume de produire ; un Examen des différentes cauſes auxquelles on l'a attribuée.

Le Poſtcrit & l'Appendix ne ſont deſtinés qu'à répondre aux objections qu'on a faites à M. Backer, ſur la cauſe qu'il attribue à la colique de Dévonshire. La plupart de ceux qui l'ont attaqué, voulant juſtifier la maniere de faire le cidre dans cette Pro-

vince, ont avancé qu'on n'employoit plus de presses garnies de plomb; qu'on leur en avoit substitué, depuis long-tems, d'autres, dans la fabrique desquelles ce métal n'entre point. M. Backer répond, en niant le fait, fondé sur ses observations & sur le témoignage des personnes dignes de foi qu'il a consultées. Il ajoute que, dans les lieux même où on n'emploie point de plomb pour les presses, on se sert de vaisseaux doublés de plomb, pour recevoir le suc de pommes, qui découle de ces presses, ou de tuyaux de plomb, pour le conduire dans les vaisseaux destinés à le recevoir. On lui a objecté aussi qu'on avoit vu des personnes, qui n'avoient jamais bu de cidre, prises de la même colique. Il répond qu'en supposant la vérité du fait, il n'avoit jamais prétendu que l'usage du cidre fût la seule voie par laquelle le plomb pouvoit s'introduire dans le corps humain. En effet, dans son examen des différens moyens par lesquels cette introduction pouvoit se faire, sans qu'on s'en apperçût, ou même qu'on le soupçonnât, il observe qu'outre les Peintres, les Plombiers, & une infinité d'autres ouvriers, qui doivent évidemment au plomb les coliques auxquelles ils sont sujets, il y a une espece de colique, qu'on peut appeller *chronique*, beaucoup plus formidable par la maniere insidieuse dont elle attaque, & qui affecte

principalement les perſonnes d'un tempérament foible & irritable. Dans le principe, elle eſt ſi foible, qu'on y prête généralement peu d'attention : on l'attribue alors à toute autre cauſe qu'à celle de laquelle elle dépend effectivement ; on l'attaque même le plus ſouvent par des remedes très-propres à l'aggraver. Cependant le mal fait des progrès, quoique plus lentement ; chaque nouveau paroxyſme eſt plus vif, & le malade eſt à la fin réduit à la plus fâcheuſe extrêmité : ſes muſcles ſe deſſechent, ſes membres ſe retirent, ſa reſpiration devient difficile ; &, après avoir traîné, pendant long-tems, la plus miſérable exiſtence, il meurt en convulſion, ou d'apoplexie.

Un des principaux moyens par leſquels il prétend que ce poiſon s'introduit, eſt le vin lithargiré : il a même trouvé du vinaigre qui étoit imprégné de plomb, ſoit qu'il y eût été ajouté de propos délibéré, ce qui n'eſt guere vraiſemblable, vu la propriété qu'il a de détruire ſon acidité, ſoit que le vinaigre eût été gardé dans quelque vaiſſeau de terre émaillée avec du plomb. C'eſt une pratique familiere en Hollande, de corriger, avec des préparations de ce métal, des huiles très-déſagréables, pour les ſubſtituer à l'huile d'olives ou d'amandes ; & M. de Haën a publié qu'une année où la mortalité des beſtiaux avoit rendu le

beurre très-cher, quelques fermiers des Pays-Bas s'aviserent d'en augmenter le poids, en y ajoutant de la céruse. L'usage où l'on est en Angleterre, de garder le lait dans des vaisseaux de plomb, pour l'empêcher de s'aigrir, n'est pas sans inconvénient ; car, quoique notre Auteur avoue que le foie de soufre arsenical n'a produit aucun changement de couleur dans du lait qui avoit séjourné six jours dans un vaisseau de cette espece, cependant il n'est pas possible de concevoir qu'en tournant à l'aigre, il ne dissolve pas un métal si aisé à attaquer. Il en est de même des vaisseaux de plomb, ou doublés de plomb, dont on se sert en Angleterre pour garder les salaisons : quoique la liqueur probatoire ne produise aucun changement de couleur dans la saumure, il n'est pas vraisemblable qu'elle n'attaque pas ces sortes de vaisseaux, d'autant mieux que M. Backer prétend avoir observé des traces très-sensibles d'érosion dans l'émail des vaisseaux de terre, où l'on avoit tenu de ces sortes de provisions.

Mais, quand on auroit quelques doutes sur ces deux moyens, il n'est pas possible d'en former sur le danger des vaisseaux de cuivre étamés avec un mêlange d'étain & de plomb ; car, malgré que les ouvriers protestent qu'ils se servent d'étain pur pour étamer, il est de fait qu'il en est très-peu

qui aient l'art d'exécuter cette opération sans le secours du plomb. Ayant fait faire une sauce où entroit une certaine proportion de vinaigre distillé dans des vaisseaux de cette espece, M. Backer l'examina immédiatement après qu'elle fut faite ; & après l'y avoir laissé séjourner vingt-quatre heures, la teinture volatile de soufre & le foie de soufre arsenical y produisirent un changement de couleur qui décela suffisamment le plomb qu'elles contenoient. Il n'en fut pas de même d'une autre sauce où l'on n'ajouta le vinaigre que lorsqu'elle eut été retirée du vaisseau étamé : les deux liqueurs probatoires n'y produisirent aucun changement de couleur. Il en fut de même lorsqu'on la fit dans un vaisseau d'argent. De peur qu'on ne lui objectât que ces changemens de couleur étoient dûs à l'étain qui, selon M. Marggraff, se dissout aussi dans le vinaigre, il garda pendant long-tems, & exposa même à la chaleur bouillante, des feuilles d'étain dans du vinaigre ; il essaya ce vinaigre avec ses liqueurs probatoires : aucune ne souffrit d'altération dans sa couleur ; ce qui suffit pour prouver que la couleur brune, que prennent les liqueurs qu'on essaie avec les liqueurs probatoires que nous avons déjà nommées, est une preuve indubitable de la présence du plomb. Ce ne sont pas seulement les vaisseaux étamés qui sont

dangereux ; les vaiſſeaux de terre émaillés avec des chaux de plomb vitrifiées, ne le ſont pas moins. Pour s'en convaincre, il ſuffit de faire bouillir du vinaigre avec du verre de plomb, ou dans quelque vaiſſeau émaillé avec ce métal. On obtient aiſément par ſon évaporation un véritable ſucre de Saturne.

Dans les Colonies Angloiſes de l'Amérique, on fait un très-grand uſage de ſium, ou d'eau-de-vie de ſucre, qu'on prépare dans des vaiſſeaux de cuivre, bordés de plomb dans quelques endroits ; qu'on le diſtille dans des alambics du même métal étamé, dont le chapiteau eſt fait d'étain allié de plomb ; c'eſt à cette cauſe que notre Auteur attribue la colique de Poitou, qui y eſt ſi commune ; & il en donne des preuves auxquelles il eſt difficile de ſe refuſer. Il ne croit pas que les tuyaux de plomb dont on ſe ſert pour conduire les eaux dans les fontaines, ſoient auſſi dangereux que les anciens paroiſſent l'avoir cru : ſes expériences n'ont pu lui découvrir aucun veſtige de plomb dans les eaux qui avoient été conduites par des tuyaux de ce métal, & même qui y avoient ſéjourné, à moins qu'elles ne fuſſent chargées de quelque acide. Sans entrer dans un examen détaillé des cauſes auxquelles M. Thierry a attribué la colique de Madrid, qu'il a décrite dans les Journaux

de médecine, il croit pouvoir ſoupçonner les vins d'en être la cauſe: il ſe fonde ſur ce que Hoffmann a dit de ces vins qu'il accuſe d'être auſteres, & très-diſpoſés à, l'aceſcence; ce qui ſuffit pour faire ſoupçonner qu'on a recours, dans ce pays-là comme en beaucoup d'autres, aux préparations de plomb, pour remédier à ce défaut. D'un autre côté, Neuman aſſure que la plupart des vins d'Eſpagne ſont compoſés de moût fermenté, ou à demi-fermenté, auquel on ajoute d'autre moût épaiſſi au feu; &, il ſoupçonne qu'on emploie, pour épaiſſir ce moût, ou des vaiſſeaux étamés, ou des vaiſſeaux de terre, émaillés avec du plomb; ce qui ſuffit pour en introduire dans les vins une quantité capable de produire la colique qui regne dans la capitale de l'Eſpagne. Il ſe croit d'autant plus fondé à s'arrêter à cette derniere cauſe, qu'un Médecin Anglois, qui a réſidé long-tems à Lisbonne, l'a aſſuré qu'il régnoit dans cette derniere ville une colique de même eſpece, qui eſt dûe évidemment à cette pratique.

Pour confirmer de plus en plus combien la cauſe qu'il aſſigne eſt capable de produire la maladie qu'il lui attribue, il a recueilli quelques obſervations ſur les effets que le plomb a produits ſur quelques perſonnes auxquelles il avoit été adminiſtré

comme remede, même à la plus petite dose. Nous ne rapporterons pas ces observation, le fait qu'elles tendent à prouver étant assez connu des Médecins. Il ne croit pas même que l'application extérieure des préparations de ce métal, soient entiérement sans danger dans les tempéramens délicats & irritables. Il y a des exemples, dit-il, d'enfans attaqués de convulsions, parce qu'on avoit appliqué de la céruse sur quelques excoriations qu'ils avoient. Il ajoute qu'il a vu une colique très-violente & très-rebelle, qui paroissoit avoir été produite par un cataplasme, dans lequel on avoit fait entrer de la litharge, & qu'on avoit appliqué au vagin, pour une demangeaison insupportable. L'exemple des Plombiers, & de ceux qui travaillent à la coupelle, prouve assez combien les vapeurs même de ce métal sont dangereuses : il croit même que ce qui s'en exhale, lorsqu'il est simplement échauffé, suffit pour produire la colique.

M. Backer termine ce Mémoire, en rapportant les observations que M. Hunter a faites sur les muscles paralysés des personnes qui avoient été affectées de la colique de plomb. Ce célebre Anatomiste eut occasion de disséquer une personne qui étoit morte des suites de cette maladie ; il trouva que les muscles du bras & de la main, qui lui

avoient paru très-émaciés avant la mort du malade, étoient blancs comme de la crême, entiérement opaques ; que leurs fibres étoient très-diſtinctes, mais plus ſeches & plus racornies qu'elles ne ſont ordinairement. Il crut d'abord que c'étoit l'effet de la paralyſie, lorſqu'elle avoit duré quelque temps ; mais quelques expériences qu'il fit ſur des chiens, lui prouverent qu'il étoit uniquement dû au plomb.

Les bornes que nous ſommes forcés de nous preſcrire, ne nous permettent pas d'analyſer les deux autres Mémoires du Docteur Backer : comme ce ſont des morceaux d'une diſcuſſion très-fine & très-délicate, ils perdroient trop à être abrégés ; mais les lecteurs pourront juger de la maniere dont il a dû traiter ces deux ſujets, par celle qu'il a ſuivie pour établir la véritable cauſe de la colique ſpaſmodique. Nous allons donc paſſer aux obſervations de M. Warren ſur les concrétions polypeuſes des bronches.

L'eſpece de polype qui ſe forme dans les ramifications de la trachée-artere, paroît avoir échappé à l'obſervation de la plupart des Ecrivains de médecine : le petit nombre de ceux qui l'ont obſervée, l'ont preſque toujours priſe pour toute autre choſe. M. Warren fut appellé, au prin-

tems de 1764, pour une jeune fille de huit ans, qui avoit une affection écrouelleuse : il lui étoit survenu une difficulté de respirer, accompagnée d'une toux séche, presque continuelle, sans douleur cependant. Dans le jour, la difficulté de respirer & la toux diminuerent : elle fut assez bien la nuit ; &, le lendemain matin, elle reprit son état naturel. Au bout de six semaines elle parut plus oppressée : son pouls devint si fréquent, qu'il n'étoit pas possible d'en compter les pulsations ; sa langue étoit blanche & humide, sa tête libre ; son ventre étoit resserré, & elle n'éprouvoit aucune sensation douloureuse. On lui tira cinq onces de sang, on lui appliqua un vésicatoire entre les deux épaules, & on lui prescrivit une potion laxative. Immédiatement après la saignée, la difficulté de respirer commença à diminuer : elle parut beaucoup plus légere, après l'effet de la purgation. Le lendemain matin, sa respiration étant encore gênée, & son pouls battant cent vingt fois dans une minute, on crut devoir lui prescrire une seconde potion purgative, dans la supposition très-vraisemblable, vu son âge, que tous ces accidens pouvoient être bien l'effet des vers. Il n'en parut cependant point ; mais sa respiration devint beaucoup plus libre par l'effet de ce remede. Les jours

ſuivans, ſon pouls battoit cent fois dans une minute; ſa reſpiration, lorſqu'elle étoit tranquille, étoit aſſez libre: elle touſſoit, mais n'expectoroit pas; elle ſuoit abondamment les nuits, & maigriſſoit à vue d'œil. Le ſeptieme jour ſa reſpiration devint auſſi laborieuſe, & ſon pouls auſſi fréquent qu'ils euſſent été: elle fut beaucoup ſoulagée par une doſe d'oximel ſcillitique, qui la fit vomir deux ou trois fois. Les quatre jours ſuivans, elle prit, toutes les huit heures, dix gouttes de ce même remede dans une once & demie d'eau. La difficulté de reſpirer diminua pendant cet uſage; mais le pouls continua de battre plus de cent vingt fois par minute. Dans la nuit du douzieme jour depuis l'attaque, elle s'éveilla en ſurſaut, & fut preſque étouffée, en rendant, après une ſecouſſe de toux, une groſſe concrétion polypeuſe. Elle vint ſans ſang & ſans mucoſité; & elle fut, ſur le champ, extrêmement ſoulagée. Pendant les trois mois ſuivans, elle ne paſſa guere trois jours ſans en jetter quelques morceaux, à la vérité, moins conſidérables que le premier. Sa reſpiration continua à être très-affectée, pour peu qu'elle ſe donnât de mouvement, en marchant dans ſa chambre; mais elle étoit aſſez libre, lorſqu'elle ſe tenoit en repos, & même lorſqu'elle marchoit en plein

air ; mais ſon pouls battoit au moins cent vingt fois par minute : elle avoit bon appétit, reprit un peu de force & de chair ; & ſes ſueurs ceſſerent entiérement.

Cet état dura depuis le commencement de Février juſqu'au 28 Mai, que la fréquence du pouls & la difficulté de reſpirer devinrent auſſi grandes qu'auparavant. Le matin elle rejetta, en touſſant, un polype plus conſidérable qu'aucun de ceux qu'elle avoit rejettés juſqu'alors ; &, dans les quatre jours ſuivans, elle en rendit une quantité, qui ſurpaſſoit celle qu'elle avoit rejettée les ſix ſemaines précédentes. Depuis ce moment ſa difficulté de reſpirer revint irréguliérement, & fut conſtamment ſuivie d'excrétions polypeuſes ; ce qui dura plus d'un an, au bout de ce tems, elle commença à ſe plaindre d'une douleur au talon droit. A proportion que cette douleur augmentoit, la difficulté de reſpirer devenoit moins fréquente. Au bout de ſix ſemaines on s'apperçut qu'il s'y étoit formé un dépôt : l'ayant ouvert, on trouva le *calcaneum* carié. Depuis ce moment juſqu'à celui où M. Warren écrivoit, il s'eſt écoulé deux ans, pendant leſquels la malade n'a eu ni difficulté de reſpirer, ni toux, ni n'a rendu de concrétion polypeuſe. L'ulcere de ſon talon a continué de ſuppurer, & une tumeur glanduleuſe du

col, qui étoit tombée en ſuppuration avant qu'elle ne commençât à cracher des polypes, n'a pas ceſſé de fournir de la matiere.

Le plus grand nombre des polypes que cette jeune perſonne a rendu, avoient deux, trois, & même juſqu'à quatre pouces de long : leur figure repréſentoit très-exactement les ramifications de la trachée-artere. Par un de leurs bouts, ils avoient la forme d'un tronc épais, donc l'extrêmité étoit frangée ; l'autre bout ſe terminoit en ramifications qui alloient en décroiſſant : leur couleur, lorſqu'ils venoient d'être crachés, & même quelques jours après, n'étoit ni jaune ni bleuâtre, mais blanche & opaque comme du lait coagulé. Il y en avoit quelques-uns qui étoient d'un tiſſu plus ferme que les autres, & qu'on pouvoit agiter dans l'eau, ſans les rompre : d'autres étoient ſi tendres, qu'à la moindre ſecouſſe qu'on leur donnoit dans l'eau, leurs branches ſe détachoient. Ils étoient ſolides, compoſés de lames qui ſe ſéparoient aiſément, & dont le tiſſu étoit de plus en plus lâche, à meſure qu'elles approchoient du centre ou de l'axe, qui n'étoit qu'une mucoſité blanche & pulpeuſe, épaiſſe comme de la crême. Il y en avoit un de la groſſeur d'une plume, dont le centre étoit vuide. Ces polypes étoient

ſpécifiquement plus peſant que l'eau, lorſqu'ils venoient d'être crachés; mais, au bout d'un ou deux jours, qu'il ſurvenoit un commencement de putréfaction, ils nageoient, ſoutenus par les bulles d'air qui s'en dégageoient. Les fragmens, tant qu'ils étoient imbibés de mucoſité, flottoient dans l'eau; mais, auſſi-tôt que cette mucoſité étoit diſſoute, ils ſe précipitoient au fond.

Pour expliquer la formation de ces concrétions polypeuſes, notre Auteur ſuppoſe que, dans les perſonnes écrouelleuſes, ou affectées de quelqu'autre maniere, les glandes qui tapiſſent tous les vaiſſeaux aëriens du poumon, ſéparent une humeur qui n'étant pas aſſez épaiſſe pour les obſtruer & les faire ſuppurer, l'eſt cependant au point de pouvoir prendre une forme concrete, à meſure qu'elle s'épanche dans les bronches.

Nous ne nous arrêterons point au *Mémoire de M.* Guillaume Héberden *ſur la petite-Vérole volante*; nous n'extrairons rien non plus de la deſcription que le même Médecin a faite d'un rhume épidémique qui régna à Londres dans le mois de Juillet 1767, ces deux piéces n'étant intéreſſantes que par la maniere exacte dont on y décrit deux genres de maladies très-connus. Nous terminerons cet Extrait par le précis des obſervations

obſervations que M. Backer a faites ſur les fleurs de *cardamine pratenſis*, dans leſquelles il a découvert une qualité anti-ſpaſmodique. Une fille de dix-ſept ans, ayant éprouvé une ſuppreſſion de ſes menſtrues, tomba dans une affection hyſtérique très-violente, à laquelle ſuccéda un aſthme convulſif, dont elle éprouvoit juſqu'à vingt paroxyſmes par jour. Lorſque ſon aſthme paroiſſoit revenir moins ſouvent, elle éprouvoit les crampes les plus douloureuſes dans les muſcles du bas-ventre. M. Backer tenta inutilement les anti-ſpaſmodiques les plus accrédités; il fit appliquer un large véſicatoire entre les deux épaules, ſans pouvoir lui procurer le moindre ſoulagement: le véſicatoire parut même aggraver ſon mal. Dans cette ſituation, quelqu'un conſeilla à la malade de prendre, matin & ſoir, un ſcrupule de fleurs de cardamine. Les trois premiers jours, elle n'en éprouva aucun ſoulagement; mais, en continuant cet uſage, les accès d'aſthme diminuerent ſenſiblement; les crampes ſe diſſiperent; &, en un mois de tems, elle fut parfaitement guérie. Encouragé par cet exemple, M. Backer preſcrivit le même remede, à la doſe d'un demi-gros, à un garçon & à une fille qui n'étoient pas encore dans l'âge de puberté, & qui étoient attaqués de la danſe de S. Wit, pour laquelle on leur avoit fait prendre inuti-

lement les martiaux, les bains froids, &c Un mois d'uſage de cette fleur ſuffit pour les guérir ſans retour. Une fille d'un tempérament délicat & valétudinaire, âgée de trente-cinq ans ou environ, fut attaquée de convulſions à la ſuite d'un effroi qu'elle éprouva pendant qu'elle avoit ſes regles : à ces convulſions ſuccéda une très-grande difficulté d'avaler, qu'on attribua à une paralyſie. Cet état dura treize ou quatorze ans ; & différens remedes, qu'on employa pour le combattre, ne parurent avoir aucun effet. En 1765 elle eut une attaque d'hémiplégie, ſuivie, au bout de quelques heures, de convulſions qui la diſſiperent ; ces convulſions attaquerent la partie paralyſée. Depuis ce tems, il ne ſe paſſoit guere de mois qu'elle n'éprouvât une attaque ſemblable ; &, à chaque paroxyſme, la difficulté d'avaler paroiſſoit augmenter. En Janvier 1767, M. Backer lui conſeilla la fleur de *cardamine*, à la doſe d'un demi-gros, deux fois le jour. Depuis cette époque juſqu'au mois d'Août, tems où ce Médecin lut ſon Mémoire, elle n'avoit eu qu'une ſeule attaque : ſa ſanté paroiſſoit s'être raffermie ; ſon appétit étoit beaucoup meilleur. En général, M. Backer a obſervé que l'eſtomac s'accommodoit très-bien de ce remede, & qu'il paroiſſoit favoriſer la digeſtion.

La derniere perſonne ſur laquelle il l'avoit eſſayé, étoit une femme qui, depuis pluſieurs années, étoit affectée de violentes convulſions dans les extrêmités inférieures. La fleur de cardamine la ſoulagea ſenſiblement; mais la maladie étoit trop grave pour céder à aucun remede: une fievre emporta cette malheureuſe. A l'ouverture de ſon cadavre on trouva la ſubſtance médullaire du cerveau, du cervelet, & la moëlle épiniere beaucoup plus fermes & plus denſes que dans l'état naturel: les nerfs parurent même avoir perdu de leur volume; & cette diminution étoit très-ſenſible dans les nerfs optiques.

Le Recueil eſt terminé par quelques queſtions du Docteur Héberden ſur certaines opinions qui paroiſſent avoir été adoptées par le plus grand nombre des Praticiens, relativement à l'effet de certains remedes, ou à quelques phénomenes de diverſes maladies. Nous ne les rapportons pas ici, parce que nous eſpérons que quelqu'un ſe chargera de nous donner cet excellent Recueil dans notre langue.



SUITE DU MÉMOIRE

Contenant quelques Réflexions ſur l'Uſage des Vomitifs dans le Traitement des Maladies aiguës ; par M. BALME, *D. M. M. & Médecin au Puy en-Vélay.*

SECONDE PARTIE.

Il y a eu des Médecins, comme il en eſt encore, qui, ſoit par la crainte que leur ont inſpiré les *vomitifs*, ſoit par une ſorte d'indifférence où ils ont été pour l'uſage de ce remede, ſe ſont déterminés à ſubſtituer à l'uſage des *vomitifs* celui des *purgatifs*, qui leur a paru devoir mieux remplir les indications auxquelles ils vouloient ſatisfaire: ils ont eſpéré que les *purgatifs* feroient d'autant plus avantageuſement ſubſtitués aux *vomitifs*, que l'effet qu'on obtiendroit des premiers ſe multiplieroit, premiérement, par l'excrétion de la ſaburre des premieres voies; ſecondement, s'il y avoit apparence de *turgeſcence*, l'*humeur crue* ſeroit évacuée; troiſiémement, on ſuivroit à-peu-près les intentions de la nature, en appellant les humeurs vers un couloir dont elle ſe ſert après la *coction;* quatriémement, l'action des *purgatifs* étant moins violente que celle des

vomitifs, on feroit à l'abri de toutes les craintes que ce remede infpire..... &c. Quelque naturelles que paroiffent ces objections, il nous fera facile d'en démontrer le peu de fondement & la fauffeté ; ce qui ne peut fe faire qu'en montrant les dangers qui en réfultent.

Il eft conftant que les *purgatifs* n'évacuent que très-difficilement, & à la longue, les matieres contenues dans l'eftomac, même dans les inteftins : peut-être même encore cette évacuation n'eft-elle dûe qu'au feul travail de la nature. On a commencé à s'appercevoir que la plupart des minoratifs doux, que nous employons, ne purgent que par indigeftion ; d'où il réfulte toujours une continuation gratuite des fymptômes qui, comme nous avons déjà dit, ne font que fatiguer le malade, & aggraver le mal. Un proverbe fort commun, mais qui n'en eft pas moins vrai, eft que ces purgatifs ne font que *gliffer* & que l'évacuation qu'ils procurent ne fait qu'affoiblir le malade.

L'efpérance d'évacuer l'*humeur crue*, fur le foupçon de *turgefcence*, peut faire courir bien des dangers, & commettre des erreurs bien graves : la rareté de la *turgefcence*, annoncée par *Hippocrate*, doit nous tenir en garde contre des inductions auxquelles nous pourrions nous fier trop légerement : par les fuites d'une telle conduite, on a vu

ſurvenir des cours de ventre qui, en épuiſant le malade, le mettoient à deux doigts de ſa perte, dans le tems même deſtiné à ſon rétabliſſement : c'étoit un des ſymptômes que le Docteur *Glaſſ* redoutoit le plus, & que l'expérience lui avoit appris être occaſionné par la négligence d'avoir donné un *vomitif*, dans le commencement de la maladie.

Le même inconvénient aura lieu, dans la confiance d'aider la nature, dans une excrétion qu'elle ſollicite le plus ſouvent pour la terminaiſon de la maladie, parce que l'action, qui doit être générale, ſuivant les vues de la nature, pour le travail de la *coction*, ſe trouve alors déterminée par le *purgatif* à ſe porter vers un couloir qui ne doit être ouvert que quand l'*effort général* aura ceſſé ; ce qui n'arrive qu'à la fin de la maladie. C'eſt ſouvent de cet uſage inconſidéré des *purgatifs*, qu'on voit ſurvenir cette *tenſion* ou ce météoriſme du bas-ventre, avec raiſon ſi redouté, qui, tant qu'on ne trouvera pas le moyen de détourner cette action fixée dans les entrailles, rendra toutes les applications de cataplaſmes, & de fomentations émollientes, abſolument inutiles, vaines : *nugæ* . . . . . . &c.

Bien plus encore. L'uſage des *purgatifs* eſt ſouvent dangereux, très-nuiſible même, dans le tems de certaines maladies, jugé le plus propre pour ordonner ces remedes avec

ſuccès, c'eſt-à-dire au déclin de la maladie. On a obſervé, dans divers tems & dans divers pays, beaucoup de fievres continues : j'en ai obſervé moi-même, ſoit dans les hôpitaux de Montpellier & de Paris, ſoit dans la ville même que j'habite, dont la terminaiſon, qu'on auroit préſumé devoir ſe faire par les excrétoires du bas-ventre, vu le caractere de la maladie qu'on envisageoit comme putride, s'accompliſſoit ou ſe manifeſtoit, au contraire, par une expectoration abondante d'une matiere bien *cuite*, & d'une conſiſtance égale à celle qui paroît à la fin des *pleuréſies*, ou des *fluxions de poitrine*. Combien de fois n'ai-je pas vu cette excrétion ſupprimée par les *purgatifs*, dans la vue de déterminer cette matiere à prendre une autre route, ſans doute, dans la crainte de quelque engorgement, ou de quelqu'autre affection d'un *organe* qu'on jugeoit trop foible pour la force ou l'abondance de cette excrétion? *Natura ſui juris eſt?* En effet, je l'ai vue revendiquer ſes droits, lutter, à pluſieurs repriſes, avec ſon adverſaire; l'emporter même ſur lui; mais je l'ai vue auſſi ſuccomber malheureuſement; & plus d'une fois.

Pour mieux faire ſentir la vérité de ce que nous diſons des ſuites de l'action des *purgatifs*, arrêtons-nous à une conſidération particuliere qui nous fera voir l'incon-

vénient de plus près. » Le visage, pendant
» l'opération du purgatif, *nous dit M. Ro-*
» *bert*, est éteint; il est pâle, jaune : il pa-
» roît moins plein qu'à l'ordinaire; & sou-
» vent il ne se rétablit dans son premier état
» que plusieurs jours après la purgation.
» N'est-il pas évident que le purgatif attire
» l'action de différentes parties aux en-
» trailles, avant même qu'il soit survenu
» aucune évacuation? Le corps se trouve
» anéanti, les jambes sont chancelantes, la
» voix est bégayante : cet état de foiblesse
» cesse, pour l'ordinaire, quand il a produit
» son effet; ce n'est donc pas la déperdition
» de substance qui rend foible, c'est une iné-
» galité dans la distribution des forces; les
» parties extérieures en sont dépourvues.... «
Mais M. *Robert* ne considere encore ici que les effets de ces remedes dans un état fort proche de celui de santé; mais ces effets sont bien plus marqués dans l'état de maladie : c'est dans ce cas que l'on voit principalement toute excrétion quelconque annullée par l'augmentation de celle des entrailles; ce sont des faits que l'observation & l'expérience journaliere établissent, de façon à s'opposer à toute affirmation contraire.

Je n'entrerai pas dans un plus long détail sur l'usage des *purgatifs*; matiere fort intéressante pourtant, & qu'on pourroit peut-être encore regarder comme neuve, malgré

tout ce qui a été écrit ſur ce ſujet : je me contente de montrer les fauſſes prétentions que l'on auroit, en voulant ſubſtituer à l'uſage des *émétiques* celui des *purgatifs* ; je laiſſe à d'autres plus éclairés & plus exercés que moi, le ſoin de traiter cette matiere délicate avec toute la clarté & l'étendue qu'elle exige. Je me contenterai de remarquer que, graces à la révolution déjà aſſez bien commencée dans l'art, dont nous a parlé M. *Robert*, ceux même dont l'étude ni les connoiſſances ne ſont point portées directement ou indirectement au traitement des maladies, ſavent déjà aſſez bien qu'il ne faut *purger* qu'à la fin d'une maladie aiguë : on pourroit même dire que cet axiôme commence à devenir auſſi commun que celui qui a régné pendant ſi long-tems, & qui faiſoit *purger*, dès le commencement de la maladie juſqu'à ſa terminaiſon, ſorte de pratique dont les partiſans étoient nommés par *Gédéon Harvée*, *Medici ſtercorarii*.

Les inconvéniens & les dangers que nous avons trouvés dans l'uſage des *purgatifs*, ne ſe rencontrent point dans celui des *vomitifs* : par ces derniers remedes, donnés principalement dans le commencement de la maladie, on obtient ſûrement, & avec efficacité, l'expulſion de ces matieres contenues dans les premieres voies, dont la dépravation nous donne de ſi juſtes

craintes. L'action de ce remede eſt prompte, & ſur-tout de fort peu de durée, dans le tems qui précede le vomiſſement : bientôt l'irritation, ou l'*effort* fixé dans l'eſtomac, va devenir *général*; il s'annonce, comme on ſait, par un flux de ſalive abondant, qu'accompagne une ſorte de mouvement convulſif de la mâchoire & de la levre inférieure, tantôt par une ſorte de bégaiement : quelques larmes s'échappent involontairement; la chaleur ſe répand dans toutes les parties; la peau s'humecte; le pouls, de petit & concentré qu'il a été pendant quelques inſtans, devient fort dilaté, plein, vif; les efforts ſe ſuccedent les uns aux autres; le *vomiſſement* paroît enfin; toutes les parties de la machine ſont en *action*; il n'en eſt aucune qui ne prenne part à ce grand travail..... &c.

L'uſage des *vomitifs* ne s'oppoſe point aux vues ou aux intentions de la nature; mais ils l'aident, la favoriſent, en ſe prêtant, pour ainſi dire, à tous ſes mouvemens. Nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit pour cela, qu'on a pu obſerver ſouvent que ce remede a fait éprouver au malade une évacuation, plus ou moins conſidérable, *par haut* & *par bas*, ſans que l'on dût attribuer à une doſe trop forte une action double, qu'on n'avoit pas intention de procurer, & qui n'étonnoit ou

ne faiſoit craindre que ceux qui, peu accoutumés à voir de pareils effets, bornent l'action des médicamens à celle qu'on leur attribue ordinairement ; c'eſt ce qui a détetminé beaucoup de Praticiens à joindre au *vomitif* quelque *purgatif* à fort petite doſe, pour faciliter à la nature le moyen d'obtenir les deux effets, & pour qu'elle ne trouve plus enſuite aucun obſtacle au travail qu'elle médite. Qu'on ne croie pas que l'action de l'*émitique* eſt diminuée par l'addition du *purgatif ;* point du tout : elle a lieu avec toute l'énergie que l'on peut eſpérer ; & il arrive encore ſouvent que, malgré le *purgatif*, il n'y a que l'*évacuation d'en-haut*, *ſursùm*, qui ait lieu.

De ce que la nature ſollicite rarement des *vomiſſemens critiques*, on ne doit point conclure contre l'uſage des remedes qui ſollicitent cette excrétion. Si on concluoit ainſi des *hémorrhagies critiques*, je doute ſi on feroit la *millieme* partie des *ſaignées* qui ſe pratiquent chez nous : d'ailleurs la comparaiſon, que l'on pourroit faire du *vomiſſement critique* avec celui que l'art ſollicite, eſt auſſi nulle que celle qu'on feroit des matieres évacuées par ces deux moyens : le même fait a lieu, en ſens contraire, dans l'uſage des *purgatifs*. Malgré que la nature termine ſouvent ſes *mouvemens critiques* par la même évacuation que ces remedes

ſollicitent, il n'en eſt pas moins vrai & moins conſtant qu'ils ſont dangereux & nuiſibles, avant le tems preſcrit par la nature: il réſulte donc que la différence d'action des *vomitifs* d'avec les *purgatifs*, eſt auſſi vraie & auſſi inconteſtable dans leurs uſages, comme elle l'eſt dans leurs effets. (a)

Il eſt vrai qu'une ſorte d'état d'abattement & de foibleſſe ſuccede à l'action vive & impétueuſe du *vomitif*; mais ce n'eſt pas un état de langueur & d'inanition, comme après l'effet du *purgatif*, puiſque le jeu fort & vigoureux des vaiſſeaux annonce le contraire: on auroit même quelque droit d'avancer que l'état du malade qui ſuit cette évacuation, a beaucoup de rapport avec celui qui ſuccede à une *criſe*. L'illuſtre Auteur des *Recherches ſur le Pouls* m'a paru être le premier frappé de cette vraiſemblance: nous devons à ce Praticien illuſtre la connoiſſance d'une vérité pratique ſur l'action de ce remede qui avoit échappé à

(a) Nous avons lieu d'être ſurpris de voir M. *de Haën* confondre l'uſage des *vomitifs* avec celui des *purgatifs*, de façon à ſe ſervir, pour autoriſer ſon opinion contre les *vomitifs*, des paſſages qu'il peut tirer d'*Hippocrate*, oppoſés à l'emploi des *purgatifs*. Il eſt encore bien plus étonnant que M. *de Haën* n'ait vu, dans l'action des *vomitifs*, que la *vertu évacuante*, *ſurùm*; celle, en un mot, qui eſt vue de tout le monde....

tous les obſervateurs & aux plus grands partiſans de l'*émétique* ; voici ce qu'il nous en dit : » L'action de l'émétique ſur le pouls & » ſur l'état de la maladie eſt quelquefois fort » ſingulier, & très-remarquable : il ſuſpend, » pour ainſi dire, tous les ſymptômes de la » maladie & ſa marche : elle paroît termi» née, & elle n'eſt que calmée & aſſou» pie..... Il ſemble que cette ſuſpenſion » de ſymptôme, occaſionnée par l'émé» tique, faſſe, dans la marche de la ma» ladie, un tems particulier, qui ne doit » pas entrer dans le compte de ſes jours ; » c'eſt ce qui mérite beaucoup l'attention » des obſervateurs...... « Remarque bien eſſentielle, ſans doute, & bien lumineuſe ; elle nous prémunit contre toute ſurpriſe ; elle nous fixe ſur un objet juſqu'à préſent indéterminé ; elle établit encore mieux la différence de l'action du *vomitif* d'avec celle du *purgatif* ; & , malgré qu'elle donne des bornes à nos eſpérances, elle augmente notre confiance pour un remede dont elle nous fait ſi bien connoître la vertu, & apprécier les effets.....

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on redoutera l'iſſue d'une maladie, ſi, dans le commencement, on a négligé l'*émétique*, malgré la préſence des indications les plus marquées pour l'uſage de ce remede : il n'eſt que trop vrai qu'on a ſouvent occaſion de voir les

ſuites funeſtes d'une pareille conduite. Cependant nos eſpérances ne ſont pas déchues : l'obſervation nous apprend que quelquefois, dans le plus haut période de la maladie, on emploie un *émétique* avec ſuccès; c'eſt ce qu'on voit arriver dans le cours de pluſieurs *fievres continues*, déjà très-avancées. L'*aſſoupiſſement*, ou la *proſtration des forces*, nous annoncent le danger où eſt la nature de ſuccomber. Un *émétique* eſt le meilleur remede qu'on puiſſe alors ordonner, pour opérer l'heureux changement qu'on déſire, & qu'on obtient en effet. Mais, quoique les cas dont nous venons de parler, paruſſent nous autoriſer à retarder ou à négliger l'uſage des *vomitifs*, ils n'en montrent pas moins la néceſſité, dans le commencement de la maladie, pour prévenir tous les événemens fâcheux qui ne feroient que la ſuite d'une coupable ſécurité à laquelle il ne ſeroit, ſans doute, pas toujours poſſible de remédier.

Mais, dira-t-on, en concluant de tout ce que nous rapportons de l'uſage des *vomitifs*, il réſulteroit que les indications, pour preſcrire ce remede, auroient ſouvent lieu, & qu'on trouveroit peu de maladies où il ne pût être employé avec fruit; c'eſt auſſi ce que l'obſervation nous apprend & nous autoriſe à ſoutenir. Combien de fois ce remede, donné en l'abſence des indications

communes de celles, en un mot, auxquelles les adverſaires de l'*émétique* ne peuvent & n'oſent ſe refuſer, quoiqu'avec peine, mais donné ſeulement d'après des ſignes que le *vrai Praticien* ſait découvrir & connoître lui ſeul; combien de fois, dis-je, ce remede n'a-t-il pas produit alors de ces effets qui n'étonnoient que ceux qui étoient habitués à voir reſtreindre l'uſage de ce remede aux cas particuliers que les *Théoriciens* nous aſſignent, même en tremblant? C'étoit, ſans doute, ces occaſions qui faiſoient dire au fameux *Dumoulin*, après *ſoixante ans* d'une pratique très-étendue, qu'il s'étoit repenti rarement d'avoir donné l'*émétique*, mais bien ſouvent de ne l'avoir pas donné, arrêté, ſans doute, ſouvent par le cri public, ou par quelque reſte de ſentiment de l'*école*, auquel il reſtoit attaché.

Il nous reſte à examiner la derniere raiſon qui fait préférer l'emploi des *purgatifs*, ou de quelqu'autre remede moins énergique encore, à celui des *vomitifs*. C'eſt la crainte que ce remede inſpire, nous dit-on: ſon action eſt trop vive; les ſecouſſes qu'il occaſionne ont droit d'effrayer le malade & les aſſiſtans, & peuvent avoir les ſuites les plus funeſtes. Trop de contre-indications ſe préſentent: *les perſonnes délicates & foibles, les enfans, ceux qui ont le genre nerveux trop mobile, & facile par*

conſéquent à être irrité & agacé trop vivement ; ceux qui ont, ou qu'on préſume avoir, *la poitrine affectée*, *l'eſtomac dérangé ; les femmes enceintes ſur-tout* ... &c. tout cela forme, ſuivant le ſentiment commun, des contre-indications réelles, auxquelles on ne peut rien oppoſer ; & tout Médecin qui, dans de pareilles circonſtances, s'aviſeroit d'ordonner ou de propoſer un *émétique*, fût-ce dans un cas de néceſſité abſolue, eſt un homme qui retire juſtement la confiance que l'on pourroit avoir en lui : une foule d'exemples, que chacun ſait par tradition, lui ſont oppoſés, & cela, avec tous les ſoins & tout l'apprêt que peuvent apporter des gens ignorans & prévenus.

Ce que je viens de dire n'eſt que trop vrai ; &, ſi le Médecin ne ſacrifioit ſouvent ſon intérêt particulier au bien du malade, tant d'heureuſes cures, dont les ſuccès ne ſont dûs qu'à l'uſage hardi, mais bien entendu de ce remede, ne nous démontreroient pas, chaque jour, l'injuſtice de ces déclamations, & la fauſſeté des preuves que l'on allégue contre les *vomitifs*. Je n'entrerai point ici dans un détail qui nous meneroit trop loin : il ſuffira de mettre en doute au moins les aſſertions que l'on a données contre l'uſage de ce remede, dans les cas dont nous venons de parler.

Nous ajouterons ſeulement qu'une obſer-

vation conſtante nous apprend que l'on ſollicite, avec beaucoup plus de difficulté & de danger, le *vomiſſement* chez une perſonne d'une conſtitution robuſte & forte ; chez le payſan, par exemple, que chez ceux qui ſont toujouts, pour ainſi dire, dans un état de convaleſcence ou de maladie, tels que la plupart des habitans des villes, ou mieux encore les perſonnes que nous avons indiquées plus haut. Pour ce qui eſt des *enfans*, par exemple, outre les obſervations des différens Auteurs qui ont trouvé peu de remedes, dans leurs maladies, plus convenables & mieux appliqués que le *vomitif*, l'uſage général, ſuivi & autoriſé, qu'en font à *Montpellier*, je ne dis pas ſeulement les Médecins, mais même les bonnes-femmes, les nourrices, &c. démontrent, d'une façon bien claire & bien convaincante, que ce remede n'eſt point contre-indiqué, non-ſeulement dans les *maladies des enfans*, quelle que ſoit encore la foibleſſe & la délicateſſe de leurs corps, mais encore chez les perſonnes qui ſeroient bien fâchées qu'on ne les crût pas toujours valétudinaires, & aux idées deſquelles on ſe voit obligé d'applaudir par condeſcendance (*a*).

(*a*) Je ferai encore ici une remarque. Il eſt ſingulier de voir, dans la plupart des ouvrages qui traitent des *maladies des enfans*, une longue ſuite de formules plus ou moins compoſées, pour ſatisfaire

Mais nous insisterons davantage sur l'examen de l'opinion de ceux qui regardent les *vomitifs* comme contre-indiqués, en général, dans la grossesse ; opinion peut-être la plus insoutenable & la plus dénuée de fondement que l'on puisse former, après celle, sans doute, d'avoir adopté sans crainte, & avec une confiance aveugle, *la saignée & les purgatifs*, non-seulement dans les

aux indications différentes qui peuvent se présenter, comme si les enfans prenoient avec facilité les remedes qu'on leur donne. J'ai vu des enfans refuser tout, jusqu'à l'eau même, dans un moment de fievre violente ; & qu'on aille ensuite leur faire prendre ces *poudres*, ces *bols*, ces *potions*, & tout *cet atirail d'Apothicairerie* que nous avons soin d'étaler dans une ordonnance. Les tristes meres n'ont pas tout le tort de nous reprocher notre sécurité : à leur place, nous en verrions mieux, sans doute, l'inutilité ; & je suis très-fort dans l'opinion que la grande violence, que l'on fait à ces petites créatures, leur est plus préjudiciable que le remede qu'on les force de prendre ne peut leur être utile ; aussi regardé-je les *vomitifs* comme le seul remede qui leur convient ; d'abord parce que c'est lui qui est le mieux appliqué à la cause la plus fréquente de leurs maladies ; & ensuite parce que c'est le plus aisé à leur faire prendre : de plus, par une distribution de doses, on peut s'en servir encore, s'il est nécessaire, comme *purgatif*, tous ces effets pouvant d'ailleurs s'obtenir avec facilité, puisqu'on masque fort bien le goût que ce remede peut donner à l'eau, avec un peu de syrop ou de sucre...... &c.

maladies des femmes grosses, mais même dans leur état de santé.

En vain le pere de la médecine nous a dit que, *si on ouvre la veine à une femme enceinte, on la fera avorter ;* en vain nous a-t-il dit encore que, *si la femme grosse vient à éprouver une évacuation considérable par les selles, elle court grand risque de perdre son fruit* .... en vain tous les disciples de ce fidele interprete de la nature se sont empressés de justifier les observations de leur *maître* : tout cela ne fait plus de sensation sur nous ; tout est oublié ou ignoré ; ou même peut-être méprisé. En effet, combien est grande la différence de notre conduite avec la sienne ? C'est sur la *saignée* & les *purgatifs* que nous fondons les succès du traitement des maladies des femmes grosses ; c'est de l'usage répété de ces deux remedes que nous espérons le plus souvent la révolution heureuse de la grossesse.

C'est à présent qu'il me semble entendre les objections des partisans de cette derniere méthode ; mille & mille observations sont citées en preuve de son efficacité : il n'est personne, selon eux, qui n'en soit ou ne doive en être convaincu ; c'est ici le triomphe de tous ceux qui se mêlent de l'art de guérir, ou qui anticipent sur le droit de ceux qui sont destinés à le pratiquer. Quelques Médecins cependant se sont élevés

contre l'ufage de la faignée & de la purgation dans les groffeffes ; (je parle de ces deux remedes comme des prétendues *régles prophylactiques :*) ils ont cherché à détruire ou à diminuer un préjugé qu'ils reconnoiffoient trop dangereux ; mais il paroît qu'ils ont travaillé inutilement : fans doute que le tems propre à cette révolution n'eft pas encore arrivé.

Vainement nous joindrions-nous, fans doute, aux adverfaires de la *faignée* & de la *purgation* chez les femmes enceintes ; les réflexions & les preuves que nous pourrions ajouter à celles que l'on a déjà données feroient en pure perte.

Mais les adverfaires fe multiplieroient bien davantage, fi on venoit à propofer l'ufage des *vomitifs* dans les *maladies des femmes groffes* ; (j'entends dans ces maladies auxquelles, fans le cas de groffeffe, on ne différeroit pas d'appliquer ce remede.) Ce feroit peut-être bien peu encore qu'une telle opinion ne fût regardée que comme le réfultat de la témérité la plus aveugle & la plus extravagante ; & , quoiqu'heureux & ferme dans votre fentiment, en réfiftant au torrent, vous veniez à obtenir des fuccès que vous êtes en droit d'attendre par l'application bien faite de ce remede, ne comptez pas, pour cela, fur des partifans ou des approbateurs : il ne peut s'en

trouver aucun pour vous : bien plus encore, la confiance publique ne ſera jamais pour un homme qui ne ſera regardé que comme un heureux téméraire.

Je vais rapporter cependant une obſervation bien intéreſſante en faveur des *vomitifs*, dont je n'ai garde de revendiquer le ſuccès, puiſque j'avoue de bonne foi qu'il n'eût, ſans doute, pas eu lieu, ſi le hazard, & une honte mal placée, n'y avoit contribué preſqu'en entier. Les réflexions que j'ajouterai à celles que peut fournir à chacun cette obſervation, inſpireront peut-être un peu de défiance des *aſſertions gratuites* que l'on oppoſe à l'uſage des *vomitifs* dans les maladies des femmes groſſes ; je dis *gratuites*, & avec raiſon, parce qu'il nous manque des expériences qui conſtatent bien réellement le danger de ces remedes dans ces cas-là ; ce qui nous fait avancer que tout ce qu'on en a dit juſqu'à préſent n'eſt fondé que ſur des inductions purement *théoriques*, ou ſur des faits iſolés, qui doivent auſſi peu faire des regles générales, que celles que l'on pourroit retirer de l'obſervation ſuivante.

Dans le ſéjour que je fis à Montpellier, après avoir achevé mes études, je fus appellé un jour, avec précipitation, pour la maîtreſſe de mon auberge, jeune femme enceinte de ſept à huit mois, à laquelle

j'avois conseillé quelques petits remedes dans le commencement de sa grossesse, qui étoit la premiere : je la trouvai dans un état assez violent, qui duroit depuis deux ou trois heures. Elle se sentoit presque suffoquée ; le visage pâle & défait ; les yeux abattus, ou comme éteints ; beaucoup d'agitation & d'angoisses ; des envies fréquentes de vomir, mais suivies de nul effet ; le pouls petit, vif & serré ; la peau couverte d'une sueur abondante, & les extrêmités froides ; balbutiant toujours quelques mots qu'on ne pouvoit comprendre, quoiqu'elle répondît parfaitement bien à toutes les interrogations qu'on lui faisoit.

Après avoir cherché la raison d'un événement aussi subit, & qui me faisoit si fort craindre, je découvris avec beaucoup de peine, & non sans quelque ruse, qu'elle venoit de manger une quantité énorme de poires, pour satisfaire à une envie qui la pressoit beaucoup depuis quelque tems. Tous les symptômes avoient suivi de fort près cet excès d'alimens ; & elle n'avoit aucune raison de les attribuer à une autre cause.

Après m'être assuré qu'elle ne ressentoit aucune douleur ni dans le bas-ventre, ni à la région des reins, & qu'elle n'avoit surtout aucun des signes qui peuvent faire craindre un avortement prochain, j'avoue que

je m'arrêtai d'abord aux doutes que m'avoit ſuggérés un *illuſtre Profeſſeur*, ſur l'excluſion abſolue que l'on donnoit aux *vomitifs* dans les cas de groſſeſſe ; & la cauſe de tous les ſymptômes m'étant auſſi connue qu'elle l'étoit, je ne voyois aucune oppoſition ni aucun inconvénient à m'écarter de la route ordinaire. La *ſaignée* & les *purgatifs* ne pouvoient y avoir lieu : on avoit auſſi peu d'effet à attendre des *lavemens*. Cependant les *ſtomachiques* & les *cordiaux* me fixerent, comme les ſeuls remedes deſquels on pouvoit attendre quelques ſuccès, ſur-tout d'après les recommandations qu'on en a faites dans des cas approchans de celui-ci ; auſſi la malade en prit, ſous différentes formes, dans l'eſpace de trois ou quatre heures, mais ſans qu'on en appercût le moindre effet. Je voulus employer les moyens mécaniques dont on ſe ſert quelquefois pour exciter le vomiſſement ; mais ils ne produiſirent que des efforts ſans effet : les cardialgies, ou les ſerremens d'eſtomac, qu'elle éprouvoit, auſſi ſans effet, par la boiſſon de l'eau tiéde, me firent encore abandonner cet autre moyen.

Enfin, après avoir renouvellé encore mes informations, & fait de nouvelles réflexions ſur ſon état, je me déterminai à lui faire prendre le tartre émétique, à la doſe de trois grains, diſſous & diſtribué en trois

petits verres d'eau commune. A la troisieme prise, l'évacuation, ou le vomissement parut avec toute l'abondance des matieres qu'on avoit lieu d'attendre : j'aidai ou je favorisai l'action du remede, qui se passa, sans aucnn trouble bien considérable, par une prise d'eau tiede après l'effet de chaque effort.

Je restai auprès de la malade tout le tems de l'action du vomitif: les symptômes disparurent presqu'en entier ; il ne resta qu'un petit sentiment pénible de lassitude & de chaleur incommode. Pour lui procurer un calme parfait, je lui fis prendre une légere potion anodine ; & elle s'endormit ensuite paisiblement. Je m'informai, de grand matin, du bon état, sur lequel, comme on peut le présumer, je n'étois pas sans inquiétude. En apprenant qu'elle avoit passé très-bien le reste de la nuit, je m'applaudis de ma hardiesse ; & il me tardoit d'en voir par moi-même les succès.

Mais, à ma visite, je fus bien plus surpris, lorsque cette femme, après m'avoir assuré de son bon état, & m'avoir remercié, me fit l'aveu de la honte qu'elle avoit eue à me confesser que, dès qu'elle se sentit affectée ou *prise*, après avoir mangé *ses poires*, il lui étoit survenu une perte rouge, assez considérable, qui avoit duré jusqu'à son sommeil, disoit-elle; car, s'étant éveillée,

peu

peu près ma ſortie, elle n'avoit plus rien ſenti, ni vu aucune trace; que cette perte d'ailleurs n'avoit été accompagnée d'aucune douleur, ni aux reins ni aux lombes; qu'elle ſe trouvoit parfaitement bien, & qu'elle comptoit ſe lever dans peu, pour reprendre ſes exercices; ce que je lui défendis, & ce qu'elle fit malgré moi, ſans qu'il en ſoit ſurvenu aucun accident, comme dans le reſte de la groſſeſſe, qui ſe termina le plus heureuſement du monde.

Qu'on juge à préſent de ma ſurpriſe à la nouvelle de cette *perte*, qui accompagnoit tous les ſymptômes de cette indigeſtion, & qu'une honte des plus déplacées m'avoit cachée avec ſoin; combien je frémis de la démarche que je croyois ſi aſſurée, en donnant le *vomitif*, & qui auroit pu avoir les ſuites les plus déſagréables pour moi, ſi l'effet du remede n'avoit été ſuivi de plus de ſuccès que perſonne n'oſeroit en attendre, même ſoupçonner! Le ſouvenir me retrace encore vivement les craintes du danger que j'ai couru. En vain, ſi ce ſuccès étonnant n'avoit pas eu lieu, & que quelque malheur fût arrivé, aurois-je réclamé l'ignorance de cette *perte de ſang*. Il eſt très-sûr qu'on n'auroit eu aucun égard pour moi, toujours accuſé ſur deux principaux points; le premier, de ma hardieſſe à ordonner, *jeune Médecin*, un remede déſapprouvé, & exclus de

tous ; le ſecond, de ma négligence prétendue à m'inſtruire des contre-indications qui pouvoient ſe trouver (*a*).

On peut bien ſe convaincre par ce que nous venons de dire, que je ne cherche point à autoriſer, moins encore à introduire l'ignorance & la témérité. A Dieu ne plaiſe que mes prétentions aient jamais pour but d'applaudir à deux vices ſi notables & ſi funeſtes à notre art! Tout le fruit que je cherche à retirer d'une telle obſervation, eſt de faire douter au moins de ces aſſertions générales & gratuites ſur les mauvais effets des *vomitifs* chez les femmes groſſes, & nous faire ſoupçonner conſéquemment, qu'il peut ſe trouver des cas ou des occaſions dans leurs maladies, où ces remedes peuvent être employés avec fruit (*b*).

(*a*) Quand même cette femme, ainſi qu'on l'a obſervé chez bien d'autres, eût conſervé dans le cours de ſa groſſeſſe, quelques *périodes* encore de ſes *regles*, je doute bien fort qu'aucun Médecin, quelque hardi qu'il fût, eût été aſſez entreprenant pour ordonner l'*émétique* en pareil cas: eût-il bien reconnu encore la différence de l'évacuation *périodique* d'avec celle qui annonce un avortement prochain.

(*b*) On ſait bien que la crainte de donner les *vomitifs* dans les *maladies des nouvelles accouchées*, a été à-peu près la même pendant long-tems, & qu'elle a bien encore lieu chez pluſieurs. Cependant on a ſu s'en ſouſtraire. Quelques *Maîtres de l'art* ont découvert, dans cette crainte,

J'ajouterai encore une réflexion ; & ce ſera par elle que je finirai ce Mémoire. On obſerve, chaque jour, combien le *vomiſſement*, ſollicité par la nature, chez une femme groſſe, peut être utile & fréquent, ſans qu'il en réſulte le plus petit inconvénient. Chacun n'a-t-il pas été à même de voir quelques femmes enceintes éprouver, dans tout le cours de la groſſeſſe, des *vomiſſemens*, ſur-tout après les repas, non-

l'empire du préjugé ; ils ont cédé à l'impulſion de leur génie ; & les plus heureux effets ont couronné leur hardieſſe. La circonſpection doit être pourtant bien grande dans l'uſage de ce remede, qui, loin d'être alors général, doit être réduit à des cas particuliers. Le commencement des *fievres putrides*, qui arrivent aux *accouchées*, me paroît être un de ceux où l'*émétique* eſt le mieux appliqué. Les autres cas méritent plus d'attention & de lumieres peut-être : comme lorſqu'on emploie ce remede, pour réveiller les forces de la nature, qui ne peut ſolliciter aucune évacuation, ou ouvrir aucun couloir, pour la terminaiſon d'une *fievre laiteuſe*..... &c. Ce ſont ces cas, ou autres ſemblables, qui ont fait regarder à de grands Praticiens le *vomitif* comme le meilleur des *emménagogues*, ou le plus puiſſant *ſudorifique*, ſuivant l'évacuation qui réſultoit de ſon action ſalutaire... cas de pratique très-grave ſans doute, & qui ne peut être bien vu & ſaiſi avec fruit, que par les *Maîtres de l'art*, ſeuls appréciateurs des ſyſtêmes ou des préjugés qui veulent régner avec trop d'empire.

ſeulement ſans qu'aucun accident en fût la ſuite, mais même avec un tel fruit, que, le *vomiſſement* venant à ceſſer par une cauſe quelconque, l'appétit, la couleur, la fraîcheur, les forces, le bon état de ſanté, en un mot, diſparoiſſoient pour faire place aux dégoûts, aux nauſées, aux laſſitudes, à la pâleur, à la foibleſſe, &c..... au lieu qu'on auroit peut-être bien de la peine à me donner des exemples auſſi fréquens de femmes groſſes qui, ayant gardé le cours de ventre, ou une *diarrhée*, pendant un tems un peu conſidérable, n'aient pas vu déchoir leur état de ſanté, ou même n'aient perdu leur *fruit* tôt ou tard, & avant tems.

Mais, pourroit-on dire, le *vomiſſement*, qui eſt ſi utile à la femme groſſe, eſt une évacuation dont la nature ſeule s'acquitte, & qu'il en feroit autrement ſi l'art vouloit l'imiter. Sans doute que, ſi l'art ſe propoſoit de le faire auſſi fréquemment, je crois bien qu'il ne le feroit pas impunément, & ſans un danger réel, peut-être inévitable... Mais c'eſt dans un cas particulier, dans une occaſion néceſſaire, qu'on réclame l'uſage du *vomitif*. Aura-t-on tort d'aider quelquefois la nature, qui s'explique avec ſuccès ſi ſouvent par cette voie?.... Soutiendra-t-on que les *purgatifs*, ou l'évacuation par les ſelles, ſont, je ne dis pas plus, mais auſſi favorables? Tout s'oppoſe

à cette prétention, & l'obſervation de nos maîtres, & le raiſonnement. Combien d'*avortemens*, je ne crains pas de le dire, & j'oſe le ſoutenir, n'ont-ils pas été la ſuite ou l'effet d'un *purgatif*, qui porte toujours le nom de *remede de précaution*, ou de *médecine fort douce*, & qu'on n'a garde d'accuſer comme la cauſe unique d'un événement ſi peu attendu? Vainement s'efforcera-t-on d'en trouver d'autres raiſons, & de l'attribuer à des accidens, qui, s'ils ſont arrivés, n'y ont ſouvent aucune part: un eſprit moins prévenu, & plus attentif, les trouvera facilement dans l'uſage affecté & condamnable des purgatifs que l'on vient de prodiguer à la femme groſſe (*a*).

Ce ſont des abus, ce me ſemble, contre leſquels on ne ſauroit s'élever avec trop de force..... Je me croirois trop heureux ſi mes réflexions pouvoient être agréées des gens de l'art. Mais je le ſerai aſſez, ne duſſent-elles ſervir qu'à leur faire rappeller des oppoſitions formées depuis long-tems,

(*a* La différence des *purgatifs* des anciens, d'avec ceux que nous avons, qui ſont, à la vérité, bien plus doux, ne nous autoriſe point dans l'emploi fréquent que nous en faiſons: leur action, pour être plus douce, en eſt plus longue, & n'en eſt pas moins effective; c'eſt une de ces pitoyables raiſons qu'alleguent ſans ceſſe les *Apologiſtes des purgatifs*, pour appuyer l'uſage immodéré & inconſéquent qu'ils en font.....

& avec tant de raiſon, renouvellées même de nos jours, contre des préjugés ſi dangereux, & ſi bien affermis, qu'ils ont toute l'apparence, & malheureuſement toute la vigueur des dogmes les plus sûrs, & les mieux fondés..... On nous dit avec vérité, que le ſiecle où nous vivons eſt celui de la philoſophie, & du doute rationnel: que ne nous ſervons-nous, pour les progrès de notre art & pour le bonheur de l'humanité, de ces deux grands moyens, dont nous voyons toutes les autres ſciences tirer un parti ſi avantageux, & qui les font marcher, comme on dit, à pas de géant, vers le point de perfection, dont on nous reproche d'être ſi éloignés!....

MÉMOIRE

Contre une prétendue Luxation de la Cuiſſe, adreſſé à M. ROUX, Docteur en Médecine, & Auteur du Journal; par M. LEYMAR DE LA COMBE, Chirurgien au village de Bailly, dans le parc de Verſailles.

Permettez, je vous prie, Monſieur, que je me diſculpe, par la voie du Journal, des imputations que M. Coulom, Médecin de Verſailles, & M. Desforges, Curé de

Bailly, viennent de me faire dans leurs Lettres, que vous avez bien voulu insérer dans le Journal de Décembre 1768, au sujet d'une luxation de la cuisse. Ces MM. m'y reprochent de m'être inscrit en faux contre un fait notoire & évident, contre cette luxation que M. Gauthier, Chirurgien à Versailles, prétend avoir réduite au village de Bailly, lieu de mon établissement, dont il a donné la description dans le Journal d'Octobre 1767, pag. 380. Faites-moi, s'il vous plaît, la grace, Monsieur, de comparer l'Ecrit de M. Gauthier, les Lettres de MM. Coulom & Desforges, à ce que je vais vous exposer; & jugez ensuite, avec les Maîtres de l'art, notre contestation.

Au mois de Juin 1767, la demoiselle Berthau ressent, à la suite d'une chute, des douleurs vives dans l'articulation de la cuisse, avec difficulé de remuer la partie: cet état l'inquiéte. On m'envoie chercher: je ne reconnois, à ces symptômes, qu'une forte contusion à l'articulation, parce que les signes caractéristiques d'une luxation manquent absolument. Je me contente d'appliquer, matin & soir, sur l'articulation des topiques résolutifs: ils n'empêchent pas les douleurs de continuer. Je crois devoir attribuer leur continuation à un rhumatisme dont la malade avoit été affectée quelque tems

avant la chute, ce dont M. Coulom ne disconvient pas dans un endroit de sa Lettre. Je pense que ces douleurs peuvent avoir été rappellées par les accidens de la chute, & compliquer l'état de la malade. Quinze jours se passent : la malade n'est point soulagée. M. notre Curé, qui raisonne de médecine & de chirurgie comme tous les Curés de la campagne, la voit souvent. Ne m'honorant point de sa confiance, il présume que je ne connois rien à la maladie : il croit, d'après les réponses de la malade, *plus que d'après les miennes*, que la cuisse est luxée. Il fait venir de Versailles M. Gauthier, à qui il fait part de son avis ; M. Gauthier compare les deux extrêmités : la blessée se trouve plus courte, dit-il, de quatre travers de doigt. On opine : je soutiens que la cuisse n'est pas luxée ; je me fonde sur ce que la douleur & la difficulté de remuer le membre ne sont pas des signes assez positifs pour décider la réalité d'un déplacement. Le raccourcissement du membre ne me paroît pas un signe plus concluant : souvent il peut dépendre de la mauvaise direction qu'a, dans son lit, une malade dont la complexion grasse & pesante empêche de la placer commodément ; il peut encore avoir pour cause la rétraction automatique & involontaire que l'on remarque toujours dans un membre blessé & douloureux, &

qui semble soulager le malade qui y donne son assentiment : d'ailleurs ce raccourcissement, à la suite d'une chute, sur le haut de la cuisse, est un signe commun à la fracture du col du *fémur*, & à la luxation de cet os. Cependant, sur des signes aussi foibles, M. Gauthier conclut que la cuisse est luxée en dedans, sans déterminer le lieu où la tête de l'os s'est placée : il fait faire quelques mouvemens au membre, en excluant l'extension & la contre-extension ; il dit que c'est ainsi que M. *Dupouy* réduit les cuisses luxées. Il assure aux spectateurs que celle-ci est réduite : la malade reste encore quelque tems au lit ; elle marche ensuite avec des béquilles, qu'elle n'a pas quittées depuis dix-huit mois que son accident est arrivé. Je fais part de mes doutes sur cette maladie & sur sa cure à quelques Chirurgiens, mes confreres : ils s'en entretiennent ; & M. notre Curé publie, dans le Journal de Médecine, *que mon témoignage ne doit pas être d'une sûre garantie.*

Pour vous mettre, Monsieur, ainsi que les Maîtres de l'art, à qui j'appelle du jugement de mon Curé, en état de faire droit sur la contestation qui me sépare de lui & des deux Praticiens dénommés ci-dessus, je crois ne pouvoir mieux faire que d'analyser l'observation de M. Gauthier, & faire quelques remarques sur plusieurs points des

Lettre de MM. Coulom & Desforges, insérées dans le Journal de Décembre, toutes ces pieces étant sous vos yeux & sous ceux des Praticiens éclairés qui lisent le Journal de Médecine.

I. M. Gauthier expose, dans son observation, *que mademoiselle Bertau, encore grasse, & âgée de soixante-seize ans, avoit, en dedans de la cuisse, une luxation si considérable, que cette cuisse étoit plus courte de quatre travers de doigt*; & M. Desforges suppose que je suis convenu de ce raccourcissement. Si cette luxation considérable s'est trouvée en dedans, elle a dû être en haut; car, si elle eût été en bas, la tête de l'os s'étant logée dans le trou ovalaire, l'extrêmité eût été plus longue que celle du côté opposé; mais elle s'est trouvée plus courte, dit M. Gauthier; donc la luxation étoit en haut. Ceux qui ont lu, sur les luxations de la cuisse, *Lavauguyon*, *Petit*, *Duverney*, *Col-de-Villars*, ou son continuateur, M. *Simon*, &c. & qui ont consulté l'expérience, savent, 1° que, dans la luxation de la cuisse en dedans & en haut, luxation qui se fait très-difficilement par des raisons anatomiques, connues des Chirurgiens instruits, la tête de l'os se pose sur le pubis, au-dessus de la cavité cotyloïde, & y cause une tumeur dont M. Gauthier ne parle point. 2° L'extrêmité plus courte, dans

ce cas, ne peut l'être de quatre travers de doigt, parce que le raccourciſſement n'étant qu'en raiſon de l'éloignemeut de la tête de l'os de la cavité, il n'arrive jamais, dans la luxation en dedans & en haut, que la tête de l'os s'éloigne de quatre doigts de la cavité d'où elle eſt ſortie : auſſi *Lavauguyon* a-t-il remarqué, que dans cette luxation, les jambes ſont preſqu'égales (*a*). 3° Que le genou & le pied ſont toujours tournés en dehors, & même plus en dehors, ſelon M. *Duverney*, que dans la luxation en dedans & en bas, malgré ce qu'établit M. Coulom, que le pied, dans celle dont il s'agit, étoit tourné en dedans (*b*). Tous ces ſignes, & pluſieurs autres qui conſtatent la certitude de cette luxation, & qui frappent tout Praticien éclairé, ont échappé à la ſagacité de M. Gauthier: il n'a parlé d'aucuns dans ſon Obſervation. Il n'auroit pu les omettre, s'il les eût obſervés ; il ne les a omis que parce qu'ils n'exiſtoient pas : la luxation, qu'ils devoient faire connoître, n'exiſtoit donc pas non plus.

II. Non-ſeulement M. Gauthier n'établit aucuns ſignes par leſquels il auroit dû reconnoître la luxation en queſtion, il ne dit même pas un mot de la douleur & de la

(*a*) Traité des Opérations de Chirurgie, pag. 816.

(*b*) Pag. 544 du Journal de Décembre.

difficulté de remuer le membre, qui sont les seuls qui l'ont pourtant fait prononcer sur son existence. M. Desforges le fait pour lui ; il commente, en cet endroit de sa Lettre, l'Observation de M. Gauthier. » *Je vis la* » *malade*, dit-il (*a*), *dès le lendemain de* » *sa chute ; je la trouvai couchée sur le dos,* » *souffrant des douleurs considérables, &* » *ne pouvant faire aucun mouvement de sa* » *jambe & de sa cuisse : je l'interrogeai ; &* » *je soupçonnai, par ses réponses, plus sûre-* » *ment que par celles du Chirurgien, qu'il y* » *avoit déboitement ou luxation.* « Le soupçon de M. Desforges se change en réalité, à l'arrivée de M. Gauthier, qui ne décide la luxation qu'à l'aide de ces signes, & du raccourcissement du membre, & qui ne procede à la réduction qu'en conséquence. Mais des douleurs considérables dans une articulation après la chute d'une femme replette, après un choc dont la violence a dû être, en raison de la masse, multipliée par la vîtesse, & la difficulté de remuer la partie, qui a dû en être une suite nécessaire, ont-elles jamais été regardées comme les signes décisifs d'aucune luxation? Ne sait-on pas qu'une contusion un peu forte dans une articulation excite, indépendamment d'une luxation, des douleurs vives & durables?

(*a*) Pag. 554 du même Journal.

Ignore-t-on auſſi que la crainte d'augmenter ces douleurs empêche le malade de mouvoir la partie bleſſée? Que ces MM. conſultent ſeulement les rudimens de la chirurgie, ils y verront qu'on ne doit jamais établir la certitude d'un déplacement d'os, d'après des ſignes auſſi équivoques & auſſi peu concluans: les écoliers de chirurgie ne s'y tromperoient pas; ils ſavent, à n'en point douter, que ces ſymptômes, qui appartiennent également à la fracture, à la contuſion de l'article, au tiraillement & à la rupture de quelques portions de ligamens, ne peuvent jamais faire prononcer affirmativement ſur l'exiſtence d'une luxation, s'il n'y a des ſignes qui la démontrent d'une maniere péremptoire. Comment un Praticien, *verſé ſupérieurement dans ſon art*, a-t-il pu prendre le change dans un cas où l'abſence des ſignes caractériſtiques d'une luxation ne permettoient pas qu'on prononçât affirmativement? Comment ne s'eſt-il pas rappellé, dans le moment, ſes principes? Pourquoi s'eſt-il laiſſé ſéduire par des ſignes purement équivoques? C'eſt que les hommes peuvent ſe tromper.

III. M. Gauthier dit que le mal datoit de quinze jours, quand il a été appellé: M. Desforges en met dix-ſept, parce que tout eſt incertitude & contradictoire chez ces Meſſieurs. Mais une luxation telle que

celle qui fait le sujet de cette discussion, & qui auroit quinze on dix-sept jours de date, n'auroit-elle pas le tems de causer les plus grands accidens? Les Auteurs cités plus haut, conviennent que les troncs des vaisseaux cruraux, fortement comprimés par la tête de l'os déplacé, produisent toujours, & très-promptement, l'engorgement, le gonflement, l'engourdissement de toute l'extrêmité : enfin ils se réunissent tous à prononcer que la luxation de la cuisse en dedans & en haut (car il ne faut pas perdre de vue que celle dont il s'agit, selon l'exposé de M. Gauthier, étoit de cette espece) a toujours passé pour la plus fâcheuse de toutes.

M. Gauthier ne décrit pourtant aucun de ces accidens; il n'en cite pas même l'apparition : il garde un profond silence sur des objets qui devoient rendre la luxation très-compliquée. S'il les eût réellement reconnus, les eût-il passés sous silence? Se fût-il borné à dire que cette luxation étoit considérable? Et qu'est-ce qu'une luxation considérable?

IV. Je ne parle point du procédé dont M. Gauthier s'est servi pour réduire la prétendue luxation dont je parle : il ne pouvoit, sans doute, mieux faire que de suivre la *route tracée par M. Dupouy*; mais, quoique cette méthode soit, à tous égards,

moins laborieuſe que l'ancienne, j'ai peine à croire qu'en s'en ſervant on puiſſe réduire d'une maniere ſubite, comme M. Gauthier dit l'avoir fait (*a*), des luxations de cette importance ; auſſi cette prétendue facilité, qui ne ſe trouve pas même entre les mains des plus habiles Chirurgiens, eſt-elle une préſomption bien fondée de croire la réduction de la cuiſſe de la femme Bertau fort douteuſe.

V. Enfin cette prétendue luxation réduite ſelon la méthode de M. Dupouy, cette conformation parfaitement rendue, a permis des mouvemens de flexion, d'extenſion & de circonduction : la malade a marché ; la guériſon a paru abſolue. M. Portal s'eſt ſervi de l'obſervation dont elle fait le ſujet, comme d'un fait concluant contre les aſſertions de M. Aubrai, au ſujet des machines (*b*). D'après cela, qui ne croiroit pas la choſe véritable ? Cependant, par une bizarrerie ſinguliere, ce ſuccès ſi marqué, ce fait ſi avéré par pluſieurs perſonnes, ſe trouve formellement contredit par M. Desforges-lui-même, par un homme qui prend le plus grand intérêt à défendre contre mes doutes la cauſe de M. Gauthier ; c'eſt, en effet, ce qu'on lit à la fin de ſa Lettre : » *La réduction*, dit-il, *n'a été que momen-*

(*a*) Pag. 381 du Journal d'Octobre 1767.
(*b*) Journal de Janvier 1768, pag. 63.

» *tanée : l'os est aussi-tôt sorti de sa ca-*
» *vité.* « Où est donc cette guérison d'après laquelle la cuisse a fait des mouvemens avec la plus grande liberté ; cette guérison qui a permis à la malade de marcher, & de se promener dans un parc ? M. Gauthier n'auroit-il pas apperçu cette nouvelle luxation un moment après la réduction de la premiere ? N'en auroit-il pas parlé? Le Curé de ma paroisse se croiroit-il plus clair-voyant que cet opérateur ? Auroit-il aussi bien jugé ce déplacement secondaire, qu'il avoit fait le premier ? Je ne dois pas le présumer, d'après l'aveu qu'il fait *de n'avoir pas les yeux si fins* : néanmoins, comme il faut rendre raison de tout, M. Desforges allegue que ce nouveau phénomene n'a eu lieu que parce que la réduction a été faite trop tard ; mais un retard de quinze jours ne suffit pas pour rendre la réduction impossible. Le gonflement de la tête de l'os, & le rétrécissement de la cavité, qu'il assure n'avoir permis qu'une réduction imparfaite, ne peuvent faire, en si peu de tems, une difficulté aussi insurmontable : on a vu des luxations plus anciennes se réduire parfaitement ; &, si le fait rapporté par M. Gauthier, à la page 379 de son Observation, où l'os de la cuisse, luxé depuis très-long-tems, rentra subitement dans sa cavité, comme une bille dans un bilboquet, au moment que le ma-

lade montoit en carroſſe, n'avoit l'air d'une fable & d'un conte fait à plaiſir, il donneroit la preuve la plus complete de la poſſibilité d'une réduction de luxation après un tems conſidérable.

D'après ce que je viens d'expoſer, vous pouvez, Monſieur, ainſi que les Maîtres de l'art, juger ſi c'eſt ſans fondement que j'ai douté de l'exiſtence de la luxation & de la réduction que M. Gauthier a prétendu en avoir faite, & ſi c'eſt avec fondemenr que mon Curé me préſente, par la voie du Journal de Médecine, comme un homme qui ne ſe connoît point aux maladies des os.

MÉMOIRE

Sur le Défaut d'Anus; par M. AUBRAI, Maître en Chirurgie à Caen.

Si le nombre, l'exactitude & la ſévérité des examens qu'exigent les loix pour la réception de nos aſpirans, doivent raſſurer le citoyen ſur la capacité des ſujets qu'on admet à ſa confiance, il eſt à regretter, pour l'honneur & le progrès de la chirurgie, qu'on interdiſe au public, & aux éleves entr'autres, l'entrée de ces aſſemblées probatoires. Quel ſurcroît d'émulation l'œil du public ne produiroit-il pas chez les aſpirans, les éle-

ves, les maîtres même? Il eſt intéreſſant, ſans doute, que la ſphere des ſecours chirurgicaux s'élargiſſe, & qu'elle s'épure de toute pratique inutile, cruelle ou dangereuſe; mais que deviendroient les avantages, s'ils ſe bornoient au petit nombre de têtes privilégiées, qui peuvent s'élever par elles-mêmes, ou par le choix éclairé de leurs lectures, à ce point déſiré? On ne devroit donc négliger aucun moyen de propager les lumieres, dans les grandes villes ſur-tout où le Roi n'a point encore daigné exciter, par ſes ſecours bienfaiſans, le zele & l'émulation des Démonſtrateurs. C'eſt à la diſcuſſion éclairée que le conflit des ſentimens fait naître, en ces occaſions, que je ſuis redevable de mes premieres réflexions ſur l'objet de ce Mémoire.

L'excrétion du *meconium* eſt, de toutes les fonctions naturelles, la premiere dont le beſoin ſe fait ſentir aux enfans nouveaux nés, & celle dont la ſuſpenſion les menace le plus éminemment: auſſi les Auteurs en Chirurgie ont-ils détaillé ſcrupuleuſement les ſymptômes qui caractériſent la rétention de cet excrément, & fait un précepte même de viſiter exactement toutes les ouvertures naturelles de l'enfant, ſur-tout celle du rectum, avant de le livrer à la nourrice. On peut réduire à cinq les différens genres d'obſtacles qui s'oppoſent à cette évacua-

tion. 1° Ce peut être une membrane ; & ce cas est si fréquent, le diagnostic si clair, l'indication si précise, le *modus faciendi* enfin, si bien décrit dans tous les Auteurs, qu'on ne voit rien à ajouter à ce qu'ils en ont dit : il est pourtant essentiel d'observer que cette membrane ne naît pas toujours de la circonférence externe de la marge de l'anus, mais que quelquefois elle se détache, plus ou moins haut, des parois internes du rectum (*a*).

2° La peau, qui, pour l'ordinaire, se termine à la marge de l'anus, peut se prolonger sur cette ouverture, & la couvrir entiérement (*b*) : son épaisseur peut être augmentée par quelques couches du tissu cellulaire, très-abondant, comme l'on sait, dans cette région ; delà vient que le diagnostic, qui résulte de l'état du périnée, ne sauroit toujours être absolument le même, & que l'empâtement, la mollesse, le soulévement de cette région par l'effort interne des excrémens contre les barrieres qui les retiennent, doivent être relatifs à l'épaisseur

(*a*) Sam. Védélius, *Misc. Cur.* déc. iij, ann. 2.
Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, tom. ij, *in* 12.

(*b*) Boneti *Paraleipomena ad lib. iij*, *sect.* 14.
Saviard, observ. 3.
Heister, Inst. chir. tom. ij, pag. 1103, *in*-4°, Amst.

des parties interposées. Le lieu où doit être l'anus est désigné par un léger enfoncement, une sorte de cicatrice, un froncement plus ou moins sensible ; quelquefois on n'en voit aucune trace : tel étoit le sujet dont parle Bonet (*a*). Quoique le pronostic de ce vice soit, en quelques circonstances, bien plus fâcheux que celui du précédent, on ne doit cependant point désespérer du succès, vu les guérisons étonnantes, consignées dans les Fastes de la chirurgie. Saviard, Praticien éclairé, & d'un témoignage non suspect, assure (obs. citée) avoir plongé le bistouri près de trois travers de doigt, avec plein succès pour l'instant & pour les suites. Quant à l'opération qu'exige ce vice de conformation, un Chirurgien, pour peu qu'il fût instruit, suppléeroit aisément au précepte ; mais l'on peut consulter, si l'on veut, les Auteurs que nous venons de citer, sur-tout les *Inst.* d'Heister ; &, pour le lieu précis de l'anus, quand il n'est indiqué par aucun signe extérieur, le Mémoire de M. Petit, déjà cité.

3° Quelquefois l'anus n'est pas tout-à-fait clos ; mais son diametre est tellement rétréci, que les excrémens ne sortent que par gouttes, ou en filant ; & l'enfant succombe bientôt aux accidens qu'entraînent

(a) *Loco citato.*

l'accumulation des matieres, & les efforts qu'il fait pour s'en débarrasser. Noonhuisen, au rapport d'Heister, après avoir, dans un cas de cette espece, fait une incision avec le bistouri, dilata la plaie avec des ciseaux, *forfice*: les excrémens sortirent en abondance; & l'enfant fut guéri à l'ordinaire. Scultet rapporte (*a*) un fait semblable. Ce procédé n'a pourtant pas toujours réussi; voyez Manget (*b*): peut-être, (car les Auteurs n'en disent mot, & oublient, comme il arrive souvent, l'essentiel de l'observation;) peut-être, dis-je, la différence du succès ne vient-elle que du plus ou moins de longueur de l'étrécissement. Quoi qu'il en soit, ne vaudroit-il pas mieux user avec circonspection des dilatans végétaux, comme on l'a fait heureusement pour quelques fistules pansées trop négligemment, en débridant légérement, s'il étoit nécessaire, le contour externe de l'orifice rétréci.

4° On a vu l'extrêmité du rectum, au lieu de flotter, pour ainsi dire, & de se perdre dans les graisses du bassin, s'aboucher avec la vessie (*c*) ou le vagin (*d*); on

(a) *In Armam.* Observ. 71.
(b) *Biblioth. chir. de Ano imp.* Observ. 3.
(c) Fabricius Hild. *Observ.* 75, *Cent. j.*
(d) Heister, *Inst. chir.* pag. 1106.

l'a vu même percer l'os *sacrum* (a). Quoiqu'il résulte beaucoup d'inconvéniens & de dangers de cette conformation vicieuse, aucun Auteur, que je sache, n'a proposé d'opération pour y remédier.

5° Enfin le rectum peut manquer en tout ou en partie : son extrêmité s'égare, pour ainsi dire, dans le tissu cellulaire du petit bassin : l'on ne voit aucune trace d'anus, si ce n'est quelquefois un bourrelet, un durillon, une espece de cicatrice ; les sphincters, que ne pénetre point le rectum, abandonnés à eux-mêmes, se contractent ; &, se touchant immédiatement dans tous les points correspondans de leurs parois, ils représentent sous le doigt une espece de *corde tendineuse*. Le périnée n'est point soulevé ; il semble plutôt s'enfoncer vers le bassin, *introtractum*, dit Heister : enfin l'on ne sent point, en le touchant, cette mollesse, cette espece de fluctuation qui, dans le cas d'obturation membraneuse seulement, dirige & assure le fer du Chirurgien. Heureusement, pour le bien de l'humanité & l'honneur de la chirurgie, ce vice est des plus rares : Paré, Dionis, & bien d'autres, quoique très-employés de leur tems, n'en parlent point.

(*a*) M. *de la Faie*, Principes de Chirurgie.

On a peine à concevoir comment les Auteurs, qui ont parlé de ce vice de conformation, ont pu tant varier, & se contredire même sur le pronostic & les indications qu'il suggere. Nous ne citerons, pour abréger, que MM. Petit & Heister : j'estime trop M. Petit, & je sens trop sa supériorité pour oser le critiquer : on me permettra pourtant de l'opposer à lui-même, & de rétorquer avec lui ses propres observations, moins pour lui en reprocher le non-succès, que pour l'en disculper, puisqu'il dépend des bornes de l'art, & non de la faute de l'artiste ; c'est ce qu'il avoit senti lui-même (*a*). » Les enfans qui n'ont aucune » marque d'anus, & en qui la nature a, » pour ainsi dire, oublié la partie du rectum » qui doit se former, se réchappent difficilement : je ne veux pas dire qu'ils meurent tous (*b*) ; mais *il est certain qu'on ne* » *peu réparer ce vice de conformation .....* » Pour peu qu'on réfléchisse sur l'état dans » lequel j'ai dit que se trouve l'endroit du » boyau qui doit former l'anus, on s'appercevra facilement de la difficulté, ou » plutôt de l'*impossibilité* qu'il y a d'établir » cette partie dans son état naturel.....

(*a*) Mémoires de l'Acad. royale de Chirurgie, tom. ij, pag. 245.

(*b*) J'ose l'assurer, moi, si on les opere.

» on ne peut remédier complettement au » vice dont il s'agit. « Qui ne feroit étonné de le voir, immédiatement après, conseiller de percer, d'incifer, &c ? Mais quel fruit peut-on retirer de ces manœuvres, s'il eft certain qu'on *ne peut réparer ce vice de conformation*, & *rétablir cette partie dans fon état naturel?* On voit affez que M. Petit n'a ofé donner l'effor à fon génie, & qu'il lutte lui-même contre fes affertions : auffi fait-il entrevoir, à la fin de fon Mémoire, qu'il auroit, avec Riolan, profcrit l'opération, fi Hilden, Manget & Saviard ne témoignoient l'avoir faite avec fuccès. Il faut que ce grand Chirurgien ait été trompé par le texte latin de Manget & de Hilden ; & nous avons vu, n. 2, que le cas dont parle Saviard, n'eft point de l'efpece dont il eft ici queftion. *Accerfitus* (a) *fum ad infantem mafculum, die quarto à nativitate, & offendi debilem, vomiturientem, cutis colorem ex viridi & flavo atrum ; anum claufum, &, loco ani, veftigium quoddam repræfentans, introtractum, tactui non vel parùm cedens, ex quibus circumftantiis, parùm fpei infantem confervandi in vitâ parentibus indicavi ; quia ex duritie veftigii fufpicabar inteftinum rectum deficere, ut, cùm*

(a) Heifter, *Ephem. Germ. Cent.* 4.

eum Celſ. Ruiſch. *Amſtel. obſervavi ; & propterea etiamſi ſectio inſtitueretur, tamen ad locum fœcum me pervenire non poſſe ; nam, in caſibus ſanabilibus, inteſtinum rectum cute & membranâ clauſum eſt. . . .* Quoi de plus poſitif ? & qui, après cela, s'attendroit à voir opérer M. Heiſter, puiſqu'il pronoſtiquoit ſi juſtement l'incurabilité de ce vice ? Ne valoit-il pas mieux, ſans expoſer la chirurgie au reproche mérité jadis par Archagatus, prononcer tout d'un coup *infantem fato ſuo relinquendum eſſe*, que de le livrer préliminairement à une opération cruelle dont il n'eſpéroit rien ? On voit par-là, quel fond on peut faire ſur les Auteurs qu'on allegue communément en faveur de l'opération pratiquée dans le cas dont il s'agit. Je ſais que quelques Praticiens éclairés n'héſitent point encore à la conſeiller ; tel eſt, entr'autres, M. de la Faye (*a*) : il eſt vrai qu'il ne dit point l'avoir tentée ; mais j'oſe croire que, s'il l'a fait, il n'a pas été plus heureux que ſes prédéceſſeurs, Qu'on n'appelle donc point *remede même incertain*, pour s'autoriſer de l'axiôme de Celſe, tant rebattu, une manœuvre toujours & néceſſairement meurtriere ; car, ſans parler de la difficulté re-

(*a*) Principes de Chirurgie.

connue de pénétrer dans la cavité de l'inteſtin, dont on ignore l'aboutiſſement, l'incontinence des excrémens, incontinence abſolue & incurable par l'impoſſibilité de pénétrer les ſphincters durillonnés, & de leur procurer un diametre ſuffiſant, & que d'ailleurs l'ouverture latérale des parois du rectum (voyez, dans le Mémoire de M. Petit, l'obſervation de M. Engerran) & l'infiltration des matieres ſtercorales dans l'étendue ſouvent de quelques pouces de tiſſu cellulaire diviſé, doivent entraîner des ſuites mortelles. Eh! quelle apparence d'ailleurs, abſtraction des faits, qu'une opération de cette conſéquence pût réuſſir ſur une machine frêle & délicate, qu'on oſe à peine expoſer à la plus légere inciſion, puiſqu'il eſt de précepte de la différer? Qu'on ne croie point d'ailleurs que le préjugé, ou l'intérêt de la cauſe que je défends, me faſſe exagérer les difficultés; j'en appelle à tous les obſervateurs: auſſi Littre, pénétré de l'impoſſibilité de réuſſir par la voie du périnée, avoit-il propoſé d'ouvrir à l'aîne un anus artificiel. En vain M. de Fontenelle, dans l'Eloge de cet Académicien, invite-t-il les Chirurgiens à tenter ce moyen: aucun, que je ſache n'a oſé l'en croire. Ce n'eſt pas, comme quelques-uns l'ont objecté, qu'il valût mieux laiſſer périr l'enfant, que

de le ſauver au prix d'une incommodité ſi dégoûtante: loin de nous un précepte auſſi cruel ! mais c'eſt qu'il eſt ſuſceptible d'autant d'inconvéniens & de dangers que le premier, ſans être même auſſi ſimple ni auſſi naturel.

Nous croyons donc pouvoir conclure avec Fabrice d'Aquapendente (*a*), Levret, &c. (*b*) que ce vice eſt abſolument inopérable, & qu'on doit le ranger avec le *ſpina bifida*, au traitement duquel tous les Chirurgiens ont unanimement renoncé, vu le non-ſuccès de leurs tentatives. Il eſt fâcheux, ſans doute, d'abandonner ces infortunés à une mort certaine, en reſſerrant, pour ainſi dire, les bornes de la chirurgie; mais il ſeroit cruel de les bourreler inutilement. On trouve, dans le Journal de Médecine, Janvier 1758, l'hiſtoire d'une fille née ſans anus, qui fut aſſez heureuſe pour échapper au fer chirurgical. La nature, qui

(*a*) » Il y a quelquefois des enfans qui naiſſent » ſans avoir le fondement percé; ce qui arrive en » deux façons ...., mais, en l'eſpace où il ne pa- » roiſſoit aucune trace d'anus, je n'y ai point mis » la main. « *Oper. chir.* pag. 756, *in*-8°, éd. de Lyon.

(*b*) Dans tous les différens degrés de vice de conformation du rectum, il n'y a que celui où l'inteſtin ſe continue juſqu'aux tégumens qui ſoit curable. *Art des Accouchemens*, Aphor. 1275.

l'avoit privée de la voie inférieure, ſut réparer ſa faute, en la débarraſſant, de tems en tems, par la ſupérieure, ou le vomiſſement des matieres fécales. Je ſais que ce cas eſt des plus extraordinaires; qu'il ſeroit ridicule de compter ſur un pareil, & qu'on a peine à concevoir comment cette fille a pu ſurvivre à cette foule de ſymptômes effrayans que peigent les Obſervateurs. Mais, je le demande aux partiſans de l'opération, s'il en eſt encore, que ſeroit-elle devenue, ſi on l'eût tentée? Cet argument eſt, je crois, ſans replique; car il eſt clair que les raiſonnemens les plus brillans ne pourroient infirmer cette nuée de faits qui tous atteſtent l'impoſſibilité du ſuccès.

La perfection de la chirurgie conſiſte moins à multiplier les opérations qu'à ſavoir s'en paſſer à propos; & » il vaut » mieux, dit Fabrice d'Aquapendente, en » parlant des cas déſeſpérés; il vaut mieux » laiſſer mourir les patiens, que de les » tuer. «



OBSERVATION

Sur l'Amputation d'une Cuisse pour une carie de trente-deux ans, & de la Rupture de l'Artere quarante jours après l'opération ; par M. BEAUSSIER, Maître en chirurgie, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Vendôme.

Le but de cette Observation n'est point d'entrer dans le détail d'une amputation de la cuisse : le manuel de cette cruelle opération, les raisons qui y déterminent, sont trop bien connues, pour qu'il soit nécessaire de multiplier les faits qui confirment une doctrine si bien établie ; les caries anciennes & profondes, & qui approchent des articulations, sont une des causes les plus pressantes qui exigent l'amputation : ces caries étant presque toujours la suite de gangrenes de dépôts considérables, & étant souvent entretenues par quelque vice interne, rendent le pronostic des amputations également fâcheux pour le malade & pour le Chirurgien. La longueur du traitement & de la suppuration jette, pour l'ordinaire, les malades dans le dépérissement & le marasme ; ce qui, joint à la répugnance natu-

relle à tout Chirurgien, lorſqu'il s'agit d'amputer, eſt ſouvent la cauſe qu'on les abandonne à leur malheureux ſort, plutôt que de tenter une opération auſſi douteuſe.

L'obſervation, que je donne dans la plus exacte vérité, doit ranimer le courage de mes Confreres, & apprendre à ne jamais déſeſpérer des reſſources de la nature : l'accident, dont cette opération a été ſuivie, m'a paru ſi rare & ſi ſingulier, qu'il m'a déterminé, encore plus que le ſuccès, à rendre le fait public.

Le nommé *Limoge*, Cuiſinier de M. le Marquis de la Cheſnaye, âgé de cinquante-ſept ans, né avec un tempérament foible & délicat, eſſuya, à l'âge de vingt-deux ans, une petite-vérole maligne & confluente, qui fut ſuivie d'un dépôt gangréneux à la partie ſupérieure moyenne externe de la jambe droite. Il ſe fit une perte de ſubſtance conſidérable, tant aux tégumens qu'aux muſcles; & les os reſterent à découvert, & altérés. Quelques années ſe ſont paſſées dans différens traitemens; & le malade marchoit & faiſoit ſes exercices ordinaires.

M. le Marquis de la Cheſnaye, ſi recommandable par ſon humanité, ennuyé de ne voir aucune diminution dans la maladie de ſon domeſtique, le fit conduire à Paris, où il a été traité, pendant un très-long-tems, tant par différens Maîtres de l'Art, qu'à

l'hôpital de la Charité. On eſt venu à bout de faire exfolier une partie de ces os ; mais jamais on n'a pu les recouvrir en entier ; & le malheureux Limoge revint au Château de Rougemont, à-peu-près dans le même état.

Trente ans ſe ſont écoulés ſans une augmentation bien ſenſible ; mais, depuis deux ans, la carie a fait un progrès ſi rapide, qu'elle a corrodé & vermoulu la ſubſtance entiere du tibia & du péroné ; de ſorte que cette jambe deſſéchée ne pouvoit plus rendre aucun ſervice au malade, & fléchiſſoit dans l'endroit de la carie.

Les douleurs continuelles & la fievre habituelle conſommoient le malade : la carie gagnoit le genou, & s'y étoit déjà fait cinq à ſix ouvertures.

Le malade, auſſi ennuyé de la vie & de ſes ſouffrances, qu'inquiet ſur l'avenir, s'imagina qu'en ſe faiſant faire l'amputation, ſon ſort ſeroit bientôt décidé.

Comme tous ceux qui l'avoient traité avoient toujours éloigné cette opération, la regardant moralement comme infructueuſe, M. le Marquis de la Cheſnaye me fit prier de l'aller voir, afin de décider ſi l'opération étoit poſſible. J'examinai avec attention l'état de cette jambe, & je vis clairement qu'elle ne tenoit plus qu'à quelques portions des tégumens & des muſcles jumeaux ; la

carie avoit attaqué les têtes des deux os. Je me fis rendre compte de tout ce qu'on avoit fait jusqu'à ce jour, & de la vie du malade ; après cela, je lui fis le pronostic de ce qui arriveroit, en lui laissant sa jambe, & de ce qui pouvoit & devoit lui arriver, en lui faisant l'amputation de la cuisse, opération qui devenoit cependant indispensable:

Satius est anceps experiri remedium, quàm nullum. CELSE.

L'alternative où devoit tomber sa jambe, & de languir avec un moignon ulcéré & carié, ou de mourir des suites presqu'inévitables d'une pareille opération, ne fit point balancer le malade: il souhaita l'opération; &, pour être plus à portée de mes soins, il me pria de le faire entrer à l'Hôtel-Dieu de Vendôme, en payant tout ce qui pourroit en coûter. Il y arriva le 15 Août 1768.

Dès le lendemain de son arrivée, je lui établis, avec la lancette, un cautere à l'autre jambe; je le fis ensuite saigner, purger, lui ordonnai un régime humectant & rafraîchissant, pour toute préparation, les forces n'en permettant pas d'autres.

Lorsque le cautere fut en pleine suppuration, je lui fis l'amputation de la cuisse le 29. Il la supporta avec toute la fermeté & le courage possible : ni la fievre ni autres accidens ne vinrent troubler la suppuration, qui s'établit parfaitement, dans les huit pre-

miers jours. Les chairs parurent vermeilles & ſolides ; la ligature tomba d'elle-même le quinzieme jour, & l'os ſe recouvrit promptement. Juſques-là tout promettoit un heureux ſuccès ; mais j'étois toujours en garde contre l'humeur que je ſoupçonnois dans le ſang : quarante jours enfin ſe paſſerent, & je parvins à cicatriſer la plaie aux trois quarts.

Je fus bien effrayé, au bout de ce tems, de voir l'extrêmité du moignon devenir dur & douloureux, la plaie molle, pâle & livide, & de voir ſurvenir un peu de fievre. Je ne doutai point que nous ne fuſſions menacés de quelque dépôt, ou même de gangrene au moignon, comme je l'ai vu arriver. Le malade n'avoit rien à ſe reprocher depuis l'opération ; il fut mis à la diete la plus rigoureuſe. J'appliquai les émolliens ſur le moignon, & panſai avec le digeſtif, pour attirer la ſuppuration qui paroiſſoit ſe ſupprimer.

Je ne m'attendois pas à l'accident qui ſe préparoit ; & je ne penſe pas que perſonne eût pu le prévoir. Deux heures après le panſement, le malade baigna dans ſon ſang, & ſeroit péri dans l'inſtant, ſi lui-même ne ſe fût fait appliquer, par les Sœurs de l'Hôtel-Dieu, le tourniquet qui lui avoit ſervi dans l'opération Un de mes Confreres y courut en mon abſence, & trouva que l'artere s'étoit rompue au-deſſus de la cicatrice de la ligature ; que cette éruption avoit

formé une cavité assez grande dans la plaie : il crut devoir tenter une ligature, & passa une aiguille dans le fond de cette plaie ; comprit ce qu'il put de chairs ; remplit le reste de charpie brute, & appliqua le bandage ordinaire.

J'arrivai trois heures après ; j'y courus. Je trouvai le malade froid, & presque sans pouls ; les yeux égarés & convulsifs : le sang ne paroissoit pas redonner. Je lui fis prendre quelques cordiaux, & le fis garder à vue, lui laissant le tourniquet mollement serré. Le lendemain, l'appareil commença à se lâcher : je le levai promptement, & voulus découvrir jusqu'à la source. Je trouvai la ligature sur la charpie, les chairs n'ayant pas eu assez de solidité pour la soutenir.

Quoique je sentisse bien qu'il n'y avoit pas beaucoup à espérer de la vie du malade, je crus qu'il ne falloit cependant pas l'abandonner, & qu'il n'y avoit d'autres ressources que dans les astringens & la compression. J'appliquai sur l'ouverture de l'artere un morceau d'agaric préparé ; je remplis la cavité de plusieurs bourdonnets couverts du même astringent en poudre, plusieurs compresses graduées, une compression légere sur le trajet de l'artere ; & le tout soutenu du bandage ordinaire : &, pour la plus grande sûreté, je laissai le tourniquet lâche, à la verité.

Je n'eus, dans le moment, d'autres choses en vue que l'hémorragie, & fus obligé

d'abandonner à la nature le mauvais état de la plaie, qui fut plus heureux que je ne l'aurois imaginé.

Je ne puis attibuer la rupture de l'artere, qui n'avoit pas donné une ſeule goutte de ſang depuis la ligature, qu'à l'altération & au changement de la plaie. Tout le moignon, ſans doute, avoit éprouvé le même ſort ; & les tuniques de l'artere, déjà affoiblies par la longue ſuppuration de cette extrêmité, n'avoient pas eu aſſez de force pour réſiſter aux ſecouſſes réitérées du ſang, dont les mouvemens étoient devenus plus précipités & plus gênés par l'engorgement inflammatoire du moignon.

L'hémorragie a ceſſé dès ce moment ; la compreſſion, que je fus forcé de faire ſur cette plaie, n'y cauſa aucun déſordre. Je n'ai levé l'appareil que quelques jours après ; & j'ai obſervé, à chaque panſement, les mêmes précautions, pendant quinze jours.

Lorſque j'ai cru l'artere ſuffiſamment ſolide, j'ai diminué peu-à-peu la compreſſion ſur le moignon, continuant ſeulement celle du trajet de l'artere ; & j'ai travaillé à la régénération des chairs, pour remplir la cavité, que la compreſſion avoit encore augmentée, &, dans l'eſpace d'un mois, j'ai ramené la plaie dans l'état où elle étoit avant cet accident. J'ai purgé fréquemment : la plaie a été enfin cicatriſée avec les remedes

ordinaires ; & le malade eſt ſorti de l'Hôtel-Dieu, parfaitement guéri, les derniers jours de Novembre.

Je lui ai conſeillé d'entretenir ſoigneuſement le cautere, que je regarde comme indiſpenſable dans ces circonſtances. Pour en prouver la néceſſité, j'ajouterai ici, en deux mots, un exemple bien ſenſible.

Dans le même tems, je fus obligé de faire, au même Hôtel-Dieu, l'amputation de la jambe à un malheureux Berger, âgé de vingt-deux ans, qui, depuis l'âge de cinq ans, portoit deux ulceres conſidérables à la jambe gauche, partie moyenne inférieure. La mauvaiſe diſpoſition du ſujet, & la mal-propreté, attirerent ſur ces ulceres la gangrene, qui dégénéra en un ſphacele affreux, qui couvrit bientôt le reſte de cette extrêmité, dans laquelle il n'y avoit aucune apparence de ſenſibilité. Je fus forcé de faire l'amputation de cette jambe : le malade guérit parfaitement, & ſans aucun accident. Sur la fin de la guériſon, je voulus lui établir un cautere à l'autre jambe : jamais il ne voulut y conſentir. Lorſque la cicatrice a été entiérement faite, il s'eſt répandu ſur toute l'habitude de ſon corps des puſtules purulentes, qui n'ont cédé à aucuns purgatifs ni aux fondans & autres remedes. J'ai même appris depuis, qu'il perdoit les yeux par une ophthalmie des plus rebelles ; ce qu'il auroit ſûrement évité par un cautere.

RÉPONSE

A la Question proposée par M. RENARD, *D. M. à la Fere, Journal de Décembre 1768, pag. 551; par M.* LABORDE *Médecin au Mas d'Agénois.*

On ne sauroit proposer une question de pratique avec plus de clarté & de laconisme que le fait M. Renard : il faudroit le copier, pour présenter un extrait du cas dont il s'agit. Comme le lecteur ne peut que gagner à y être renvoyé, je me contente de coucher ici les observations suivantes.

1° La demoiselle dont il s'agit, foible & délicate, se baigne, comme elle étoit accoutumée, tous les ans ; mais, quelques mois après, ses regles se dérangent ; son ventre s'éleve & durcit. Le Médecin conseille fort à propos la saignée du bras ; on s'y refuse : tout cependant concourt à devoir faire remplir cette indication ; ce qui le prouve, c'est que tous les symptômes empirent peu après, & que la fievre se met de la partie. L'engorgement organique du bas-ventre, la tension & la fievre qui l'accompagnent, tout cela auroit-il été occasionné par les bains du printems, qui auroient jetté la fibre, déjà foible & délicate, dans un état d'inertie encore plus grande, d'où lui seroit

venue cette grande facilité à se prêter, au-delà de son ton, à l'abord des liqueurs, &, en conséquence, à y produire des dispositions phlogistiques, & des stases inflammatoires ? C'est ce qui paroît vraisemblable, pour peu qu'on réfléchisse que les veines du pied gonflent dans l'eau ; que, sortant du bain, on se sent saisi d'une douce chaleur ; que la circulation semble se ranimer dans le corps ; qu'on transpire davantage ; effets tous dépendans d'une liberté plus grande & plus aisée du cours des liqueurs animales. Mais, sans aller chercher une cause éloignée, reste que les symptômes qu'éprouvoit la malade ne devoient indiquer autre chose qu'une pléthore particuliere dans le bas-ventre; effet nécessaire de la pléthore sanguine générale ; d'où on ne peut se dispenser de conclure que la saignée prompte du bras, qu'ordonnoit le Médecin, étoit le secours le plus puissant que l'art pût suggérer dans ce cas, & le plus propre à prévenir les funestes effets qui résultent ordinairement de la stagnation des liqueurs, trop long-tems continuée.

2° Qu'arrive-t-il, en effet, à la malade, pour avoir retardé, deux mois ou environ, à se laisser saigner une fois seulement ? L'engorgement inflammatoire augmente ; le sang est couenneux ; il s'arrête peu-à-peu dans tous les capillaires ; il produit sourdement une disposition phlogistique dans tous les

organes du bas-ventre ; delà le vomiſſement continuel par la ſenſibilité augmentée dans la tunique nerveuſe de l'eſtomac ; delà la rétention des lavemens par l'érétiſme du canal inteſtinal, provenant de la même cauſe ; delà enfin la ſuppreſſion des urines par la criſpation des tuyaux ſécrétoires des reins, tous effets qu'auroit peut-être prévenus le traitement anti-phlogiſtique, pratiqué à propos.

3° Enfin, & c'eſt le pire des dangers où peut jetter le trop long croupiſſement des liqueurs, le ſang & la lymphe, après avoir long-tems ſéjourné dans leurs vaiſſeaux, contractent de l'acrimonie, ſe diſſolvent : leurs principes conſtitutifs ſe déſuniſſent ; ils agiſſent avec des ſels alkaleſcens contre des ſolides réduits à l'atonie par une dilatation longue & forcée, les briſent, les déchirent, les corrodent, & s'épanchent enfin dans les différentes cavités du corps ; voilà l'hydropiſie, maladie cruelle, &, malheureuſement pour ceux qui en ſont attaqués, preſque toujours l'opprobre de la médecine. Les évacuans & les apéritifs les mieux choiſis ſont employés avec ſuccès, ce ſemble, dans notre malade ; mais il eſt bien court, ce ſuccès, & ne s'étend guere au-delà de la durée de l'action des ſuſdits médicamens : tout s'irrite encore de nouveau, au point qu'il faut en venir à la ponction ; triſte reſſource, mais qui pourtant en eſt une. On évacue une pro-

digieuſe quantité d'eaux gluantes : les purgatifs, les diurétiques ne mordent plus ſur des ſolides épuiſés. D'habiles Praticiens ne peuvent plus inſpirer de confiance à la malade : elle eſt réduite aux poudres d'Ailhaud; c'eſt ſon refuge : c'eſt ſa derniere reſſource. Qu'elle eſt à plaindre !

Pour répondre donc à la queſtion, *Si la ſaignée, qui a été faite dans les circonſtances décrites ci-deſſus, peut avoir occaſionné tous les accidens qu'a eſſuyés la malade, & particuliérement l'hydropiſie aſcite*; je n'héſite pas de conclure que, bien loin qu'on doive imaginer que la ſaignée ait produit tous ces differens accidens, il y a au contraire, lieu de préſumer que ce ſecours ſeul auroit peut-être été en état de les prévenir tous, même l'hydropiſie aſcite, en faiſant reprendre aux liqueurs leur libre circulation; mais qu'il devoit être employé promptement, & autant de fois que l'auroit exige la continuation des ſymptômes, qui indiquoient la néceſſité de procurer, avant tout, une réſolution ſalutaire; ce qui eſt la premiere terminaiſon à laquelle l'art, à l'imitation de la nature, doit toujours tâcher de parvenir.

Hinc intelligitur, quœnam ſit in omni morbo inflammatorio, interno, externo, illa ſemper quœrenda reſolutio. BOERH. Aphor. 401.

Observations Météorologiques. Juillet 1769.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*					
	A 6 h. du matin.	*A 2 h. & d. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin.*		*A midi.*		*Le soir.*	
				pouc.	*lig.*	*pouc.*	*lig.*	*pouc.*	*lig.*
1	10¼	15¼	12	28	3½	28	3½	28	3¾
2	12	17¼	14½	28	3¾	28	3½	28	3½
3	12¾	17½	13¾	28	4	28	4	28	4
4	13	20	16¾	28	4	28	3¾	28	3½
5	14¼	23	18¼	28	3¾	28	3¾	28	3½
6	15½	23½	18	28	3½	28	3	28	2½
7	15¾	24½	17¼	28	2½	28	2	28	1
8	15	24⅛	16½	28	1¼	28	1	28	¾
9	15	17¾	13½	28	¾	28	1	28	2
10	12	16½	13¼	28	3	28	3	28	3
11	10½	17½	15	28	3	28	3	28	3
12	14½	20	16½	28	3	28	3	28	3
13	14	21½	17½	28	3	28	3	28	3
14	15½	22	16¾	28	3	28	3	28	3
15	15	23¼	19	28	3	28	2	28	1¼
16	17¼	23½	18¾	28	¾	28	¼	28	¼
17	17¾	21⅓	17½	28	¼	28	¼	28	
18	15	19	15½	28	¼	28	¼	28	1
19	14½	19¼	15¾	28	1¼	28	1½	28	2
20	13	20	16	28	2	28	1½	28	1¼
21	14	18¼	14½	28	1	28	¼	28	¾
22	13¾	15	13	28	¼	28	¼	28	¾
23	13	19½	14½	28	¾	28	½	28	1½
24	13½	20	15½	28	1½	28	2	24	2½
25	13	20	15¼	28	3	28	2½	28	3
26	13¼	19½	15	28	3	28	3¼	28	3¼
27	12¾	19½	15½	28	3	28	1½	28	1¼
28	14½	18¼	16	28	1	28	½	28	¼
29	13½	17	14	28	¼	28	¼	28	¼
30	14¾	17½	14	28	¼	28	¾	28	1
31	12¼	17¼	15	28	¾	28	½	8	1¼

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N-N-O. couv.	N-N-O. nuag.	Beau.
2	N-O. nuages.	N-O. nuages.	Nuages.
3	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
4	N. beau.	E. nuages.	Beau.
5	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
6	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
7	N-E. beau.	O-N.O. n.g.t.	Couvert.
8	O. couvert.	O. nuages.	Couvert.
9	O. nuages.	N-O. n. ton.	Couvert.
10	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
11	N. beau.	N. beau.	Beau.
12	N. beau.	N. beau.	Beau.
13	N. beau.	N-O. beau.	Beau.
14	N-O. beau.	N-O. nuages.	Beau.
15	N. beau.	N. nuages.	Nuages.
16	E-N-E. couv.	S. nuages.	Nuages.
17	S-S-O. couv.	S-S O. nuag.	Beau.
18	S-S-O. beau.	S-O. nuages.	Beau.
19	S-O. nuages.	N-O. nuages.	Beau.
20	N-O. beau.	N-O. nuages.	Beau.
21	N-N-O. nuag.	N-N-O. nuag.	Couvert.
22	N-N-O. pluie.	N-N-O. pluie.	Pluie.
23	N-N-O. couv.	N-N-O. n. t. p.	Beau.
24	N-O. couvert.	N-O. nuages.	Beau.
25	N-O. nuages.	N-O. nuages.	Beau.
26	N-N-O. couvert.	N-N-O. nuages.	Beau.
27	N-N-O. nuages.	O. couvert.	Couvert.
28	O. couvert.	O. nuages.	Couv. grand vent.
29	O. couvert.	O. nuages.	Couvert.
30	O. couvert.	O. nuages.	Couvert.
31	O. couvert.	O. nuages.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 24 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 10 $\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 14 $\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abaissement de 28 pouces: la différence entre ces deux termes est de 4 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois de l'O.
7 fois du N.
8 fois du N-O.
6 fois du N-N-O.
3 fois du N-E.
1 fois de l'E.
1 fois de l'E-N-E.
2 fois du S-O.
1 fois du S.
2 fois du S-S-O.
1 fois de l'O-N-O.

Il a fait 18 jours beau.
24 jours des nuages.
15 jours couvert.
2 jours de la pluie.
3 jours du tonnerre.
1 jour de la grêle.
1 jour du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1769.

Les affections catarrales régnoient encore pendant le cours de ce mois : quelques-unes se sont principalement jettées sur les amygdales, sur la base de la langue & le fond de la bouche, & ont excité, dans quelques sujets, une abondante & longue salivation : on a vu aussi des débordemens de bile, avec colique & tranchées considérables ; mais ils étoient de peu de durée, & cédoient bientôt d'eux-mêmes, ou à un purgatif. Les petites-véroles continuent d'être abondantes ; mais communément elles ne sont pas d'une mauvaise qualité.



Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juin 1769; par M. BOUCHER, Médecin.

Nous n'avons pas eu de chaleur ce mois; & le tems a été variable, quant au sec & à l'humide. La liqueur du thermometre ne s'est pas élevée, de tout le mois, au-dessus du terme de 18 degrés; &, dans certains jours même, après le 15, il ne s'est pas porté au-dessus de celui de 10 degrés.

Du 1er au 8, & du 15 au 30, il s'est passé peu de jours sans pluie; mais elle n'a été abondante que peu de jours.

Le mercure, dans le barometre, a presque toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces: le 17 il a descendu à celui de 27 pouces 5 lignes.

Les vents ont été variables, mais plus souvent *sud* que *nord*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 18 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement a été de

27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 8 lignes.

Le vent a ſoufflé 6 fois du Nord.
2 fois du N. vers l'Eſt.
2 fois du Sud vers l'Eſt.
10 fois du Sud.
15 fois du Sud vers l'Ou.
9 fois de l'Oueſt.
9 fois du N. vers l'Oueſt.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.
17 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une légere humidité, à la fin du mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juin 1769.

La fievre continue-rémittente a encore été, ce mois, la maladie dominante: dans pluſieurs perſonnes, elle paroiſſoit ſous la forme de fievre ardente ou hémitritée, très-accablante, & portant vivement à la tête: les diſparates & le délire ſuivoient bientôt, revenant par accès; enſuite les ſoubreſauts & les convulſions, préſage de la mort. Immédiatement après la mort, le dos, les lombes, les extrêmités inférieures paroiſſoient chargés de grandes taches noires (de *vibices*) & toute la peau du corps étoit

échymosée: plusieurs visceres se montroient dans un état de flétrissure gangréneuse, & les veines, ainsi que les sinus du cerveau, étoient remplis d'un sang noir & dissous. Le principal de la cure devoit consister dans l'emploi prompt de diverses préparations de quinquina, tempérés avec le nitre & l'orgeat. Après l'emploi des remedes généraux, & sur-tout des émétiques, la teinture fébrifuge d'Huxham, tantôt acidulée avec l'élixir de vitriol, & parfois étendue dans du vin, a paru mériter la préférence. Cette maladie étoit bien moins commune dans la ville, que dans quelques cantons de la Châtellenie, & sur-tout du côté de l'est, où elle étoit meurtriere.

Nous avons vu encore nombre de personnes attaquées de la colique nerveuse, & des récidives de cette colique, qui cependant étoit moins opiniâtre que ci-devant, lorsqu'elle étoit traitée convenablement.



TABLE.

JOURNAL DE MÉDECINE,

CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, ſed temporis filia. *Bagl.*

OCTOBRE 1769.

TOME XXXI.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1769.

EXTRAIT.

Mémoires de l'Académie royale de Prusse, concernant l'Anatomie, la Physiologie, la Physique, l'Histoire naturelle, la Botanique, la Minéralogie, &c.; avec un Choix des Mémoires de Chymie & de Philosophie spéculative; des Discours préliminaires, & des Appendix, où l'on indique les nouvelles découvertes; par M. Paul, Correspondant de la Société royale des Sciences de Montpellier, Associé à l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Marseille. A Avignon, chez Niel*; & se trouve à Paris, chez* Panckoucke, 1769, *in-4°, deux volumes.*

Les avantages que les sciences naturelles ont retirés de l'établissement des Académies, sont trop généralement reconnus pour que nous ne nous croyions pas

diſpenſés de nous arrêter à faire ſentir l'utilité du Recueil que nous annonçons. L'Académie de Berlin eſt peut-être une de celles dont les travaux ont le plus contribué aux progrès des différentes branches de la phyſique expérimentale : auſſi le Recueil de ſes Mémoires eſt-il regardé comme un des plus riches & des plus précieux. Malheureuſement la vaſte étendue de ſon plan, qui embraſſe tout le ſyſtême des connoiſſances humaines, fait que les perſonnes qui ſe renferment, par goût ou par état, dans l'étude des ſciences naturelles, ne peuvent que très-difficilement ſe procurer le corps complet de ſes Mémoires. Nous ne doutons pas qu'on ne ſache beaucoup de gré à M. Paul d'en avoir détaché ce qui étoit le plus capable de les intéreſſer dans les ſeize volumes *in*-4° que l'Académie royale de Pruſſe a publiés depuis ſon renouvellement, & d'en avoir facilité l'acquiſition aux gens de lettres, en les réduiſant ſous une forme peu volumineuſe.

On trouve donc, dans les deux volumes que nous annonçons, tous les Mémoires d'anatomie, de phyſiologie, de phyſique, d'hiſtoire naturelle, &c. en un mot, toute la claſſe de philoſophie expérimentale de l'Académie royale de Pruſſe, à l'exception de la partie chymique qui a déjà été donnée preſque toute entiere, ſéparément, dans les

Dissertations de M. Pott, & dans les Opuscules de M. Margraff. M. Paul ne s'est pas contenté de choisir simplement les Mémoires qu'il a cru devoir faire entrer dans son plan; il a travaillé à corriger le style de ces Mémoires, qui ne pouvoient guere s'en passer. » On sait, dit-il, combien il est difficile » de bien écrire dans un idiôme étranger. Il » y a cependant plusieurs pieces dans ce » Recueil qu'on diroit avoir été écrites à » Paris, tant le style en est pur & correct. » Il faut en louer les Auteurs, & ne pas » blâmer les autres. L'honnenr que l'Aca» démie royale de Prusse a fait à notre lan» gue, en la préférant à la langue nation» nale, & au latin, est un hommage plus » glorieux à la France, que des victoires » & des conquêtes, & sollicite notre indul» gence sur quelques fautes de langage, si » supérieurement rachetées d'ailleurs par le » fond. «

Il a cru aussi devoir donner, dans deux Discours préliminaires, très-bien écrits, un précis, ou une courte analyse de la plupart des Mémoires : en cela il a suivi l'exemple de l'Académie royale des Sciences. Ces Extraits sont très-utiles pour donner une idée du travail de chaque Auteur, qui suffit souvent, lorsqu'on ne s'occupe pas particuliérement du même objet, ou du moins peuvent servir à retracer les principaux objets

du Mémoire, & épargner la peine de les relire. Mais il ne s'eſt pas ſeulement attaché à expoſer les idées de chaque Auteur, il a joint preſque par-tout un précis des découvertes relatives au ſujet du Mémoire analyſé : ſouvent même il a diſcuté les principes de l'Auteur, & a mis par-là ſes lecteurs ſur la voie de juger plus exactement du mérite de ſes travaux. Enfin il a recueilli, dans deux Appendix qu'il a placés à la fin de chaque volume, tout ce qui a été découvert par d'autres que les Membres de l'Académie, depuis l'époque où commencent les Mémoires qu'il publie.

Les Mémoires de l'Académie royale de Pruſſe étant déjà très-connus du public, nous n'entreprendrons pas d'en donner le précis ; nous nous contenterons de faire connoître ce que l'Editeur a mis du ſien dans ce Recueil, pour le rendre plus utile à ceux auxquels il eſt deſtiné. Nous allons donc préſenter à nos lecteurs un précis des diſcuſſions où il entre ſur quelques-uns des Mémoires qu'il a recueillis. Nous choiſirons pour exemple l'article XIV du Diſcours préliminaire du premier volume, qui a pour objet l'*origine des êtres animés*.

» L'origine des êtres animés eſt, dit-il, » enveloppée dans une nuit profonde, dont » il n'a été encore donné à perſonne de per» cer le voile. Le déſeſpoir de pouvoir ſon-

» der cet abyme, a fait imaginer, dès les » premiers tems de la philoſophie, l'hypo- » thèſe de la préexiſtence & de la diſſémi- » nation des germes. M. Heinius montre » ſavamment, dans une très-belle Diſſer- » tation que nous avons tirée de la claſſe de » *philoſophie ſpéculative*, pour en orner ce » Recueil, que cette hypothèſe remonte » jusqu'à Héraclite, Pythagore, & au pere » de la médecine. « M. Paul ſe fait, à cette occaſion, cette queſtion : *Eſt-il réellement des germes préexiſtans* ? De très-grands hommes ſe ſont déclarés contre cette opi- nion qui a trouvé deux illuſtres défenſeurs dans M. le Baron de Haller & M. Bonnet, de Geneve. Le premier, au jugement de M. Bonnet, dans ſes *Conſidérations ſur les Corps organiſés*, & dans ſa *Contemplation de la Nature*, a fait une découverte ſur l'œuf fécondé, qui ſuffit pour démontrer cette opinion de la maniere la plus rigou- reuſe : voici cette découverte & cette dé- monſtration.

» Une membrane tapiſſe intérieurement » le jaune de l'œuf; & cette membrane, » qui n'eſt que la continuation de celle qui » revêt l'inteſtin grêle du poulet, eſt com- » mune à l'eſtomac, au pharynx, à la bou- » che, à la peau, à l'épiderme. Une autre » membrane revêt intérieurement le jaune; » & cette membrane n'eſt que la continua-

» tion de celle qui recouvre l'inteſtin; elle » s'unit au méſentere & au péritoine: les » arteres & les veines, qui rampent dans le » jaune, tirent leur origine des arteres & » des veines méſentériques de l'embryon. » Le ſang, qui circule dans le jaune, reçoit » du cœur le principe de ſon mouvement: » le jaune eſt donc eſſentiellement une dé- » pendance des inteſtins de l'embryon, & » ne compoſe avec lui qu'un même tout » organique.... Mais, puiſque le jaune » exiſte dans les œufs qui n'ont pas été fé- » condés, il s'enſuit néceſſairement que le » germe préexiſte à la fécondation. « Bonnet, *Contemplation de la Nature*, tom. j, part. 7, chap. 10.

En convenant que cette preuve de fait, infiniment ſupérieure à toutes les raiſons métaphyſiques qu'on peut apporter pour ou contre la préexiſtence des germes, eſt tout ce qu'on peut avancer de plus fort en leur faveur, M. Paul oſe cependant encore douter qu'elle doive être regardée comme rigoureuſement démonſtrative; & les raiſons ſur leſquelles ſon doute eſt fondé, ſont priſes des merveilles de la greffe, telles que M. Bonnet les admet lui-même, pour expliquer la formation des monſtres. Il lui paroît difficile de regarder comme abſolument improbable que l'union du jaune & du poulet ne puiſſe pas être l'effet d'une greffe ſemblable à tant

d'autres qui n'ont, ce ſemble, rien de plus étonnant. Il n'eſt point arrêté par les raiſonnemens que fait M. Bonnet, d'après Haller, ſur la diſproportion du calibre des vaiſſeaux. *Détachez par la penſée*, dit cet Auteur, *une artere ombilicale du fœtus; greffez-la ſur le bout rompu de celle qui uniſſoit le jaune au corps de la poule: vous voudriez, par un vaiſſeau qui n'a qu'un dix millieme de ligne de diametre, faire circuler le ſang du jaune, dont l'artere a un dixieme de ligne de largeur. D'un autre côté, vous voudriez enter le conduit du jaune, grand de demi-ligne, ſur un inteſtin qui n'a pas la millieme partie de ce diametre: entreprendriez-vous de mettre la machine de Marly en mouvement avec un filet d'eau d'un pouce?*

M. Paul répond à cet argument: Soit que les vaiſſeaux du germe ſoient ſimplement greffés avec ceux du jaune, comme on peut le préſumer, ou qu'ils en ſoient une véritable continuation, comme le prétend M. de Haller, c'eſt toujours entreprendre de *mettre la machine de Marly en mouvement avec un filet d'eau d'un pouce*, dès qu'on ſuppoſera que le cœur du fœtus eſt le principe de la circulation qui s'opere dans le jaune.

Si le poulet préexiſte dans la poule, il y a bien de l'apparence, dit M. Bonnet, que le

cheval préexiste dans la jument. M. Paul observe avec raison que cette conséquence, si elle étoit absolue, iroit plus loin que les prémices; car, de ce que le poulet préexisteroit dans la poule, il ne s'ensuivroit pas nécessairement que l'enfant dût préexister dans la femme, la nature pouvant varier ses loix entre les ovipares & les vivipares, & placer, tantôt le germe dans la femelle, tantôt dans le mâle. Quoique M. Bonnet ait expliqué, d'une maniere très séduisante, les faits les plus difficiles, notre critique ne s'est pas laissé entraîner par ces explications, tout ingénieuses qu'elles sont. Il observe même que la fécondité des principes que M. Bonnet emploie, est telle qu'ils expliquent même ce qui n'est pas, c'est-à-dire la stérilité du mulet, qui cependant n'est pas réellement stérile; d'où il conclut qu'il est permis de se défier un peu de cette fécondité. Plusieurs Auteurs assurent que les mulets ont quelquefois engendré : sans donner aux faits qu'ils rapportent plus de crédit qu'ils ne méritent, M. Paul voudroit que l'on favorisât, au lieu de les contrarier, les accouplemens de la mule & du mulet, soit entr'eux, soit avec les animaux dont ils tirent leur origine, c'est-à-dire avec l'âne & le cheval. Il ne croit pas qu'on doive être détourné de ces expériences par les curieuses recherches que feu M. Hébenstreit

a faites ſur les organes de la génération de la mule & du mulet, & ſur les cauſes de leur prétendue ſtérilité ; recherches dont il donne ici un précis, mais qu'il a cru devoir inſérer en entier dans ſon Appendix.

Il termine cette diſcuſſion en obſervant que, quand bien même il ſeroit démontré, par la découverte de M. de Haller, que le poulet, &, ſi l'on veut, tous les autres oiſeaux, préexiſtent à la fécondation, il ne ſeroit pas également démontré que le germe préexiſte à l'animal, ou aux animaux générateurs. Pour faire voir combien cette opinion eſt peu fondée, il examine ce qui lui ſert de baſe. La bonne philoſophie ſe reconnoît impuiſſante à expliquer mécaniquement la formation des corps organiſés ; donc les loix du mouvement ne peuvent ſuffire à cette formation ; & il faut recourir néceſſairement à la puiſſance immédiate de celui par qui tout exiſte. Il croit pouvoir regarder ce raiſonnement comme un pur ſophiſme, 1° parce que la bonne philoſophie n'entreprend pas d'expliquer ce qui eſt inexplicable ; 2° parce qu'il ne ſuit pas néceſſairement de ce que la bonne philoſophie ne peut expliquer d'une maniere ſatisfaiſante la formation des corps organiſés, que ces corps ne puiſſent être le réſultat des loix du mouvement, établies par le Créateur: » car, ajoute-t-il, tout ce qui eſt

» incompréhensible n'est pas faux ; & les
» bornes de notre esprit ne sont pas celles
» du pouvoir de la nature. En outre,
» qu'on écarte bien loin de soi toute idée
» de générations fortuites, qui, je crois,
» n'ont plus aucun partisan, je ne vois pas
» qu'il y ait du danger à admettre que, dans
» le nombre presqu'infini des modifications
» dont la matiere est susceptible, l'organi-
» sation a pu trouver sa place. . . . D'ail-
» leurs qu'est-ce qu'un germe ? Quelle idée
» se faire d'un germe ? Ce ne peut être un
» atome organisé : un atome est inaltérable,
» &, par conséquent, ne peut être orga-
» nisé ; un tel atome est donc une contra-
» diction. Si c'est un mixte, comme il faut
» le supposer, & qu'il existe de tout tems,
» comme on le prétend, il faut donc l'ad-
» mettre inaltérable aussi : or la nature nous
» offre-t-elle de pareils mixtes ? Il faudroit
» leur supposer plus de dureté ou de cohé-
» sion entre leurs parties, que n'en ont l'or
» ou le diamant ; & cependant l'animal ne
» paroît qu'une simple gelée, ou quelque
» chose de moins encore, lorsqu'il com-
» mence à se développer ; & il semble, dit
» M. Bonnet, que, si l'on pouvoit remonter
» plus haut, on le trouveroit presque fluide.
» On voit donc combien de difficultés on
» auroit à dévorer, pour admettre des ger-
» mes préexistans, de la maniere dont on

» l'entend ordinairement. Il eſt vrai que, » comme il n'y a point de ſucceſſion en » Dieu, & que ce qu'il a fait une fois, il » peut le faire encore, on pourroit ſuppoſer » qu'il forme journellement des germes, à » meſure que les générations ſe ſuccedent. » Mais nous ne ſommes conduits à cette » idée que par l'impoſſibilité de concevoir » comment l'organiſation pourroit n'être » qu'une modification de la matiere & du » mouvement, ordonnée par le Créateur, » dès l'origine du monde : or, je le répete, » comme la difficulté, ou même l'impoſſi- » bilité, de concevoir une choſe, n'en » prouve pas la fauſſeté, il eſt du moins » permis de douter qu'il exiſte des germes, » même dans ce dernier ſens; &, ſi je ne » me trompe, cette queſtion, aſſez vaine » dans ſon objet, eſt entiérement inſoluble, » comme toutes les queſtions de phyſique » ſpéculative, qui ne peuvent être immédia- » tement ſoumiſes aux expériences ou au » calcul; en ſorte que le Scepticiſme eſt ici, » comme dans une infinité d'autres cas, le » ſeul parti raiſonnable qu'il y ait à pren- » dre. «

J'ai rapporté d'autant plus volontiers ce long morceau, parce qu'il m'a paru le plus propre à donner aux lecteurs une idée de la philoſophie de M. Paul, & de ſa maniere de diſcuter les objets. Je le crois plus que

ſuffiſant pour empêcher qu'on ne confonde notre Editeur avec ces compilateurs qui inondent le public de vieux lambeaux le plus ſouvent aſſez mal recouſus : ſon Recueil, très-précieux par l'excellence des Mémoires qui le compoſent, l'eſt peut-être encore plus par la maniere claire, & véritablement philoſophique, avec laquelle il a diſcuté pluſieurs queſtions qui ſont l'objet de ces Mémoires.

OBSERVATION

Sur un Mal de gorge gangréneux ; par M. MARTEAU, Docteur en médecine, aggrégé au College des Médecins d'Amiens.

Dum vivit, ſperare licet.
PETRONII *Satyricon.*

L'art, aidé de la nature, fait quelquefois des miracles ; & les ſymptômes qui, aux yeux de l'expérience & de la raiſon, paroiſſent décidément mortels, ne ſont pas toujours irremédiables.

Un homme fort & replet, âgé de cinquante-deux ans, ſe plaignit de mal de gorge, le vendredi 7 Octobre 1768, jour froid & pluvieux. Le ſamedi, ſon indiſpoſition ne l'empêcha pas de vaquer à ſes

affaires : cependant, preſſé par le mal, il entra chez ſon Chirurgien. Celui-ci n'apperçut rien dans la gorge; mais il obſerva un gonflement œdémateux ſur les cartilages tyroïde & cricoïde. Le malade avoit d'ailleurs aſſez de fievre : il le renvoya ſe mettre au lit, & lui tira, dans le jour, quatre poëlettes de ſang, & deux le lendemain. Je fus appellé; mais j'étois abſent, & l'on ſe contenta des conſeils de l'Apothicaire. Du ſyrop de mûres, un gargariſme & des lavemens ne ſuffiſoient pas pour réprimer la fureur des ſymptômes, qui s'aggravoient de moment en moment. Il touſſoit; mais d'une voix ſourde. Le lundi, une violente quinte de toux arracha un lambeau d'exfoliation gangréneuſe de membranes roulées, de la groſſeur au moins d'un œuf de pigeon, qui ne fut pas examinée ſcrupuleuſement par les aſſiſtans : ils ſe contenterent de s'aſſurer que cette expectoration étoit charnue, & ne s'écraſoit pas ſous le pied; elle fut balayée. Le malade parut reſpirer avec un peu plus d'aiſance; mais ce n'étoit qu'une treve. Le mardi, ſur le minuit, le malade étrangloit. J'étois de retour; je fus averti, & j'y courus. Il étouffoit, comme dans un paroxyſme, de l'aſthme le plus violent. La voix étoit éteinte, & la reſpiration traînante & ſibileuſe. Il touſſoit : les quintes étoient violentes; mais la toux étoit

ſourde. L'expectoration étoit abondante, mais pituiteuſe & crue. L'inſpection de la gorge n'offroit aucun déſordre. La déglutition étoit libre. Le pouls étoit gros, dur, bruſque & précipité. On ne me fit point mention de l'expectoration de la veille; & ce n'eſt qu'à la convaleſcence que le malade lui-même s'en eſt rappellé le ſouvenir. Malgré cela, mon diagnoſtic ne pouvoit être incertain. Cette angine n'étoit ni de l'eſpece inflammatoire ni de l'eſpece convulſive, dans leſquelles la voix eſt aiguë. Je retrouvois ici tous les caracteres que j'avois obſervés dans quelques eſquinancies gangréneuſes, dont les ravages avoient ſpécialement affecté les organes de la reſpiration. L'aphonie ſur-tout, à la ſuite des quintes de toux, devenoit un ſigne pathognomonique: quel pouvoit être mon pronoſtic? J'annonçai, ſans héſiter, l'expectoration future d'eſcarres de gangrene blanche, & la mort la plus inévitable: j'avois pour caution Arétée (*a*), & mon expérience perſon-

(a) *Dum in pectus per arteriam aſperam ſerpit* (*eſchara*) *& eodem illo die ſtrangulat; pulmo enim & cor neque talem odoris fœtiditatem, neque ulcera, neque ſanioſos humores ſuſtinent, ſpirandique difficultas, & tuſſes enaſcuntur.* Lib. j, *de Cauſis & Signis Morborum acutorum*, cap. jx, pag. 7.

nelle (*a*). Cependant pour mettre en uſage toutes les reſſources qu'exigeoit l'urgence du cas, je preſcrivis un looch de ſyrop de guimauve avec l'huile d'amandes-douces fortement camphrée, la prompte application d'un puiſſant véſicatoire à la gorge, & deux ſaignées, dans le courant de la nuit. En effet, quelles indications avois-je à remplir? Donner de l'air aux poumons, en diminuant le volume du ſang, dont la plénitude & la dureté du pouls annonçoit l'exceſſive raréfaction; imiter les efforts ſalutaires de la nature, en attirant au dehors une partie du virus gangréneux, & ſuſpendre la rapidité de ſes progrès de la tranchée-artere vers les bronches. Il étoit tems de prendre ces précautions, & je ſuis perſuadé que ſix heures de délai décidoient du ſort du malade, & le conduiſoient au tombeau.

La premiere ſaignée parut donner deux heures de relâche; & dans ce court eſpace, l'épiſpaſtique avoit fait un effet prodigieux: de groſſes phlyctènes avoient fourni un écoulement abondant. Une ſeconde quinte de toux & d'oppreſſion ne ſe calma pas ſi facilement à la ſeconde ouverture de la veine. Les lambeaux déchirés de la membrane interne de la trachée-artere flottoient, & irri-

(*a*) Voyez mon *Traité du Mal de Gorge gangréneux*, pag. 73.

toient les ſecouſſes de la poitrine : l'air d'ailleurs, portant les impreſſions les plus vives ſur des houppes nerveuſes, dépouillées de leur enveloppe, ne pouvoit que les agacer de plus en plus. Pluſieurs eſcarres furent expectorées dans la nuit. Le lendemain matin, je trouvai la fievre encore aſſez forte ; je preſcrivis une troiſieme ſaignée qui la modéra conſidérablement. Le ſang étoit couenneux. Je fis panſer l'eſcarre du véſicatoire avec l'emplâtre de mélilot ramolli par l'huile de *mille-pertuis*. L'expectoration des eſcarres gangréneuſes ſe ſoutint juſqu'au onzieme jour, qu'il n'en parut plus. Les crachats étoient une pituite abondante, mêlée de pus. La continuité de la toux rendoit l'inſomnie cruelle ; mais ces ſecouſſes étoient néceſſaires pour arracher & chaſſer dehors ces portions d'eſcarres flottantes, & le pus qui ſuintoit de la ſurface des parties écorchées. L'impreſſion de l'air laiſſoit dans tout le canal aërien une ſenſation douloureuſe de chaleur & de ſécchereſſe. Pour remédier à ce ſymptôme, je fis éteindre le feu dans la chambre du malade, & je lui fis ſouvent reſpirer la vapeur d'une décoction émolliente. Cependant la fiévre baiſſoit dès le ſixieme jour de la maladie ; & la peau s'ouvroit à des ſueurs vraiment critiques, & preſque continuelles. Le pouls étoit *large*,

ſouple, *mollet* & *onduleux*. Je ſaiſis ces heureuſes diſpoſitions de la nature, pour placer des bols de ſel eſſentiel de quinquina avec le baume ſec du Pérou, le camphre, & le baume de Canada. La ſuppuration des véſicatoires n'en devint que plus abondante, & louable. Enfin, au onzieme jour, la fievre ceſſa avec l'expectoration des eſcarres. J'adminiſtrai alors un looch de ſyrop balſamique avec l'huile camphrée, & le ſyrop de pavot blanc; & je ſupprimai de mes bols balſamiques le ſel de quinquina. On vit, de moment en moment, la toux & la purulence diminuer, tant celle de la poitrine, que celle des véſicatoires, l'appétit & le ſommeil renaître; mais la voix demeuroit éteinte : ce n'eſt qu'au 19e jour qu'elle a commencé à ſe faire un peu entendre, mais rauque & caſſée. De jour en jour, elle eſt devenue plus nette, à meſure, ſans doute, que la cicatrice ſe formoit.

On s'étonnera peut-être que, dans une eſquinancie gangréneuſe, j'aie fait tirer du ſang juſqu'à trois fois, ſans mettre en conſidération les trois ſaignées qui avoient précédé ma viſite. Il ſemble que ce ſoit contrarier les principes que j'ai établis dans mon *Traité des Maux de Gorge gangréneux*. Ma réponſe eſt prête. Je n'y ai proſcrit la ſaignée qu'à raiſon de la

petiteſſe & de l'affaiſſement du pouls, & de l'abattement des forces : ici, je rencontrois l'exception à la regle. Les forces étoient entieres ; le pouls gros, dur & bruſque ; & la férocité de la toux, jointe à l'oppreſſion, me faiſoient craindre la ſuffocation ou la rupture de quelque gros vaiſſeau pulmonaire. Avec les ſignes d'une pléthore ſi manifeſte, je ne balancerois pas à ſaigner dans la peſte même.

Je ne ſçais ſi l'obſervation médicale a jamais fourni un exemple de cette nature : pour moi, je n'en connois aucun. Il paroît étonnant que le malade ait pu ſurvivre à l'expectoration d'une ſi grande quantité d'eſcarres, & que les organes dont elles ſe ſont ſéparées aient pu ſe cicatriſer, ſans laiſſer le moindre ulcere aux poumons. La gangrene s'eſt-elle bornée à la trachée-artere, ou s'eſt-elle étendue juſqu'aux bronches ? J'ai raſſemblé ſoigneuſement ces eſcarres : elles avoient au moins l'épaiſſeur d'une demi-ligne. Je les ai étendues, à meſure, ſur du papier. La piece bifurquée A paroît être une diviſion des bronches. Je prie M. Roux de les faire graver d'un ſimple trait qui puiſſe préſenter leurs dimenſions. Les Anatomiſtes jugeront, par la ſomme totale des ſurfaces, ſi elles excedent celle de la trachée-artere d'un homme de taille moyenne, en met-

tant en considération que je n'ai pu rassembler ce qui avoit été expectoré la veille de ma premiere visite (*a*).

J'ai eu l'occasion de traiter, au village de Campneufville, au comté d'Eu, une jeune fille chez qui l'aphthe gangréneux des amygdales avoit jetté des fusées vers le larynx & les poumons. Comme celui-ci, elle dut son salut aux vésicatoires & à la décoction de quinquina; mais elle expectora infiniment moins de lambeaux d'escarres gangréneuses. Elle eut très-long-tems la voix rauque, &, pendant près de quatre mois, une fievre erratique, accompagnée de toux, & de crachement de pus: elle guérit cependant par l'usage des pilules balsamiques, des infusions théiformes de lierre terrestre, & de fleurs d'*hypericum*, & par le lait de vache, coupé d'eau d'orge.

Il ne faut jamais désespérer du salut d'un malade qui respire encore, & ne jamais oublier cette sage maxime d'Hippocrate: *Etiam in acutis non omninò tutæ sunt prædictiones, neque ad mortem neque ad sanitatem*. Aph. xjx, sect. ij.

(*a*) J'aurois volontiers rempli les désirs de M. Marteau; mais les escarres, qu'il m'avoit adressées, collées sur une feuille de papier, étoient si fort gâtées, lorsqu'elles me sont parvenues, qu'il ne m'a pas été possible de les faire dessiner.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE

De quelques endroits de la Provence, traitée ſelon les jours critiques des anciens, & la nouvelle doctrine du pouls; par M. DARLUE, Médecin à Aix.

L'on a remarqué, depuis la peſte qu'on eſſuya à Marſeille, & dans pluſieurs endroits de la province, en 1720, une foule d'épidémies qui ſe donnent la main, & régnent annuellement dans les campagnes, les villages, & parmi le peuple des villes: tantôt c'eſt une pleuréſie de mauvais caractere, principalement en hiver, ou au printems; tantôt des fievres putrides malignes, la fievre pétéchiale, la miliaire; en été, des dyſſenteries, des fievres rémittentes; en automne, des affections catarrhales périlleuſes, des péripneumonies bilieuſes: ces maladies ſe ſuccedent les unes aux autres, & parcourent ſucceſſivement la province.

C'eſt en partie à l'inclémence des ſaiſons, aux variations promptes de l'air; aux changemens ſubits de l'atmoſphere, aux froids rigoureux, aux tems pluvieux, humides,

aux souffles empestés des vents de sud - est, nord-est & de l'est, aux chaleurs étouffantes des jours caniculaires ; aux longues séche-resses de l'été, accompagnées, dans certains lieux, d'exhalaisons putrides des marais, & des vapeurs infectées des eaux stagnantes, auxquelles nous sommes exposés sous un ciel si ouvert, & battu de tous les vents, & un sol aussi aride que la Provence, que l'on doit les épidémies renaissantes. La nourriture simple & uniforme des gens du peuple, leurs mets peu susceptibles de putréfaction, n'influent pas beaucoup dans la production de ces sortes de maux : il faut toujours une cause primordiale dans les humeurs, pour nous disposer à l'épidémie ; & alors diverses personnes, que leur état oblige à s'exposer journellement à l'inclémence des saisons, en sont les premieres victimes.

Des causes plus prochaines concourent à propager les maladies parmi le peuple. La terreur qui s'empare de ceux qui ont perdu leurs voisins, leurs amis, leurs parens ; les veilles, la mauvaise nourriture, les soins agités qu'ils se sont donnés auprès d'eux, la misere qui abat l'ame, la tristesse, le découragement qui l'accompagnent, sont des accessoires terribles qui disposent plus que tout à la contagion ;

ajoutez la mal-propreté, l'infection dans des appartemens écrasés, où les malades sont entassés les uns sur les autres; l'obstination de ne jamais renouveller l'air, de les étouffer de couvertures, malgré une fievre incendiaire, & des sueurs fétides, que l'on s'efforce encore d'exciter par toutes sortes de voies; la charlatanerie, le dirai-je? de quelques Médecins & de quelques Chirurgiens qui grossissent souvent le mal, pour se faire valoir, & où ils n'entendent pas plus que les assistans; la renommée qui grossit toujours les objets, & multiplie les pertes; & vous aurez des causes moins éloignées, qui augmentent l'épidémie, & semblent la rendre permanente.

Les malades, dans les occasions, jettent quelquefois des vers: on ne manque pas de croire alors que les alimens corrompus en sont la cause; l'on regarde ces insectes, qui se trouvent ordinairement où les humeurs dégénerent en pourriture, comme la cause universelle de ces maladies, que l'on ne traite qu'avec des amers, des mercuriaux, & cent autres remedes aussi puériles que nuisibles. Si quelques signes d'inflammation accompagnent les fievres, qu'il y ait douleur de côté, des crachats teints de sang, de légeres hémorrhagies du nez, on ouvre impitoyablement les veines dans tout

état

état de la maladie ; on fait couler la bile, & l'on évacue indifféremment la prétendue ſaburre des premieres voies : ſi l'on ſoupçonne que l'inflammation eſt ſymptomatique, ſans nul égard à l'état des viſceres affectés, ni aux efforts de la nature, que de pareils ſecours, devenus meurtriers par leur application inconſidérée, ne manquent pas de faire avorter. Cependant, ſi l'on ouvre les cadavres, au lieu de cet amas de pourriture, dont on croit trouver l'eſtomac & les inteſtins inondés ; de cette bile porracée, érugineuſe, qui doit tapiſſer le canal inteſtinal ; de cette fourmilliere d'inſectes qu'on ſe flate d'y trouver, ce n'eſt la plupart du tems qu'un eſtomac pâle, flaſque, livide, que des inteſtins vuides, ou ſeulement tendus & gorgés d'un air raréfié dans leurs replis ; mais en revanche, le foie paroît volumineux, diſtendu, adhérent en pluſieurs endroits : une ſanie putride s'échappe de ſes vaiſſeaux dilacérés. On voit des congeſtions d'humeurs dans les poumons, dans la tête : ils ſont frappés de gangrene ; des adhérences des principaux viſceres de part & d'autre ; des taches noirâtres ; la diſſolution putride du ſang ; les meninges enflammées ; un amas de féroſités dans le tiſſu cellulaire de la plévre & des muſcles intercoſtaux, qui étonne & en a impoſé à pluſieurs, qui, le trouvant

épanché dans la cavité, l'ont caractérisé d'*hydropisie de poitrine*, préparée dans trois ou quatre jours de tems; des dépôts purulens, & mille autres désordres que la pourriture elle seule, nichée dans les premieres voies, ne sauroit amener.

Qu'est-ce donc qui occasionne ce vice primordial dans les humeurs, dont les congestions lentes & sourdes dans les visceres, annoncées auparavant par un pouls nerveux, serré, convulsif, prouvent que le corps étoit disposé d'avance à contracter l'épidémie? Mais, sans chercher à développer ces causes secretes, dont un observateur intelligent peut entrevoir l'origine, voyons plutôt comment la nature, secondée par l'art, guérit souvent ces maladies.

Après les évacuations, qui sont toujours favorables, lorsqu'elles sont indiquées par les modifications du pouls, & les remedes propres à détourner le courant des humeurs en stagnation dans les visceres, il reste des coctions ultérieures qui se forment, ou dans les poumons, par des crachats blancs, visqueux, homogènes; ou dans les urines, par des sédimens blanchâtres, dissous, presque purulens; par des efflorescences, des rougeurs sur la peau; par des tumeurs, des abscès dans le tissu cellulaire; par des sueurs fétides, alkalines, aigres, visqueuses;

par des hémorrhagies utérines, hémorrhoïdales ; par une excrétion de glaires blanches, fétides, ou colles visqueuses par bas : n'est-ce pas au Médecin éclairé à concourir à ces évacuations favorables, à les seconder, à les prévoir même d'avance, s'il est possible, & ne jamais troubler la nature par l'application réitérée des purgatifs qu'une funeste pratique fait employer tous les deux jours de la maladie, & qu'une foule de Médecins regardent comme les seuls remedes curatifs de la fievre putride ou maligne ?

L'automne de 1767 fut très-belle : on jouit, pendant près de trois mois, d'une température agréable. Les arbres ne perdirent leurs feuilles qu'en Décembre : les jardins étoient encore fleuris, & couverts de verdure, à Noël ; point de pluies, moins encore de malades. Les inoculations réussirent très-bien en plusieurs endroits de la Provence : on a remarqué que le virus, introduit dans le sang, se développe un peu plus tard en automne. Quelques-uns ont resté onze jours avant d'avoir la fievre d'éruption, passé lequel tems il ne falloit plus l'attendre (*a*). Deux de mes inoculés

(*a*) Cette assertion n'est pas toujours vraie : on a vu des accès de fievre tierce se croiser avec la fievre éruptive de la petite-vérole, la suspendre.

eurent, au troisieme jour de la fievre, une éruption qui avoit toute l'apparence de fievre scarlatine, & qui la propagea jusqu'au cinquieme jour. Les parens crurent que c'étoit la rougeole; ils s'en féliciterent; cette rougeur saisit le visage, les bras, les jambes, les mains, dans les deux jours & disparut sans desquamation. La petite-vérole. en s'annonçant, fit tout cesser, & parut des plus bénignes. Il n'est pas rare de voir des inoculés avoir la rougeole tout ensemble avec la petite-vérole : la marche de l'une peut suspendre quelquefois l'autre, sur-tout, si la rougeole se déclare au commencement; mais je n'en ai jamais vu résulter de grands inconvéniens.

Le tems se refroidit tout-à-coup vers la fin de Décembre; &, aux premiers jours de Janvier, le thermometre baissa jusqu'au 9e. degré au-dessous de la congélation; gradation énorme pour la Provence; ce qui n'étoit pas arrivé depuis très-long-tems. Heureusement ce grand froid ne dura que peu de jours : les arbres fruitiers en furent mal-

jusqu'au dix-septieme jour; ou la fievre tierce, guérie par le quinquina. On a vu se déclarer, lorsqu'on ne s'y attendoit plus, celle de la petite-vérole, sans aucune suite fâcheuse: voilà une observation que sûrement peu d'Inoculateurs ont faite.

traités ; les orangers , les oliviers gelerent en plusieurs endroits. On observe , depuis quelques années , aux approches des premiers jours de l'année , des froids ainsi rigoureux , qui menacent d'une perte totale nos arbres destinés à végéter sous un ciel tempéré : ils ne sont pas annoncés par des changemens lents dans l'atmosphere. C'est quelquefois le plus beau jour du monde , un ciel pur , sans nuages , un soleil échauffant , qui précedent ces variations meutrieres : des vents d'est , ou du sud , amenent des exhalaisons pernicieuses , couvrent les cieux de nuages. Il neige souvent ; & le froid est des plus vifs. Si l'on consulte le barometre , on trouve des variations imprévues dans la hauteur : il baisse ou il monte , plusieurs fois dans la journée , jusqu'à sept à huit lignes. Il en est de même du thermometre , par les divers tems qu'on essuie dans le jour : les hygrometres sont plutôt relâchés que tendus. Les sels déliquescens sont promptement saturés par une abondance de corps étrangers qui voltigent dans l'air. Les vents de l'est , qui nous amenent la neige qui vient de la Corse , comme on parle vulgairement , en parcourant une immense étendue de mers , se chargent d'une infinié de vapeurs nuisibles au corps humain. Celle-ci est plus difficile à fondre : on craint moins les vents qui soufflent du nord au sud.

La constitution de l'automne, devenue ainsi tout à coup froide, n'amena dans la Province qu'une affection catarrhale qui avoit déjà précédé ce tems-là, en d'autres endroits, sous le nom de *grippe*, & qui ne fut réellement dangereuse qu'aux vieillards, aux personnes cacochymes, aux pulmoniques, & à tous ceux dont la poitrine étoit en souffrance, & principalement dans les villes.

Cette maladie étoit accompagnée de symptômes inflammatoires : les malades toussoient ; ils avoient le pouls haut, fréquent, dilaté, accompagné d'irritation : la rougeur du visage, la douleur de tête, les lassitudes, l'abattement, le *corysa*, le larmoiement, l'expectoration des crachats blancs, séreux, la chaleur de la poitrine s'y joignoient également.

La nature se suffisoit à elle-même dans cette maladie ; & la diéte seule, une tisane pectorale, &, chez les personnes aisées, un minoratif vers sa terminaison, qui arrivoit communément les jours impairs, le 5, le 7, le 9, furent les seuls remedes qu'on employa ; &, quoique la fréquence du pouls, les douleurs de tête, la toux, les crachats sanglans dans quelques-uns semblassent indiquer la saigée, je ne sais sur quel malheureux succès, peu, ou presque point, dans la Province, y eurent recours. Il est vrai

que la nature amena ſouvent des hémorrhagies du nez, qui, rarement critiques dans d'autres tems, le devinrent ici. Les malades étouffoient, vers le quatrieme jour; ils touſſoient: leur viſage s'enfloit; le pouls étoit plein, élevé, dur, rebondiſſant à chaque pulſation. Le trouble, qui arrive ſi communément à la veille des criſes, & ſi bien décrit par les anciens, ſe manifeſtoit: on pouvoit, à coup sûr, pronoſtiquer une hémorrhagie. J'en ai vu tomber en ſyncope, par la force de la douleur de tête que la toux augmentoit, & alarmer les aſſiſtans. L'hémorrhagie ſurvenue, tout ceſſoit en peu de tems: le malade ſuoit, expectoroit, & ſe trouvoit guéri ſans convaleſcence.

Sans doute que la nature, par une évacuation auſſi favorable, & dirigée vers les parties ſupérieures, guériſſoit plus sûrement que n'auroit fait la ſaignée, en diminuant le volume des humeurs. Ne pouvoit-elle pas alors faire avorter la criſe, affoiblir les forces, détruire l'action organique des viſceres affectés, & rendre par-là la maladie funeſte, comme on l'aſſuroit de quelques-uns? C'eſt ce que je n'ai point éprouvé par moi-même: auſſi pluſieurs [1], prévenus de cette idée, refuſerent tout ſecours, ou en demanderent, lorſqu'il n'étoit plus tems, quoiqu'atteints de véritables pleuréſies.

Le printems ramena la température : on ne vit point de maladie épidémique pendant son cours. Quelques fievres sporadiques, des pleurésies bénignes, des douleurs rhumatismales s'annoncerent, au mois de Mai, à l'occasion des pluies & des bouffées de froid : les vents d'est, toujours humides, & suvis de pluies & de brouillards, retarderent les chaleurs toujours précoces jusqu'à la fin de Juin, & firent manquer presque généralement dans les plaines la récolte des grains, ayant trop secoué les bleds en fleurs, détruit leur germe, & relâché leur tige.

Les inoculations, dans cette saison pluvieuse, ne réussirent pas aussi-bien qu'en automne : les petites plaies, qu'on s'obstine, en plusieurs endroits, d'ouvrir par les vésicatoires, fluerent long-tems. On vit des dépôts subséquens, des fluxions, de érysipeles vers ces parties, dont l'insertion du levain par piquure, garantit toujours ; mais il n'est pas possible d'employer cette méthode par-tout : l'art, qui se perfectionne tous les jonrs, enseigne les moyens de se garantir de pareilles suites.

Après un printems si inconstant, on essuya, en Juillet, en Août, en Septembre même, des chaleurs très-vives, suivies d'une séchereste continuelle : à la place des pluies, ce n'étoient que de gros brouillards,

le matin, qui s'élevoient le long des rivieres & des marais, & des jours & des nuits étouffans. La récolte du vin fut très-abondante ; ce qui arrive communément dans les grandes sécheresses. L'automne devint tout-à-coup pluvieuse : des vents, des orages changerent la température de l'air ; on essuya des inondations en plusieurs endroits, qui, se renouvellant de tems en tems pendant l'hiver, en ont adouci les froids, qui avoient débuté en Décembre par être fort vifs, & nous menaçoient d'une plus longue durée. Les inoculations ont été très-favorables dans cette saison : quelques sujets, que je connois, ayant resté toujours levés, n'en ont pas même été malades. Les petites plaies se sont fermées avant le 20 ; & nulle suite défavorable ne s'en est ensuivie.

Des chaleurs aussi considérables pendant l'été, suivies de nuits étouffantes, causerent bientôt des dyssenteries parmi le peuple, des *cholera-morbus*, & finalement des fievres rémittentes, qui dégénéroient souvent en fievres putrides-malignes. Entre plusieurs endroits, Cannes, Fréjus, Callian, Montauroux, Fayance, Callas en furent attaqués : Bergemont, Claviers, peut-être plus exposés à recevoir les exhalaisons corrompues des eaux stagnantes, ont vu régner

une fievre d'un plus mauvais caractere, dont je parlerai plus bas.

La fievre rémittente débutoit souvent par tierce, ou double-tierce : les accès se succédoient avec froid, si on la négligeoit tant soit peu ; ou l'action des premiers remedes la faisoit dégénérer en fievre rémittente, & souvent continue. Les accès rentroient l'un dans l'autre ; ils se succédoient avec un froid qui n'étoit pas bien considérable : ce n'étoit qu'un léger frisson aux pieds & à l'habitude du corps, qui duroit peu ; mais, en revanche, la chaleur étoit forte ; la soif également : l'assoupissement, la stupeur des malades, au quatrieme jour, les délires fugitifs, l'anxiété, l'inquiétude s'ensuivoient ; la langue devenoit bientôt séche, noire, gercée : ils ne sentoient plus la soif ; & cet état étoit fort à craindre pour eux.

Le matin, les malades étoient plus tranquilles ; la chaleur supportable. Mais l'abattement, les langueurs, un pouls lent, petit, concentré, inégal, beaucoup plus du côté droit, avec des pulsations plus promptes, & qui se suivoient, dans certains intervalles, avec rapidité, indiquoient le retour. Dans les redoublemens, le pouls devenoit capital ; il étoit plus élevé, plus prompt, mais dur, avec des rebondissemens obscurs ; la partie de l'artere, qui tou-

che le radius, plus ſaillante ſous le doigt, & avec un fond d'irritation (*a*); le délire, & l'état convulſif des tendons, leurs ſoubreſauts en étoient les ſuites. Pluſieurs avoient alors le pouls compliqué de l'inteſtinal & du capital, & l'inégalité dans le rithme, & quelquefois l'intermittence s'y faiſoit remarquer.

Cette fievre ne fut pas généralement de mauvais augure. Les émétiques & les purgatifs donnés dès le commencement, & les fébrifuges adminiſtrés à haute doſe, eurent preſque toujours un ſuccès favorable. Le traitement en eſt ſi connu aujourd'hui, que je n'inſiſterai pas davantage là-deſſus : ce n'eſt que ſur l'état du pouls, dans les divers périodes de la maladie, que je m'arrêterai un peu. Ces ſortes de fievres ſont fort communes dans la Provence & le Languedoc. Nous devons à ce ſiecle-ci les ſavans Traités des Torti, des Verlhof, & celui *de reconditâ Febrium Naturâ*, qu'on ne ſauroit trop conſulter (*b*). J'en avois parlé autrefois dans ce Journal, ainſi que des modifica-

(*a*) Voyez les Figures des Pouls capitaux, ſtomacaux, &c. dans l'*Eſſai ſur le Pouls* de M. Fouquet..... Journal de Médecine, Avril 1762.

(*b*) Voyez un ſavant Memoire que M. le Roi, Profeſſeur à Montpellier, a compoſé, ſuivi d'obſervations intéreſſantes, qui nous en fait déſirer la ſuite.

tions du pouls, qui s'y joignent, & dont je n'avois pas négligé la connoiſſance.

Les fébrifuges, ou l'extrait de quinquina, placé après les minoratifs, devenoit preſque toujours purgatif lui-même, entretenoit la liberté du ventre, calmoit le froid ; ainſi que les redoublemens, toujours alarmans. Le pouls quittoit ſon caractere d'irritation ; &, ſans perdre l'inégalité ou le ſigne de l'inteſtinal, qui l'accompagnoit preſque toujours dans tout le tems de la maladie, il ſe développoit de plus en plus, & paſſoit quelquefois au pouls de la ſueur, ou *inciduus* : accompagné de cette excrétion favorable, il falloit bien ſe garder de donner des purgatifs. Lorſqu'il avoit l'intermittence marquée dans l'état de la fievre, on riſquoit d'amener une ſuperpurgation, qui n'avoit cependant pas d'iſſue trop fâcheuſe : il étoit plus prudent d'en commettre le ſoin à la nature, qui ſe débarraſſoit de la criſe avec moins de trouble : le quinquina continué ſuffiſoit pour cela.

Cette fievre abandonnée à la nature, dans ceux qui ne voulurent pas de remedes, ou qui demanderent tard du ſecours, avoit beſoin de changer de caractere, pour ſe terminer en bien : quelques-uns eurent véritablement une fievre maligne, après plusieurs accès de fievre rémittente, dont ils ſe tirerent par les ſimples efforts de la

nature. Pour avoir une iſſue auſſi heureuſe, il falloit qu'elle eût quitté le caractere de rémittence : alors on voyoit arriver, dans certains jours, des évacuations favorables ; il ſe faiſoit, en dernier lieu, une ſeconde coction dans la poitrine, annoncée par des crachats dont l'excrétion terminoit la fievre. En général, il en mourut très-peu. Donnons un exemple de l'iſſue favorable de cette maladie.

Un Prêtre mélancolique, à la fleur de l'âge, fut atteint de la fievre rémittente, qui avoit débuté par tierce : on l'avoit ſaigné & purgé deux fois. Le paroxyſme ſe déclaroit, à midi, avec un peu de froid aux extrêmités : le pouls s'élevoit pendant le chaud ; il étoit dur, inégal, plein, accéléré ; & intermittent dans quelques pulſations. La chaleur devenoit forte : le malade étoit aſſoupi ; les tendons du carpe ſouffroient des ſoubreſauts conſidérables ; la langue étoit noire, les urines dépoſoient un peu de ſédiment briqueté. On lui donna, cette nuit, des juleps, avec le nitre & le ſel ſédatif : c'étoit le ſeptieme jour de la fievre rémittente.

Le lendemain, le pouls ayant encore l'inégalité & l'intermittence de la veille, avec un caractere d'irritation, je le fis purger avec les follicules de ſéné, les tamarins & la manne ; minoratif fort doux, qui lui

donna une eſpece de ſuperpurgation : dix-huit ſelles bilieuſes putrides, noirâtres, en furent les ſuites. Le ſoir, la chaleur fut plus grande, les ſoubreſauts plus marqués, ainſi que le délire. L'intermittence du pouls étoit diſparue : il étoit élevé, dur, capital, compliqué avec l'inégalité de l'inteſtinal, ayant des pulſations plus promptes, & précipitées les unes ſur les autres : on donna le même julep.

Le matin, neuvieme jour de la fievre, j'ordonnai des apozèmes fébrifuges, acidulés avec le ſyrop de limon, ou l'élixir e vitriol de Mynſicht, & compoſés d'une forte doſe de quinquina, pour être pris de quatre en quatre heures. L'accès du ſoir fut le même : il y eut moins de froid ; le pouls fut moins capital. Quoique l'aſſoupiſſement fût continuel, le pouls redevint intermittent, le matin, non critique : le malade alla deux fois à la garde-robe. Le dixieme au matin, on donna l'extrait de quinquina à plus haute doſe : le froid ne parut plus ; les évacuations du ventre continuerent encore avec le pouls intermittent & développé.

Le onzieme on donna encore l'extrait de quinquina : le ſoir le pouls parut *incidüus* ; il étoit ſouple, ondulant, plein, mol, comme redoublé dans ſes pulſations, dont quelques-unes, par gradation, étoient plus fortes que les autres : le rithme étoit

pourtant inégal, & le pouls de la ſueur paroiſſoit compliqué avec l'inteſtinal. Le malade ſua copieuſement dans la nuit : l'aſſoupiſſement étoit diſparu ; la langue ſe nétoyoit vers les bords : les ſelles étoient moins noires. Le 12, le 13, le 14 la fievre fut à peine marquée : le pouls avoit toujours, le matin, le caractere inteſtinal ; il s'élevoit tant ſoit peu vers le ſoir, & paſſoit à celui de la ſueur. Les évacuations ſe continuerent par le ſpécifique : il fut totalement ſans fievre vers le dix-ſeptieme jour (*a*).

La fievre rémittente ſe montra à Bargemon & à Claviers ſous un plus mauvais aſpect : bientôt dégénérée, elle étala tous les ſymptômes d'une fievre maligne plus dangereuſe. Je fus appellé dans cette petite ville, au mois de Novembre dernier : MM. Perrimon, pere & fils, MM. Bérard & Novel, Médecins, avoient ſoigné alternativement pluſieurs malades, depuis quatre à cinq mois. La fievre avoit eu des variations, pendant ce tems-là ; elle ceſſoit quelquefois pour reparoître bientôt parmi le

(*a*) Quand on emporte les accès de fievre intermittente avec le quinquina, ſi le pouls reſte conſtamment déprimé, avec le caractere d'irritation, ſans devenir pectoral inteſtinal, ou pouls de la ſueur, critique & développé, avec les évacuations qui s'en enſuivent, on peut s'attendre à la récidive.

peuple, ſur-tout après que les vents du nord-eſt, ou nord-oueſt, avoient ſoufflé. Pluſieurs malades avoient déjà ſuccombé : les Prêtres, les perſonnes pusillanimes, ceux qui s'affectoient de l'épidémie, ceux qu'on avoit négligés, avoient péri ; les uns avec le hoquet, le météoriſme du bas-ventre, & toutes les marques d'une gangrene interne ; les autres, dans une affection comateuſe ; mais la plus grande partie s'en étoit aſſez bien tirée par des ſecours les plus ſimples.

La diéte, la tiſane, les lavemens furent les ſeuls remedes qu'on adminiſtra à pluſieurs malades, qui n'en voulurent pas d'autres, ainſi que m'en inſtruiſit M. Baron, Maître Chirurgien de cette ville. La plupart, atteints de ſymptômes très-graves, furent, juſqu'au vingtieme jour, dans un danger imminent : la liberté ſpontanée du ventre, dont ils jouirent pendant le cours de la fievre ; des évacuations plus nombreuſes, qu'ils eurent dans certains jours marqués, précédés d'un trouble dans les fonctions, du délire, de l'anxiété, d'une reſpiration laborieuſe ; en un mot, des ſignes avant-coureurs d'une criſe favorable, avec un pouls plus dilaté, plus plein, les ſauverent.

Un obſervateur exact, attentif à ſuivre ſes malades, auroit vu ſe renouveller alors

le ſpectacle enchanteur des criſes décrites dans les Epidémies d'Hippocrate, que les changemens du pouls lui auroient annoncées des heures & des jours à l'avance. Je n'aurois pas voulu cependant tout donner à la nature : on ſait qu'Hippocrate a été juſtement blâmé par quelques Savans modernes, de n'avoir pas tenté de ſauver une partie de ſes malades que l'art auroit pu rendre à la vie ; mais la médecine étoit encore au berceau ; & il ne falloit pas moins qu'un tableau ſi touchant de nos maux, pour en ſaiſir le caractere & la marche.

Les hémorrhagies du nez ne furent point critiques : une évacuation plus favorable, étoit celle qui ſe faiſoit, en dernier lieu, par des crachats blancs, viſqueux, &, pour ainſi dire, purulens, toujours accompagnée d'un pouls relatif à l'action de cet organe.

MM. les Médecins nommés ci-deſſus, tous également ſages, prudents, & pleins d'humanité pour les pauvres, par des moyens ſimples, avoient ſauvé la plus grande partie. L'ouverture des cadavres les avoit inſtruits des déſordres de cette maladie : quelques-uns s'en étoient tirés par des dépôts gangréneux aux feſſes ; la plus grande partie par les évacuations du ventre, &, en dernier lieu, par l'expectoration. Arrivés à Bargemon, nous procédâmes, le lendemain, à l'ouverture d'une femme qui étoit

morte la veille, avec un pouls depuis plusieurs jours miſérable, petit, ſerré, convulſif; la langue noire, l'aphonie, le hoquet, & l'élévation des hypocondres.

Les inteſtins étoient gorgés d'air, pâles ſur leurs membranes externes, ainſi que l'eſtomac : il y avoit deux ou trois vers lombricaux dans le cæcum, & peu de matieres putrides; le foie étoit tuméfié, volumineux, occupant juſqu'à la partie gauche de l'épigaſtre, comprimant, par ſon poids, l'eſtomac & les inteſtins, adhérent, par ſa courbure, en pluſieurs endroits, au diaphragme; livide, meurtri à la partie concave, coupé en pluſieurs endroits : on n'y remarquoit aucun abſcès ou dépôt ſanieux; les vaiſſeaux étoient ſeulement gorgés de ſang, la véſicule très-foncée en couleur, & la bile verdâtre.

Le poumon étoit enflammé à la partie poſtérieure du lobe gauche, livide, frappé de taches gangréneuſes, noirâtres, & adhérent aux côtes avec la plévre, ainſi qu'au diaphragme; les ſinus de la dure-mere fort diſtendus, & remplis de ſang, ainſi que les vaiſſeaux de la pie-mere; tout le reſte dans l'état naturel.

Sur une trentaine de malades que je vis, pendant un mois que j'y reſtai, je fis les obſervations ſuivantes. On pourroit diſtinguer la maladie en trois claſſes; dans les

uns, elle commençoit par un léger mal à la tête, des laſſitudes paſſageres, une fievre à peine remarquable; par un pouls petit, concentré, dur, inégal, & rapetiſſé vers l'éminence du *radius*; ils paſſoient de la ſorte quatre ou cinq jours, ſans demander du ſecours: la langue n'étoit qu'un peu blanche: le ventre ſouple, la chaleur modérée: ils avoient des nauſées; d'autres vomiſſoient des matieres bilieuſes: les déjections n'avoient pas d'infection. Cette fievre, dans l'augmentation, avoit des ſymptômes plus conſidérables; l'abattement, les laſſitudes, l'aſſoupiſſement dans les redoublemens du ſoir, l'élévation du ventre, quelques délires fugitifs en étoient les ſuites: c'étoit ſous ce caractere-là qu'on pouvoit eſpérer bien des malades, quand le pouls ſe développoit inſenſiblement, & que les évacuations mentionnées accompagnoient cet état critique.

Les ſeconds touſſoient dès les premiers jours; ils ſe plaignoient du mal à la tête: le pouls avoit le même caractere que ci-deſſus; la fievre ſe maſquoit ſous l'apparence d'une affection catarrhale qui en impoſoit ſouvent; la reſpiration paroiſſoit un peu gênée dans la nuit: la poitrine étoit douloureuſe par l'excrétion de quelques crachats muqueux; le pouls, toujours déprimé, s'élevoit un peu plus dans les redou-

blemens, mais toujours ferré & convulsif. Ils avoient une tendance à l'assoupissement, bientôt la poitrine ne souffroit plus ; la toux cessoit, ou ne paroissoit que de loin à loin. Le spasme du bas-ventre, la stupeur, la rigidité des membres, les soubresauts des tendons devenoient les symptômes les plus pressans ; l'assoupissement, la surdité ou le délire s'en suivoient. Si, dans cet état misérable, ils jouissoient de la liberté du ventre, accompagnée d'un pouls intestinal, quoique non critique, & suivi d'irritation, on espéroit beaucoup d'eux : le pouls se développoit insensiblement, vers le onzieme jour, qui étoit indicatif du 14 ou du 17, & prenoit les modifications convenables aux évacuations de la poitrine. Les malades toussoient derechef ; le pouls étoit compliqué de l'intestinal & du pectoral : il devenoit pectoral, décidé, vers le 17, & l'excrétion critique survenoit. Les urines charrioient des sédimens visqueux, comme purulens : les malades suoient quelquefois, & la crise paroissoit se faire par plusieurs organes à la fois. Il y eut des hémorrhagies du nez dans l'état de la maladie, lorsque le pouls, dans les délires, devenoit capital & redoublé, mais d'un augure peu assuré, ou, tout au moins, indifferentes à la crise.

Dans les troisiemes, les symptômes funestes se déclaroient plus promptement : ils

paſſoient à l'augmentation de la maladie, dès les premiers jours. Le pouls étoit toujours ſerré, convulſif; l'aſſoupiſſement ſe manifeſtoit aux premiers redoublemens; les tendons étoient agités de ſoubreſauts; les bras, les jambes ſe roidiſſoient; la langue étoit tremblante, noire, gercée: les malades ne pouvoient plus la tirer; ils refuſoient la boiſſon: un délire phrénétique les obligeoit ſouvent à garder les bouillons dans la bouche, & les jetter enſuite ſur leur lit: ils n'avoient plus de ſoif; l'aphonie aux uns, la voix entre-coupée aux autres en étoient les ſuites. Le bas-ventre ſe tendoit; la reſpiration étoit très-laborieuſe; les déjections noirâtres, fétides, puantes; la ſtupeur, l'immobilité dans les uns, les convulſions dans les autres, s'annonçoient.

Un ſymptôme plus redoutable, & dont aucun ne s'étoit encore tiré, étoit le hoquet; il étoit toujours précédé par un pouls ſerré, convulſif, avec trois ou quatre pulſations plus promptes & plus inégales entr'elles, auxquelles ſuccédoient d'autres moins inégales. Le pouls paroiſſoit avoir le caractere du pouls organique du foie, décrit par l'Auteur des *Recherches*, tom. ij, pag. 3, ſeconde édition. La petite éminence de l'artere, entre le doigt indice & celui du milieu, qui ſert à caractériſer les pouls organiques inférieurs à M. Fouquet, lorſqu'on

les touche à sa maniere, s'y faisoit remarquer plus difficilement : quelquefois le hoquet, ayant été précédé par un vomissement d'une bile verdâtre, au lieu des pulsations promptes & inégales, il avoit tout le caractere du pouls stomacal. En s'étayant des descriptions des deux Auteurs cités, on méconnoissoit rarement son caractere : voyez *Essai sur le Pouls de M. FOUQUET*, chap. xiij, pag. 81. Une espece d'érysipele fugitive s'emparoit du visage au côté droit, avec la langue tremblante, la voix entrecoupée, précédée du vomissement ; un pouls qui, de supérieur alors, devenoit si concentré & si petit, qu'on pouvoit à peine le reconnoître, étoient des signes avant-coureurs du hoquet, lequel se manifestoit souvent avec tant de force & de violence, que tout le corps du malade en étoit ébranlé, ainsi que son lit.

Les suites funestes de ce symptôme étoient de ne plus cesser jusqu'à la mort, d'amener l'assoupissement ou la perte totale de connoissance, les mouvemens convulsifs du visage, de la langue, des levres ; de balbutier continuellement, de s'agiter, & d'expirer : peu avoient passé le onzieme jour. Un augure favorable dans ceux qui s'en tirerent sous nos yeux, fut d'avoir extérieurement, après le onzieme jour, des taches rougeâtres, des élevures sur la peau, des

bras, des jambes, avec un pouls développé : on pouvoit s'attendre alors à quelque dépôt favorable, qui se manifestoit extérieurement ; à la gangrene externe, à des escartes charbonneuses, qu'une ligne blanchâtre de séparation entre le vif & le mort, devoit bientôt accompagner ; prélude de la suppuraton naissante. Quelques autres, pour avoir le pouls plus ouvert, un pouls intestinal, quoique non critique, suivi de selles spontanées pendant le hoquet, & ensuite uu pouls supérieur pectoral, en ont été délivrés également au même période, & ont craché des matieres presque purulentes.

Nous ne nous permîmes guere plus d'une saignée dans le traitement de cette cruelle maladie, qui fut des plus simples, & toujours dirigé conformément aux efforts de la nature. Si je m'écartai quelquefois de cette régle, c'étoit dans ceux qui toussoient, & souffroient de la poitrine ; mais il falloit que le pouls fût alors supérieur, & que le caractere de l'intestinal ne prédominât pas. Le sang étoit communément rouge, sans sérosité, se collant aux palettes ; ni l'action de l'air, ni la putréfaction, qui s'en emparoit dans la suite, n'étoient capables d'en séparer les globules lymphatiques, enchaînés, pour ainsi dire, avec les globules rouges : très-peu avoient des taches couenneuses sur le sang ;

& cette partie gélatineuse du suc nourricier paroissoit arrêtée ailleurs. Les émétiques antimoniaux, constamment indiqués, dès les premiers jours, par le pouls épigastrique, avoient toujours un effet favorable: les évacuations étoient considérables, & les malades étoient soulagés. Le pouls prenoit mieux les signes de l'intestinal; il se développoit un peu: ses pulsations promptes, accélérées les unes sur les autres, son rithme inégal marquoient l'état du foie affecté. S'il devenoit intermittent deux jours après, ou qu'il conservât son inégalité, quoique toujours avec un fond d'irritation, je plaçois un minoratif qui agissoit également bien. Dans l'état de la maladie, lorsque l'intermittence se renouvelloit avec un développement plus marqué, il valoit mieux commettre le soin de cette évacuation à la nature, qui s'en acquittoit avec moins de trouble; autrement on risquoit d'amener la diarrhée, qui affoiblissoit beaucoup les malades, & pouvoit faire avorter d'autres évacuations nécessaires à la guérison: on la prévenoit en purgeant dès les premiers jours, appuyé des signes précédens; sans quoi il valoit mieux suspendre tout remede, & ne faire alors que la médecine expectative, en étudiant sans cesse la marche du pouls, pour s'en appuyer dans le traitement qu'il restoit à faire.

S'il

S'il n'y avoit pas des ſymptômes plus graves, il étoit inutile de vexer les malades par d'autres remedes : la diéte, les fomentations, la tiſane nitrée, les lavemens de loin à loin favoriſoient la criſe, qui ne manquoit pas d'arriver vers le quatorzieme jour. Alors le pouls développé, ſouple, inteſtinal ou pectoral, annonçoit les evacuations relatives à ſon caractere : ſi, au contraire, après le ſeptieme jour, il demeuroit conſtamment déprimé, que les convulſions, la ſtupeur, la roideur des membres ſe manifeſtaſſent, on avoit recours aux véſicatoires à la nuque, & à d'autres ſecours, de l'efficacité deſquels on ne s'appercevoit qu'au onzieme jour, les veſicatoires tardant même juſqu'alors de fluer, quoique l'epiderme eût éte dechiré, & que la peau ſe montrât rouge & alterée.

Le ſuc des plantes chicoracées, celui de la bourrache & de la paquerette, dépuré ; les apozemes, avec les ſimples délayans & diſcuſſifs, paroiſſoient réſoudre la ſtaſe inflammatoire du ſang dans le foie, favoriſoient la ſécretion de la bile, amenoient la ſoupleſſe du pouls, ainſi que la liberté du ventre. Dans la ſtupeur, la roideur des membres, les convulſions, la liqueur anodine, les ſels ſédatifs, & le camphre, mariés aux décoctions anti-ſeptiques, rendoient le pouls moins convulſif, en relâchant le

ſpaſme des nerfs en contraction : on aiguiſoit quelquefois ces potions avec le kermès minéral, ſur-tout ſi l'état du pouls inférieur l'indiquoit.

Le ſymptôme le plus à craindre étoit le hoquet ; il étoit toujours précédé d'un pouls concentré, comme nous l'avons dit, avec des pulſations plus ou moins promptes ; la tenſion des hypocondres, leur élévation énorme, la langue noire, l'aphonie ou le balbutiement continuel en étoient les ſuites. Aucun malade ne s'étoit encore relevé avec ce fâcheux ſymptôme : l'inflammation gangréneuſe du foie, des poumons ou de l'eſtomac, pouvoient en être les cauſes prochaines, comme l'ouverture des cadavres l'avoit juſtifié. Hippocrate regarde ce ſigne comme mortel : tous ceux qui ont écrit après lui, l'ont confirmé de même. Morgagni, Ramazzini avoient trouvé, en pareil cas, l'eſtomac frappé de taches grangréneuſes ; Sydenham l'avoit combattu avec ſuccès, par le moyen de ſon *laudanum* ou du *diaſcordium*. Je me rappelle avoir lu une thèſe ſavante ſur le hoquet, que je n'ai pas ſous la main, ſoutenue à Montpellier en 1764, où il eſt dit que M. Lamure, & autres célebres Profeſſeurs de cette Ecole, guérirent une fievre maligne avec le hoquet, par le moyen de la tiſane de poulet, par la mixture ſaline de Riviere, & des potions réitérées,

dont le *diaſcordium* faiſoit la baſe, données dans le càs urgent de ce ſymptôme, que rien ne calmoit davantage que ce dernier remede. Mais ce n'étoit pas trop le cas ici d'employer les anodins & les narcotiques, du moins avec un aſſoupiſſement auſſi conſtant : *Quæ an locum invenire poſſunt, ſi, cum cautelis debitis uſurpentur, practicorum eſto judicium.* TRALLES, *tom. iij, de Singultu.* Il falloit les aſſocier prudemment à d'autres ſecours : la gangrene naiſſante des viſceres, la dépravation des humeurs arrêtées dans les vaiſſeaux, ſembloient demander de forts anti ſeptiques, mariés, de tems en tems, au ſuc des plantes ſavonneuſes, aux délayans nitreux, à la mixture de Riviere. L'extrait de quinquina, ou de fortes décoctions de ſon écorce avec le camphre, que j'édulcorois avec les acides végétaux. ou la liqueur anodine, & dont je faiſois prendre aux malades des potions de quatre en quatre heures, remplirent l'indication ; &, après quelques jours de traitement, j'eus le bonheur d'arrêter ce ſymptôme, dans quelques-uns, juſqu'alors ſi funeſtes.

Les malades, qui rendoient des vers lombricaux pendant le cours de la fievre, exigeoient des précautions particulieres : ce n'étoit pas là cependant le ſyptôme le plus à craindre, comme nous avons vu; &,

quoique tout le peuple, en général, regardât cette fievre comme plus dangereuse alors, il falloit se tenir plus en garde contre les inflammations sourdes & grangréneuses qui enlevoient les malades. Les émétiques, les purgatifs, où l'on ajoutoit quelques vermifuges amers, des huileux, détruisoient les insectes, dont même la plus grande partie des malades etoient exempts. Les femmes d'une constitution plus relâchée, en avoient davantage : l'état du pouls convulsif, tremblotant, vacillant sous le doigt, indiquoit leurs mouvemens dans les intestins. Quelquefois, dans l'état de la maladie, ou à son déclin, il arrivoit des nausées, des envies fatigantes de vomir, sans rien craindre : on sentoit une irritation dans l'œsophage, un corps étranger qui sembloit s'y mouvoir, & menacer le malade de suffocation. Si l'on exploroit le pouls dans cette situation, on le trouvoit marqué au coin ci-dessus : c'étoit la présence de quelque ver qui occasionnoit ce désordre. Les malades en rendoient aussi par la bouche Rien ne réussissoit mieux qu'un grain de tartre stibié, donné dans une décoction anti-septique, comme la fleur de camomille : la petite absynthe, dans une dose nullement capable d'amener le vomissement. C'est avec le tartre stibié, ordonné en grand lavage, que nous purgions souvent les malades, qu'il falloit tromper ainsi,

lorſqu'ils avoient une répugnance marquée pour tout remede : deux grains, avec un ſcrupule de nitre dans leur tiſane, amenoient toujours des évacuations favorables, ſans échauffer nullement, & détruiſoient, à coup ſûr, les inſectes. Donnons, avant de finir, une obſervation ſur les différens états de cette maladie, pour mieux en conſtater le traitement.

Une fille d'environ dix-huit ans, ayant la fievre putride, avec des ſymptômes moins dangereux que les autres, quoiqu'avec un pouls concentré, inégal, petit; beaucoup d'aſſoupiſſement & de rêveries dans la nuit; le ventre un peu tendu, & la langue noire, fut ſaignée, & prit l'émétique avec ſuccès : la fievre augmenta, au quatrieme jour, avec beaucoup d'inquiétude & de chaleur; le pouls parut un peu développé, non critique, au neuvieme jour : je preſcrivis un minoratif. Quelqu'un m'ayant fait obſerver qu'elle avoit beaucoup de chaleur, qui ſembloit s'oppoſer à la purgation, ainſi que la véhémence du pouls, je ſuſpendis la purgation, en prédiſant la diarrhée pour le lendemain, ſi le pouls ſe ſoutenoit dans cet état. Le ſoir il fut plus développé : l'intermittence étoit marquée à la ſeptieme pulſation : il y eut beaucoup de trouble & d'agitation pendant la nuit; la diarrhée parut le matin, dura juſqu'au douzieme jour;

la fievre baiſſa, & finit au quatorzieme jour, ſans autres ſecours.

M. Laille, Maître Chirurgien, d'un tempérament vif, ardent, ayant beaucoup travaillé depuis cinq mois, viſité des malades, panſé des plaies gangréneuſes, ouvert des cadavres avec MM. ſes Confreres, tomba malade. Preſſé de continuer ſes viſites, il les fit quelques jours encore, ne regardant ſa petite fievre, avec douleur de tête, que comme une eſpece de rhume. Au quatrieme jour, forcé de s'aliter, il prit l'émétique, à la doſe ſeulement de deux grains, qui l'évacua beaucoup par haut & bas. Il touſſoit déjà dès la veille: le lendemain, la toux ayant augmenté, la poitrine étant ſerrée, douloureuſe, avec un pouls ſupérieur, élevé, prompt, ſuivi d'irritation, compliqué de l'inteſtinal, je le fis ſaigner: le ſang donna quelques marques de couenne.

Le ſixieme jour, cet état ſe ſoutenoit en mal: le pouls étoit plus ſerré, plus dur, plus fréquent. Il prit le ſuc des plantes ſavonneuſes avec le nitre: on fomenta le bas-ventre; on donna des juleps ſédatifs; le ſoir, beaucoup de délayans. Le ſeptieme jour, le pouls ayant paru inteſtinal, ſerré, & la toux ayant ceſſé, on le purgea avec ſuccès.

Le 8, le pouls devint capital, avec irritation: le bout de l'eſpace pulſant s'élevoit

ſous l'index, plein, ſupérieur, redoublé. Le malade s'aſſoupit conſidérablement : on ne pouvoit plus lui rien faire entendre, étant devenu tout-à-fait ſourd. Il eut des ſoubreſauts dans les tendons, & des convulſions aux muſcles de la face : on employa des pédiluves qui agiſſoient, en calmant un peu la douleur de tête, & le délire momentané. Les ſymptômes ayant augmenté, le pouls demeurant toujours plein, roide, élevé & capital, on le ſaigna du pied : il continua ſes décoctions délayantes anti-ſeptiques, où l'on ajouta le camphre.

Le 9, les choſes étoient dans le même état : le bas-ventre, qui s'éleva beaucoup, fit appréhender l'engorgement gangréneux du foie. Le pouls baiſſa, & devint inteſtinal, toujours compliqué d'irritation : on eut recours aux décoctions anti-ſeptiques de quinquina, avec le camphre & le ſyrop de limon ; on ne diſcontinua point les fomentations. Le ſoir, on employoit des juleps anodins, avec le ſel ſédatif & le nitre, que l'on continua juſqu'au onzieme jour. On avoit de la peine à tirer le malade de ſon aſſoupiſſement : il n'entendoit que par ſignes. Les parents avoient empêché l'application des véſicatoires, auxquels le malade s'étoit également refuſé. Le pouls étant devenu tout-à-fait inteſtinal, quoique non critique, mais un peu plus développé, on ajouta à

ſes potions le kermès minéral, qui amena des évacuations favorables; il ſe développa davantage le 13. Le 14 on le purgea avec plus de ſuccès : les convulſions ceſſerent, ainſi que l'aſſoupiſſement. Il cracha le 16, le 17, le 18, des matieres cuites, & fut ſans fievre le 20.

Seigneuroit tomba malade, & fut pris d'une longue défaillance au moment de l'attaque : il avoit perdu ſon pere, s'étoit beaucoup attriſté. Se trouvant alors à une lieue loin de Bargemon, on le ramena promptement chez lui. Il touſſa en arrivant, vomit beaucoup : on l'émétiſa le troiſieme jour. La poitrine étoit priſe le quatrieme au ſoir; le pouls étoit ſupérieur, accéléré, plein, dur. On le ſaigna le cinquieme : il ſe ſoutint de même le ſixieme. Le pouls devint inteſtinal, avec irritation : on le purgea le ſeptieme. Le découragement étoit extrême; le ventre ſe tendit; le pouls fut concentré, petit, avec le caractere du pouls du foie, ayant des pulſations plus promptes, du côté droit ſur-tout, avec une petite éminence au milieu de l'eſpace pulſant; la langue étoit noire, tremblante; l'aphonie, ou perte de la voix, s'enſuivit; les convulſions, la roideur des membres également.

Le 8 la tenſion du ventre étoit ſi conſidérable, qu'en frappant la peau, elle réſonnoit comme un tambour. Le hoquet ſe

manifesta le 9 ; il étoit si considérable, que les côtes sembloient se dilater, & vouloir se rompre. L'enflure du ventre s'étendoit jusqu'à la poitrine : les hypocondres, se soulevant avec violence, faisoient mouvoir le lit & les couvertures ; tout le corps en étoit secoué, & l'on entendoit le hoquet des degrés. Il prend le suc des plantes chicoracées, avec le nitre & le sel sédatif. Le 8 le hoquet continue, le pouls est déprimé : on a recours au quinquina, au camphre, que l'on répete de temps en temps. Le pouls semble se dilater un peu le soir, du côté gauche ; il est comme supérieur, avec irritation : dans l'instant du hoquet, il s'arrête, devient intercadent ; & ce phénomene est plus que momentané. Du côté droit, il est toujours serré, rapetissé vers le bout de l'espace pulsant avec l'intercadence ; il a souvent des pulsations promptes & redoublées : on ne discontinue point les remedes, les fomentations & les savonneux combinés avec les anti-septiques sédatifs. Le 11 le pouls devient supérieur de chaque côté, un peu mol, inégal, non critique ; il s'arrête encore dans le hoquet : on apperçoit des taches, des élevures rougeâtres sur la peau.

Le hoquet a quelques intervalles le 12 ; le ventre, quoique toujours tendu, est plus souple ; les fesses paroissent livides, meurtries : on croit que c'est par compression.

Le pouls paroît compliqué de l'inteſtinal avec le pouls de la ſueur ; il eſt un peu plus dilaté, mol, inégal, ayant des pulſations plus fortes les unes que les autres. Le malade rend beaucoup de vents : il y a du relâche dans l'aphonie & les autres ſymptômes ; le ventre n'eſt plus ſi tendu ; le hoquet a de plus grands intervalles ; il dort un peu la nuit. Le 12, le 13, le pouls ſe ſoutient de même : les rougeurs gagnent les parties inférieures. La nuit du 14 la reſpiration eſt laborieuſe : le malade a du râle ; on le croit à l'extrêmité : le pouls eſt ondulant, ſouple, mol, critique, battant ſucceſſivement par trois pulſations plus fortes les unes que les autres ; la gangrene ſe manifeſte aux feſſes ; on continue ſes potions, qu'on rend un peu cordiales. Le 15, l'eſcarre eſt déjà bornée par une ligne de ſéparation ; le 16, les ſymptômes ſont diſſipés ; le pouls eſt devenu inteſtinal : le malade rend encore beaucoup de vents, avec des matieres figurées. Le 18, le 19, le 20, on traite la gangrene ſelon les regles de l'art : l'eſcarre tombe ; la ſuppuration eſt établie : il eſt ſans fievre le 21.

Telle étoit, en général, la marche de cette maladie, où l'on avoit ſouvent la ſatisfaction de remarquer les efforts victorieux de la nature, quand on ne la troubloit point par une médecine tumultueuſe : il ne faut

pas dissimuler que toutes les crises ne furent pas si heureuses ; plusieurs faillirent à succomber, dans le déclin de la maladie, affoiblis par la longueur & la durée de la fievre : ils avoient un pouls serré, convulsif, misérable ; & il falloit avoir recours à un régime analeptique, relever le pouls par les vésicatoires, les cordiaux, le quinquina même, pour favoriser la crise. Cependant cette méthode parut la plus convenable ; &, sur plus de cinquante malades, à peine en perdîmes-nous trois, dont deux étoient atteints de maladies chroniques : quelques autres ont eu le même sort, depuis que je suis parti de Bargemon, mais en petit nombre.

M. Bérard, Médecin très-habile, m'a fait part de quelques remarques qu'il a faites depuis, que je crois très-importantes ; il m'assure que tous ceux qui ont essuyé la maladie, n'ont point été exposés à la reprendre, quoiqu'ils aient soigné & visité les autres malades sans précaution ; que tous ceux qui ont essuyé l'affection catarrhale, qui se compliquoit souvent avec la fievre maligne, en dernier lieu, en ont été quittes par-là, sans autre incommodité ; que tous ses malades ont beaucoup craché, vers la fin, des matieres analogues au pus, & que ceux à qui on a été obligé d'appliquer des vésicatoires, n'ont point craché vers la terminaison de la fievre : l'écoulement des plaies y a suppléé,

malgré la toux qu'ils avoient en débutant. L'écoulement des véſicatoires, ſuppléant à cette excrétion critique, devoit donner au pouls quelques modifications particulieres dont il ne m'inſtruit point, & que j'aurois été bien aiſe de remarquer.

Le pouls, ſelon M. Bordeu, tom. ij, pag. 21, ſe développe ſouvent dans l'adminiſtration des véſicatoires; la fievre augmente un peu. Je ne remarquois cet événement que lorſque la plaie commençoit à couler; je les ai toujours fait appliquer à la nuque, lorſqu'il étoit queſtion d'obvier à l'aſſoupiſſement : on ſe trouvoit mieux, lorſque la poitrine étoit menacée, de les mettre aux jambes; & les deux différences font entrevoir qu'il n'eſt pas toujouts indifférent de les appliquer au même endroit.

Après avoir détaillé nos ſuccès, ne diſſimulons pas nos fautes; c'eſt par-là qu'on peut ſe corriger, & apprendre à mieux faire; & quel eſt l'homme qui en ſoit exempt ? Heureux qui ſait les connoître, les avouer, & ne pas en rougir ! Tous nos pronoſtics n'ont pas été ainſi calqués au coin du vrai : trop de vivacité, défaut de patience & d'attention, nous ont fait ſouvent pronoſtiquer des hémorragies du nez, des diarrhées, quoiqu'avec les ſignes du pouls, qui ne ſont par arrivées. Ce n'eſt encore rien : les anciens préjugés dont on revient difficilement,

cette malheureuse habitude de toujours purger à la fin des maladies, prévenus de l'Aphorisme d'Hippocrate, *Quæ relinquuntur in morbis, recidivas solere faciunt*, qui cause encore tous les jours bien des maux, nous a fait suivre quelquefois cette route qui auroit pu devenir meurtriere, comme elle l'est souvent. Parisien, homme crapuleux, avoit un pouls pectoral, bien décidé, au quatorzieme jour de la fievre; il crachoit: le 20, un peu d'irritation & de chaleur s'y mêlerent. Je temporisai trois ou quatre jours; je crus que le malade avoit péché dans le régime; je purgeai, quoique le pouls m'avertît du contraire. Le soir, une hémoptysie terrible faillit à faire mourir le malade: le pouls se resserra davantage; la fievre se ralluma: il toussa, fut étouffé, & mourut, quinze ou vingt jours après, crachant du pus. Que de Médecins ont ainsi conduit leurs malades au tombeau, dans la convalescence même, lorsqu'ils ont méconnu l'état d'un pouls critique! Je ne dis rien des causes éloignées de cette maladie, trop inconnues: il paroît qu'on peut la classer dans le rang des fievres malignes, dont la fievre rémittente & la fievre putride étoient l'accessoire. Elle est très-bien décrite, par la plupart de ses symptômes, dans le savant Mémoire de M. le Roi.

OBSERVATION

Sur une Hydropisie enkistée, communiquée à M. MARTEAU, Médecin à Amiens; par M. ANDRIEU, Chirurgien à Ailli-sur-Noi.

Constance Hacque, du village d'Ailli, morte à l'âge de cinquante ans, n'a souffert aucun dérangement du flux périodique jusqu'à la fin de sa vie. Depuis quinze ans, elle étoit travaillée d'une douleur dans le ventre. Peu-à-peu elle s'est apperçue qu'il grossissoit : elle n'en remplissoit pas moins ses fonctions, buvant, mangeant & dormant comme dans la meilleure santé. Il y a environ dix ans que M. Collignon, l'un des plus grands Chirurgiens du royaume, lui proposa la ponction : elle refusa de s'y soumettre, & résolut de se familiariser avec un mal qui ne lui paroissoit pas intéresser le principe de la vie. Cependant peu-à peu la circonférence de l'*abdomen* augmentoit. Six mois avant sa mort, le volume en étoit si prodigieux, qu'il ne lui permettoit plus de vaquer à ses affaires: son cadavre fut ouvert par MM. Andrieu, pere & fils.

Les tégumens n'étoient point infiltrés: la face & les extrêmités supérieures n'étoient

point amaigrie ; mais les jambes l'étoient un peu. La circonférence de l'*abdomen*, à la hauteur de l'ombilic, étoit de six pieds & huit pouces. La région épigastrique étoit de beaucoup plus saillante que les côtes. Il ne paroissoit aucune dépression le long de la ligne blanche. Un coup de trocar à chaque flanc a fourni issue à cent vingt-cinq pintes ou deux cens cinquante livres d'une eau claire, limpide, inodore, & qui s'est conservée cinq jours, sans donner le moindre signe de corruption. A l'ouverture des tégumens & des muscles, le Chirurgien s'attendoit de trouver bien des désordres dans le bas-ventre, & des restes d'épanchement. Tous les visceres étoient sains, & dans l'état le plus naturel. Il n'y avoit pas une goutte d'eau dans toute la capicité de l'*abdomen*. On s'apperçut alors que cet énorme amas d'eau avoit eu son siege dans la duplicature du péritoine, dont la lame interne étoit séparée de sa membrane celluleuse, & des muscles auxquels elle est adhérente. Le péritoine n'avoit conservé d'adhérence qu'avec la ligne blanche ; il étoit parsemé de vaisseaux sanguins très-sensibles. Les urines ont toujours été libres jusqu'à la mort ; & la malade n'a jamais été tourmentée de la soif.

Cette observation se rapproche beaucoup

de celle de M. Favelet, rapportée dans l'*Anatomie chirurgicale* de PALFIN, tom. ij, pag. 44 de l'édition de M. Petit.

LETTRE

A M. MISSA, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, ancien Médecin des camps & armées du Roi, &c. sur des Convulsions causées par la vapeur du charbon, & guéries avec le secours de la glace; par M. RENARD, D. M. à la Fere.

MONSIEUR,

Il y a long-tems que je vous ai entendu dire qu'on n'est bon Médecin que quand on est bon observateur : voilà sûrement ce qui vous rend vous-même un des meilleurs Praticiens de vos jours, & ce qui fait le principal mérite de nos observations imprimées en grand nombre dans les trois ou quatre premiers volumes du Journal de Médecine. Si ce livre précieux a aujourd'hui tant de célébrité, si son utilité est si généralement reconnue, vous devez en partager l'honneur avec tant d'autres savans Auteurs qui vous ont secondé ou succédé, & qui continuent encore, tous les ans, d'élever

ce monument, l'asyle & le refuge de l'humanité affligée ; de l'orner, de l'embellir de plus en plus, & de le rendre, en un mot, digne de l'admiration de tous les Savans. Il n'est permis qu'à ceux qui sont guidés par le flambeau de l'expérience & de l'observation, de travailler à sa construction. J'ai déjà adressé aux habiles, aux célebres Architectes qui président à ce grand, à cet utile ouvrage, quelques petits matériaux dont ils ont bien voulu faire usage. Sous vos préceptes, Monsieur, sur la maniere d'observer, sans vos excellentes remarques, si souvent répétées au lit de vos malades, je n'aurois jamais osé prétendre à cet honneur : c'est donc à vous que j'en ai la principale obligation. Je vais tâcher de l'accroître encore par de nouvelles observations : en voici une qui n'offre rien de fort extraordinaire, à la vérité, mais qui, au moins, a le mérite de confirmer les bons effets de la glace en topique, dans les maladies convulsives. Voyez le *Journal de Médecine*, Octobre 1767, pag. 345, & Décembre, pag. 562.

Madame le Bœuf, femme d'un très-équitable & très-érudit Avocat de cette ville, alloit périr (en Janvier 1768) par la vapeur du charbon qu'on avoit allumé dans une alcove où elle s'étoit couchée, &

endormie, depuis environ une heure, sans le secours d'un air froid & de la glace. Tout-à-coup le mari est éveillé par le bruit que fait un chat, en rendant ses excrémens, dans la même alcove, qu'on pouvoit alors comparer à une machine pneumatique. Il saute en bas du lit, dans le dessein de chasser cet animal importun; mais il le trouve étendu roide sur le carreau: il le croit mort, & le jette dans la riviere par une fenêtre du premier étage. Il vole ensuite au lit de sa chere épouse: quel triste spectacle! Il la trouve sans connoissance, tous les membres en convulsion, & respirant à peine. Un moment plus tard, elle étoit suffoquée. Les sphincters s'étoient aussi relâchés chez elle. L'inconsolable mari, qui croit avoir déjà perdu la moitié de lui-même, fait appeller ses meilleurs voisins par sa servante; ôte le foyer ardent, cause de tant de malheurs, & accourt lui-même chez moi. En chemin, il s'apperçoit qu'il est aussi malade: il a des éblouissemens; ses jambes chancelent .... que va-t-il devenir? L'amour & le grand froid lui donnent du courage & des forces: il arrive; & je cours avec lui secourir sa tendre moitié. Les fenêtres étoient restées ouvertes, depuis qu'on s'étoit débarrassé du chat: je fais ouvrir aussi tous les rideaux de l'alcove & du lit; & je trouve la malade

à-peu-près dans l'état décrit ci-dessus. Elle faisoit des efforts singuliers pour respirer : la bouche étoit torse, sans parole ; & les yeux, qui étoient rarement ouverts, ne fixoient rien & ne voyoient rien : en un mot, tous les organes des sens étoient sans sentiment, sans action. J'attribuai tous ces accidens au défaut ou au peu d'élasticité de l'air extérieur, & à la trop grande raréfaction de l'air intérieur ou contenu ; &, comme je savois qu'il n'y avoit rien de plus propre pour condenser & diminuer le volume d'air raréfié, & rétablir l'équilibre entre les fluides & les solides, qu'un corps froid, je fais apporter aussi-tôt de la glace ; j'en introduis dans la bouche de la malade, à plusieurs reprises. Au troisieme morceau, elle ouvre les yeux, fixe les objets, & nous reconnoît tous. Son mari étoit absent : elle le demande. Il arrive : elle l'embrasse tendrement, & lui dit les choses les plus raisonnables pour le consoler. On lui applique un paquet de glace pulvérisée sur le front (*a*) : elle paroît avoir recouvré toute

(*a*) Un habile Chirurgien de Laon (M. Nachet) qui nous a vu, M. la Brusse & moi, employer, en Septembre 1766, avec le plus brillant succès, l'eau froide, & la glace dans les différentes maladies convulsives de Madame Rillart ; (voyez le *Journal de Médecine*, Octobre 1767)

ſa préſence d'eſprit; elle préſide elle-même à ſa toilette, ſe fait changer de lit, & s'endort. A ſon réveil, elle croit avoir fait un ſonge : cependant elle ſe plaint de maux de tête, de laſſitudes, de foibleſſe, & de douleurs de reins. Tout cela auroit peu inquiété chez un autre malade; mais madame le Bœuf étoit groſſe d'environ trois mois : auſſi lui conſeillai-je, pendant quelques ſemaines, un grand repos, un régime convenable, & quelques autres ſecours Elle a fait une couche heureuſe: les ſuites ne l'ont pas été de même; mais elle ſe porte très-bien aujourd'hui.

Le chat, qu'on avoit cru jetter dans la riviere, fut reçu par la glace : le choc fut rude; peut-être cela contribua-t-il, autant que le grand air & l'impreſſion de la glace, à le rappeller à la vie. Quoi qu'il en ſoit, il revint à la maiſon, quelques heures après, & ſi bien portant, qu'on avoit peine à croire qu'il eut été malade.

Tout cela prouve, Monſieur, que le grand air, l'eau froide, la glace, &c. ſont

a fait imprimer dans le *Journal de Médecine* du mois de Mai 1767, deux obſervations ſur des accidens cauſés par la vapeur du charbon, où il a auſſi employé fort heureuſement, & de concert avec M. Gaigniere, ſon confrere, l'eau à la glace en topique: *Intelligenti pauca.*

ſouvent indiqués ; & peuvent opérer des eſpeces de miracles dans bien des circonſtances (*a*) : *Sed ne quid nimis.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS

Pour ſervir de Réponſe à la Lettre de M. BEAUPREAU, *Dentiſte, inſerée dans le Journal de Médecine au mois de Juillet dernier ; par M. JOURDAIN, Dentiſte*

Je croyois que, pour combatre une méthode, il falloit la connoître à fond, ou au moins concevoir ce que ſon Auteur en a dit, ſans altérer les faits, ni chercher à ſéduire par de fauſſes apparences.

M. Beaupreau, dans ſa Lettre à M. Cochois, après avoir voulu donner comme nouvelle la méthode de perforer les alvéoles pour guérir les maladies des ſinus maxillaires, rapporte une obſervation d'un Chanoine de la Cathédrale d'Arras, » auquel, » pour une maladie du ſinus, on avoit fait

(*a*) J'ai arrêté & même guéri pluſieurs hémorragies des poumons avec le ſecours de ces ſubſtances froides : ce ſera la matiere de quelques obſervations utiles, auxquelles je vais mettre la derniere main.

» deux incisions, une à la face, une sur l'apo-
» physe nazale, avec l'os decouvert, & l'au-
» tre dans le tissu spongieux de la paupiere
» inférieure. Il mouchoit beaucoup de pus:
» la membrane interne du nez étoit gon-
» flée. Le malade, étant à Paris, consulta
» M. Belleteste, ancien Doyen de la Faculté
» de médecine de Paris, qui l'adressa à
» M. Beaupreau. L'extraction des deux der-
» nieres molaires cariées, dont les racines
» pénétroient dans le sinus, faciliterent à
» M. Beaupreau le moyen d'augmenter la
» perforation de l'alvéole dans cette cavité.
» Le malade s'est toujours pansé lui-même;
» il a resté quelque temps à Paris, à cause de
» la gravité de sa maladie. Il a guéri sans au-
» tre moyen que cette opération, & les injec-
» tions, qui ont été variées suivant l'état
» dans lequel étoit la membrane interne du
» sinus...... Il a tenu l'orifice de la plaie
» ouvert *pendant près de deux ans, dans*
» *la crainte de la récidive.* «

Suivant M. Beaupreau lui-même, il est certain que le traitement & la guérison étoient douteux, puisqu'il a fallu près de deux ans pour constater la solidité de l'un & de l'autre. Quoique ce laps de temps soit fort inquiétant, & que d'ailleurs il paroisse que c'est plutôt à ce temps que la guérison est due, qu'à tout autre moyen, si l'on en excepte l'extraction des dents, dont une auroit

peut-être ſuffi, ſi l'on eût un peu mieux conſulté la nature, & qu'on n'eût pas été ſi prompt à opérer, cela n'empêche pas M. Beaupreau de dire : » D'après cette ob- » ſervation, je préfere encore cette mé- » thode à celle de ſonder le ſinus par l'ou- » verture naturelle dans l'intérieur des na- » rines, ſous le cornet ſupérieur. «

Si M. Beaupreau eût un peu réfléchi, il ne ſe feroit pas tant avancé ; car qu'a donc de ſi extraordinaire cette obſervation, qui puiſſe être contre ma méthode ? Et, en examinant les choſes de près, M. Beaupreau ne doit-il pas craindre qu'on lui impute, à juſte titre, la durée de la maladie par la perforation des alvéoles des dents ôtées ? Le cas étoit tout ſimple. Les accidens paroiſſoient dépendre des dents cariées, dont les racines pénétroient dans le ſinus : il falloit les ôter ; mais il auroit encore été bien plus glorieux de s'aſſurer ſi l'extraction d'une ſeule dent n'étoit pas ſuffiſante, & cela avec d'autant plus de raiſon que les racines de l'une & de l'autre dent pénétroient dans le ſinus, & que les injections, portées dans la cavité par cette ouverture, auroient bien pu terminer la maladie en moins de tems, & éviter la double perforation, & conſéquemment le grand vuide, en un mot, laiſſer au malade une dent qui auroit pu lui rendre encore quelques ſervives ; car,

quoique les dents ſoient cariées, il ne s'en-ſuit pas delà que toutes celles qui ſont dans cet état doivent être ſupprimées dans les maladies des ſinus. Tous ceux qui ont quelques connoiſſances des différentes caries des dents, ſavent que les caries ſeches conduiſent quelquefois l'homme juſqu'au tombeau. Dans les autres eſpeces de caries, il y a des ſignes particuliers qui indiquent encore ſi l'on doit extraire telle ou telle dent. L'on ne voit pas que M. Beaupreau ſe ſoit occupé de ces différences : il a ôté deux dents de ſuite, & a dilaté l'ouverture qu'elles avoient produite dans le ſinus, ſans déduire les raiſons de néceſſité, & ſans avoir auparavant examiné ſi la nature ne lui auroit pas fourni quelques reſſources, en n'ôtant qu'une dent d'abord, pour procurer une iſſue à la matiere contenue dans le ſinus. Enfin je ne préſume pas que M. Beaupreau veuille tirer gloire des opérations faites ſi promptement dans un cas des plus ſimples : il y auroit de l'injuſtice de ſa part ; &, dans le fond, il ne peut pas diſconvenir que, ſi le premier Opérateur eût porté ſon attention ſur l'état des dents, il eût guéri ce malade très-promptement, ſans l'expoſer à l'opération que lui a faite M. Beaupreau, & qui, quoiqu'utile juſqu'à un certain point, a été très-certainement la cauſe de la durée de la maladie, pour avoir été

trop

trop étendue & trop précipitée; trop heureux encore s'il ne reste pas de fistule!

Le grand art du Chirurgien est de simplifier ses opérations, & non pas de les multiplier: il doit être l'ami de la nature, & non pas son destructeur.

En suivant de près mon Mémoire, M. Beaupreau se seroit encore apperçu que ma méthode a pour objet principal le traitement des maladies des sinus, qui ne dépendent point des dents cariées: quoique ces faits soient rares, ils existent cependant quelquefois: j'en ai donné trois exemples qui me paroissent suffisans (*a*).

Si, dans certains cas, je me suis opposé à la perforation des alvéoles, c'est que l'expérience m'a convaincu qu'on peut & qu'on doit même éviter cette opération, quand ces parties ne sont point attaquées, & qu'elles subsistent dans toute leur intégrité.

J'ai encore cru devoir préférer les injections faites par le nez, dans de certains cas, parce qu'en effet les injections, ainsi portées dans le sinus, séjournent davantage, & en plus grande quantité, dans cette cavité. M Beaupreau se trompe donc, s'il croit qu'en injectant par les alvéoles, & qu'en bouchant ensuite les alvéoles, après avoir re-

(*a*) Journal de Médecine, Juillet & Août 1767.

tiré la ſeringue, il reſte aſſez d'injection dans le ſinus pour y produire des avantages courts & réels. Lorſque M. Beaupreau a avancé ce dernier point de pratique, il n'a certainement pas obſervé que les injections, portées par les alvéoles, ſe perdent preſque toutes dans le nez, & que le tems que l'on emploie pour retirer la ſeringue, & pour mettre le morceau d'éponge, qui doit boucher les alvéoles, ſuffit pour que le reſte de l'injection ſe précipite, & qu'elle ne produiſe que très-peu ou point du tout d'effet. D'après cet expoſé tout ſimple, peut-on croire raiſonnablement que ce paſſage ſubit de l'injection ſur la membrane du ſinus puiſſe produire autant d'effet que le ſéjour plus ou moins long de cette même injection, ſuivant les circonſtances ? Mais M. Beaupreau aime mieux ſe retirer à l'écart, & employer des moyens ſpécieux, plutôt que d'avouer que, nullement habitué à l'opération que j'ai propoſée, il y entrevoit trop de difficulté, & qu'il aime mieux la déclarer impoſſible, que de ſe donner toutes les peines qu'elle exige pour ſe la rendre familiere. La négative eſt ordinairement la reſſource de bien des gens, dans les cas épineux. M. Beaupreau, bien convaincu, ſans doute, que ſa premiere obſervation n'étoit pas ſuffiſante pour convaincre les gens raiſonnables de

l'inutilité de ma méthode, cherche un autre moyen de les séduire ; & c'est pour cela qu'il a recours à l'observation suivante :

» Dans le courant de l'été dernier, » M. Louis m'adressa un malade, qui avoit » deux ulceres à la joue gauche, d'où dé» couloit beaucoup de pus : le sinus étoit » affecté. On avoit pansé ce malade pen» dant dix-huit mois : une mauvaise dent » avoit été tirée en partie. Ayant examiné » sa bouche, j'observai qu'il y avoit encore » des dents cariées ; je les tirai : j'augmen» tai le trou du sinus par l'alvéole de la » premiere dent ôtée : j'établis ensuite une » communication de l'extérieur de la joue, » avec le fond du sinus, par le moyen » d'un trochisque de *minium* : les injec» tions de vin sucré furent employées pour » déterger le sinus. Cette maladie, qui pa» roissoit si rebelle, a été guérie en moins » d'un mois. «

M. Beaupreau seroit, je crois, bien embarrassé de citer ceux aux yeux desquels cette maladie a paru si rebelle : je suis très-persuadé, au contraire, que tout bon Chirurgien ne s'en seroit point effrayé. La cause dépendoit d'une ou de plusieurs dents cariées ; il falloit les ôter : voilà quel étoit le point capital du traitement ; & un peu d'attention de la part de ceux qui avoient vu le malade avant M. Beaupreau auroit suffi

pour empêcher M. Beaupreau de vouloir rejetter ſur la généralité une marque d'attention particuliere. *Chirurgus parvum morbum non attollat, & non ſit verboſus & loquax.*

A la ſuite de ſon obſervation, M. Beaupreau ajoute : » D'après ces obſervations, » on peut juger de quelle utilité il pour» roit être de ſonder le ſinus par l'ori» fice naturel, puiſque l'application immé» diate des cauſtiques les plus actifs ſur » un petit ulcere extérieur n'a pu guérir, » que doivent faire les injections intro» duites dans le ſinus, au moyen d'une ſonde » creuſe, *ſans avoir extrait la dent qui a* » *cauſé la maladie* ? «

Ce dernier membre de la phraſe de M. Beaupreau prouve d'abord qu'il n'y avoit qu'une ſeule dent qu'il étoit néceſſaire d'ôter : pourquoi a-t-il donc ſupprimé les autres ? Il a donc multiplié l'extraction des dents, ſans prouver que cette conduite fût indiſpenſable : ainſi, à le bien prendre, ſi M. Beaupreau a droit de ſe récrier contre ceux qui détruiſent l'os maxillaire, pourquoi n'auroit-on pas également celui de lui reprocher de priver les malades de leurs dents ? Tout bien conſidéré, l'accuſateur & l'accuſé ont donc une conduite également inconſéquente. Au ſurplus, il eſt bien étrange que M. Beaupreau ait regardé ſon obſerva-

tion comme un moyen péremptoire pour prouver l'insuffisance de ma méthode : qu'a de commun ce fait avec ceux pour lesquels j'ai cru devoir conseiller ma méthode ? Quand ai-je dit que, dans des circonstances semblables, on ne devoit point ôter les dents qui pouvoient être directement la cause de la maladie ? Qu'il lise mes observations, & il y verra la conduite que je tiens en pareil cas. A qui ai-je encore proposé d'appliquer d'abord les caustiques les plus actifs sur des ulceres extérieurs ? En un mot, à qui ai-je promis que ma méthode l'emporteroit sur toutes les autres, même en laissant subsister les dents qui seront la cause immédiate de la maladie. Je ne crois pas que, sans blesser la vérité, M. Beaupreau puisse me taxer d'avoir introduit un dogme semblable : je le défie même de me présenter aucun malade vis-à-vis duquel j'aie tenu ou conseillé une pareille conduite.

Comme le bien public sera toujours la regle de ma conduite, je verrai toujours avec plaisir les objections que l'on pourra me faire, quand elles seront plus justes & mieux fondées que celles de M. Beaupreau, qui, ayant reçu de moi les premiers documens de son état, trouvera encore chez moi, quand il le jugera à propos, toutes les instructions dont il peut avoir besoin

pour ma nouvelle méthode, ſur laquelle il me permettra de ne lui point donner d'autres éclairciſſemens par écrit, mon but n'étant point d'entreprendre une diſpute littéraire ſur un fait reconnu, & ſuffiſamment approuvé par des Médecins & par des Chirurgiens très-inſtruits, qui ont bien voulu m'aider de leurs conſeils, dans des cas qui ont eu rapport à ma découverte.

LETTRE

De M. AURRAN, ſecond Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen, &c. à M. MARTIN, *Chirurgien principal de l'Hôpital de Saint-André de Bordeaux, ſur un faux Anévriſme de l'Artere cubitale.*

C'eſt à vous, Monſieur, que doit le jour le récit de la maladie que j'ai l'honneur de vous adreſſer, quoiqu'il y ait pluſieurs années qu'il ſoit fait : vos obſervations ſur l'*Ouverture des Arteres de l'avant-bras*, inſérées dans le Journal de Médecine du mois de Mars dernier, me l'ont rappellée ; & je ne fais ici que tranſcrire la note que j'en dreſſai en ce tems-là : il m'a paru que ce fait pouvoit être placé à côté de ceux dont vous parlez, & que leur comparaiſon mettroit le lecteur en état de voir de quelle uti-

lité ils peuvent être pour la théorie & la pratique de ces sortes de lésions ; ce qui est le but qu'on se propose en publiant une observation.

Le 29 Octobre 1766, Jean-Louis Méteyé, Serrurier en ressorts de carrosse, travailloit à fendre avec son couteau une large courroie ; mais cet instrument, étant tiré de haut en bas avec trop de force, vint donner de la pointe sur l'avant-bras gauche, qui étoit par-dessous, & lui fit une plaie un pouce au-dessus de l'extrêmité inférieure du cubitus, dans laquelle on voyoit une partie du tendon du cubital interne : le sang sortit sur le champ avec rapidité ; & le blessé, craignant d'en trop perdre, mit promptement le doigt sur la plaie ; mais ce secours, naturellement indiqué, & si rarement heureux, quand il n'est point suivi d'une compression méthodique, en arrêtant l'hémorragie, donna lieu à un épanchement considérable, qui se fit dans les interstices des muscles de l'avant-bras, ou qui l'entourent par-devant. Le lendemain le malade, effrayé par la tuméfaction de cette partie, eut recours à la chirurgie de l'Hôtel-Dieu de cette ville. Le sang couloit encore ; & il avoit pénétré un monstrueux arrangement de compresses & de bandes qui étoit autour de cette partie, lorsque le célebre M. le Cat en arrêta le

cours par le moyen d'une compreſſion qu'il fit dans la circonférence de la tumeur, & ſur le trajet de l'artere cubitale, qu'il prolongea juſques ſur la brachiale : cet appareil ne fut levé que le huitieme jour ; mais l'hémorrhagie reparut dans le moment qu'on diminuoit la compreſſion des arteres ; & elle revint encore le quinzieme jour, qu'on leva le ſecond appareil. Feu M. le Cat procéda ſur le champ à l'opération de l'anévriſme, qu'il commença par une inciſion parallele à l'os du coude ; il ne trouva dans la tumeur que du ſang coagulé : l'artere cubitale étoit coupée, & retirée vers la partie moyenne de l'avant-bras ; le bout inférieur n'avoit preſque pas changé de place : les deux ligatures étant faites ſelon l'art, on appliqua l'appareil convenable. On le changea, le cinquieme jour, & nous trouvâmes un commencement de ſuppuration : le pus étoit brun, ſanieux ; & les caillots, qui étoient reſtés adhérens aux parties ſolides, commençoient à ſe diſſoudre ; le pus devint, de jour en jour, moins brun, à meſure que les caillots ſe fondoient : les ligatures ne tarderent pas à tomber ; & la plaie, devenue ſimple, fut guérie en peu de tems. Ce malade eſt retourné à ſes occupations ordinaires, qu'il exerce ſans difficulté, de la part de la partie bleſſée.

Vous voyez par cette obſervation, Monſieur, qu'une compreſſion méthodiquement faite, arrête complétement l'hémorrhagie, & borne l'épanchement du ſang qui coule d'une artere placée auſſi favorablement que la cubitale Il eſt évident que la méthode que ſuivit M. le Cat ſuffit pour arrêter l'hémorrhagie, venant d'une artere plus conſidérable, plus profonde, & moins voiſine d'une partie dure, que les arteres de l'avant-bras. Cette méthode, plus ou moins connue des habiles Chirurgiens, n'a été bien établie que par la doctrine sûre & lumineuſe qui eſt dans un Mémoire que M. le Vacher, Maître en chirurgie de Paris, a lu dans la Séance publique de l'Académie de chirurgie de l'année 1766, & qui a été publiée, dans ſon tems, par la voie des Journaux. Tel eſt le plus sûr moyen, & le ſecours le plus prompt que l'art fourniſſe pour arrêter les progrès d'un épanchement de ſang produit par l'ouverture d'une artere un peu conſidérable, en attendant l'opération qu'on ſait être inévitable dans ces cas-là. Je crois donc pouvoir conclure, en faveur des gens de l'art, que la confirmation de la doctrine de M. le Vacher eſt le point le plus intéreſſant que la lecture de mon obſervation puiſſe lui préſenter.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	Thermometre. A 2 h. & d. du soir.	Thermometre. A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	Barometre. A midi. pouc. lig.	Barometre. Le soir. pouc. lig.
1	13¼	18¾	14½	28 2	28 2½	28 3
2	13½	18¾	16	28 3	28 2½	28 2½
3	14½	20¼	17¼	28 2½	28 2½	28 2¼
4	15¼	22½	19½	28 2	28 2	28 1
5	17½	23½	18¼	28 1	28 ¼	28
6	18¼	20	14¾	28 ⅓	28 ½	28 1¼
7	13¼	18½	15	28 1¾	28 2¾	28 3
8	15¼	20	17	28 3	28 2	28 1½
9	15½	22	19	28 1	28 ½	28 ¼
10	15½	18¾	16	28 ¼	28 1	28 1½
11	15¼	19¾	17	28 2	28 2	28 1
12	15½	20⅓	17	28 1	28 ½	28 1
13	16¼	20	17½	28 1	28 1¼	28 1
14	16½	19¼	18½	28 1	28 1	28 1
15	14	16½	14¼	28 1	28 1	28 1
16	12½	16	13	28 1	28 ¾	28 ½
17	12	15	12¼	28 ¾	28 1	28 2
18	11¼	15½	12½	28 2½	28 2¾	28 2
19	11¾	15⅓	14	28 1½	28 ⅔	28
20	13¼	15	12	28	28	28
21	10	15	11	27 11	27 10	27 10
22	10	15¼	12	27 9½	27 9½	27 9
23	10	15½	11¾	27 9	27 9	27 10½
24	10¼	15⅔	13	27 11	28	28 ½
25	11	16¼	12½	28 ¾	28 ¾	28 2
26	12¼	16½	14½	28 3	28 3	28 2½
27	13	17½	14½	28 2	28 1¼	28 1
28	13½	17½	13¾	28 ½	28 ¾	28 ¾
29	11¾	17¼	13¾	28 ¾	28 ½	28 ½
30	13¼	19	15¾	28	28	28
31	14	17 1/[illegible]	14	28 ½	28 1	28 1

ETAT DU CIEL.			
Jours du m.	*La Matinée.*	*L'Après-Midi.*	*Le Soir à 11 h.*
1	E. beau.	E. nuages.	Beau.
2	E. nuages.	E. beau.	Beau.
3	E. nuages.	O-N O. nuag.	Beau.
4	N O. beau.	N-O. beau.	Beau.
5	E-S E. nuag.	S-O. cou. ton.	Nuages.
6	S-S-O. nuag.	S - O. couv. t.	Beau.
7	O. beau.	O. nuages.	Beau.
8	O. beau.	S. beau.	Beau.
9	E - S - E. beau.	E - S - E. beau.	Tonnerre.
10	E - S - E. pluie.	O-N-O. nuag.	Couvert.
11	S - O. beau.	S - O. nuages.	Couvert.
12	S - O. pet. pl.	S - O. nuages.	Couvert.
13	S O. nuages.	S · O. nuages.	Nuages.
14	S-O. nuages.	S - O. nuages.	Nuages.
15	S-O. couvert.	S - O. pet. pl.	Couvert.
16	S - O. nuages.	S - O. couvert.	Nuages.
17	N-N-O. n. pl.	N-N-O. nuag.	Beau.
18	N-N-O. nua.	N-N-O. nuag.	Beau.
19	S. pet. pluie.	O. pluie.	Couvert.
20	O. couvert.	O. nuages.	Beau.
21	O-S O. beau.	O-S-O. nuag.	Beau.
22	O-S-O. couv.	O-S-O. nuag.	Beau.
23	O-S-O. beau.	O-S-O. nuag.	Beau.
24	O-S-O. beau.	S - O. pet. pl.	Beau.
25	S-S-O. nuages.	O. nuages.	Beau.
26	O. beau.	O - S - O. nuages.	Couvert.
27	S - S - O. nuages.	S - S - O nuag.	Couvert.
28	O-N-O. nuages.	O - N - O. nuages.	Beau.
29	O-N-O. beau.	O-N-O. nua.	Couvert.
30	S. couvert.	S-S-O. nuag.	Beau.
31	S-S-O. beau.	O-S O. nuages.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 10 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois de l'E.
3 fois de l'E-S-E.
3 fois du S.
4 fois du S-S-O.
9 fois du S-O.
6 fois de l'O-S-O.
6 fois de l'O.
4 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-O.
2 fois du N-N-O.

Il a fait 22 jours beau.
24 jours des nuages.
15 jours couvert.
5 jours de la pluie.
3 jours du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1769.

On a continué d'obſerver, pendant ce mois, les mêmes affections catarrhales que dant le précédent : il a régné, outre cela, quelques fievres bilieuſes & putrides, qui n'ont pas toujours été ſans danger.

Les petites-véroles ſe ſont conſidérablement multipliées ce mois-ci, ſur-tout vers la fin : il y en a eu beaucoup de confluentes, auxquelles les malades n'ont échappé qu'avec peine : on ne peut pas dire cependant qu'elles aient été très-meurtrieres.

Obſervations météorologiques faites à Lille, au mois de Juillet 1769, par M. BOUCHER, Médecin.

Le tems a été variable, ce mois, quant à la température de l'air, & quant au ſec & à l'humide. La liqueur du thermometre, dans les premiers jours du mois, a monté à 23 & 24 degrés; ce qui a encore été obſervé au milieu du mois; mais, dans les

derniers jours, elle ne s'eſt pas portée au-deſſus de 15 degrés.

Le mercure, dans le barometre, n'eſt guere monté, de tout le mois, au-deſſus du terme de 28 pouces; & , depuis le 10, il a toujours été obſervé au-deſſous de ce terme.

Du 15 au 31 il ne s'eſt guere paſſé de jours ſans pluie.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 24 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 8 lignes.

Le vent a ſoufflé 1 fois du Nord.
7 fois du N. vers l'Eſt.
3 fois du Sud vers l'Eſt.
2 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'Ou.
5 fois de l'Oueſt.
10 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.
10 jours de pluie.
4 jours d'éclairs.
3 jours de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué une humidité légere à la fin du mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juillet 1769.

Nous n'avons eu en ville, ce mois, que très-peu de fievres putrides de l'eſpece de celles dont nous avons fait mention les mois précédens; mais il régnoit, à la campagne, vers le midi & le levant, une fievre maligne pétéchiale, dont nombre de perſonnes mouroient: les plus forts ſuccomboient même plus vîte que les autres, à ſavoir du cinquieme au ſeptieme jour. En ville, les fievres continues étoient bien moins fâcheuſes; & peu de gens en étoient attaqués.

Nous avons vu des points de côté, ou fauſſes pleuréſies, cauſés ou fomentés par quelque ſaburre dans les premieres voies. Après deux ou trois ſaignées faites à tems, un émétique diſſipoit les principaux ſymptômes, & terminoit quelquefois preſque la maladie.

Les fievres tierce & double-tierce commençoient à s'établir, & devenoient plus opiniâtres & plus compliquées que ci-devant.

La diarrhée bilieuſe a été fort commune ce mois: il en a été de même de diverſes eſpeces d'éruptions cutanées, ſans fievre, ou avec peu de fievre; mais il n'y avoit ni

rougeole ni petite-vérole, non plus à la campagne qu'à la ville.

Quoique les apoplexies ſoient généralement aſſez communes dans cette contrée, elles y régnent cependant plus en automne, & dans les hivers pluvieux, que dans d'autres tems : néanmoins, dans le cours de ce mois, nombre de perſonnes en ont été atteintes ; & pluſieurs en ſont mortes ; ce que nous n'avons pu attribuet qu'au tems nuageux & orageux de ce mois & du précédent. Nombre de perſonnes ſont auſſi tombées aſſez ſubitement, & ſans cauſe manifeſte, dans le délire phrénétique, ſans fievre, ou plutôt dans la vraie manie ; ce qui a été obſervé, ſur-tout à l'égard des mélancoliques, & de quelques-uns qui avoient eſſuyé des maladies de longue durée.

PROGRAMME

De l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bordeaux.

Du 25 Août 1769.

L'Académie de Bordeaux avoit, cette année, trois prix à diſtribuer ; l'un, double, réſervé de 1767, ſur la queſtion de ſavoir *Quels ſont les principes qui conſtituent l'argile ; les différens changemens qu'elle*

éprouve, & quels seroient les moyens de la fertiliser? Le second, simple, réservé de 1768, sur la question de savoir *Quelle est la meilleure maniere d'analyser les eaux minérales, & si l'analyse suffit seule pour en déterminer exactement la vertu & les propriétés?* & le troisieme, prix simple courant, sur la question: *S'il n'y auroit point des moyens physiques pour détruire les* lichen *& la mousse des arbres, & les garantir du ravage que peut leur causer cette espece de maladie; & quels sont les meilleurs de ces moyens?*

I. Sur la question concernant l'argile, ne trouvant point encore son objet parfaitement rempli, l'Académie a été obligée de réserver une seconde fois ce prix; mais, dans l'espérance que de nouveaux efforts de la part des Auteurs qui se sont déjà présentés, ou que de nouveaux ouvrages de la part de ceux qui voudroient aussi se mettre sur les rangs, pourront enfin pleinement satisfaire ses vues, elle en a conservé la destination au même sujet, qu'elle repropose, dès aujourd'hui, pour 1773, afin de donner aux Auteurs le tems qui pourroit leur être nécessaire pour faire les expériences relatives à la question proposée.

II. A l'égard du sujet concernant les moyens de garantir les arbres du ravage de la mousse, les pieces que l'Académie a re-

çues sur cette question, ne lui ayant présenté que très-peu de recherches, que des notions simples, & généralement connues; que des expédiens, dont les uns lui ont paru peu sûrs, & fort équivoques, les autres peu praticables, ou trop dispendieux; & ne lui ayant non plus présenté aucune expérience qui ait pu confirmer l'efficacité d'aucun de ces expédiens, elle a aussi réservé ce prix, & a délibéré de le réunir au prix coutant de l'année 1771.

III. Quant à la question *sur l'Analyse des Eaux minérales*, l'Académie a trouvé avec satisfaction, même au-delà de ce qu'elle avoit pu désirer, en la proposant (elle regarde comme un devoir d'en faire l'aveu.) dans un Mémoire portant pour devise ce passage d'Hippocrate: *Neque verò negligentiorem se circà aquarum facultates cognoscendas exhibere convenit; quemadmodùm enim gustu differunt, & pondere, & statione, sic quoque virtute aliæ aliis longè præstant*; & elle lui a adjugé le prix.

Dans les mains de l'Auteur, la question proposée, en lui développant successivement les différens objets auxquels elle pouvoit conduire, s'est convertie en un Traité complet, dont la premiere partie présente, dans le détail le plus instructif, les procédés analytiques qui peuvent le mieux découvrir les différens principes des eaux mi-

nérales ; & la ſeconde, plus intéreſſante encore, la meilleure méthode d'adminiſtrer ce genre de remede, ſuivant la différente maniere d'agir de chacun de ces principes, & ſuivant le genre des maladies auxquelles il peut être appliqué ; Traité dans lequel, marchant toujours à la lumiere de l'expérience, & ne prenant qu'elle pour guide, l'Auteur ſe montre par-tout homme inſtruit, & verſé depuis long-tems dans la matiere qu'il traite ; Obſervateur attentif, Artiſte conſommé, Praticien prudent & éclairé, & où par-tout, ſans crainte de profaner les myſteres de ſon art, il s'eſt rendu également utile, & à ceux qui peuvent y être les plus exercés, & à ceux qui chercheroient à y être initiés.

L'Auteur de cet ouvrage eſt le ſieur Marteau, Docteur en Médecine des Univerſités de Rheims & de Caen, & Membre de l'Académie des Sciences d'Amiens : c'eſt pour la ſeconde fois que l'Académie lui décerne une récompenſe juſtement méritée.

Mais, en rendant ainſi à cet Auteur le tribut d'éloges qui eſt dû à ſes travaux, cette compagnie croit cependant ne devoir point laiſſer ignorer qu'elle a lu auſſi avec plaiſir, ſur la même matiere, un Mémoire ayant pour deviſe ces mots : *Parmi les différens corps que nous voyons tous les jours, il n'y en a aucun qui ſoit plus commun*

que l'eau, & qui, en lui préſentant la même netteté dans les idées, la même méthode dans les procédés, le même jour répandu ſur la queſtion, auroit pu balancer ſes ſuffrages, ſi, plus renfermé dans les bornes du ſujet propoſé, il ne lui avoit paru en cela préſenter moins d'avantages que la piece avec laquelle il ſe trouvoit en concours.

Les ſujets pour les deux prix qu'elle aura à diſtribuer l'année prochaine, ont été annoncés par ſon programme de l'année derniere.

Elle demande aujourd'hui pour ſujet de celui qu'elle aura à diſtribuer en 1771, & qui ſera double, que l'on donne *un procédé plus ſimple & moins diſpendieux que ceux qui ſont connus (& qui d'ailleurs ſoit le plus ſain) pour obtenir, par le raffinage, le ſucre de la plus belle qualité, & dans la plus grande quantité poſſible.*

Elle avertit les Auteurs qu'elle ne recevra plus les Diſſertations qui lui ſeront envoyées pour les prix, que juſqu'au premier d'Avril de l'année pour laquelle les ſujets ſont propoſés. Les paquets ſeront affranchis de port ; & adreſſés *à M. de Lamontagne, fils, Conſeiller au Parlement, & Secrétaire de l'Académie.*

Les Auteurs auront attention de ne point ſe faire connoître, & de mettre ſeulement

leur nom & leurs qualités dans un billet cacheté, joint à leur ouvrage.

On trouvera les ouvrages qui ont remporté les prix de l'Académie chez les sieurs *Racle*, à Bordeaux ; *Briaſſon*, à Paris ; *Foreſt*, à Toulouſe ; *Chambaud*, à Avignon ; *Bruyſſet*, à Lyon ; *Lallemand*, à Rouen ; *Couret de Villeneuve*, à Orléans ; & chez la veuve *Vatar*, à Nantes ; tous Marchands Libraires.

LIVRES NOUVEAUX.

La Botanique, miſe à la portée de tout le monde, ou Collection des Planches repréſentant les plantes uſuelles d'après nature, avec le port, la forme & les couleurs qui leur ſont propres, gravée d'une maniere nouvelle, par M. *Regnault*, de l'Académie de Peinture & Sculpture, & accompagnée de détails eſſentiels ſur la Botanique, avec cette épigraphe :

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus.

HOR.

grand *in-folio* propoſé par ſouſcription.

L'entrepriſe de M. *Regnault*, autant que nous pouvons en juger par la planche qui accompagne ſon *Proſpectus*, nous paroît mériter d'être encourragée. Rien, en effet, n'eſt plus propre à faciliter l'étude de la bo-

tanique, & la rendre familiere aux hommes de tous les états & de toutes les conditions, que des planches qui présentent exactement la forme, le port, la couleur, & les différentes parties de chaque plante: nous exhortons seulement l'Auteur de s'appliquer sur-tout à détailler davantage les différentes parties de la fructification, comme étant celles qui servent le plus à caractériser les plantes.

Les conditions de la souscription sont, qu'on livrera soixante planches par an, avec leur explication; le prix de chaque planche sera de 1 liv. 4 sols pour les abonnés: on délivrera aux Souscripteurs un cahier de cinq planches, dans les premiers jours de chaque mois. On s'abonnera pour une année: la souscription sera ouverte jusqu'au premier Décembre exclusivement, pour l'année suivante, & pareillement d'année en année: on déposera 12 livres en se faisant inscrire, qui seront imputées sur les deux derniers cahiers de chaque année. Le premier cahier paroîtra au commencement de Janvier 1770: les Souscripteurs paieront 6 livres en l'envoyant chercher, & ainsi de suite, de mois en mois, pour les autres cahiers, qui se succéderont sans interruption. Ceux qui n'auront pas souscrit la premiere année, paieront 9 l. au lieu de 6 l. pour les cahiers déjà distribués, & ne joui-

ront de l'avantage de l'abonnement qu'un mois après qu'ils se seront faits inscrire.

On souscrit à Paris, chez l'Auteur, rue Croix des Petits-champs, au magasin des chapeaux des troupes du Roi; *Dessaint junior*, *Delalain* & *Lacombe*, Libraires.

Septieme Distribution des Planches du Traité historique des Plantes de Lorraine.

Cette distribution est de vingt-six planches, qui, jointes à celles qui sont déjà distribuées, font deux cens une planches. Cette distribution se fait chez *Durand* & *Cavelier*, Libraires, & chez l'Auteur, M. *Buc'hoz*, rue des Cordeliers.

Physico-Chymie théorique en dialogue; par *L. J. Decroix*, Apothicaire à Lille, avec cette épigraphe:

Ars mea totius rimatur viscera terræ;
Et liquat & mutat mille metalla modis.

à Lille, chez *Lalau*, 1768, *in*-8°; on en trouve des exemplaires à Paris, chez *Delalain*.



TABLE.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, ſed temporis filia. *Bagl.*

NOVEMBRE 1769.

TOME XXXI.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1769.

EXTRAIT.

Jo. Frederici Cartheuſer, Med., Doct. & Profeſſ., &c. Fundamenta Materiæ medicæ, tam generalis quàm ſpecialis, editio nova, precedente emendatior, ac longè auctior; curante *Jo. Car. Deſeſſartz*, D. M. P. *C'eſt-à-dire : Les Fondemens de la Matiere médicale, tant générale que particuliere ; par M.* J. Fred. Cartheuſer, *Docteur & Profeſſeur en médecine ; édition nouvelle, plus correcte que les précédentes, & conſidérablement augmentée ; publiée par les ſoins de M.* J. Char. Deſeſſartz, *Médecin de la Faculté de Paris. A Paris, chez* Cavelier, *1769, in-12, quatre volumes.*

APRÈS la connoiſſance des phénomenes, de la marche & de la nature des maladies, il n'en eſt point de

plus eſſentielle au Médecin que celle des médicamens ou des inſtrumens qu'il doit mettre en uſage pour remédier aux déſordres de l'économie animale, toutes les fois qu'il eſt obligé de venir au ſecours de la nature. L'eſpece de luxe qui a régné, dans preſque tous les tems, dans cette branche de la médecine, en a toujours rendu l'étendue extrêmement difficile : preſque tous les Auteurs qui en ont traité ſemblent avoir été plus curieux d'exagérer les richeſſes de l'art, que d'en indiquer le véritable emploi. Rien n'eſt plus précaire que les fondemens d'après leſquels la plupart d'entr'eux jugent de l'action des médicaments ; rien de plus vague que ce qu'ils diſent de leurs vertus. Ce reproche ne ſauroit tomber ſur l'Auteur dont nous analyſons l'ouvrage ; car, marchant à la lumiere de la ſaine chymie (non de cette chymie qui confond tout, mais de celle qui, procédant par ordre dans la décompoſition des corps, en fait connoître les véritables principes, qu'elle préſente inaltérés) il fait connoître les parties véritablement actives des médicamens, & met par-là ſes lecteurs en état de mieux juger de leurs vertus, & des actions qu'ils ſont en état d'exercer, tant ſur nos organes que ſur nos humeurs.

On remarque ſur-tout ces avantages dans cette ſeconde édition, dans laquelle l'Auteur

a ſoigneuſement corrigé quelques erreurs qui lui étoient échappées dans la premiere, qu'il a enrichie d'un grand nombre d'articles qu'il avoit omis, ou qui ont pour objet des ſubſtances dont l'uſage eſt devenu plus familier, & à laquelle l'Editeur a ajouté un aſſez grand nombre de notes ou de remarques pour confirmer les principes de l'Auteur, ou relever quelques négligences qu'il eſt impoſſible d'éviter dans un ouvrage de quelque étendue. Nous croyons donc devoir recommander la lecture de cet ouvrage, utile à tous ceux qui voudront avoir une idée exacte de la nature des médicamens & des avantages qu'on peut ſe promettre de leur emploi dans les différens genres de maladies. Pour en donner quelque idée à nos lecteurs, nous allons leur en préſenter une courte analyſe, dans laquelle nous aurons ſoin de faire obſerver les changemens & les additions que l'Auteur a faits dans cette nouvelle édition.

Après avoir traité, dans une premiere ſection, des généralités de la matiere médicale, il paſſe tout de ſuite à l'examen particulier des différentes eſpeces de remedes, qu'il a diviſés en ſeize claſſes; diviſion puiſée dans leur nature & leurs qualités ſenſibles. En traitant de chaque claſſe, il expoſe d'abord ſes idées ſur la nature & les principes des remedes qui la compoſent : delà il

passe à leur maniere d'agir & à leurs vertus médicinales en général ; ensuite il parle de chaque remede en particulier, en donne la description & l'analyse, & en fait connoître l'emploi.

La premiere classe est composée des remedes insipides terreux, & des terres gélatineuses, tels que les yeux d'écrevisse, les coquilles de lac & de riviere, celles d'huîtres, les coquilles d'œuf, les perles, l'os de seche, les coraux, le crystal, l'ostéocolle, les terres sigillées, la chaux vive, & l'eau de chaux ; les différentes substances osseuses des animaux, comme l'ongle d'élan, le crâne humain, l'ivoire, &c., les bézoards.

La seconde est formée des remedes insipides, mucilagineux & gélatineux : ces remedes, dans l'édition précédente, formoient la quatrieme classe. Ce n'est pas sans raison que M. Cartheuser les a rapprochés des précédens, avec lesquels ils ont la plus grande analogie : outre ce rapprochement, l'Auteur a encore enrichi cette classe de quelques substances dont il n'avoit point parlé dans la premiere édition, telles que le salep, la racine d'orchis, qu'on peut lui substituer, &c. Il y a rangé aussi la vipere & le stinck, dont il réduit la vertu à celle des simples gélatineux. Il en a retranché la racine de scorsonere.

La troiſieme eſt compoſée des remedes doux, légérement amers, légérement auſteres, & des remedes balſamiques, huileux & gras, qui, dans la premiere édition, formoient la treizieme claſſe. Il y a rapporté les ſemences de pavot, qu'il avoit rangées d'abord parmi les narcotiques; il y a ajouté auſſi les noix de béen; & il a fait un chapitre particulier des olives, & un autre de la cire, qu'il n'avoit fait qu'indiquer dans l'édition précédente.

La quatrieme a pour objet les acides & les acides doux; la cinquieme, les ſels alkalis. Il a étendu, dans cette nouvelle édition, ce qu'il diſoit, dans la premiere, ſur la vertu des alkalis volatils; il ne paroît cependant pas adopter ſans réſerve les conſéquences que M. Pringle a tirées de ſes expériences ſur la putréfaction. La ſixieme traite des ſels moyens. Il a réuni dans un ſeul chapitre ce qu'il dit des ſels natifs vitrioliques, tels que les ſels amers de Sedlitz, de Seidchuz, d'Epſom naturel & factice, ou celui qu'on retire des eaux meres du ſel marin dans les ſalines d'Angleterre & dans celles de Lorraine, enfin celui des eaux de Carleſbad. Il nous a paru que notre Auteur n'avoit pas une idée exacte de la véritable nature de ces ſels, qu'il regarde comme autant de ſels admirables de Glauber, ſuppoſant qu'ils ſont tous, à quelques légeres différences

près, composés d'acide vitriolique, & de sel alkali minéral. Il est étonnant qu'il n'ait point connoissance de la terre qui fait la base du sel d'Epsom, & de tous les sels amers cathartiques; base qui ne permet pas de les confondre avec le véritable sel de Glauber. Nous nous sommes crus d'autant plus permis de relever cette légere erreur, qu'elles sont très-rares dans cet ouvrage; mais poursuivons.

La septieme section est composée des remedes austeres styptiques. L'Auteur n'a ajouté à ceux qui formoient cette classe dans la premiere édition, que les baies de myrte dont il n'avoit pas parlé. Les remedes doux forment la huitieme classe dans cette édition comme dans la précédente; les âcres, qui les précédoient, viennent à la suite, & composent la neuvieme. Outre plusieurs additions considérables qu'il a faites à quelques articles particuliers, il y a rapporté le *marum verum*, qu'il avoit mis d'abord parmi les balsamiques & aromatiques.

La dixieme classe comprend les amers: on y trouve, de plus que dans les précédentes, un article pour le *mungos*; un chapitre où il traite des racines de scrophulaire; un autre sur le *simarouba*, substances dont il n'avoit point parlé dans sa premiere édition. En outre, il a remis dans cette classe le *lignum colubrinum*, qu'il avoit d'abord

placé parmi les aromatiques. La onzieme eſt deſtinée aux âcres amers purgatifs, tant émétiques que cathartiques; elle eſt enrichie d'un article ſur le turbith végétal, d'un chapitre pour les hermodactes, d'un autre pour les racines de ſénéka ou ſénéga. Les remedes vaporeux enivrans & narcotiques compoſent la douzieme claſſe. L'Auteur, comme nous l'avons déjà dit, en a retranché les ſemences de pavot, qui, en effet, ne méritent pas d'être miſes au rang des narcotiques.

La claſſe des balſamiques & aromatiques, qui fait la treizieme, eſt la plus nombreuſe; elle forme elle ſeule le troiſieme volume & partie du quatrieme de la nouvelle édition: c'eſt auſſi une de celles où il y a les additions & les corrections les plus conſidérables. Ces additions ont pour objet le nard ou ſpic d'Inde, & Celtique, la ſchænante, le *malabathrum*, la méliſſe de Canarie, la menthe romaine, le *botrys Ambroſioides*, le bois-ſaint, eſpece de bois de gaïac; le bois de cèdre, l'écorce giroflée d'amboine, l'opoponax, le baume de Tolu, la vanille, le piſſaſphalte, l'aſphalte & la mumie de Perſe, dont l'Auteur n'avoit point traité dans la premiere édition, ſans compter un grand nombre d'autres articles qu'il n'avoit fait qu'indiquer, & qu'il a traités beaucoup plus au long.

La quatorzieme classe contient toutes les substances d'une saveur mixte. Il y a rapporté la racine de scorsonere qu'il avoit rangée, dans l'édition précédente, parmi les insipides mucilagineux ; il y a ajouté la racine de saponaire, celle de ginseng, le *lichen cinereus terrestris*, que le Docteur Méad a si fort recommandé contre la rage ; le *lycopodium*, l'*uva ursi*, la branc-ursine d'Allemagne, l'*alchimilla*, l'aigremoine, le marrube blanc, le mouron à fleurs rouges, les fleurs de pêchers, les mille-pieds, & les vers de terre, dont il n'avoit pas parlé, ou qu'il n'avoit fait qu'indiquer. La quinzieme est formée des substances seches inflammables & minérales. La seizieme & derniere traite des eaux : l'Auteur y a ajouté un chapitre sur l'eau de mer.

Cette notice succincte suffit pour faire connoître tous les avantages de cette nouvelle édition : nous croyons qu'il est superflu d'en rien extraire, la maniere dont l'Auteur traite ses sujets étant assez connue par la premiere édition.



ANALYSE

De la Réponse de M. BRUN, Médecin à Pignans en Provence, aux Réflexions sur les Affections vaporeuses, ou Examen du Traité des Vapeurs des deux sexes de M. POMME; *par M. ROSTAIN, Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, Intendant des eaux minérales de Saint-Alban, résidant à Roanne, Auteur des Réflexions.*

J'ai dit & je répete que M. Pomme n'a pas connu plusieurs des maladies dont il a donné les observations; ce qui doit rendre très-suspect le plus grand nombre des succès dont il fait parade; & M. Brun nous dit que *cette méprise parut, en effet, bien extraordinaire.* A cela je réponds qu'elle dût me paroître telle qu'à ceux qui n'avoient pas lu son Livre, ou qui n'avoient pas assez de lumieres pour le juger. Il ajoute, par une note à la marge, que *c'est-là le dernier effort de leurs Adversaires, qui, n'ayant plus rien à repliquer, se replient sur les faits qu'ils voudroient nier ou défigurer.* Mais cela est dit contre toute apparence de raison. Cette note s'adresse particuliérement à

moi : cependant je n'ai jamais fait de repliques. Pour que j'eusse repliqué, il auroit fallu que l'on m'eût préalablement répondu quelques raisons : on ne me répondit jamais que des injures. Je n'aurois donc pu que repousser des injures par d'autres injures : oh ! sur cela, j'avoue mon foible ; je ne sais que les mépriser. Mais M. Brun essaie enfin, au bout de 18 mois, de me faire une réponse raisonnée ; & les injures n'y viennent qu'accessoirement pour orner le discours. Pour le coup, je puis repliquer, & je vais le faire ; mais ce sera avec cette tranquillité, cette modération que j'ai montrée dans l'examen du Traité de M. Pomme. Je releverai les défauts de cette Réponse ; j'en dévoilerai les infidélités ; j'en sapperai la doctrine ; mais j'épargnerai la personne de l'Auteur, & le plaindrai de n'avoir pas su montrer plus de talent dans sa Réponse, que M. Pomme en a montré dans l'ouvrage dont il entreprend la défense.

I. RÉPONSE de *M.* BRUN. *Celle* (des observations de M. Pomme, censurées par l'anonyme) *qui me frappe le plus*, dit M. Brun, *paroîtra la premiere : c'est un racornissement des extrémités du corps, dont a été attaqué un jeune Bénédictin, & que notre anonyme caractérise de* rhumatisme ; *à quoi je répondrai que ce malade a été guéri, sans qu'on puisse le nier, par un traitement*

différent de celui que l'on emploie communément pour le rhumatisme, mais bien par celui qui est reconnu pour spécifique dans le racornissement des nerfs ; d'où je conclus que la maladie a été réellement celle sous laquelle *M. Pomme la présente.*

M. Brun est donc bien persuadé que le bain, le petit-lait, l'eau de poulet, en un mot, que tous les relâchans ne sont pas les remedes qui s'emploient communément pour le rhumatisme ; & il se croit donc en droit d'en conclure que la maladie dont il s'agit n'étoit pas un rhumatisme, mais un racornissement. Mais, si la prémisse est fausse, que deviendra la conséquence ? Or il est faux que les relâchans ne s'emploient pas communément pour le rhumatisme, puisque Sydenham & Boerhaave, sur l'exemple desquels tous les bons Praticiens d'aujourd'hui modelent le plus généralement leurs procédés, ne proposent pas d'autres méthodes ; puisque tous les Auteurs, & spécialement M. Tissot, de l'amitié duquel M. Pomme se félicite avec raison, & dont il profite si mal pour son instruction, s'accordent à les proposer pour les malades qui se trouvent dans les dispositions que M. Pomme reconnoissoit dans le sien, & puisqu'en un mot il n'est point d'usage plus commun, dans le traitement de cette maladie, que celui du lait, du petit-lait, de

toutes les boiſſons adouciſſantes, des bains par immerſion, des bains de vapeurs, des fomentations émollientes, &c. : donc M. Brun a tort d'alléguer cette raiſon, pour prouver que l'indiſpoſition de l'un & de l'autre malade, dont il rapporte les obſervations, étoit un racorniſſement, & non un rhumatiſme.

Que j'ai eu raiſon de dire, dans ma critique, qu'en agiſſant en aveugle, on peut avoir quelquefois des ſuccès! M. Pomme ne ſe doutoit pas qu'il avoit un rhumatiſme à traiter, & encore moins que les relâchans en puſſent être le remede : cependant, en employant les relâchans, il a, ſans méthode, guéri, par un traitement aſſez méthodique, un rhumatiſme qu'il ne connoiſſoit pas.

M. Brun étoit, ſans doute, bien éloigné de penſer que la ſolution de cet argument fût auſſi aiſée ; & je ſuis perſuadé qu'il n'avoit dérangé l'ordre de mes objections, pour le mettre à la tête de ſa réponſe, que parce qu'il le croyoit invincible : cependant il ſe doutoit qu'il ne ſuffiroit pas pour me convaincre, tant il me juge revêche! & c'eſt pour cela qu'il m'invite à faire le voyage de Paris, pour y prendre des informations chez celui des malades de M. Pomme qui fait le ſujet de la ſeconde obſervation qu'il rapporte.

Par les informations, dit-il, *que cet anonyme pourra prendre chez lui, il saura qu'un Médecin de Paris l'avoit traité, pendant long-temps, avec les purgatifs & les sudorifiques, dans la vue d'attaquer un rhumatisme, & non un racornissement des nerfs, & que, par ce traitement bannal, ce malade avoit déjà perdu, à l'âge de trente ans, l'usage des mains & des jambes, qu'il a repris ensuite par le traitement de M. Pomme.*

Mais, quand j'aurois fait cent lieues pour aller prendre ces informations, qu'apprendrois-je? Je ne saurois, toutes informations faites, que ce que je sais déjà; savoir, que M. Pomme n'a pas connu le genre de la maladie, & que, s'il dit vrai (*a*), le Médecin qui l'avoit précédé n'en avoit pas connu l'espece. Que M. Pomme n'ait pas connu le genre de la maladie, cela est

(*a*) J'en demande pardon à M. Pomme; mais, puisqu'il a lui-même fait imprimer cette Réponse de M. Brun, il a dû nous donner pour vrai tout ce qu'elle contient; mais j'y ferai voir un grand nombre d'endroits en pure contradiction avec la vérité. Il ne doit donc pas se fâcher si l'on hésite à ajouter foi à tout ce qu'il dit, d'autant mieux que j'ai donné bien d'autres preuves de son défaut d'exactitude, sans compter celles qui se peuvent tirer de la note qu'il adressa à M. Roux, pag. 26 du second volume de sa nouvelle édition. *Voyez* le Journal de Méd. de Juillet 1769.

évident, puiſqu'il traitoit un rhumatiſme qui cauſoit les plus vives douleurs, tandis qu'il croyoit traiter un racorniſſement cauſé par l'oblitération des vaiſſeaux, qui eût néceſſairement exclu tout ſentiment; & , d'autre part, il n'eſt pas moins certain que l'autre Médecin n'en auroit pas connu l'eſpece, ſi l'expoſé de M. Pomme eſt ſincere, puiſqu'au lieu des émolliens (qui, heureuſement pour le malade, ſe ſont trouvés, par haſard, convenir à ſon état) il auroit employé les purgatifs & les ſudorifiques.

Ce n'eſt pas que les purgatifs & les ſudorifiques ne conviennent très-ſouvent dans le rhumatiſme, de même que les eaux thermales, dont M. Pomme proſcrit tout uſage; mais c'eſt lorſque les malades ſe trouvent dans des diſpoſitions différentes de celles où étoient, ſelon ſon expoſé, ceux dont il parle; c'eſt ce que M. Brun pourroit apprendre de tous les bons Praticiens, entre leſquels je choiſis M. Tiſſot, pour le lui citer de préférence, parce qu'il eſt le ſeul Médecin d'une réputation bien méritée, pour lequel M. Pomme témoigne de l'eſtime, quoiqu'il ſoit infiniment éloigné de penſer comme lui.

II. RÉPONSE de M. BRUN. *La ſeconde eſt celle d'une affection ſcorbutique, compliquée de ſpaſme, ſur un Chirurgien de réputation, qui y eſt cité, & qui, ſelon cet*

anonyme, n'avoit aucun ſigne de ſpaſme. Qu'il excepte donc le plus caractériſque : je le trouve dans le ſeul effet de deux onces de manne, qui irriterent ſi fort l'eſtomac & les entrailles de ce ſcorbutique, que les ſymptômes ſpaſmodiques reparurent avec plus de force.

S'il y a eu des ſymptômes ſpaſmodiques dans le cours de cette maladie, M. Pomme étoit, ſans doute, bien intéreſſé à les faire connoître, puiſqu'il l'a miſe au nombre des vapeurs compliquées, & qu'il l'a qualifiée d'*affection ſcorbutique, compliquée de ſpaſme*. Cependant je défie, tant M. Pomme que M. Brun, d'indiquer un ſymptôme, dans cette obſervation, qui ait ſeulement l'apparence du ſpaſme. Il y eſt dit que les dernieres ſelles, que procura une médecine compoſée de *trois* onces de manne, irriterent ſi fort *les vaiſſeaux hémorrhoïdaux*, qu'elles procurerent des cuiſſons & des douleurs ; que la fievre ſurvint le lendemain, & que les ſymptômes ſcorbutiques reparurent avec *la même* force ; &, au lieu de cela, M. Brun, qui oſe, ſans aucune eſpece de preuves, accuſer d'impoſtures les antagoniſtes de M. Pomme, prend ſur lui de nous dire, comme une vérité, que *deux* onces de manne irriterent ſi fort l'*eſtomac* & les entrailles de ce ſcorbutique, que les ſymptômes *ſpaſmodiques* reparurent avec *plus* de force.

Si M. Brun veut me ſoutenir qu'il a copié fidélement cette obſervation de M. Pomme, il faut qu'il place l'eſtomac au fondement, où les derniers effets d'un purgatif exciterent des cuiſſons ; ce qui arrive très-ordinairement, & bien moins par l'action du remede, que par l'irritation que cauſe le paſſage des matieres dont il procure l'évacuation. Il faut qu'il me démontre que des ſymptômes ſcorbutiques & des ſymptômes ſpaſmodiques ne ſont qu'une même choſe ; que deux ou trois n'expriment que le même nombre, & qu'enfin il ſoit égal que l'on diſe *avec le même*, ou *avec plus de force*. Voilà, dans ce peu de mots, quatre infidélités : il en eſt deux, à la vérité, qui ſont de peu de conſéquence ; mais elles concourent avec les autres à faire voir le peu de ſcrupule que ſe font ces Meſſieurs d'en impoſer au public. Ils m'accuſent calomnieuſement d'avoir tronqué & tranſporté les faits : & ils n'ont pas honte de les altérer.

III. RÉPONSE de M. BRUN. *La troiſieme regardera la chute de l'épiderme, celle des poils & des cheveux, qui, ſelon lui, n'ont pas le moindre rapport avec les vapeurs*, ni même avec le racorniſſement des ſolides, *mais avec la vérole & la lepre.*

Il en eſt de certains Auteurs comme des mauvais plaideurs : les uns & les autres ſe défendent d'abord par des moyens qu'ils peu-

vent croire légitimes ; mais leur en fait-on appercevoir la frivolité ? il n'eſt aucune ſubtilité dont, à la fin, ils ne ſoient capables de faire uſage. M. Brun vient d'en donner une preuve bien évidente dans ſa ſeconde Réponſe : il en donne ici une nouvelle, & ce ne ſera pas, à beaucoup près, la derniere. Il ne me fait parler que de la chute de l'épiderme, & de celle des poils & des cheveux ; & il ſupprime un autre ſymptôme rapporté dans l'obſervation de M. Pomme, dont cependant j'ai fait mention, parce que ce ſymptôme, qui conſiſte en des crevaſſes aux doigts des mains & des pieds, eſt auſſi étranger aux vapeurs, qu'il eſt ordinaire à la lepre, &, de plus, il me fait dire que ces ſymptômes n'ont pas le moindre rapport, *même avec le racorniſſement ;* ce que je n'ai eu garde d'avancer, puiſque, pour démontrer à M. Pomme que tout ce qui produit le racorniſſement n'eſt pas ce que l'on appelle *vapeurs*, je lui ai donné l'exemple de la lepre, qu'il faudroit, dans cette ſuppoſition, qualifier de *vapeurs*, puiſqu'elle produit le racorniſſement.

Cela prouve, continue M. Brun, *que ce Cenſeur eſt encore bien jeune, puiſqu'il ne connoît pas les ſymptômes, ou qu'il ne ſait pas les diſtinguer de ceux que la vérole produit.*

Pour moi, je ne jugerai pas de ſon âge

par ſon ſavoir ; mais je jugerai, avec tous les Médecins éclairés, qu'il faut être bien neuf en médecine pour n'avoir pas encore appris que l'alopécie, ou la chute des poils & des cheveux, eſt un effet aſſez ordinaire des vieilles véroles & de la lepre; que les crevaſſes profondes de la peau des mains & des pieds ſont un des principaux caracteres de celle-ci ; que le ſoulevement, qui ſe fait par écailles de l'épiderme qui recouvre des endroits dartreux ou puſtuleux de la peau, ſont également un ſymptôme de l'une & de l'autre, & enfin pour ſe perſuader que la chute de l'épiderme, des poils & des cheveux, & que des crevaſſes de la peau puiſſent être appellées *des vapeurs.*

IV. RÉPONSE de M. BRUN. *Dans la quatrieme, une tympanite confirmée eſt ſurnommée* ſpaſmodique *par M. Pomme; & l'anonyne en eſt ſurpris, quoiqu'on lui diſe* qu'il n'y avoit chez la malade aucune contre-indication à ſuppoſer, je veux dire l'atonie ; *&, pour plus grande preuve, elle a été guérie par les remedes que M. Combaluzier conſeille, en pareils cas, ſans le mélange d'aucun tonique.*

Voilà une plaiſante réponſe ! M. Pomme a cru traiter une tympanite, qu'il nomme *ſpaſmodique* : je lui dis, avec Van-Swieten, qu'une tympanite ne ſauroit être ſpaſmodique, parce qu'elle a toujours pour cauſe

prochaine & concomitante l'atonie des inteſtins ; & il me répond, par l'organe de M. Brun, que je dois ſavoir qu'il n'y avoit point d'atonie, parce qu'il m'a dit qu'il n'y avoit point d'atonie : je les défie de me démontrer que ce ne ſoit par là le plus fidele réſultat de leur phraſe. Quelle logique ! Ce n'eſt pas tout : M. Brun, *pour plus grande preuve*, déſigne les remedes dont M. Pomme s'eſt ſervi pour traiter cette prétendue tympanite, auquel il ne mêla, dit-il, aucun tonique ; & il ſe trouve que ces remedes ſont eux-mêmes de puiſſans toniques, & des plus capables de remédier à l'atonie, ſavoir l'eau froide, & à la glace ; mais il en connoît ſi peu les propriétés, qu'il leur ajouta des lavemens huileux, & de l'eau de poulet, ſans ſe douter que ces remedes n'étoient propres qu'à produire un effet tout oppoſé.

V. RÉPONSE de M. BRUN. *La cinquieme ſera mention d'une tympanite naiſſante, caractériſée par tous les ſignes, parmi leſquels la paſſion flatueuſe tenoit le premier rang ; mais ce ne ſeront que des coliques, dit cet anonyme, parce qu'elles ont été guéries par des fomentations, & de l'eau de poulet.*

J'ai dit, en effet, que ce n'étoit qu'une colique, & je perſiſte à le dire : il eſt bien vrai que des coliques violentes & opiniâtres

ſont quelquefois ſuivies de la tympanite ; mais elle ne ſurvient alors, ainſi que le dit Van-Swieten, qu'après que les douleurs ont ceſſé, lorſque les fibres des inteſtins ayant été long-tems tiraillées au point d'être prêtes à ſe rompre, il en réſulte un état d'atonie, qui prive les inteſtins de toute action & de tout ſentiment. Dans cet état, leurs parois ſont dans l'impuiſſance de réſiſter à l'expanſion de l'air qui a été démontré pouvoir ſe raréfier par la chaleur du corps, au point d'augmenter ſon volume d'un huitieme ; & ce huitieme, en ſus du volume d'air naturellement contenu dans l'eſtomac & dans tout le canal inteſtinal, ſe raſſemblant dans les portions de ce canal, qui ont perdu leur reſſort, les diſtend immenſément. Juſques-là, la maladie n'eſt que ce que l'on nomme *colique ;* & ce n'eſt qu'à ce dernier période de la maladie, dans lequel cette diſtenſion ſe fait ſans douleur, parce que l'inteſtin eſt dans un état de paralyſie, qu'elle prend le nom de *tympanite ;* de même qu'un rhumatiſme ceſſe d'en porter le nom, lorſqu'il eſt dégénéré en paralyſie. Si les partiſans du racorniſſement m'objectent que cette colique menaçoit le malade d'une tympanite, je leur répondrai que cela eſt plus que douteux, puiſque, de cinq cens coliques de cette eſpece, & plus violentes que M. Pomme ne nous dépeint

celle-ci, qui céda ſi aiſément à des fomentations & à l'eau de poulet, à peine s'en trouvera-t-il une qui ſoit ſuivie de cet événement, & qu'après tout, la menace d'une maladie n'eſt pas la maladie elle-même.

Des coliques hépatiques, dit M. Brun dans la même Réponſe, *provenant de la contraction ſpaſmodique de tuyaux excrétoires du foie & de la véſicule du fiel, reconnues par Sydenham, & guéries par les relâchans, ſeront auſſi rejettées.*

M. Brun veut nous faire entendre que M. Pomme a parlé des coliques hépatiques dans l'obſervation dont il s'agit; & moi, je lui ſoutiens que non-ſeulement il n'en avoit jamais eu l'intention, mais qu'il n'avoit ſeulement pas penſé qu'il pût y en avoir, avant que je le lui euſſe appris, puiſqu'il nomme les accès de celle qui fait le ſujet de cette obſervation, *des paroxyſmes vaporeux*, & qu'en un mot, s'il en a aujourd'hui quelque idée, il m'en a l'obligation toute entiere. Mal-à-propos dit-il que Sydenham a reconnu cette maladie: ce grand homme ne la connoiſſoit pas mieux que M. Pomme; mais il y a cette différence entre l'un & l'autre, que, du tems du premier, on ne l'avoit point encore reconnue, & qu'aujourd'hui un Médecin, qui s'érige en Auteur, & ſur-tout qui s'aviſe de dogmatiſer, doit rougir de paroître n'en avoir pas eu la

plus petite connoissance. En vain M. Brun entreprend-il de justifier Sydenham de ce reproche, en lui faisant donner à la colique hystérique une cause à laquelle il ne pensa jamais ; savoir, la constriction spasmodique des tuyaux excrétoires de la bile : il prouve seulement par-là qu'il n'a jamais lu Sydenham, ou qu'il n'a pas su le comprendre (*a*). Cet Auteur a tenu un tout autre langage ; & s'il vivoit encore, il en conviendroit, sans user de détour : il ajouteroit cet acte de modestie à bien d'autres qui ne rendent sa mémoire que plus respectable ; ce qui devroit engager M. Pomme à l'imiter.

VI. RÉPONSE de M. BRUN. *La sixieme est une tumeur scrophuleuse ; mais cette tumeur étoit ovale, non angulaire, & cette figure géométrique caractérise, à son avis, une tumeur squirrheuse.* Cette ridicule remarque *nous apprend tout au-plus, que l'extrait de ciguë est bon non-seulement pour les écrouelles, mais encore pour le squirrhe ; ce que M. Storck ne connoissoit pas avant cet Auteur.*

Est-ce pour se donner un air de Géometre que M. Brun nous parle de géométrie où il n'y en a que faire ? Que ne se donne-t-il plutôt l'air de Médecin, en quittant celui d'empyrique?

(*a*) Sydenham, *Opera medica, sect. 4 cap. vij, Ubi de Colicis biliosis.*

pyrique? Alors il ſera contraint d'étudier, & il apprendra que M. Storck n'eſt pas à ſavoir que l'*extrait de ciguë eſt bon non-ſeulement pour les écrouelles, mais encore pour le ſquirrhe.* Il apprendra qu'un Médecin, qui raiſonne par principes, trouve des lumieres où l'empyrique ne trouve que des ténebres; il apprendra enfin, puiſqu'il ne le ſait pas, qu'une des propriétés des tumeurs ſcrophuleuſes eſt d'être le plus ſouvent inégales ou angulaires; ce je que n'ai avancé que d'après des Auteurs reſpectables, & mes propres obſervations, mais ſans que j'aie dit, comme il a l'infidélité de le faire entendre, que l'abſcence de ces inégalités *caractériſe une tumeur ſquirrheuſe.* Veut-il, en diſant *cette ridicule remarque*, nous faire voir qu'il n'excelle pas moins que M. Pomme à parler avec cette indécence qu'ils ne ceſſent de reprocher, ſans fondement, aux contradicteurs de leur doctrine? Il nous en a donné tant d'autres preuves, qu'il pouvoit ſe diſpenſer d'y ajouter celle-ci.

VII. RÉPONSE. de M. BRUN. *Dans la ſeptieme, on rapporte une fievre ſpaſmodique, reconnue de M. Fizes, & de tout Médecin expérimenté, laquelle fievre, étant produite ſans matiere, ſera néanmoins regardée comme une fievre putride maltraitée, dont on a empêché les criſes ſalutaires. Mais ſi on demande à ce Critique ſévere: Qu'eſt de-*

venue cette matiere fébrile qui auroit dû procurer des crises salutaires ? Il sera bien embarrassé ; & , s'il répond, ce sera par des injures.

Il est singulier que ces MM. affectent, à tout moment, de m'imputer des excès dont ils sont seuls coupables ; qu'ils m'accusent, aussi souvent qu'ils le font, de tronquer, de défigurer les passages, de leur dire des injures, des personnalités, *des sottises*, & que, pour le prouver, ils n'aient jamais recours qu'à de fausses imputations. J'en ai déjà dévoilé un assez grand nombre ; & il s'en faut bien que j'aie fini. Ils me font dire ici, qu'une fievre, qu'ils nomment *spasmodique* (comme si toutes les fievres ne l'étoient pas) doit être regardée comme une fievre putride ; & je n'ai rien dit qui puisse le faire soupçonner. Seroit-ce parce que j'ai observé que l'on avoit empêché toutes crises salutaires par le trop grand nombre de saignées ? Mais ne se fait il donc des crises que dans les fievres putrides ? Les fievres purement inflammatoires, comme la pleurésie, la péripneumonie, & les fievres éphémeres, continues-simples, les fievres ardentes, &c. ne se terminent-elles pas par des crises ? & leur soupçonne-t-on de la putridité ? D'ailleurs pourquoi veulent-ils nous faire une loi de l'autorité de M. Fizes, pour nous faire connoître *une fievre putride sans*

matiere, tandis qu'en toute autre occasion M. Pomme parle de ce célebre Praticien avec indécence ? M. Brun me demande enfin qu'eſt devenue cette matiere fébrile qui auroit dû procurer des criſes ſalutaires ; & il affecte de dire que, ſi je lui réponds, ce ſera par des injures. Mais ai-je donc beſoin d'emprunter ſon langage pour répondre à cette queſtion ? Je n'ai qu'à lui répondre que cette humeur demeura dans les vaiſſeaux, & qu'elle occaſionna à cette maladie des ſuites auſſi longues que fâcheuſes, mais qui ne reſſembloient en rien à ce que l'on appelle *des vapeurs*.

VIII. RÉPONSE de M. BRUN. *La huitieme traite à fond une matiere intéreſſante : ce ſont des convulſions ſurvenues à la fin d'une véritable fievre putride inflammatoire, leſquelles convulſions ſe terminerent par la roideur de tout le corps. Eſt-ce ici un ſymptôme de la maladie, ou ſimplement l'effet d'un mauvais traitement ? Oui, ſans doute, répondra l'anonyme, puiſque l'on a employé des ſaignées, des émétiques, des purgatifs, & en grand nombre. Mais, quand on lit, dans cette obſervation, qu'on n'employa qu'un émétique & deux minoratifs dans tout le cours de cette maladie, on jugera pour lors bien différemment ; & on verra que les anonymes ſavent tromper & défigurer les paſ-*

ſages qu'ils cenſurent ; mais celui-ci le fait avec ſi peu d'adreſſe, qu'on le découvre d'abord, ainſi que ſa mauvaiſe foi.

Cette accuſation contient trois chefs ; & ce ſont autant de fauſſes imputations. Si l'on vouloit caractériſer cette conduite de M. Brun, que pourroit-on dire de plus juſte que ce qu'il dit de moi en particulier, & des anonymes en général ? Il m'accuſe d'avoir dit que M. Pomme a employé des ſaignées, des émétiques, des purgatifs, & en grand nombre : cependant je n'ai pas dit un mot des émétiques, ſachant mieux que lui, que l'émétique convient très-ſouvent dans le commencement des fievres putrides. En parlant des purgatifs, je n'ai point dit, *& en grand nombre*, parce que c'eſt bien moins par le nombre des purgatifs, quoique ſouvent condamnable, que pechent les Médecins ſans principes, que parce qu'ils ne ſavent pas reconnoître & ſaiſir le tems de la coction, pour les placer à propos. Enfin, quoique M. Pomme convienne d'avoir fait ſaigner ſa malade pluſieurs fois du bras & du pied, je ne lui en ai pas fait le reproche ; ce que j'aurois bien pu faire avec raiſon, puiſqu'il n'y a rien dans cette obſervation qui ſignifie que la fievre fût inflammatoire, quoiqu'il la diſe telle; puiſque les ſaignées multipliées conviennent fort mal dans une fievre putride, & puiſqu'elles ſont, de même

que les purgatifs déplacés, très-capables d'empêcher toute eſpece de criſes, & d'occaſionner, tout au moins, des convaleſcences auſſi fâcheuſes que le fut celle-ci.

IX. RÉPONSE de M. BRUN. *Dans la neuvieme, il nous fait voir qu'il ne connoît pas non plus le vomiſſement atrabilaire, puiſqu'il appelle celui que M. Pomme cite,* vomiſſement d'humeurs d'une amertume inſupportable, *par la raiſon,* dit-il, *que, s'il eût été atrabilaire, il eût tué le malade, dans quelques minutes. Et qu'eſt-ce que c'eſt que cette matiere noire, qui étoit d'une amertume & d'une acerbité inſupportables, ſi ce n'eſt l'atrabile des Anciens? Mais qu'on ſe raſſure, ces ſortes de vomiſſemens ne tuent les malades, en quelques minutes, que lorſqu'un Médecin de la trempe de cet anonyme eſt appellé trop tôt.*

M. Brun a donc juré un éternel divorce avec la vérité! Voici encore une fauſſe allégation de ſa part. Il me fait dire, & aſſez platement, que, ſi ce vomiſſement eût été atrabilaire, il eût tué le malade, en quelques minutes; mais ai-je donc prétendu que le vomiſſement atrabilaire tue *toujours* dans quelques minutes? J'ai reproché à M. Pomme de n'avoir dit que *ce vomiſſement eſt mépriſé des Médecins modernes,* que parce qu'il ignore qu'il ne faut *ſouvent* que quelques minutes à un vomiſſement

véritablement atrabilaire, pour tuer un homme, & que, si l'on y survit, c'est, comme le dit Van-Swieten, pour finir bientôt un reste de vie la plus languissante & la plus misérable; au lieu que, dans l'exemple que rapporte M. Pomme, *deux années s'écoulerent en chutes & rechutes*, sans que son malade abandonnât les occupations de son état de Procureur, & qu'il guérit bientôt après qu'il y eut renoncé pour aller se dissiper à la campagne. Ce langage ne ressemble-t-il pas bien à celui qu'il me fait tenir? Ce n'est pas, au reste, la seule raison qui m'a fait croire que ce vomissement n'étoit pas atrabilaire: j'en ai jugé aussi par le défaut de vérité qui se fait appercevoir dans l'exposé de M. Pomme. Il établit pour principe que l'*humeur atrabilaire est au goût des malades d'une acerbité insupportable* (a): il falloit donc que l'humeur rendue par le Procureur fût telle à son goût, pour que M. Pomme la jugeât atrabilaire: cependant il ne nous dit pas qu'elle fut acerbe, comme M. Brun a l'infidélité de le supposer; il dit

(*a*) M. Pomme, paroît n'avoir quelqu'idée de cette maladie que par une lecture superficielle, ignore que tous les Médecins éclairés reconnoissent, d'après Hippocrate, & leurs propres observations, deux especes d'atrabiles, l'une excessivement acide, & l'autre putride, & sentant le cadavre.

ſeulement qu'elle étoit *d'une amertume in-ſupportable* : or il y a une ſi grande diſtance de l'acerbe à l'amer ; il eſt ſi inoui que les perſonnes attaquées de cette maladie ſe plaignent de l'amertume de cette humeur ; & enfin il y a ſi peud'apparence qu'avec un vomiſſement atrabilaire, ſi ſouvent répété, & ſi terrible que M. Pomme veut nous faire entendre que l'étoit celui-ci, le malade ait pu vivre deux années, en continuant les fonctions de ſon état de Procureur, & guérir enſuite auſſi facilement qu'il le fit, que je ne doute pas que tous les Praticiens éclairés ne regardent avec moi cette obſervation, & la plupart des autres, ou comme autant de preuves qu'il n'a aucune connoiſſance des maladies, ou comme des hiſtoires apprêtées pour jetter de la pouſſiere aux yeux du pubic. Mais ce public ſe perſuadera-t-il bien que M. Pomme, que M. Brun, & les autres partiſans du raccorniſſement, ſoient des Médecins d'une meilleure *trempe* qu'Hippocrate, que Galien, que Boerhaave, que l'illuſtre Van - Swieten, & que tous les Médecins qui raiſonnent par principes, qui diſent, comme moi, que le vomiſſement atrabilaire tue ſouvent en quelques minutes? Je n'en crois rien ; & je ſuis perſuadé que leur préſence raſſureroit très-peu ceux qui ſeroient véritablement attaqués de cette funeſte maladie, & qu'en un mot ils ne la

méprisent si fort, que parce qu'ils ne la connoissent pas.

Je n'ose pas, dit M. Brun, *le suivre plus loin dans ses écarts ; car il m'obsede autant* par ses sotises, *qu'il croit avoir effrayé M. Pomme par sa Critique.*

C'est grand dommage que M. Brun n'ose pas me suivre plus loin : il disoit, chemin faisant, de si jolies choses que le public ne pourra que s'affliger de son silence. Qu'il y a de l'esprit à prétexter des injures imaginaires, pour se donner le droit d'y repliquer par les injures les plus réelles ! Qu'il y a d'art à suppléer le mensonge à la vérité, parce que celle-ci ne lui fournit pas les moyens d'attaquer mes objections avec avantage ! & qu'il est beau d'avoir enrichi la langue françoise d'une expression toute neuve, en disant que *je l'obsede par mes sotises !* Il est vrai que cette expression manque de justesse ; mais elle emprunte son mérite de l'occasion qui la fait naître. Jusqu'ici, obséder quelqu'un, c'étoit le poursuivre par-tout, ou en personne, ou par écrits ; c'étoit l'assaillir de tous côtés, & en toute rencontre, pour parvenir à quelques fins ; & je n'ai jamais vu M. Brun ; je ne lui ai jamais dit un mot de bouche, ni par écrit ; & je serois encore à savoir qu'il existe dans ce monde, s'il eût eu la prudence de se taire sur ce qui me regarde. Mais il lui falloit

un prétexte pour cesser une attaque dont il prévoyoit ne devoir pas se tirer avec honneur; & en est-il de plus honnête que celui qu'il trouve dans sa répugnance à me suivre, parce que je *l'obsede par mes sotises*? Peut-on s'exprimer avec plus de délicatesse, & se tirer plus heureusement d'un mauvais pas? Il paroît que M. Pomme ne réussit pas moins bien à former l'éducation de ses éleves, & à leur suggérer des expédiens, quand ils sont embarrassés, qu'il est heureux à les former dans les sciences.

M. Brun veut me faire entendre que je n'ai point effrayé M. Pomme par ma Critique : à la bonne heure; aussi n'ai-je pas prétendu l'effrayer, & encore moins le fâcher: je n'ai eu d'autre intention, en censurant sa doctrine, que d'éloigner le piege qu'il tend aux jeunes Médecins, en leur offrant un empyrisme qui les laisseroit croupis dans l'ignorance, en les dispensant de toute étude. Mais est-il bien vrai qu'il n'ait point été effrayé? Que signifient donc les trois lettres (*a*) qu'il écrivit, en moins de deux jours, à M Roux, pour l'engager à publier, dans son Journal de Médecine, ce qu'il appelle *une Réponse à ma Critique*, pour le menacer de l'autorité du Magistrat,

(a) *Voyez* le Journal de Médecine de Juillet 1769, pag. 12 & 13.

s'il se refusoit à sa priere, & ensuite pour le remercier de lui avoir rendu ce service dont il témoigne du regret : une année après, parce que cette prétendue Réponse lui attira de ma part une replique (*a*) qui le désespere ? Que signifie cette Réponse, remplie d'injures & de fausses imputations, qu'il me fait par l'organe de M. Brun ? Que signifie cet emportement avec lequel il m'attaque, dans sa quatriem édition, par une phrase qui porte, à chaque ligne, l'empreinte de la fureur (*b*) ? Il me semble que s'en est bien assez pour témoigner la plus vive alarme. Il n'en est pas de même du brave M. Brun : après m'avoir dit qu'il n'osoit me suivre plus loin, j'espérois au moins qu'il me laisseroit le tems de reprendre haleine ; mais la ruse est permise où la force ne suffit pas. Il n'abandonne sa premiere attaque, que pour venir me surprendre par un autre côté, où il s'attend à trouver moins de résistance : voyons ce qu'il en sera.

Je viens, dit il, *a des reproches bien plus extraordinaires : c'est la Matiere médicale de M. Pomme, c'est sa Chymie, sa Physique & son Hydrostatique, qu'il s'avise de censurer en Professeur expert.*

Hé ! pour quoi ne prendrois-je pas le ton

(a) *Voyez* le Journal de Fevrier 1768.

(*b*) Traité des Affect. vap. p. 185.

de Profeſſeur expert ? J'aurais eu mauvaiſe grace d'écrire ſur des matieres dans leſquelles j'aurois cru ne l'être pas. Que M. Brun ne croie pas que je ſois aſſez dépourvu d'amour-propre pour me diſſimuler que je puis prétendre à cette qualité à infiniment meilleur titre què MM. les Médecins à l'eau chaude & à l'eau froide.

Mais il ne falloit pas être bien expert en matiere médicale & en chymie, pour démontrer à M. Pomme qu'il n'en a pas les plus foibles notions, puiſqu'il reconnoît de la volatilité dans le quinquina, de l'alkaleſcence dans le vin, dans la craie de Briançon, dans le cachou, dans tous les élixirs & cordiaux, quels qu'ils ſoient; dans l'eau de fleurs d'oranges, dans l'infuſion des herbes vulnéraires; puiſqu'il croit que les yeux d'écreviſſes augmentent les aigreurs, faiſant fermenter les liqueurs digeſtives, qui ſont, dit-il, les unes alkaleſcentes, les autres acides; que les acides & les akalis produiſent, par la fermentation, une liqueur des plus acides; que le bouillon, par ſes parties alkalines, irrite le velouté de l'eſtomac; que la méliſſe, l'armoiſe, les fleurs de tilleul ſont des ſubſtances incendiaires, capables de *porter le feu*.

Il ne falloit pas être un grand Phyſicien pour lui apprendre que l'eau tiede relâche; que l'eau froide reſſerre; que le raccorniſſe-

ment[1], qu'il fait lui-même consister dans l'oblitération des vaisseaux, priveroit nos organes de toute sensibilité & de tout mouvement, & en éteindroit la chaleur, comme il fait dans les vieillards, au lieu de l'augmenter de maniere à produire une raréfaction capable de faire surnager les malades dans le bain; qu'une vie molle & oisive, & l'abus des boissons théiformes, relâchent nos solides, bien loin de les tendre & de les racornir, & qu'au lieu de dessécher le sang & de l'épaissir, ces boissons en augmentent la fluidité; qu'employer les relâchans, pour rétablir le ressort de la matrice relâchée, ce seroit imiter celui qui se mettroit dans l'eau pour se garantir de la pluie, &c.

Enfin M. Pomme, attribuant l'immersion totale des vaporeux, qui, au commencement, surnageoient dans le bain, à ce que *le corps devient plus pesant, lorsque le relâchement est survenu, parce que le bain diminuant sa chaleur interne, l'air y est moins raréfié*; il ne falloit pas être bien habile pour démontrer la frivolité de ce raisonnement. Je n'ai eu garde de recourir, à cet effet, aux loix de l'hydrostatique: il ne m'eût pas entendu, & il auroit pu me répondre alors, comme il me fait répondre aujourd'hui par M. Brun, que *les regles de l'hydrostatique sont fausses*. Il a donc fallu me réduire à ne l'attaquer que par ses pro-

pres principes, ſelon leſquels il faut deux conditions pour que le corps devienne plus peſant dans le bain ; ſavoir, que l'air y ſoit moins raréfié, & qu'il s'y faſſe un relâchement. Mais, ſi le bain eſt froid, il ne ſe fera point de relâchement, puiſque le froid reſſerre tous les corps, bien loin de les relâcher. Que ſi la chaleur du bain eſt ſupérieure, ou ſeulement égale à celle du corps, l'air ne perdra rien de ſa raréfaction, puiſque le corps ne perdra rien de ſa chaleur ; ainſi, dans l'un & l'autre cas, il manquera une des deux conditions dont le concours eſt néceſſaire, ſelon ſes principes, pour faire que le corps devienne plus peſant, & qu'il ſe précipite dans le bain.

M. Brun ne fait que gliſſer ſur ces objections ; il ſe garde bien d'y répondre, & il a raiſon : de plus habiles que lui n'y réuſſiroient pas ; mais il auroit dû auſſi, pour ſon honneur & pour celui de M. Pomme, ſe diſpenſer de dire :

La meilleure juſtification que je puiſſe donner des connoiſſances de M. Pomme, dans ces quatre parties de la médecine, c'eſt d'avoir ſu éloigner la premiere, & la réduire à ſa juſte valeur ; d'avoir ſu rejetter la ſeconde du traitement dont il s'agit ; d'avoir ajouté à la troiſieme de nouveaux rayons de lumiere que nous ne connoiſſions pas ; d'avoir enfin prouvé, par une expé-

rience toute neuve, que les regles de l'hydroſtatique étoient fauſſes, dans l'explication du ſurnagement des malades dans le bain.

Que M. Pomme ait rejetté la chymie, on peut lui en faire honneur à certain égard : n'en ayant pas la plus légere teinture, il n'en eût pu faire qu'un mauvais uſage. Qu'il ait réduit la matiere médicale à la plus petite valeur, il a pu le faire, en l'appréciant par les connoiſſances qu'il en a (*a*). Mais M. Pomme avoir répandu, dans ſon Livre, de nouveaux rayons de lumiere ſur la phyſique ! Mais M. Pomme avoir prouvé que les regles de l'hydroſtatique ſont fauſſes !... J'ai promis de ne repliquer qu'avec modération ; auſſi me contenterai-je de dire qu'il ne peut y avoir rien qui ſurpaſſe le ridicule de cet éloge, que la démarche que M. Pomme a faite de le faire imprimer lui-même à la ſuite de ſon Ouvrage.

Il demande à préſent, s'il *faudra juſtifier M. Pomme ſur la fauſſe interprétation des Auteurs ?*

La demande eſt ſinguliere ! Il me ſemble

(*a*) Que ces MM. ne qualifient pas encore cet Ecrit de *Libelle* ; qu'ils ne me taxent pas, ſelon leur coutume, de leur dire des injures, des ſotiſes, des perſonnalités : je n'attaque que leur doctrine, & non leurs perſonnes ; & je n'avance rien que je n'aie bien clairement démontré.

que le reproche en vaut bien la peine, s'il peut en trouver les moyens ; mais je l'en défie : auſſi ne l'entreprend-il pas ; il ſe contente de l'excuſer, en diſant :

Ces reproches ſeroient valables, s'il avoit cité les Auteurs, pour les critiquer ; mais non, il les appelle à ſon ſecours.

Je dis, au contraire, que, s'il n'en eût fait de fauſſes interprétations que pour les critiquer, il n'eût fait tort qu'à lui-même, parce que la gloire des Auteurs qu'il a cités eſt au-deſſus de ſemblables critiques ; au lieu que, dans le ſecond cas, en le ſuppoſant volontaire, il ſe ſeroit rendu bien plus coupable, puiſqu'en s'efforçant d'accréditer des erreurs en médecine, par de fauſſes interprétations des Auteurs, il auroit fait tout ce qu'il pouvoit faire pour attenter à la vie de ſon prochain. Mais j'aime à lui rendre plus de juſtice, & à croire qu'il ne les a ſi mal interprétés, que parce qu'il ne les a pas mieux entendus.

Il m'accuſe d'avoir *puiſé mes autres objections dans un premier anonyme . . . . . . de les avoir terminées par des invectives, par une comparaiſon de M. Pomme avec le ſieur Aillaud*, &c.

Je lui proteſte que je n'ai jamais lu, ſur ce qui regarde le Livre & la Doctrine de M. Pomme, que ce qu'il en eſt dit en différens endroits des Journaux de Médecine,

ſi j'en excepte quelques complimens en proſe & en vers, que ſes diſciples lui ont adreſſés par le Courier d'Avignon, & les éloges magnifiques qu'il s'eſt fait donner par l'Auteur du Mercure, qui cependant, de peur de ſe compromettre, a cru devoir inſinuer à ſes lecteurs qu'il n'entendoit rien aux matieres contenues dans le Livre dont il avoit la complaiſance de dire les plus belles choſes (*a*). Mais les erreurs que renferme ce Livre y ſont ſi multipliées & ſi frappantes, qu'il ſeroit étonnant que je fuſſe le ſeul qui les eût relevées. A l'égard des invectives, j'en mérite ſi peu le reproche, que je défie, encore une fois, M. Pomme de faire voir que j'aie dit un ſeul mot contre ſa perſonne : j'ai ſeulement cenſuré ſa doctrine par un Ecrit anonyme ; ce que j'ai pu faire, quoi qu'il en diſe, ſans ſortir des bornes que preſcrit le droit commun : je l'ai comparée avec celle du ſieur Aillaud, en ce que l'une & l'autre ne tendent qu'à un honteux empyriſme ; & je ne m'en dédis pas, parce que cela eſt vrai.

Telles ſont les objections ſurannées de cet anonyme, dit enfin l'apologiſte de M. Pomme : *ſa turpitude, la voici ; c'eſt de ſe taire ſur la queſtion principale, qui ſeule*

(*a*) Mercure du mois de Mars 1769. L'Auteur n'entre, dit-il, dans aucun détail ſur le fond des matieres, qui ne ſont pas de ſon reſſort.

doit terminer la diſpute. Ce ſont des obſervations contraires qu'on lui a demandées, & qu'il n'a pu fournir. Mais attendons : ſi les premieres années ont été ſtériles, la ſeptieme en fournira, dût-on les fabriquer; ce qui coûte très-peu aux anonymes. Ces nouvelles découvertes exciteront l'émulation des antagoniſtes de ce ſyſtême ; & la mienne ſe réveillera, pour découvrir l'impoſture.

C'eſt ici que M. Brun termine ſa Réponſe ; & je crois qu'il fait bien : ce n'eſt pas parce qu'il manque de bonnes raiſons ; il s'en eſt bien paſſé juſqu'à préſent : les injures, ajoutées à l'infidélité avec laquelle il a ſu faire des extraits de ma Critique, pour y faire trouver des impoſtures, lui en tiennent lieu. Mais, quelle que ſoit ſa fécondité dans ce genre d'écrire, il lui ſeroit difficile de ſe ſoutenir plus long-tems avec le même éclat, ſur-tout après avoir raſſemblé, dans cette derniere phraſe, les reproches de turpitude, de fourberie & d'impoſtures. D'ailleurs voulût-il faire de plus grands efforts d'imagination pour m'offenſer, je lui déclare qu'il y perdroit ſa peine, & que c'eſt avec la plus grande tranquillité que je vais lui répondre que ces objections, euſſent-elles été faites depuis cent ans, elles ſeront toujours neuves, juſqu'à ce qu'on en

ait donné la ſolution? Et ai-je donc tort de ne les avoir propoſées qu'après avoir lu le Livre qui m'en devoit fournir le ſujet? & ces MM. s'imaginent-ils que ce Livre ait fait un aſſez grand bruit dans la république des lettres pour que j'aie dû en avoir connoiſſance, dès le moment de ſa naiſſance? Je l'ai lu, quand le hazard me l'a offert; encore me ſerois-je bien gardé d'en pourſuivre la lecture, après la premiere ou la ſeconde page, ſi j'euſſe été d'un tempérament ſuſceptible de vapeurs, & ſur-tout, ſi j'euſſe été aſſez ſimple pour ajouter foi à l'étrange métamorphoſe dont il aſſure les vaporeux.

Je lui réponds, en ſecond lieu, que, n'ayant promis des obſervations telles que M. Pomme les demande, qu'après qu'il aura juſtifié les ſiennes des reproches que je leur ai faits, je puis *ſans turpitude*, attendre qu'il ait ſatisfait à cette condition (*a*), n'y ayant aucune néceſſité à oppoſer des obſervations véritables à de prétendues obſervations dont j'ai fait voir la frivolité. D'ailleurs à quoi ſerviroit de fournir à ces MM. de nouvelles obſervations, dès qu'ils ſont tellement décidés à perſévérer dans les

(*a*) Si M. Brun s'étoit flaté d'avoir ſatisfait à cette condition, j'eſpere que cette replique l'en déſabuſera.

ténebres de leur empyrifme; qu'ils rejettent toutes celles qui ont été faites par les Auteurs les plus refpectables, parce qu'ils ne vivent plus, ou qu'ils vivent hors du royaume, c'eft-à-dire par la raifon qui devroit les leur faire paroître d'autant moins fufpectes, qu'ils n'ont répondu à des obfervations très-concluantes qui leur ont été produites dans le Journal de Médecine, qu'en éludant les difficultés qu'elles leur préfentent, & qu'ils s'infcrivent en faux, par avance, contre toutes celles qu'on pourroit leur produire à l'avenir.

Enfin, pour ne pas demeurer en refte envers M. Brun, je le fuivrai jufqu'à fon dernier mot; & ce fera pour lui dire qu'en fuppofant que les contradicteurs du fyftême de M. Pomme fuffent capables d'impoftures, ce qu'il ne craint pas d'avancer, fans aucune apparence de preuves, il a raifon de fe charger du foin de les découvrir; mais on ofe lui confeiller, dans cette recherche, de refpecter un peu plus la vérité qu'il ne l'a fait dans fa Réponfe.

RÉPONSE à une objection de M. *Pomme*. Pour ne laiffer aucun fubterfuge aux partifans de la doctrine du racorniffement, je veux bien encore répondre à une objection que M. Pomme me fait dans fa nouvelle édition, pag. 185, tom. ij; mais ce fera

mon dernier mot ; & dussent-ils m'attaquer par les Ecrits les plus multipliés ; dussent même ces Ecrits être plus injurieux, si cela pouvoit être, que ceux auxquels je daigne repliquer aujourd'hui, je déclare à ces MM. que je leur voue, dès à cette heure, le plus entier silence & le plus parfait oubli.

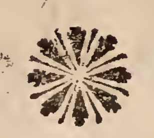
M. Pomme rapporte une observation, qu'il a extraite de la Critique que j'ai faite de son Livre, par laquelle il assure que j'ai fourni *des armes contre moi :* cela seroit bien mal-adroit de ma part ! Il s'agit d'une affection spasmodique dont fut attaquée une fille qui guérit sans le secours d'aucuns remedes ; & M. Pomme dit : *Cela ne prouve-t-il pas qu'on rend les maladies spasmodiques incurables par les remedes que l'on a coutume d'y apporter ?* Mais les remedes qu'on a coutume d'y apporter sont souvent ceux qu'il y apporte lui-même, avec cette différence qu'on ne les apporte qu'avec connoissance de cause, & seulement quand ils conviennent. Prétend-il exclure les relâchans du nombre des remedes que l'on a coûtume d'employer pour le traitement des maladies spasmodiques ? & ne voudroit-il pas faire entendre qu'il n'appartient qu'à lui seul & à ses sectateurs de savoir les employer ? Mais qu'il se souvienne donc que

je lui ai démontré invinciblement qu'on en connoît mieux que lui l'efficacité, & que l'on n'a jamais cessé d'en faire le plus grand usage dans toutes les occasions où l'on a jugé, par une saine physique, qu'ils pouvoient être utiles. Qu'il se souvienne aussi que je lui ai démontré avec la même évidence, que ce discernement est au-dessus de ses lumieres, puisqu'il ne sait pas distinguer les relâchans d'avec les plus puissans toniques, tels que sont l'eau froide & la glace; & que, dans les cas où les relâchans ne conviennent pas, il est incapable de leur substituer d'autres remedes, puisqu'il en ignore totalement les propriétés, & même celles de l'eau froide. Combien ne seroit-il donc pas plus raisonnable de conclure que cette maladie eût pu devenir incurable, & même mortelle, si la malade eût été confiée à ses soins, puisque le hazard eût seul décidé du choix qu'il auroit fait de l'eau chaude, ou de l'eau froide, pour la traiter? La conséquence qu'il tire de mon observation est aussi-bien raisonnée que celles que renferme la sublime phrase par laquelle il l'annonce dans son Livre, & qui peut servir d'échantillon pour faire juger du reste de ses Ecrits. Je vais la rapporter ici en gros caracteres, pour la beauté du style emphatique de son Au-

teur, pour la justesse de la pensée qu'elle exprime, & pour la politesse qui s'y fait admirer.

QUAND ON EST ASSEZ TÉMÉRAIRE POUR SE MONTRER EN AUTEUR RESPECTABLE, ON EST TOUJOURS ASSEZ INCONSÉQUENT POUR FOURNIR DES ARMES CONTRE SOI; C'EST CE QUE VIENT DE FAIRE CET ANONYME, EN PRÉSENTANT L'OBSERVATION SUIVANTE, QUE L'ON TROUVE ISOLÉE DANS UN TAS DE SOTISES ET DE PERSONNALITÉ'S.

C'est donc être téméraire, *selon M. Pomme*, *que de se montrer en Auteur respectable*; *& l'on ne sauroit être respectable*, *sans être inconséquent*. Quelle profondeur de jugement! Faut-il s'étonner, après cela, qu'il déclare fausses *les régles de l'hydrostatique*, parce qu'elles ne s'accordent pas avec sa maniere de raisonner sur le *surnagement des malades dans le bain*?



DESCRIPTION

D'un nouvel Inſtrument de Chirurgie, propre à extraire les corps étrangers engagés dans l'œſophage, & à faire paſſer dans l'eſtomac les alimens & les médicamens liquides dans les difficultés d'avaler; par M. DE BEAUVE, Maître en chirurgie de Paris.

Nous inſérâmes, dans notre Journal de Juillet 1768, une Lettre dans laquelle on rendoit compte du ſuccès qu'avoit eu, dans le cas d'une paralyſie des organes de la déglutition, un inſtrument inventé par M. de Beauve, Maître en chirurgie de Paris; inſtrument par le moyen duquel on peut introduire dans l'œſophage tout aliment & médicament liquide. Pluſieurs de nos Correſpondans ayant déſiré avoir quelques détails ſur cet inſtrument, nous avons cru devoir déférer à leurs prieres, & en inſérer ici une deſcription tirée principalement d'une brochure que M. de Beauve a publiée en réponſe à une Critique aſſez indécente de ſon invention, qu'on avoit répandue clandeſtinement dans le public.

Cet inſtrument a le double avantage de pouvoir extraire les corps arrêtés dans

l'œſophage, & de pouvoir ſervir à porter les alimens, ou les médicamens liquides, dans l'eſtomac, indépendamment des organes de la déglutition; ce qui a déterminé M. de Beauve à lui donner le nom d'*inſtrument œſophagien* dans le premier cas, & celui de *canule œſophagienne* dans le ſecond.

La Figure premiere de la Planche repréſente l'inſtrument œſophagien, ouvert dans toute ſa longueur, pour en faire voir le méchaniſme intérieur. La Figure ſeconde repréſente la canule iſolée, & telle qu'il eſt néceſſaire qu'elle ſoit pour ſervir à injecter les liquides dans l'eſtomac.

Cette canule, Fig. 2, a douze pouces de longueur; elle eſt d'abord droite: enſuite elle décrit une courbe douce de trois pouces ſix lignes de *a* en *b*. L'extrêmité *b*, qui a deux ou trois lignes de diametre, eſt terminée par une légere éminence, en forme d'olive, percée latéralement de deux yeux ou ouvertures *c c*. Sa partie poſtérieure, DD, qui a cinq lignes de diametre, eſt terminée par une vis, au-deſſus de laquelle ſont ſoudés parallelement un anſe E, & un anneau F. Cette canule ſert, comme nous l'avons dit, à conduire dans l'eſtomac des médicamens & des alimens liquides, même d'une certaine conſiſtance, tels que des crêmes de riz, d'orge, &c. » Pour cet » effet, dit M. de Beauve, la canule ſou-
» tenue

» tenue ſur les trois doigts de la main
» droite, l'index dans ſon anneau, le pouce
» dans l'anſe, on conduit le long de la baſe
» de la langue ſon extrêmité antérieure, la-
» quelle, en baiſſant l'épiglotte, eſt portée
» vers la partie poſtérieure & inférieure du
» pharynx, & delà dans l'œſophage; en-
» ſuite on éleve un peu ſon pavillon, en
» appuyant ſur la langue : un aide y adapte
» la ſeringue, Fig. 3, remplie du liquide
» que l'on veut faire paſſer dans l'eſtomac,
» & l'y injecte, en pouſſant le piſton. La
» groſſeur de l'extrêmité antérieure de cette
» canule empêche qu'elle ne puiſſe être in-
» troduite dans le larynx : ſa courbure,
» déterminée ſelon les parties, en facilite
» l'intromiſſion dans l'œſophage; & ſa ſoli-
» dité rend celui qui opere, le maître de la
» conduire avec sûreté & à volonté.

» Il eſt très-fréquent, ajoute M. de
» Beauve, de trouver des cas où la déglu-
» tition eſt très-difficile, ou abſolument im-
» poſſible; tels que dans la paralyſie des
» muſcles deſtinés à cette fonction, dans les
» convulſions, l'eſquinancie, les plaies de
» la gorge, & particuliérement dans les
» maladies des enfans, &c. Un émétique,
» placé à propos, dans ces cas urgens,
» lorſque le foyer de la maladie eſt dans
» l'eſtomac, feroit capable de tirer les ma-
» lades des bras de la mort, ſi l'impoſſibilité

» d'avaler ne mettoit un obſtacle inſurmon-
» table à l'adminiſtration de ces ſortes de
» remedes ; obſtacle que l'inſtrument que
» je propoſe eſt ſeul en état de vaincre. «
Pour en donner un exemple, M. de Beauve rapporte la copie d'une Lettre de M. le Blanc, Maître en chirurgie à Orléans ; Lettre que l'importance de la matiere nous oblige d'inſérer ici en entier.

» On vous a dit vrai, Monſieur & cher
» Confrere, lorſqu'on vous a rapporté que
» je m'étois ſervi avec ſuccès de votre
» inſtrument pour faire paſſer un verre
» d'eau émétiſée dans l'eſtomac d'un malade
» qui ne pouvoit avaler. Voici le fait :

» Un homme, âgé de quarante ans, atta-
» qué d'une eſquinancie conſidérable, pour
» laquelle il avoit été ſaigné quatre fois du
» bras, une fois du pied, ſe trouva, le
» ſixieme jour de ſa maladie, dans un état
» à ne pouvoir ni parler ni avaler. Il y avoit
» douze heures qu'il n'avoit rien pu faire
» paſſer. Je ſoupçonnois un abſcès ; mais
» la difficulté de porter avec ſûreté le pha-
» ryngotome, préciſément ſur le lieu abſcédé,
» pour en faire ſortir le pus, nous fit prendre
» le parti, ſon Médecin & moi, de lui preſ-
» crire l'émétique. Comme il ne pouvoit
» rien avaler, la difficulté étoit de le faire
» paſſer dans l'eſtomac. J'envoyai chercher
» chez moi votre inſtrument, que j'avois

» apporté de Paris, dès le mois de Juillet
» dernier : je l'introduisis avec circonspec-
» tion dans l'œsophage ; & , au moyen
» d'une seringue de poitrine, j'injectai dans
» l'estomac, avec facilité, à la faveur de
» votre canule œsophagienne, un verre
» d'eau tiede émétisée. L'émétique fit son
» effet. Il prit au malade des envies de
» vomir ; & il rejetta une assez grande quan-
» tité du pus, en s'écriant qu'il étoit guéri.
» Je lui présentai un verre d'eau tiede, qu'il
» but alors avec facilité. Nous continuâmes
» de lui faire prendre la dose d'émétique,
» & plusieurs verres d'eau tiede, sans le
» secours de la canule œsophagienne ; ce
» qui lui procura une évacuation suffisante.
» Sans votre instrument, je crois que cet
» homme seroit mort ; car il étoit sans
» pouls, quand je lui ai fait cette opéra-
» tion, &c. «

Quand on veut se servir de cet instru-
ment pour extraire quelque corps arrêté
dans l'œsophage, on ajuste la canoniere A,
le poussoir ou piece à pouce B, le ressort à
boudin C, & le mandrin d'argent PP.

La canoniere A est un cylindre de vingt-
une lignes de longueur, dont le diametre
de l'extrêmité antérieure est diminué par
l'épaisseur de la paroi, seulement de la lon-
gueur de l'écrou C, qui y est pratiqué pour

recevoir la vis D de la canule ; ce qui forme intérieurement, & à la baſe de cet écrou, un rebord ſaillant d'environ une ligne. A l'extrêmité oppoſée, & extérieurement, eſt une vis H, pour recevoir un opercule qui tient au pouſſoir.

Ce pouſſoir, ou piece à pouce B, eſt compoſé d'une tige & de deux platines. Cette tige, de la longueur de dix lignes entre ces deux platines, ſe viſſe d'une part à la platine I, ou externe, &, de l'autre, excede un peu en M la petite platine K, ou interne, laquelle y eſt ſoudée. A l'extrêmité M, eſt creuſé dans cette tige un écrou fortifié par la petite platine K, pour recevoir le mandrin P, dont l'extrêmité poſtérieure eſt en vis. Entre ces deux platines gliſſe l'opercule N, lequel ſe viſſe ſur la canoniere.

La canoniere A, G, H renferme le reſſort à boudin C, dont le ſommet renverſé eſt appuyé ſur la platime K, & arrêté à ſa baſe par le rebord que forme l'écrou de la canoniere.

Le mandrin d'argent PP, monté dans la tige du pouſſoir par une vis, forme d'abord l'axe du reſſort, s'étend, dans tout l'intérieur de cette canule, juſqu'en R, où il ſe termine par une pince d'acier en bec de cane *qq*, laquelle s'étend juſqu'à l'extrêmité *b*, ſans déborder ce canal. Les mâ-

choires de cette pince font reſſort, tendent à s'écarter, & ne ſont maintenues jointes que par les parois de la canule.

De la conſtruction de cet inſtrument il réſulte que tout l'effort du reſſort, ſe portant ſur la platine K, la chaſſe poſtérieurement, fait ſaillir la tige L en dehors, & retient dans la canule, ainſi que la pince, le mandrin qui y eſt adhérent, comme on le voit dans la Fig. 1, qui repréſente l'inſtrument en repos. Si l'on vient à comprimer le reſſort par le moyen de la piece à pouce, on fera ſortir à volonté la pince de la canule; mais, lorſqu'on viendra à l'abandonner, la réaction du reſſort fera rentrer la canule, & repouſſera en dehors la piece à pouce.

Lorſqu'on veut ſe ſervir de cette pince, on introduit la canule : arrivé au corps étranger, on comprime le reſſort; & la pince pouſſée en dehors, entr'ouvre ſes mâchoires, avec leſquelles on ſaiſit le corps étranger, en avançant légérement la canule en même tems qu'on abandonne le reſſort. La tige du pouſſoir fait alors connoître à l'opérateur, par ſon plus ou moins de ſaillie, ſi le corps étranger eſt engagé dans la pince, parce que, dans cet état, les mâchoires ne pouvant plus ſe joindre, empêchent la pince de remonter dans la canule; ce qui diminue à proportion la lon-

gueur de la piece à pouce. Alors toute la force du ressort étant employée à maintenir dans cette pince le corps qui y est engagé, on en fait l'extraction, en retirant l'instrument.

M. de Beauve a profité de cette occasion pour publier la description d'un *speculum oris*, aussi de son invention, qu'il dit avoir des avantages sur celui qu'on trouve décrit dans les Auteurs. Cet instrument, qui est représenté, Fig. 4, est composé, 1° de deux grandes pieces A & B, longues de huit pouces de C en A & B; 2° d'un ressort E, attaché, par l'un de ses bouts, avec la vis D, à l'extrêmité de la branche A, & libre vers l'autre bout, dirigé du côté de la charniere; 3° d'une lame d'acier F, de deux pouces de long, percée de sept trous, & attachée par une charniere à l'extrêmité de la branche A. Les deux pieces A & B sont réunies en G par une charniere. La partie opposée au manche a deux pouces six lignes de G en C; elle ressemble à un bec émoussé, applati vers son extrêmité C, pour en faciliter l'introduction. On a fait à cette partie quatre dentures, 1, 2, 3, 4, pour empêcher que l'instrument ne glisse & n'échappe, quand on opere. Les deux parties qui composent ce bec, quoique réunis en C, laissent un vuide, vers la charniere G, en forme de triangle isocele, dont la base,

près de G, a ſix lignes de vuide. Les branches du manche ſont écartées de dix-huit lignes à leur extrêmité A B; elles ſont maintenues ouvertes par le reſſort C, qui tient, en même tems, le bec fermé. Pour ouvrir le bec, on rapproche les branches du manche, & on les tient rapprochées à volonté, par le moyen de la lame d'acier que l'on accroche par ſes trous à une éminence cylindrique, ménagée à l'extrêmité de la branche B.

Cet inſtrument peut ſervir à ouvrir & à tenir la bouche ouverte autant qu'il eſt néceſſaire pour en examiner le dedans, y faire des injections, & y pratiquer les opérations. » Il a, dit M. de Beauve, pluſieurs avan» tages ſur le *ſpeculum oris* à vis des An» ciens, & ſur tous ceux qu'on a inventés » juſqu'à ce jour. 1° Il donne beaucoup de » falicité à l'Opérateur, parce que l'écarte» ment, ménagé à la baſe de ſon bec, s'é» tend à meſure qu'on l'ouvre, & donne » plus d'aiſance pour voir dans tout l'inté» rieur de la bouche, y porter les inſtru» mens, les alimens & les médicamens. » 2° L'effort, que l'on fait ſur les muſcles, » en ouvrant la bouche, ſe fait mieux ſentir » avec cet inſtrument, que lorſqu'on em» ploie le *ſpeculum oris* à vis, qui agit avec » une telle violence, qu'il peut cauſer des » douleurs, des inflammations, & même » des convulſions. (Voyez HEIST. *Inſtit.*

» *Chir.* chap. 78.) 3° Il donne la liberté d'en » débarrasser le malade, dans un clin d'œil, » en détachant, d'un coup de doigt, la lame » d'acier qui tient le bec de l'instrument ou- » vert ; ce qu'on ne sauroit faire prompte- » ment avec la vis. «

EXTRAIT

D'une Lettre de M. KECK, Chirurgien-Major au Régiment Suisse d'Eptingen, au sujet de l'addition qu'il a faite aux sondes de M. LEVRET, pour la ligature d'un polype utérin, dont l'histoire a été donnée dans le Journal de Médecine du mois de Décembre 1768 ; par M. DU MONCEAU, Licencié en médecine de l'Université de Louvain, &c.

Entre les différentes méthodes de lier les polypes, la ligature, qui se fait par torsion, mérite, suivant les Maîtres de l'art, la préférence, mais elle n'est pas sans inconvéniens : en effet, les fils, après les premieres torsions, peuvent se casser, & cela, près de l'instrument, comme il m'est arrivé ; alors on seroit obligé d'abandonner la ligature, qui se trouve hors de la portée des doigts : si, en ce cas, le pédicule du polype est gros, & peu serré, on n'a d'autres ressources que d'en faire une seconde, qu'on tâche, s'il est pos-

ſible, de placer au-deſſus de la premiere, ſans quoi, la ſéparation faite, la premiere ſeroit attirée dans la matrice, où la préſence d'un corps auſſi étranger cauſeroit, par ſon irritation, les accidens les plus graves. On éprouve d'ailleurs de grandes difficultés, lorſqu'on eſt obligé de la deſſerrer, ſoit par l'indocilité du malade, ou par d'autres accidens imprévus. C'eſt pour obvier à ces inconvéniens arrivés à M. Levret lui-même, & qu'il a cherché à prévenir par un inſtrument très-ingénieux, dont on lit la deſcription à la fin de l'Hiſtoire qu'a donnée M. du Monceau, page 538 du même Journal, que je me ſuis déterminé, dans la critique circonſtance où je me trouvois, à ajouter aux ſondes ordinaires les branches & treuil de bois qu'il a décrites, avec la façon dont je m'en ſuis ſervi, mais que depuis j'ai rectifiées de la maniere qui ſuit:

A (*Voyez* la Fig. 5) deux petites branches ſoudées à leurs faces externes, étant plus larges à leurs extrêmités, & percées d'un trou pour recevoir un petit treuil d'argent B, qui eſt tant ſoit peu creuſé dans ſon milieu, & percé d'un trou pour laiſſer paſſer les deux fils d'argent: à l'une des extrêmités du treuil, il y a un cliquetage C, ayant fait applatir l'autre D, pour recevoir le doigt index; de maniere que, par leurs actions, en tournant le treuil, le pédicule étant embraſſé par l'anſe

T v

de la ligature, les deux fils paſſés par le trou, & arrêtés, je ſerre à volonté, & lâche de même, en levant le petit reſſort E, qui forme le cliquetage avec la roue.

On voit, par l'idée que je viens de donner de cet inſtrument, les avantages qu'on peut en retirer; il obvie très-certainement à tous les inconvéniens de la ligature par torſion: il tire les fils en droite ligne; ce qui en garantit la rupture: une fois placé, il reſte immobile dans le vagin; on peut à volonté, & avec la plus grande aiſance, ſerrer & deſſerrer, ſans inquiéter le malade en aucune façon.

On pourroit d'ailleurs, comme l'idée m'en eſt venue, de même qu'à deux de mes confreres .... (*a*) .... retrancher une ſonde, &, lorſqu'il s'agit de lier un polype du nez, diminuer de ſa longueur, en rendant, par ce moyen, l'inſtrument plus aiſé à manier dans un endroit reſſerré.

Voilà ce que j'avois à ajouter aux Réflexions de M. du Monceau: je trouve

(*a*) MM. Chabrol & Marchand, le premier, ancien Chirurgien Aide-Majore des Armées du Roi & Chirurgien-Major du Corps du Génie.

Le ſecond, ancien Chirurgien Major du Régiment d'Anhalt, & Chirurgien-Major de l'Hôpital de Mezieres, tous deux fort connus, & méritant, à juſte titre, la confiance & l'eſtime du public, auquel ils donnent leurs ſoins.

que le conſeil qu'il a eu la bonté de me donner, de lire, avant d'opérer, les différens ouvrages de M. Levret, particuliérement ſon Mémoire inſéré dans le troiſieme volume des Mémoires de l'Académie, étoit ſuperflu; car on voit, dans ma premiere Lettre, où j'ai annoncé le genre de maladie, les moyens curatifs que j'avois en vue : quel eſt, en effet, le Chirurgien ami de l'humanité, & de l'honneur de ſon état, à qui un Recueil auſſi profond que les Mémoires de l'Académie, & un ouvrage auſſi utile que celui de M Levret, puiſſent être inconnus?

Je ne parlerai pas non plus de la remarque qu'il me fait, page 544; c'eſt aux Maîtres de l'art, & particuliérement à ceux qui, dans la même circonſtance, conſeillent les anti-ſeptiques, tant intérieurement, qu'en injections, à juger de la cauſe de la fievre qu'a éprouvée ma malade; fievre qui a diſparu le jour même de l'extraction du polype.

J'ai remarqué, ſuivant la copie que j'ai gardée de la méthode de lier les polypes, dont je me ſuis ſervi dans cette opération, & que j'ai envoyée à l'Académie, que celui qui l'a copiée, au lieu de deux livres neuf onces paſſées que le polype peſoit, n'avoit mis que neuf onces.

RÉPONSE

De M. DEMOURS, Bachelier de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin ordinaire Oculiste du Roi, de l'Académie royale des Sciences, Censeur royal, & ancien Démonstrateur & Garde du Cabinet d'Histoire naturelle du Jardin du Roi, à la Lettre de M. DESCEMET, Docteur-Régent & Professeur de Médecine de la même Faculté, insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Avril dernier.

L'analyse que M. *Descemet* a faite de ma Lettre à M. *Petit*, du 20 Mars 1767, & qu'il a fait insérer dans le Journal de Médecine du mois d'Avril dernier, m'autorise à en faire une semblable de sa These de chirurgie du mois de Février 1758, & de son Mémoire sur la Choroïde, qui se trouve dans le cinquieme volume de ceux des Savans étrangers, imprimé en 1768, & qui n'est qu'une traduction paraphrasée de cette these: ce sont-là les sources où il prétend que j'ai pris ce que j'ai avancé dans cette Lettre, non-seulement au sujet de la lame cartilagineuse de la cornée & de l'enveloppe qu'elle fournit aux deux chambres de l'humeur aqueuse, mais encore les remarques de pra-

tique que j'en ai déduites ; c'est un double larcin dont il m'accuse, & dont je ne puis me justifier qu'en prouvant,

1° Que la lame cartilagineuse de la cornée, dont j'ai donné la description dans ma Lettre, differe entiérement, quant à son origine & à son étendue, de sa membrane de l'humeur aqueuse.

2° Qu'il n'y a rien, ni dans sa These ni dans son Mémoire, qui ait le moindre rapport avec les usages que j'en ai indiqués.

3° Que je connoissois cette partie, bien des années avant qu'il en eût parlé.

Ma lame cartilagineuse de la cornée differe entiérement, quant à l'origine, de la membrane de l'humeur aqueuse de M. *Descemet*. Voici ce qu'il en dit au §. I de sa These, dont j'ai traduit littéralement le passage.

Après avoir parlé de la sclérotique, il ajoute tout de suite :

» La seconde tunique qui se laisse apercevoir, est connue sous le nom de » *choroïdes*. Elle tapisse la concavité de la » sclérotique, & se divise en deux lames, » sur lesquelles on apperçoit un grand nombre de nerfs & d'arteres. L'intérieure, » qu'on nomme *la lame Ruyschienne*, naît » de la sclérotique, près du nerf optique, » perce la lame externe, est presque carti-

» lagineuse, blanchâtre, bleuâtre en quel-
» ques endroits, & devient insensiblement
» plus mince, à mesure qu'elle s'éloigne de
» son origine. Parvenue à l'endroit où la
» sclérotique forme la cornée, elle s'en
» écarte, s'insinue entre les fibres du liga-
» ment ciliaire, revêt la face postérieure de
» l'uvée, dont elle forme le limbe, se ré-
» fléchit ensuite sur la face antérieure de
» cette membrane, & se prolonge jusqu'à
» sa circonférence : delà elle se porte enfin
» sous la forme d'une membrane diaphane
» très-élastique, jusqu'à la concavité de la
» cornée, qu'elle tapisse, & à laquelle elle
» est adhérente dans l'endroit qui répond à
» la prunelle. Elle est entiérement déta-
» chée dans les adultes, dans les animaux
» nouveaux-nés, & dans ceux qui sont jeu-
» nes : on peut lui donner le nom de *mem-
» brane de l'humeur aqueuse* (a). «

(a) *Tenuis deinde tunica, quæ se præbet conspicienda, choroïdea audit, cavam superficiem scleroticæ succingit, in binas lamellas, infinitis diverso reptatu nervis & arteriolis præditas, dividitur, quarum interior, Ruyschiana dicta, à sclerotica propè nervum opticum nascitur; exterioremque perforat ferè catilaginea, albida, colore cœruleo partim depicta, sensim grecilescens; dein pergit ad locum ubi sclerotica corneam facit, ab eâ recedit, inter fibras ligamenti ciliarii sese insinuat, posteriorem uveæ faciem vestit, ejus limbum facit, mox reflectitur in anteriorem uveæ faciem, & ad illius*

Cette membrane, ſelon M. *Deſcemet*, tire donc ſon origine de la ſclérotique même, perce la lame externe de la choroïde, eſt preſque cartilagineuſe, &c C'eſt, en un mot, la lame Ruyſchienne elle-même qui, devenant inſenſiblement plus mince, à meſure qu'elle s'éloigne de ſon origine, parvient juſqu'à la cornée, dont elle tapiſſe la concavité, & mérite le nom de *membrane de l'humeur aqueuſe ;* la cornée eſt, par conſéquent, l'endroit où elle doit avoir le moins d'épaiſſeur. Je le félicite d'une pareille découverte ; mais je l'exhorte, en même tems, à en donner la démonſtration, ce dont j'oſe le défier.

La lame poſtérieure de la cornée, que j'ai décrite, pag. 19 de ma Lettre, eſt une membrane cartilagineuſe, tranſparente & élaſtique, qui n'a rien de commun avec la lame Ruyſchienne ; elle revêt la concavité de la cornée, où elle eſt beaucoup plus épaiſſe que la lame Ruyſchienne elle-même à ſa naiſſance, & ſe continue ſur la face antérieure de l'uvée, en devenant inſenſiblement plus mince. J'ai ajouté qu'il étoit

circumferentiam ſerpit. Tandem progreditur ſummè diaphana, elaſtica valdè ad concavitatem corneæ quam induit, & cui adhæreſcit è regione pupillæ : in adultis, in recèns natis, & juvenibus animalibus omninò libera, aquei humoris membrana meritò nuncupanda.

vraiſemblable qu'elle ſe prolongeoit ſur la face poſtérieure de cette membrane, & que delà elle ſe réfléchiſſoit ſur les procès ciliaires, & ſur la capſule du cryſtallin. C'eſt ainſi qu'elle forme un vrai ſac capſulaire qui ne contient que la ſéroſité qui remplit la chambre; au lieu que la membrane de l'humeur aqueuſe, étant, ſelon M. *Deſcemet*, continue avec la lame Ruyſchienne, fait intérieurement un globe ſemblable à celui que forment la cornée & la ſclérotique; & ce globe renferme également le corps vitré, le cryſtallin & l'humeur aqueuſe. La deſcription que j'ai donnée de la lame cartilagineuſe de la cornée, differe donc entiérement de celle de ſa membrane de l'humeur aqueuſe, comme on le verra par les deux figures ci-jointes.

La premiere, Fig. 6, repréſente le ſac capſulaire de l'humeur aqueuſe, conformément à l'idée que j'en ai donnée dans ma Lettre;

Et la ſeconde, Fig. 7, la membrane de l'humeur aqueuſe dans toute l'étendue que lui donne M. *Deſcemet*.

Il réſulte des remarques précédentes, qu'il a, à la vérité, entrevu cette membrane, mais qu'il l'a ſi mal décrite, tant dans ſa Theſe que dans ſon Mémoire, que j'oſe lui dire, à mon tour, qu'il n'en a qu'une fauſſe idée. En effet, cette membrane de l'humeur aqueuſe n'eſt ni un prolongement ni une

continuation de la lame Ruyſchienne. Ce ſont deux choſes très-différentes : leur ſtructure ne ſe reſſemble aucunement ; & c'eſt ne connoître ni l'une ni l'autre que de les avoir confondues.

J'ai dit que la lame interne de la cornée, ainſi que la partie antérieure de la capſule du cryſtallin, ne reſſembloient pas mal à un cartilage. Cette expreſſion a choqué M. *Deſçemet* ; & il auroit déſiré, dit-il, que j'euſſe donné les raiſons que j'avois d'admettre une pareille reſſemblance : les voici. La lame interne de la cornée eſt très-élaſtique, & ſe roule ſur elle-même, quand on l'a détachée. Il l'a remarqué comme moi. Si on la fait tremper dans l'eau, elle n'y ſouffre aucune altération : il en convient auſſi. Ajoutons à ces deux caracteres, qu'elle ſe déchire en tout ſens, & toujours d'une façon nette : or les membranes n'ayant aucune de ces propriétés, qui ſont particulieres aux cartilages, il s'enſuit que la lame interne de la cornée ne ſauroit être regardée comme une membrane ordinaire, & qu'elle reſſemble plutôt à une lame cartilagineuſe, qui ne differe, que par ſa tranſparence, des vrais cartilages. Mais ce qui m'étonne, c'eſt qu'en s'appéſantiſſant ſur cet endroit de ma Lettre, M. *Deſcemet* ait porté l'inattention juſqu'à oublier qu'il a dit

lui-même que la membrane dont il s'agit étoit presque cartilagineuse.

La choroïde, dit-il, dans sa These §. I, se divise en deux lames, dont l'intérieure, qu'on nomme la *lame Ruyschienne*, naît de la sclérotique, près du nerf optique, perce la lame externe, est presque cartilagineuse, &c. ; mais la membrane de l'humeur aqueuse en est la continuation. Or, si elle est presque cartilagineuse à sa naissance, elle doit l'être encore, lorsqu'elle est parvenue jusqu'à la chambre antérieure. Cette membrane est donc, selon lui, presque cartilagineuse ; & , selon moi, elle ne ressemble pas mal à un cartilage. En quoi différons-nous donc quant à ce point ? Cependant il a blâmé l'expression dont je me suis servi ; & c'est même à raison de cette expression qu'il ajoute, dans sa Lettre, que je ne connois seulement par la structure de la membrane dont je parle. Ce qu'il y a d'étonnant à ce sujet, c'est la qualification de *presque cartilagineuse* qu'il donne à la lame Ruyschienne, qui sûrement en est très-éloignée, & le refus qu'il fait de reconnoître la lame interme de la cornée comme telle, quoiqu'elle ait réellement tous les caracteres qui conviennent aux cartilages Je le livre là-dessus à ses propres réflexions. Mais, si, par honnêteté, je lui épargne celles que

tout autre que moi se permettroit en pareil cas, je ne dois pas pousser la complaisance jusqu'à ne pas relever les erreurs multipliées qui sont contenues dans cet endroit de sa These.

La lame interne de la choroïde ne naît point de la sclérotique, comme il le dit, ne perce pas la lame externe, & n'est aucunement catilagineuse (*a*) : c'est la méconnoître entiérement que de lui donner cette qualification. Elle est, au contraire, fibreuse, comme toutes les membranes ordinaires; & celle de l'humeur aqueuse, qui ne s'insinue point, comme il le dit encore, entre les fibres du ligament ciliaire, mais qui les couvre simplement, n'en est point une continuation. La rétine ne passe pas sur la capsule du crystallin, ainsi qu'il le prétend ; car à quoi serviroit-elle (*b*) ? Enfin la membrane arachnoïde ne tire pas son origine de la chorhoïde, n'y est aucunement attachée, & n'embrasse pas la rétine de tous côtés (*c*).

(a) *Quarum intior Ruyschiana dicta, à scleroticâ, propè nervum opticum nascitur, exterioremque perforat, ferè cartilaginea.*

(b) *Denique medullosa nervi optici portio ingressa oculi bulbum, expanditur undique in fundo bulbi, super vitreum assurgit, lentem crystallinam amplectitur.*

(c) *Tenuissima tandem membranula arachnoïda dicta, ob summam pelluciditatem ferè inconspicua,*

Il faut avouer que M. *Descemet* a des idées bien neuves de la ſtructure de l'œil.

Il m'accuſe auſſi d'avoir puiſé, tant dans ſa Theſe que dans ſon Mémoire, ce que j'ai dit des uſages de la lame interne de la cornée. J'ai lu & relu pluſieurs fois l'un & l'autre; & tout ce que j'y trouve ſe réduit à avoir reconnu que la membrane de l'humeur aqueuſe conſerve ſa tranſparence dans l'eau, tandis que la cornée y perd une partie de la ſienne. Il s'enſuit, ſans doute, de cette propriété, qu'elle n'eſt pas ſuſceptible de macération, & qu'elle eſt deſtinée à en garantir la cornée. Cette conſéquence, toute naturelle qu'elle eſt, lui a échappé, puiſqu'il n'a pas même employé le mot de *macération*. L'enveloppe, que fournit la lame cartilagineuſe de la cornée à toutes les parties contenues dans la chambre poſtérieure, produit le même effet, par rapport au cryſtallin, dont elle fortifie la capſule antérieurement. Elle empêche, de plus, l'humeur aqueuſe de détacher la pouſſiere noire dont quelques-unes de ces parties ſont enduites, & de les entraîner avec elles; ce qui n'auroit pas manqué d'offuſquer la vue. Ce ſont-là des uſages aſſez importans pour mériter qu'on les indique, ce qu'il n'auroit pas manqué de faire, s'il les avoit apperçus,

undique vinculis nerveis choroïdis cavo annexa, imo partim fabrefacta, retinam undique ambit, &c.

puiſqu'il n'oublie pas d'obſerver que la membrane de l'humeur aqueuſe lui paroît devoir être le ſiege de la cataracte membraneuſe, qui ſe forme, dit-il, dans la chambre antérieure de l'œil. Cet uſage eſt le ſeul dont il ait parlé; c'eſt même la partie la plus importante de ſon travail (la concluſion de ſa Theſe & de ſon Mémoire;) & il la regarde comme ſi intéteſſante, qu'il annonce là-deſſus un ſecond Mémoire.

Il s'en faut cependant de beaucoup que cet uſage ne ſoit auſſi réel & auſſi inconteſtable que le ſont ceux que j'ai détaillés dans ma Lettre, dont il n'a pas dit le mot, & que je ne puis, par conſéquent, avoir pris dans ſa Theſe.

Quant à ſon Mémoire, où il prétend auſſi que j'ai puiſé, comment concilie-t-il une pareille imputation avec l'aveu qu'il fait, dès la premiere page de ſa Lettre, que ce Mémoire n'étoit pas imprimé lorſque j'ai publié la mienne? Comment puis-je y avoit pris des uſages & des remarques de pratique dont il n'y eſt aucunement parlé? Car, quant à ſa membrane de l'humeur aqueuſe, la deſcription qu'il en donne dans ce Mémoire, eſt la même que celle qui ſe trouve dans ſa Theſe, à cela près que la lame Ruyſchienne, qui étoit d'abord preſque cartilagineuſe, étant mieux examinée, y

eſt qualifiée de *fibreuſe*. Cette deſcription differe donc de même totalement, quant à l'origine & à l'étendue de la membrane de l'humeur aqueuſe, de celle que j'ai donnée de la lame cartilagineuſe de la cornée ; ce que j'avois eſſentiellement à prouver.

J'ai dit, en troiſieme lieu, que je connoiſſois cette partie avant que M. *Deſcemet* en eût parlé : j'avoue que les preuves que j'ai à en apporter ne ſont pas de nature à convaincre quelqu'un auſſi intéreſſé que lui à ne pas m'en croire ſur ma parole ; mais elle ne ſont pas aſſez dénuées de vraiſemblance pour n'être pas de quelque poids vis-à-vis de tout autre que lui.

Le fait eſt que cette découverte eſt conſignée dans mes cahiers depuis plus de trente ans, ainſi que quelques autres Obſervations ſur la Structure de l'œil, & même quelques particularités ſur celle des parties de cet organe, qu'il a le plus examinées, & qu'il n'a point apperçues. Je réſervois pour un ouvrage particulier toutes ces obſervations, dont la premiere y eſt contenue dans les termes ſuivans, que je tranſcris ici, ſans y rien changer.

» Dans un œil de bœuf qui étoit en ma-
» cération depuis une quinzaine de jours,
» j'ai trouvé la cornée trois fois environ plus
» épaiſſe qu'elle n'eſt dans l'état naturel :

» l'épaiſſeur étoit beaucoup plus conſidé-
» rable vers le centre, que vers l'endroit
» de ſon union avec la ſclérotique. Elle
» m'a paru compoſée d'une infinité de
» fibres tendineuſes, qui ſe diviſent en plu-
» ſieurs ramifications très-fines : ces fibres
» ſont attachées à la ſclérotique, tout
» autour, & leurs ramifications ſe trou-
» vent vers le centre de la cornée. A la
» partie interne de la cornée dans l'œil de
» bœuf, j'ai trouvé une membrane de la
» nature de la partie antérieure de la cap-
» ſule du cryſtallin : elle étoit auſſi épaiſſe,
» ſe déchiroit de même, & ſe ſéparoit ai-
» ſément de la ſurface interne de la cor-
» née.

» Dans la cornée de l'homme, j'ai ſé-
» paré auſſi de la ſurface interne une mem-
» brane, mais qui ſe déchiroit moins aiſé-
» ment, ſe ſéparoit plus difficilement, &
» étoit d'une ſtructure un peu différente de
» celle qui ſe trouve à la ſurface interne
» de la cornée dans l'œil de bœuf. Duddel
» dit que les cataractes membraneuſes
» ſont formées par des pellicules qui ſe
» détachent de la tunique arachnoïde, ou
» de la cornée. Seroit-il poſſible que cette
» pellicule, qui tapiſſe la ſurface interne de
» cette derniere, s'en détachât, pour for-
» mer une cataracte membraneuſe ? C'eſt

» dans ſon Traité des Maladies de la Cor-
» née, page 131. «

Dans un autre endroit du même cahier, qui a pour titre *Anatomie de l'Œil, & Obſervations*, il y a encore :

» La membrane, qui revêt la partie anté-
» rieure de l'uvée, paroît être une conti-
» nuation de la lame interne de la cornée,
» qui eſt cartilagineuſe. «

Quoique ces paſſages ne fuſſent pas faits pour être imprimés tels qu'ils ſont, j'ai cru devoir les rapporter mot à mot, parce que la découverte de la lame cartilagineuſe qui revêt la concavité de la cornée, y eſt bien clairement énoncée, & qu'il y eſt même dit que cette lame ſe prolonge ſur la face antérieure de l'uvée : il y auroit tant d'impudence à controuver de pareils faits, que j'oſe me flatter qu'on ne m'en croira pas capable. Ce que je dis, au reſte, là-deſſus, paroîtra au moins très-vraiſemblable à quiconque réfléchira au travail que j'ai dû faire ſur la cornée, pour découvrir qu'elle n'eſt pas une continuation de la ſclérotique, comme on l'avoit cru juſqu'alors, & comme M. *Deſcemet* paroît le croire encore lui-même, puiſqu'il dit dans ſa Theſe : *Sclerotica corneam facit.* Or j'ai démontré, dans un Mémoire que j'ai lu à l'Académie, en 1741, & dont le ſavant Hiſtorien

a donné un ample extrait dans le volume de la même année, que ces deux membranes n'étoient point une continuation l'une de l'autre ; qu'elles étoient d'une ſtructure totalement différente dans l'homme ; que cette différence étoit encore plus frappante dans les oiſeaux & les poiſſons, & qu'il étoit facile de les ſéparer après quelques préparations, même ſans le ſecours d'aucun inſtrument tranchant. C'eſt en faiſant ces recherches que j'ai découvert la lame cartilagineuſe de la cornée. Elle ne ſauroit échapper à quiconque voudra examiner ſi la ſclétorique & la cornée ne forment qu'une ſeule & même membrane, ou ſi ce ſont deux membranes diſtinctes ; qui diſſéquera avec attention cette derniere, pour s'aſſurer de la diſpoſition de ſes fibres, des différentes couches qu'elles forment, de leurs attaches au bord ſupérieur de la gouttiere, que l'on voit à la ſclérotique, à l'endroit où elle ſe joint à la cornée, & du tiſſu fibreux qui unit ces deux membranes.

M. *Deſcemet* pourra voir au reſte, dans le paſſage que j'ai tranſcrit de mes cahiers, que *Duddel*, Chirurgien-Oculiſte Anglois, avoit dit, il y a quarante ans, la même choſe que lui, touchant le ſiege de la cataracte membraneuſe de la chambre antérieure. Je ne l'accuſerai cependant pas

de l'avoir prise de lui, pour s'en faire honneur : je ne le crois pas plus capable que moi de pareils larcins ; & je ne rapporte cela que pour lui prouver que deux observateurs peuvent se rencontrer sur un même sujet. Mais alors l'honneur de la découverte doit rester à celui qui a le mieux observé & le mieux décrit ; & c'est aux Maîtres de l'art, à qui j'en appelle, à prononcer entre lui & moi, en comparant ce que j'ai dit dans ma Lettre sur la structure, la situation & les usages de la lame interne de la cornée, avec ce qu'il a dit, tant dans sa These que dans son Mémoire, de la membrane de l'humeur aqueuse.

J'observai en passant, au sujet de la découverte telle quelle de cette membrane, que M. *Descemet* l'a présentée comme nouvelle à l'Académie, quelques années après l'avoir publiée dans sa These ; car celle-ci est de 1758, & le volume des Savans étrangers, où se trouve son Mémoire, est de 1768. Je n'ignore pas qu'il l'a lu à l'Académie plusieurs années avant l'impression de ce volume ; mais pour le public, il y a toujours dix ans d'intervalle entre ces deux époques. Il ne peut excuser cette petite infidélité, qu'en se rejettant sur le peu de publicité des theses de médecine, & qu'en convenant que ces sortes d'ouvrages restent

ordinairement concentrés dans les écoles, & ne ſont guere connus que de ceux qui les fréquentent. Il en paroit ſi convaincu, qu'il n'a pas même daigné parler de la ſienne dans ſon Mémoire, qui n'en eſt cependant qu'une traduction paraphraſée. Il ne ſera donc pas ſurpris ſi je lui proteſte de n'avoir eu aucune connoiſſance de cette theſe avant l'impreſſion de ma Lettre ; ce qui ne doit pas lui paroître plus étonnant qu'il ne l'eſt pour moi, qu'il n'en ait eu lui-même aucune de mon Mémoire ſur la cornée, puiſqu'il admet encore le ſentiment que j'ai combattu dans ce Mémoire.

Il réſulte enfin des remarques ci-deſſus,

1° Que je n'ai puiſé, ni dans ſa Theſe ni dans ſon Mémoire ce que j'ai dit, dans ma Lettre, de la lame interne de la cornée, & de l'enveloppe qu'elle fournit à toutes les parties qui concourent à la formation des deux chambres de l'humeur aqueuſe ; que nos deſcriptions different entiérement, quant à l'origine & à la diſpoſition de cette membrane, & que celle qu'il en a donnée dans l'un & l'autre de ſes ouvrages eſt ſi erronée, qu'on peut à peine lui accorder de l'avoir entrevue.

2° Qu'il n'y a rien, ni dans ſa Theſe ni dans ſon Mémoire, qui ait aucun rapport avec les uſages que j'ai aſſignés à cette

lame cartilagineuſe ; car je ne conviens pas même, ni avec lui, ni avec Duddel, du ſeul qu'ils lui attribuent d'être le ſiege de la cataracte membraneuſe de la chambre antérieure. Cette eſpece de cataracte doit être, en effet, bien rare, puiſque depuis près de quarante ans que je me ſuis entiérement adonné au traitement des maladies des yeux, je n'ai encore rien vu de ſemblable. Sans doute la lame interne de la cornée eſt ſuſceptible d'inflammation, & peut, en conſéquence de cette inflammation, être altérée dans ſa tranſparence ; mais il n'en réſultera jamais une cataracte, parce que le ſiege de cette maladie eſt conſtamment dans la chambre poſtérieure de l'humeur aqueuſe, entre la prunelle & le corps vitré. Tout autre ſentiment jetteroit trop de confuſion dans l'idée qu'on doit ſe former de la cataracte, que je crois pouvoir définir.

Une maladie de l'œil, qui conſiſte dans une opacité contre nature, provenant de cauſe interne ou externe, qui ſe forme plus ou moins lentement entre la prunelle & le corps vitré, qui offuſque d'abord la vue, la diminue enſuite, & l'obſcurcit enfin totalement, en raiſon de l'obſtacle qu'elle oppoſe au paſſage de la lumiere. Le cryſtallin ou ſes enveloppes en ſont le ſiege or-

dinaire ; & c'eſt par le déplacement ou l'extraction du corps opaque, qu'on parvient à rétablir les fonctions de l'organe.

3° Que cette découverte étoit conſignée dans mes cahiers, long-tems avant qu'il en en eût parlé.

Au reſte, puiſque M. *Deſcemet* connoît ſi bien ce qu'il appelle *les chambres de l'œil*, & qu'il faut nommer *les chambres de l'humeur aqueuſe*, & les uſages de ſa membrane, je puis lui propoſer la ſolution du problême anatomique ſuivant :

Déterminer l'uſage d'une troiſieme chambre de l'humeur aqueuſe, qui ſe trouve au yeux de certains animaux.

C'eſt encore une obſervation qui eſt conſignée dans mes cahiers depuis un grand nombre d'années.



Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. & d. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	12 1/4	13 3/4	12 1/2	28 1	28 2/3	28 2
2	12	17	14	28 3	28 3 1/2	28 4
3	12	18 1/4	15	28 4	28 3 1/2	28 2 3/4
4	13	17 1/2	15	28 1	28 3/4	28 1/2
5	13 1/2	18	15 3/4	28 1/2	28 1/2	28 1/2
6	14 3/4	19	15 3/4	28 1/2	28 1/2	28
7	14 1/2	15	13 1/2	27 8	27 6 1/2	27 7 1/2
8	12 1/4	16 1/2	12 3/4	27 9 1/4	27 10	27 11
9	13 1/2	16 3/4	12 3/4	27 11	27 11	27 11
10	12 3/4	16 1/2	13	27 11	27 11	27 10
11	13	14	10	27 7	27 7 3/4	27 9 3/4
12	11	15 1/2	12 3/4	27 9	27 7 1/2	27 10 1/4
13	12 1/2	17	13	28	28 3/4	28 1
14	11 1/2	18	16 1/4	28 1	28 1/3	27 11 3/4
15	13	16 1/2	11 1/2	28 3/4	28 1	28 2
16	9 3/4	15	11 1/3	28 2 1/2	28 2 3/4	28 3
17	10	17 1/4	11 3/4	28 3	28 3	28 2 3/4
18	9 1/2	17 3/4	12 3/4	28 2 1/2	28 2 1/2	28 2 1/2
19	10 1/2	20 1/2	15 1/4	28 2 1/4	28 2 1/4	28 1 1/2
20	14 1/4	18 1/2	14 1/2	28 1	28 1 1/4	28 1 1/2
21	12 3/4	14 1/2	12	28 1 1/4	28 1	28 3/4
22	9 1/2	15 1/2	12	28 3/4	28 1/2	28
23	12	14 1/2	11	27 11	27 11	27 11 1/2
24	9 1/2	15	11 1/4	28	28 1/2	27 11 1/2
25	13	14	9 1/2	27 10	28	28 1/2
26	9	14 1/4	10 3/4	28 1/2	28 1 1/4	28 1 3/4
27	10	15 1/2	13 1/4	28 1	28 1/2	28 1 1/2
28	11	17 1/2	13 3/4	28 1	28 1	28 1 3/4
29	10 1/2	16	9 1/3	28 3	28 4	28 5 1/4
30	8	14	9 1/2	28 5 1/2	28 4 1/2	28 4 1/2

ETAT DU CIEL.			
Jours du m.	*La Matinée.*	*L'Après-Midi.*	*Le Soir à 11 h.*
1	N-N-O. couv.	N-N-O. p. pl.	Couvert.
2	N-O. couvert.	N - O. nuages.	Beau.
3	N-N O. beau.	N-N-E. beau.	Nuages.
4	N-N-E. nuag.	S. nuag. écl.	Beau.
5	E. couvert.	O. nuages.	Couvert.
6	S. nuages.	E-S-E. beau.	Couvert.
7	E-S-E. pluie.	E-S-E. c. pl.	Pluie.
8	S-O. beau.	S-O. beau.	Beau.
9	S-S-E. nuages.	S-S-O. nuag.	Beau.
10	O-S-O. n. ond.	S-O. ondées n.	Nuages.
11	O. nuag. v. pl.	O. pluie. nua.	Beau.
12	S-O. pluie. v.	O. nuages. v.	Nuages.
13	O. nuages.	O-S-O. nua.	Couvert.
14	S. nuages.	S-S-O. nuag. pet. pl. écl.	Couvert.
15	O. couvert. n.	O S-O. n. p. pl.	Beau.
16	O. b. nuages.	O. pl. nuages.	Nuages.
17	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
18	S. beau.	S. beau.	Beau.
19	S. lég. nuages.	S. lég. nuages.	Nuages.
20	E. pluie, nuag.	O-N O. n. g. pl.	Pluie.
21	N. couv. pluie.	N. pl. cont.	Pluie.
22	N. nuages.	S. nuages.	Nuages.
23	S-O. pluie.	S-O. pluie. n.	Nuages.
24	O-S-O. nuag.	O-S-O. pl. con.	Pluie.
25	O. nuag. gr. vent.	O. nuages.	Beau.
26	O. nuages.	O. pet. pl. n.	Nuages.
27	S-O. nuages.	S-O. n. petite pluie.	Nuages.
28	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
29	O. b. nuages.	O. nuages.	Beau.
30	O-N-O. beau. nuages.	N. nuages.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 20 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 8 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 12 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 6 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.
3 fois du N-N-E.
2 fois de l'E.
2 fois de l'E-S-E.
1 fois du S-S-E.
6 fois du S.
2 fois du S-S-O.
6 fois du S-O.
4 fois de l'O-S-O.
10 fois de l'O.
2 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 14 jours beau.
24 jours des nuages.
9 jours couvert.
14 jours de la pluie.
3 jours du vent.
3 jours des éclairs.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1769.

La petite-vérole a continué ſes ravages pendant tout le mois, & elle a fait périr un grand nombre de perſonnes, ſur-tout parmi le peuple.

On a vu auſſi un grand nombre de diarrhées, & quelques dyſſenteries, mais qui n'ont pas été dangereuſes: on a obſervé encore un aſſez grand nombre de fievres bilieuſes & putrides, & quelques fievres intermittentes qui ont pris, pour la plupart, le type des fievres double-tierces, parmi leſquelles on a obſervé quelques fievres quartes.



Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Août 1769, par M. BOUCHER, Médecin.

Quoiqu'il ait plu, ce mois, plus que le précédent, la pluie n'a point fait de tort à la moisson, parce qu'elle n'avoit lieu que par intervalles: d'ailleurs un tems serein & brûlant ne succédoit point aux reprises de pluie. Il y a eu néanmoins, au commencement du mois, d'assez fortes chaleurs pendant quelques jours: la liqueur du thermometre, le 3, le 5 & le 9, s'est portée au terme de 26 degrés, & même un peu au-dessus; mais, le reste du mois, elle n'a pas dépassé celui de 17 à 18 degrés.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces: le 5 & le 21 il est descendu à 27 pouces 5 lignes; &, le 22, à 27 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a toujours été *sud*, si l'on en excepte quatre à cinq jours au commencement, & vers le milieu du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 26 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-

dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 18 ½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 27 pouces 11 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 ½ lignes: la différence entre ces deux termes est de 6 ½ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.
3 fois du N. vers l'Est.
1 fois de l'Est.
4 fois du Sud vers l'Est.
5 fois du Sud.
22 fois du Sud vers l'Ou.
3 fois de l'Ouest.
1 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 29 jours de tems couvert ou nuageux.
18 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué la sécheresse presque tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Août 1769.

Les maladies régnantes de ce mois ont été des fievres catarrheuses, des fievres aphtheuses, des fievres double-tierces, & des angines.

La fievre catarrheuse portoit principale-

ment à la poitrine, & commençoit avec la plupart des ſymptômes de la péripneumonie, mais d'une maniere moins vive ; elle étoit, dans pluſieurs, accompagnée d'angine, elle ſe terminoit, le plus communément, par une expectoration purulente, & par des ſelles bilieuſes. Cette fievre a été aphtheuſe & maligne dans nombre de ſujets de tout âge. Dans le progrès de la maladie, l'intérieur de la bouche & du goſier s'excorioit, préſentoit des aphthes qui parfois s'étendoient ſur les côtés & la racine de la langue, & même juſques dans la trachée-artere & les bronches, & excitoient une toux très-incommode : quand la maladie en étoit venue là, il étoit fort difficile d'y remédier : ſi les ſujets ne ſuccomboient point de ſuite à ſa violence, ils tomboient dans une fievre hectique, qui les minoit peu-à-peu. L'humeur aphtheuſe a porté, dans quelques-uns, juſques ſur la veſſie, & a cauſé une ſtrangurie. Les remedes indiqués ont été des anodins & des mucilagineux, les décoctions diaphorétiques, & les doux ſudorifiques : le lait, avec les décoctions des graines adouciſſantes, le gruau, l'orge, &c. devoit terminer la cure : on s'eſt bien trouvé d'en entre-mêler l'uſage avec celui des ſucs des plantes anti-ſcorbutiques douces, le bécabunga, le creſſon, &c. Des véſicatoires, appliqués à la nuque du col, immédiatement

après l'emploi des remedes généraux, ont opéré une diverſion favorable à l'humeur âcre & cauſtique, qui étoit la matiere des aphthes.

Mous avons vu, ce mois, beaucoup de gens travaillés de diverſes éruptions cutanées, mais point de rougeole ni de petite-vérole : il y a eu encore des atteintes d'apoplexies.

PRIX PROPOSÉ

Par l'Académie des Siences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, pour l'année 1770.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon propoſa l'année derniere, pour le prix de Phyſique, fondé par M. *Criſtin*, qui ſera diſtribué à la fête de S. Louis, en 1770, le ſujet ſuivant :

Déterminer quels ſont les principes qui conſtituent la lymphe; quel eſt le véritable organe qui la prépare; ſi les vaiſſeaux qui la portent dans toutes les parties du corps, ſont une continuation des dernieres diviſions des arteres ſanguines, ou ſi ce ſont des canaux totalement différens & particuliers à ce fluide; enfin quel eſt ſon uſage dans l'économie animale.

Toutes perſonnes pourront aſpirer à ce prix : il n'y aura d'exception que pour les Membres de l'Académie, tels que les Académiciens ordinaires & les Vétérans. Les Aſſociés réſidans hors de Lyon, auront la liberté d'y concourir.

Ceux qui enverront des Mémoires ſont priés de les écrire en françois ou en latin, & d'une maniere liſible.

Les Auteurs mettront une deviſe à la tête de leurs ouvrages : ils y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même deviſe, avec leurs nom, demeure & qualités. La piece, qui aura remporté le prix ſera la ſeule dont le billet ſera ouvert.

On n'admettra point au concours les Mémoires dont les Auteurs ſe ſeront fait connoître, directement ou indirectement, avant la déciſion.

Les ouvrages ſeront adreſſés, francs de port, à Lyon,

A M. *de la Tourrette*, Conſeiller à la Cour des Monnoies, Secrétaire perpétuel pour la claſſe des Siences, rue Boiſſac ;

Ou à M. *Bollioud-Mermet*, Secrétaire perpétuel pour la Claſſe des Belles-Lettres, rue du Plat ;

Ou chez *Aimé de la Roche*, Libraire-Imprimeur de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

Les Savans étrangers ſon avertis qu'il

ne ſuffit pas d'acquitter le port de leurs paquets juſqu'aux frontieres de la France, mais qu'ils doivent auſſi commettre quelqu'un pour affranchir ces paquets depuis la frontiere juſqu'à Lyon, ſans quoi leurs Mémoires ne ſeroient point admis au concours.

Aucun ouvrage ne ſera reçu après le premier Avril 1770. L'Académie, dans ſon aſſemblée publique qui ſuivra immédiatement la Fête de S. Louis, proclamera la piece qui aura mérité les ſuffrages.

Le prix eſt une *Médaille d'or* de la valeur de 300 livres : elle ſera donnée à celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur Mémoire ſur le ſujet propoſé.

Cette *Médaille* ſera délivrée à l'Auteur même, qui ſe fera connoître, ou au porteur d'une procuration de ſa part, dreſſée en bonne forme.

AUTRE PRIX PROPOSÉ

Pour la même année 1770.

On demande des recherches ſur les cauſes du Vice cancéreux, qui conduiſent à déterminer ſa nature, ſes effets, & les meilleurs moyens de le combattre.

M. *Pouteau* le fils, Chirurgien gradué de l'Académie royale de Chirurgie de Paris,

de celle de Rouen, & l'un des Membres de l'Académie de Lyon, après s'être occupé à traiter ce ſujet dans des Lettres qu'il eſt ſur le point de publier, n'a pas cru l'avoir épuiſé, &, pénétré de l'importance dont il eſt pour l'humanité, il a déſiré de le voir ſoumis à de nouvelles recherches. En conſéquence, il s'eſt engagé vis-à-vis de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, à donner la ſomme 600 l. à l'Auteur qui aura compoſé ſur ce ſujet le meilleur ouvrage, au jugement de la même Académie. Cette compagnie a agréé l'engagement de M. *Pouteau*, & s'empreſſe d'annoncer ce prix pour l'année 1770, aux mêmes conditions énoncées dans le programme précédent : il ſera diſtribué à la même époque,

OBSERV. L'ancienne médecine paroiſſoit avoir décidé que tout cancer qu'on ne peut extirper, eſt d'une nature incurable. On a introduit, depuis quelques années, l'uſage interne de quelques plantes, juſques-là réputées venéneuſes ; on a eſſayé de la *bella-dona* : la ciguë lui a ſuccédé ; & l'Europe entiere en a conçu les plus grandes eſpérances. D'autres médicamens inconnus ont obtenu des ſuffrages ; mais les ſuccès des uns & des autres n'ont pu réunir les eſprits, & décider la queſtion.

Les Auteurs qui voudront concourir doi-

vent donc s'attacher ſpécialement à fixer les bornes de la poſſibilité phyſique de détruire par des médicamens, tant internes qu'externes, les cauſes & les effets du virus cancéreux; conſidération faite de l'âge, du ſexe, du tempérament du ſujet, & des divers degrés d'acrimonie dont ce virus eſt ſuſceptible. L'Académie exige que les Auteurs, qui auront des guériſons à rapporter, entrent dans le détail de toutes les circonſtances, & que, ſans néanmoins ſe faire connoître, ils ne négligent rien pour donner aux faits toute l'authenticité poſſible.

PRIX PROPOSE

Par l'Académie d'Amiens.

La miliaire, vulgairement connue ſous le nom de *ſuette des Picards*, eſt une maladie nouvelle pour la France. Ce n'eſt qu'en 1718 qu'elle a pénétré en Picardie, par le port de S. Valery: peu-à-peu elle s'eſt étendue le long des côtes, & aſſez avant dans les terres, tant de la Picardie que de la Normandie. Depuis une vingtaine d'années elle paroît s'être répandue plus univerſellement dans le royaume. Endémique dans pluſieurs cantons des provinces occi-

dentales & ſeptentrionales, elle a auſſi, de tems en tems, fait des ravages épidémiques juſques dans les provinces du midi. L'iſle de France, l'Orléanois, & le Bourbonnois ont éprouvé ſes fureurs : elle a ſur-tout laiſſé de profondes traces de deuil, en 1750, à Beauvais, à Chambli, & à Beaumont-ſur-Oiſe. Cette maladie eſt d'autant plus redoutable, qu'elle prend le maſque de la plupart des maladies aiguës, ſous lequel elle en impoſe aux Praticiens les plus attentifs : il eſt important de bien connoître ſon génie & ſes métamorphoſes. Juſqu'ici peu d'Ecrivains François ſe ſont donné la peine de communiquer au public les obſervations qu'a pu leur fournir cette maladie, telle qu'elle ſe montre en France, & les remedes qui y réuſſiſſent le mieux. L'Académie, n'ayant rien de plus à cœur que de concourir aux progrès des ſciences utiles à l'humanité, invite les Praticiens de lui faire part de leurs lumieres ſur cet objet; elle demande :

1° *La deſcription de la fievre miliaire, l'ordre & la marche des phénomenes qui l'annoncent, ou qui l'accompagnent à ſes différens périodes.*

2° *La diſtinction de ſes eſpeces, ſoit eſſentielle ou ſymptomatique, ſoit bénigne ou maligne, ſoit ſimple ou compliquée, &c.* L'Académie déſire qu'aux ſignes diagnoſtics,

propres à chaque eſpece, on joigne le pronoſtic propre à chaque ſymptôme.

3° *Quelle eſt la nature & l'eſſence du levain morbifique dans la fievre miliaire? Eſt-il inflammatoire ou putride? Quels ſont ſes rapports avec les autres maladies exanthémateuſes : & quelles ſont ſes différences?*

4° *L'éruption miliaire eſt-elle une criſe; une dépuration de la maſſe du ſang que la nature débarraſſe d'un miaſme étranger, comme elle le fait dans la petite-vérole? ou, comme le prétend le célébre* de Haën (*a*), *Médecin de Vienne, l'éruption ne ſeroit-elle qu'un ſymptôme factice, fruit d'un régime chaud, & d'un traitement incendiaire?*

5° *En conſéquence, quelle doit-être la méthode curative? Doit-on attendre l'éruption, en préparer la facilité, la favoriſer? ou doit-on, comme M.* de Haën, *la prévenir, & par quels moyens?*

6° *Quelles ſont les maladies ou les indiſpoſitions que la miliaire laiſſe après elle, & quels ſont les moyens de les prévenir ou de les guérir?*

L'Académie avertit qu'elle ne donnera ſon attention qu'aux Mémoires fondés ſur l'obſervation clinique.

(*a*) Voyez ſon Ouvrage intitulé *Ratio medendi in noſcomio*, imprimé à Vienne; & à Paris, chez *Didot*.

Le prix, que l'Académie décernera, à sa séance publique du 25 Août 1770, sera une Médaille d'or de la valeur de 300 livres.

Elle propose, pour sujet d'un second prix, la question suivante:

Quelle est l'influence des mœurs sur la santé? De quelles maladies anciennes nous ont-elle délivrés? Quelles maladies nouvelles nous ont-elles données?

Ce prix sera une Médaille d'or de la valeur de cent écus.

Les Mémoires, francs de port, seront adressés à M. *Baron*, Avocat, & Secrétaire perpétuel de l'Académie. Les Auteurs auront soin de ne point se faire connoître. Les ouvrages seront écrits en Latin ou en François, & porteront une devise qui sera répétée dans un billet cacheté, avec le nom de l'Auteur.

LIVRES NOUVEAUX.

De la Conservation des Enfans, ou les Moyens de les fortifier, de les préserver & guérir des maladies, depuis l'instant de leur existence jusqu'à l'âge de puberté; par M. *Raulin*, Docteur en Médecine, &c. Tome II, avec cette épigraphe: *Est in Rege pater.* A Paris, chez *Merlin*, 1769, *in*-8° & *in*-12.

Nous nous occuperons inceſſamment de cet ouvrage, dont nous avons déjà fait connoître le premier volume.

Avis au Public ſur ſon plus grand intérêt, ou l'Art de ſe préſerver de la petite-vérole, réduit en principes, & démontré par l'expérience; par M. *Paulet*, Médecin. A Paris, chez *Ganeau*, 1769, brochure *in*-12.

Lettres à un Médecin de Province, pour ſervir à l'Hiſtoire de la Médecine en France; avec cette épigraphe: *Animos novitate tenebo.* A Copenhague; & ſe vend à Paris, chez *Pyre*, rue neuve Richelieu-Sorbonne, 1769, *in*-8°.

C'eſt un ouvrage périodique dont on a déjà publié trois Lettres: la premiere contient le *Proſpectus*. Les Auteurs ſe propoſent d'embraſſer, dans leur plan, la littérature de médecine, les découvertes qui viendront à leur connoiſſance, l'Hiſtoire naturelle, la Phyſique médicinale, la médecine proprement dite, & ſes branches; la vétérinaire même. Ils s'engagent plus particuliérement à rendre hommage à ceux qui, pendant leur vie, auront enrichi l'art de leurs écrits, ou qui auront bien mérité de la patrie & de l'humanité dans l'exercice pénible de leur profeſſion. Ils ſe propoſent en outre, à meſure que leurs correſpondances s'augmenteront, de remonter à l'ori-

gine des différentes Facultés du royaume : ils en décriront les exercices, & feront connoître les theses nouvelles qu'on y soutient ; ils étendront ces recherches jusqu'aux établissemens faits en faveur de la chirurgie & de la Pharmacie ; l'époque & la forme de ces établissemens, leur consistance, les actes probatoires pour parvenir à la maîtrise dans ces deux Professions. Ils ont soin de prévenir que leur but n'est pas de rassembler des Mémoires raisonnés sur aucun des objets de ces parties de l'art, ce qui fait l'objet du Journal de Médecine, ni de donner des extraits étendus des ouvrages qui paroîtront, tels que ceux qu'on trouve dans ce Journal, & dans celui des Savans ; mais ils se contenteront de recueillir les faits isolés, & de donner de courtes notices des livres qu'ils jugeront à propos de faire connoître. Les deux Lettres suivantes, qui sont faites d'après ce plan, nous ont paru intéressantes & curieuses.

COURS D'ANATOMIE.

M. *Portal*, Professeur d'Anatomie de Mgr le Dauphin, Professeur de Médecine au College-Royal de France, de l'Académie royale des Sciences, &c. commencera, Lundi 13 Novembre, à neuf heures & de-

Fig. 1. Represente l'Instrument Œsophagien ouvert.
Fig. 2. La Canulle Œsophagienne.
Fig. 3. La Seringue
Fig. 4. le Speculum Oris.

Fig. 5.

Fig. 1.

Fig. 3.

Fig. 2.

Fig. 4.

Fig. 6.

Fig. 7.



mie, un Cours d'Anatomie, qu'il continuera les jours ſuivans.

Son amphithéatre eſt rue du Mont Saint-Hilaire.



COURS D'ANATOMIE.

M. *Ferrand*, Maîtres en chirurgie de Paris, Adjoint au Comité perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie, ancien Profeſſeur d'Anatomie & d'opérations à l'Ecole pratique, Aſſocié des Académies de Florence & de Rouen, recommencera ſon Cours d'Anatomie le Lundi 6 Novembre, en ſon école rue Mâcon.

COURS DE CHYMIE.

M. *Demachy*, Maître Apothicaire, & des Académies impériales des Curieux de la nature, & royale des Sciences de Pruſſe, fera l'ouverture de ſon Cours le Jeudi 16 Novembre, à quatre heures de relevée, dans ſon laboratoire, rue du Bacq, vis-à-vis les Dames Sainte-Marie.

TABLE.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, Prince du Sang.

Par M. A. Roux, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, ſed temporis filia. *Bagl.*

DECEMBRE 1769.

TOME XXXI.



A PARIS,

Chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DECEMBRE 1769.

EXTRAIT.

De la Conſervation des Enfans, ou les Moyens de les fortifier, de les préſerver & guérir des maladies, depuis l'inſtant de leur exiſtence juſqu'à l'âge de puberté; par M. RAULIN, Docteur en médecine, Conſeiller-Médecin ordinaire du Roi, &c. Tome II, avec cette épigraphe:

Eſt in rege pater.

A Paris, chez Merlin, 1769, *in*-8° & *in*-12.

EN rendant compte du premier volume de cet ouvrage, dans notre Journal du mois de Février de la préſente année, nous

avons exposé le plan de l'Auteur. Suivant ce plan, il s'étoit proposé de donner, dans les quatre premiers volumes, la théorie des quatre époques dans lesquelles il a divisé son Traité ; & de les faire suivre par la pratique, qui devoit composer également quatre volumes ; mais le Ministere, par l'ordre duquel il a entrepris ce travail, ayant jugé que le besoin pressant de pourvoir à la conservation des enfans du premier âge, exigeoit qu'il rapprochât des deux premieres époques les connoissances nécessaires à la cure des maladies qui en dépendent, il annonce qu'il donnera, dans les troisieme & quatrieme volumes, la méthode curative des maladies des deux premieres époques. On trouve, dans le volume que nous annonçons, avec la théorie de la seconde époque, ou la façon d'élever les enfans depuis la naissance jusqu'au sévrage, les accidens les plus graves auxquels ils sont exposés, & une partie des secours les plus prompts & les plus efficaces pour en prévenir le danger. Nous allons tâcher d'exposer, aussi briévement qu'il nous sera possible, l'ordre & la méthode que l'Auteur a suivi dans la distribution de ces matieres.

Il a subdivisé cette seconde époque en deux sections. Le premiere traite des soins nécessaires aux enfans, après l'accouchement ; la seconde, de la nourriture des

enfans depuis la naiſſance jufqu'au ſévrage.

Le premier ſoin que l'enfant exige, après qu'il eſt né, eſt la ligature du cordon ombilical : c'eſt un opération ſimple, facile, & très connue : il eſt cependant des circonſtances où elle demande quelque attention. Nous allons rapporter une ou deux obſervations de l'Auteur ſur ce ſujet. Il arrive quelquefois que le cordon eſt plus gros ou plus petit qu'à l'ordinaire ; ce qui exige des précautions particulieres. L'Auteur a obſervé que le cordon a, dans ſes membranes, un nombre d'interſtices cellulaires qui contiennent une liqueur épaiſſe ; lorſque cette liqueur eſt abondante, elle groſſit tellement le cordon, que, quoiqu'on y faſſe une forte ligature, la ſubſtance intermédiaire venant à ſe deſſécher, la ligature reſte trop lâche, & le ſang s'écoule. Quelquefois, dans les acouchemens laborieux, le cordon ſe gonfle par un effet de la ſouffrance du fœtus ; ſon volume diminue : lorſque la ligature eſt faite, elle devient inutile. La liqueur des interſtices cellulaires du cordon ombilical eſt quelquefois en ſi petite quantité, ſur-tout dans les enfans qui ne ſont pas à terme, qu'on apperçoit ſes vaiſſeaux à travers la membrane qui les revêt : dans ce cas, le cordon eſt mince, vermeil, & ſe rompt facilement à l'endroit

de la ligature, à moins qu'on ne se serve d'un fil large & plat.

Ce sont trois cas différens, également dangereux, & qui exigent les attentions les plus sérieuses. On remédie aux deux premiers, en serrant la ligature, dès qu'il y a quelque suintement; & au troisieme, en en faisant une nouvelle au-dessus de la premiere, dès qu'on s'apperçoit que celle-ci a fait quelque déchirement. On peut prévenir les accidens qu'on a à craindre dans ces circonstances, en faisant une seconde ligature au-dessus de la premiere, disposée de façon qu'on puisse la serrer sur le champ, dès que la premiere est devenue insuffisante. Mais, pour pouvoir placer cette seconde ligature, M. Raulin veut qu'on fasse la premiere à trois doigts de l'ombilic, ou environ.

Les moyens de remédier à l'extrême foiblesse qui accompagne les premiers instans de la vie dans certains enfans, font le sujet du chapitre suivant, qui est le troisieme de la premiere section. Comme ces moyens sont généralement connus, même des Sages-femmes, nous ne nous y arrêterons pas: nous nous contenterons d'observer que l'Auteur en indique un, qui est usité dans quelques cantons de l'Allemagne, mais qui paroît être inconnu dans nos climats; c'est la suction des mamelles de l'enfant. Hanneman, Lædélius, & quelques autres obser-

vateurs, rapportent des effets ſurprenans de cette pratique dans des cas déſeſpérés : elle eſt trop innocente & trop aiſée, ſuivant la remarque de M. Raulin, pour la négliger dans des circonſtances où elle pourroit être utile.

Lorſque les enfans viennent au monde, leur peau eſt couverte d'une craſſe gluante qui eſt utile au fœtus, ſelon notre Auteur, pour diminuer la grande diſſipation qui ſe feroit par des ſueurs trop abondantes, mais qui deviendroit inutile à l'enfant, en faiſant obſtacle à une tranſpiration néceſſaire. C'eſt pour détruire cette matiere excrémentitielle, & pour fortifier la peau des enfans, que les différens peuples de la terre ont employé différens moyens, que notre Auteur a cru devoir rapporter dans le plus grand détail. Après avoir apprécié ces moyens, & avoir indiqué les avantages & les inconvéniens dans les différentes circonſtances où ſe trouvent les enfans nouveaux nés, il donne la préférence à l'eau de ſavon & aux frictions ſeches pour les enfans robuſtes & bien conſtitués : il y fait ajouter un peu de beurre, ou de quelque huile douce, lorſque les enfans ont la peau ſeche & ridée ; il conſeille ſur-tout de continuer ces lotions & ces frictions pendant les deux ou trois premiers mois de la vie. Cette matiere, qu'il a cru devoir diſcuter avec le plus grand ſoin,

occupe depuis le quatrieme jusqu'au huitieme chapitres inclusivement : il passe, dans le chapitre neuvieme, à l'examen du corps des enfans ; examen nécessaire pour découvrir les défauts de conformation qui pourroient mettre leur vie en danger, & indique les moyens d'y remédier. Il s'éleve, dans le dixieme, contre l'usage de serrer & de garroter ces tendres créatures dans leurs maillots, & en fait sentir les pernicieux effets, tant pour leur santé que pour la belle conformation. *Au lieu d'emmailloter les enfans, il suffit*, dit-il, *de les mettre dans des linges bien doux & bien secs, sans être chauds, garnis d'une couche, & de les envelopper d'une couverture de laine ou de futaine, en leur laissant la liberté de remuer leurs membres sans gêne & sans contrainte.*

L'évacuation du *meconium* est une des opérations les plus nécessaires pour conserver la santé des enfans dans les premiers jours de leur vie. La nature avoit préparé dans le sein de leurs meres un lait aqueux & tenu, très-propre à en favoriser la sortie; mais l'usage barbare, qui s'est introduit, de faire remplir par une nourrice mercenaire le devoir si essentiel pour une mere d'alaiter son propre fruit, a mis les Médecins dans la nécessité de chercher d'autres moyens de venir au secours de la nature.

Les plus doux doivent être préférés. Notre Auteur donne le premier rang au petit-lait non clarifié, auquel on peut ajouter un peu de ſucre ou de miel, pour le rendre plus laxatif : s'il ne ſuffit pas, il permet d'y ſubſtituer un peu de caſſe mondée, ou de quelque ſyrop légérement laxatif ; mais il proſcrit avec raiſon tous les catarctiques irritans, capables de faire des impreſſions trop vives ſur des organes a peine formés, & trop ſenſibles pour ſupporter la plus légere irritation. Cette matiere fait l'objet du onzieme chapitre, qui eſt le dernier de la premiere ſection.

Après avoir donné, dans le premier chapitre de la ſeconde ſection, une idée du ſuc nourricier, il démontre, dans le ſecond, que le lait des meres eſt la nourriture naturelle de leurs enfans ; & il recherche les cauſes générales des vices qu'il contracte : il les attribue aux alimens dont la mere ſe nourrit, aux abus qu'elle commet dans ſon régime, à ſes paſſions, à ſon tempérament, &c. C'eſt en partant de ces principes qu'il s'attache, dans le troiſieme chapitre, à faire ſentir aux meres combien il importe à la conſervation de leurs enfans qu'elles ſe chargent elles-mêmes de les nourrir ; & de leur donner les regles de conduite qu'elles doivent ſuivre pour le faire

avec ſuccès. Elles doivent avoir le courage d'obſerver, pendant tout le tems de la nourriture, une modération conſtante dans les paſſions de l'ame, une ſobriété non interrompue, & un régime de vie doux, égal, proportionné à leur tempérament. Elles ne doivent jamais perdre de vue que le lait conſerve les qualités des alimens dont elles ſe nourriſſent, & que le choix qu'elles en font décide de la force, de la foibleſſe, de la ſanté, des maladies de l'enfant qu'elles alaitent. Une mere peut donner à tetter à ſon enfant, dix ou douze heure après qu'il eſt né, plutôt dans la vue de le purger que de le nourrir. Il n'a beſoin de nourriture que vers ſon troiſieme jour, lorſqu'il a rendu ſon *méconium* : tout autre lait lui ſeroit nuiſible juſqu'alors. On n'eſt point d'accord ſur le nombre de fois qu'il convient de donner à tetter à un enfant toutes les vingt-quatre heures. M. Raulin a cru devoir décider qu'il ſuffiſoit, pendant les deux premiers mois, de les faire tetter toutes les trois heures, & enſuite toutes les quatre heures juſqu'au ſeptieme ou huitieme mois; ou plutôt il veut que les meres ſoient attentives à certains petits geſtes naturels, par leſquels les enfans indiquent le beſoin qu'ils ont de nourriture; geſtes qui leurs ſont inſpirés par le ſentiment de la faim.

La fievre de lait eſt ordinairement peu conſidérable dans les femmes qui alaitent leurs enfans : quelquefois elles n'en ont point du tout. Il n'y a pas d'inconvénient de donner le ſein aux enfans pendant cette fievre, lorſqu'elle eſt légere. Mais ſi elle eſt conſidérable, comme ſa cauſe eſt alors compliquée, le lait s'altere, & deviendroit funeſte à l'enfant : il vaut mieux l'en priver, & le nourrir avec du petit-lait non clarifié, chauffé au bain-marie. Il eſt eſſentiel, dans ce cas, de prendre les moyens les plus efficaces pour faire couler le lait dont les mamelles ſont gorgées. Notre Auteur propoſe d'expoſer le ſein nu à la vapeur d'une terrine d'eau chaude, ou d'appliquer au mamelon une bouteille dont le goulot ſoit bien uni, & qu'on a chauffée au point de lui faire faire l'office de ventouſe. Il n'approuve point la méthode qu'on a voulu introduire depuis quelque tems à Paris, d'appliquer des linges imbibés d'eau-de-vie ſur le ſein, afin d'empêcher le lait d'y monter, tandis qu'on tâche de l'attirer en en-bas, en couvrant la région hypogaſtrique de cataplaſmes émolliens. Pour faire mieux ſentir les dangers de cette méthode, il rapporte l'obſervation ſuivante, que nous avons cru devoir tranſcrire ici.

» Il y a peu de tems qu'une dame nou-

» vellement accouchée, employa tous ces » moyens pour tarir ſon lait : il lui ſurvint » bientôt une petite toux, qui augmenta aſſez » promptement, & devint importune par » ſa fréquence ; il s'établit une fievre lente, » & un crachement de pus qui faiſoit des » progrès aſſez rapide. La malade étant » dans cette triſte ſituation, & déjà dans un » état de phthiſie confirmée, eut la facilité » de ſe laiſſer perſuader que ſa maladie n'é- » toit autre choſe que *des roideurs de nerfs*, » *des criſpations*, *& des racorniſſemens des* » *fibres* ; elle prit en conſéquence *des* » *bains domeſtiques*, *ſe gorgeant d'eau de* » *veau*, & MOURUT, en ſe croyant au » moment de guérir. «

Il eſt malheureux que des exemples auſſi funeſtes ne guériſſent pas le public de la manie de ſe livrer à ces empyriques, qui ne ſavent qu'abuſer des meilleures méthodes, & que quelques ſuccès, qu'ils doivent plus au hazard qu'à leurs lumiéres, entretiennent dans une erreur, qui les rendroit les plus criminels des hommes, ſi on pouvoit les ſuppoſer plus éclairés. L'obſervation de M. Raulin n'eſt pas la ſeule que nous puiſſions apporter pour juſtifier ces réflexions. M. Roſtain, Médecin de Roanne, où il jouit d'une confiance & d'une réputation bien méritées, nous fit part, il y a quelque-tems, d'un fait

qui a beaucoup de rapport à celle que nous venons de transcrire. Une dame de son pays, ayant été jugée atteinte d'une véritable phthisie, vint à Paris pour consulter sur son état : on y décida que sa maladie n'étoit qu'un racornissement des nerfs, pour lequel on lui prescrivit les relâchans, qui la conduisirent bientôt au tombeau. Tout Paris a été instruit du sort d'une autre dame qui mourut au sortir d'un bain froid où on l'avoit plongée, pour rappeller des lochies qui s'étoient supprimées. Deux Médecins très-accrédités dans leur Province, m'ont certifié avoir vu périr sous leurs yeux un malade attaqué d'un faux squirrhe au foie, accompagné d'inflammation, par l'usage imprudent qu'on fit d'application d'eau froide & de glace sur le ventre, de lavemens de même espece, &c.; remedes qu'on ne lui administra que pour dissiper une tympanite supposée. Puissent ces exemples faire rentrer en eux-mêmes les jeunes Médecins qui se livrent avec trop d'enthousiasme à toutes ces tentatives téméraires ! Ces secours sont efficaces sans doute ; mais que de prudence n'exigent-ils point dans leur application, & que les cas où on peut la faire avec succès sont rares & difficiles à saisir ! Mais revenons à l'Ouvrage de M. Raulin.

Lorſque quelque infirmité naturelle, ou la force du préjugé, empêchent une mere de nourrir ſon enfant, il eſt eſſentiel du moins de lui choiſir une bonne nourrice. L'Auteur que nous analyſons, preſcrit de faire choix d'une femme qui ait de bonnes mœurs, de la tempérance dans le régime de vie, de la modération dans les paſſions de l'ame, & de l'éloignement pour toutes ſortes d'excès. Il eſt eſſentiel qu'elle ſoit ſaine, aſſez charnue, ſans être trop graſſe, qu'elle ſoit bien faite, d'un teint & d'une figure agréables. Elle doit avoir la poitrine large, le thorax relevé, les ſeins bien conditionnés, & les mamelons médiocres & ſaillans : ſon âge doit être de vingt-cinq à trente ans. Il faut faire attention qu'elle n'ait point fait de fauſſes-couches : il eſt bon qu'elle ſoit habituée à l'exercice & au travail. Les nourrices ne doivent point changer leur façon de vivre ordinaire : ce changement pourroit altérer leurs fonctions, & être funeſte à leurs nourriſſons. *Galien*, dit M. Raulin, *jugeoit par le goût, l'odorat, & par la vue, de la qualité du lait des nourrices; il ne regardoit comme bon que celui qui étoit d'une ſaveur douce, & d'une odeur agréable; il exigoit qu'il fût blanc, égal, & d'une conſiſtance moyenne. Il regardoit comme de mauvaiſe qualité celui qui*

étoit épais, caséeux, trop séreux, inégal, & sur-tout celui qui approchoit d'un goût amer ou salé. Il paroît qu'il adopte toutes ces regles.

Nous ne suivrons pas l'Auteur dans les détails où il entre sur la maniere de diriger la nourriture des enfans, lorsqu'on est forcé de les confier à une nourrice étrangere, & sur les inconvéniens de plusieurs pratiques funestes qui ne sont que trop suivies par ces sortes de femmes. Nous croyons devoir renvoyer aussi à l'Ouvrage même pour ce qui regarde la maniere d'habiller les enfans; nous observerons seulement que l'Auteur proscrit les corps de jupe & de baleine, & qu'il fait très-bien sentir les accidens qui résultent de leur usage.

L'éducation des Enfans trouvés occupe un chapitre qui n'est pas le moins intéressant du Livre. Lorsqu'on réfléchit à la sagesse des loix établies pour le régime des Hôpitaux destinés à les recevoir, à l'exactitude & au zele avec lequel elles sont exécutées, on est étonné qu'il périsse un si grand nombre de ces victimes de la débauche, ou de la misere du peuple. L'Auteur croit devoir attribuer cette grande mortalité aux Hôpitaux même, qui sont très-propres à répandre la contagion. Les hommes ne sont pas faits pour vivre en troupes, a dit un Auteur mo-

derne : M. Raulin ajoute que les enfans le ſont encore moins, parce que la ſubſtance de leur corps eſt plus mucilagineuſe, & plus près de la corruption que celle des hommes. Outre les maladies générales, communes à tous les Hôpitaux des enfans-trouvés, il en eſt de particulieres aux Hôpitaux de certaines Provinces, qui y ſont véritablement endémiques. Il en regne une de cette eſpece à Paris, qu'on appelle *le muguet*. L'Auteur la regarde comme une eſpece du ſcorbut propre aux enfans dans les premiers jours de leur naiſſance, & juſqu'au quarantieme : lorſque ce jour eſt paſſé, on prétend qu'ils en ſont exempts.

Cette maladie ſe démontre d'abord par de légeres rougeurs au palais & à la langue, qui dégénerent bientôt en boutons & en puſtules ; ceux-ci ſe répandent, en peu de tems, dans tout le dedans de la bouche, s'étendent au goſier, & juſques dans le ventricule. Ces boutons ſont de deux eſpeces : les uns ſont blancs, & les autres ſont d'une couleur griſâtre : ceux-ci ſont d'un plus mauvais caractere ; ils rendent bientôt la langue noire ; & il ſe manifeſte alors des ſymptômes gangréneux qui annoncent une mort très-prochaine. Les autres ſe couvrent d'une eſpece de farine jaunâtre, s'exfolient & ſe diſſipent. Les enfans, qui ſont atteints

de cette maladie, tombent ſouvent dans le maraſme, & périſſent très-promptement. S'il leur ſurvient un cours de ventre, ils meurent, dès le troiſieme jour. Mais, lorſqu'on peut leur donner de bonnes nourrices hors de l'Hôpital, dès qu'ils en ſont affectés, ils guériſſent aſſez communément. Si les nourrices ſe chargent des enfans avant que le *muguet* ſe manifeſte, il eſt rarement dangereux : s'ils reſtent dans l'Hôpital, ayant cette maladie, ils en périſſent preſque tous. Les nourrices qui ont donné à tetter à un de ces enfans, communiquent la maladie à d'autres, en leur donnant le ſein d'abord, & même un an après, ſans qu'il paroiſſe qu'elles en ſoient atteintes. La ſeule incommodité qu'elles éprouvent, c'eſt qu'il leur ſurvient quelque fois une légere rougeur aux mamelons, que l'on guérit aiſément en les baſſinant avec du vin chaud. Les Sœurs de l'Hôpital ont obſervé qu'il leur vient ſouvent de Flandres des enfans qui ont déjà le muguet, lorſqu'ils arrivent : ceux qui naiſſent à l'Hôtel-Dieu, & qu'on y garde quelques jours, ſelon l'uſage ordinaire, en ſont preſque tous atteints, dès les premiers jours de leur naiſſance, & quelquefois le troiſieme.

M. Raulin ne diſtingue point cette maladie des aphthes, que tous les Médecins ont

regardées comme la maladie la plus pernicieuſe à la premiere enfance : il l'attribue à l'air corrompu par les exhalaiſons d'une quantité immenſe de malades, de mourans & de morts, tel que celui qu'on reſpire dans l'Hôtel-Dieu ; d'où il conclut, & du ralentiſſement de cette maladie, depuis qu'on a exhauſſé les appartemens de la maiſon de la couche, que ſi l'on faiſoit accoucher les femmes ailleurs qu'à l'Hôtel-Dieu, & que ſi l'on éloignoit la maiſon de la couche de cet Hôpital, pour la placer dans un air plus libre & plus ſalubre, on conſerveroit à l'Etat un grand nombre de ſujets utiles.

Après cet expoſé de la maladie terrible qui dévaſte l'Hôpital des enfans-trouvés, l'Auteur s'occupe des aigreurs auxquelles les enfans ſont ſi expoſés, & des nombreuſes maladies qui en ſont la ſuite ; il conſeille, pour les prévenir, de remédier au défaut des digeſtions, qui en eſt la ſource la plus ordinaire, en leur faiſant uſer du ſyrop de chicorée ſimple, ou de celui d'abſynthe, des infuſions de racine de petite valériane, de chicorée ſauvage, de piſſenlit, &c. & de les corriger par le moyen de la magnéſie blanche, & du ſavon qu'il préfere à tous les autres abſorbans.

La difficulté de ſe procurer de bonnes

nourrices, avoit fait imaginer de recourir au lait des animaux, pour y ſuppléer ; mais les tentatives qu'on a faites à Paris & à Rouen n'ont été rien moins qu'encourageantes. M. Raulin expoſe très en détail ces tentatives, les cauſes qui en ont empêché le ſuccès ; &, après avoir examiné les méthodes qu'on a propoſées pour nourrir les enfans ſans le ſecours du lait, il conclut qu'il ne ſeroit pas impoſſible de faire réuſſir ces moyens, en s'y prenant autrement qu'on n'a fait ; c'eſt-à-dire, ſi, au lieu d'enfermer ces enfans dans un même lieu, on les diſperſoit dans les campagnes, en les diſtribuant à de vieilles payſanes, qui pourroient en nourrir chacune trois ou quatre avec du lait de vache, qu'elles leur feroient boire à la cuiller. Dans les pays où le lait ſeroit trop rare, on pourroit y ſubſtituer des bouillies & des panades à l'eau, au pain, à la farine de Malte, au beurre, à l'huile, &c.



DESCRIPTION

De Maux de Gorge épidémiques & gangréneux qui ont régné à Péruwelz en Hainaut, sur la fin de 1765 & le commencement de 1766; par M. ***PLANCHON****, Médecin à Tournai.*

Pueris usque ad pubertatem maximè hoc morbo tentantur. ARETÆUS *Cappad.* tom. j, cap. 9, pag. 16.

Les maux de gorge gangréneux sont mis, à juste titre, au nombre des maladies malignes, dont les progrès sont aussi rapides que meurtriers. Le tableau que nous en ont tracé les Médecins qui ont été les spectateurs de leurs ravages, est trop frappant pour ne pas fixer l'attention de tous les Praticiens. MM. *Raulin*, *Huxham* & *Marteau* sont ceux qui nous ont transmis plus au long le détail de ces épidémies funestes; c'est dans leurs Livres qu'on trouve les moyens indiqués pour résister à cette hydre furieuse, dont les attaques insidieuses & cachées ne sont souvent sensibles que lorsqu'il a porté ses coups. Eclairés du flambeau de l'expérience, ils ont tracé une route qu'on peut suivre, sans craindre de s'égarer. C'est un service qu'ils ont rendu au public; & on ne peut que contribuer au

même bien, en publiant ce qu'on obſerve, en d'autre tems, ſur la même maladie. Différentes circonſtances rendent une épidémie plus ou moins terrible : quoique le génie de la maladie ſoit toujours le même, on la voit, dans un canton, faire plus de progrès & de ravage que dans un autre. On ſait que la conſtitution de l'air, qui l'a précédée & qui l'accompagne, que la ſituation des lieux, le genre de vie, le tempérament donnent à la cauſe d'une épidémie plus ou moins de force. Celle dont parle M. *Tiſſot*, dans ſon *Avis au Peuple*, en parlant des maux de gorge ordinaires, avoit des ſymptômes plus bénins, moins fâcheux que ceux que nous dépeint M. *Marteau*. Les maux de gorge qui ont régné à Péruwelz, tenoient le milieu entre ceux-ci & ceux qu'à vus M. *Tiſſot ;* ils n'étoient pas, pour la plupart, meurtriers ; & la ſomme des ſymptômes, en général, avoit moins d'intenſité. Quelques-uns cependant ont ſuccombé aux progrès qu'a faits, en peu de tems, l'eſcarre gangréneuſe ; d'autres ont péri dans le principe de l'attaque. Cependant il en eût péri moins, ſi l'indolence, la négligence, ou peut-être l'avarice des parens, n'avoient laiſſé ces petites victimes en proie au venin qui les rongeoit, ſans demander des ſecours ſalutaires. Ce qui entretenoit ce peu de ſoin à les ſecourir,

c'eſt ce fatal préjugé, qu'on nourrit dans bien des familles, *qu'à des enfans il ne faut pas de Médecins.*

On conçoit de ce que je viens de dire, que cette épidémie attaquoit ſpécialement les enfans : elle parut dans l'automne de 1765. Cette ſaiſon fut pluvieuſe : les vents du midi ſoufflerent ſouvent ; & l'humidité de l'air plus ou moins froid, favoriſoit beaucoup ces maladies, qui réſultent du dérangement de l'inſenſible tranſpiration. Parmi celles-là on a vu éclorre des maux de gorge, qu'accompagnoit une éruption rouge, qui paſſoit dans l'eſprit du public pour la rougeole. (*a*)

Les gelées & le dégel, qui ſuccéderent par degrés à cette ſaiſon pluvieuſe, entretinrent la même cauſe ; & cette maladie devint plus commune vers la fin de l'hiver : voici comme elle débutoit. Tout-à coup, & ſans aucuns ſignes précurſeurs, des enfans qui paroiſſoient ſe bien porter, ſe trouvoient accablés : les friſſons, qui y ſuccédoient, annonçoient une fievre des plus

(a) *La fievre catarrheuſe a perſiſté parmi les enfans : dans quelques-uns elle a pris le caractere de la fievre rouge ; & ſouvent il y avoit complication d'angine. Des adultes en ont auſſi été atteins.* Journ. de Méd. tom. xxjv, pag. 187, *Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Novembre 1767.*

fortes. Il y avoit des envies de vomir, quelquefois des vomissemens, une haleine très-puante chez ces malades, qui se plaignoient bientôt d'une douleur à la gorge, qui n'empêchoit pas, dans le principe, la déglutition. Les amygdales & toute l'arriere-bouche se gonfloient insensiblement. Chez presque tous on y découvroit une crasse blanche, muqueuse, ténace & fétide, qui commençoit à une amygdale, s'élargissoit, gagnoit l'autre, & le voile du palais, &c. On devoit, chez les plus jeunes, tâcher de l'arracher avec les doigts couverts d'un linge, pour empêcher qu'ils ne suffoquassent, tant l'abondance des mucosités ajoutoit à la cause premiere de suffocation. Ceux qui étoient plus avancés en âge s'en débarrassoient, en partie, eux-mêmes, & la crachoient, après plusieurs efforts répétés, par une toux fréquente, & après l'avoir détrempée par un gargarisme commun.

Quelquefois le mal de gorge, plus ou moins léger, précédoit la fievre; mais souvent les malades ne s'en plaignoient que du deuxieme jour au troisieme. Il se faisoit une éruption scarlatine (*a*); & je l'ai vue

(*a*) Tissot, *Avis au Peuple*, *pag. 98*. (Raulin, *Traité des Maladies par les variations de l'air*, *pag. 268.*) [Huxham, *pag. 449.*] (Marteau, *Description des Maux de Gorge gangréneux*, *pag. 24.*)

paroître avec la fievre : cette éruption étoit précédée, chez quelques-uns, d'affections convulsives. J'ai vu des enfans dans le *tétanos :* il en est mort, à cette époque, dans une vraie épilepsie. Cette maladie ne parvenoit point à son état, sans que la plupart délirassent, à mesure que la fievre augmentoit ; d'autres tomboient dans des affections comateuses qui dépendoient autant des obstacles qui gênoient le retour du sang du cerveau, que de la violence, de la rapidité & de l'âcreté des humeurs portées à cet organe. Beaucoup de malades étoient constipés ; quelques-uns avoient une diarrhée séreuse & fétide. La plus grande partie des enfans, pris de cette épidémie, rendoient des vers dans tout le cours de la maladie. J'en ai vu un qui l'a commencée avec des symptômes effrayans : il lui prit un *cholera-morbus* qu'on auroit pu appeller *vermineux.* Il rendit des selles copieuses qui n'étoient qu'une pourriture fétide, semblable à des vers morfondus : il y avoit défaillance, anxiété, pâleur, un affaissement mortel, un délire obscur. Le lendemain, il s'alluma une fievre des plus véhémentes : le pouls étoit très-accéléré ; & les forces paroissoient avoir repris de la vigueur. L'éruption se fit ce jour-là ; & ce garçon, âgé d'environ six ans, eut la maladie, avec tous les symptômes les plus aigus. Le mal de gorge

gorge s'étoit déclaré, dès que les évacuations s'étoient ralenties. Appellé au premier inſtant de l'invaſion, je rompis la premiere impétuoſité de la maladie qui parcourut ſes tems : quelque ſecours que j'y apportaſſe, il ſurvint une parotide qui ne ſuppura point, & fit place à une fievre lente hectique à laquelle a ſuccombé le petit malade. M. *Marteau* parle d'un *cholera-morbus* aphtheux, ſemblable à celui-ci (*a*). Cette ébullition à la peau, plus ſymptomatique que bienfaiſante, qu'on devroit pourtant reſpecter comme *critico ſymptomatique*, duroit cinq à ſix jours, & les malades n'en étoient que légérement ſoulagés. Il y avoit ſouvent une aridité extrême de la peau : c'étoit *une peau chagrinée* (b). J'ai vu la miliaire cryſtalline ſuccéder à la ſcarlatine chez une petite fille de neuf ans ; & la petite convaleſcente fut enſuite attaquée d'une éruption galeuſe qui dura très-long-tems.

Ceux à qui il ſurvenoit des ſueurs co-

(*a*) Marteau, *Deſcription des Maux de Gorge gangréneux*, pag. 40, 41, 42.

(*b*) Dès que l'éruption commençoit à s'amortir, la peau tomboit en deſquamation ; il ſe faiſoit une furfureſcence qui ne rendoit pas la maladie meilleure : la peau reſtoit ſeche, aride chez la plupart ; ce qui dénotoit un défaut de tranſpiration, dont l'humeur, confondue avec la maſſe, ne pouvoit qu'ajouter à la cauſe primitive de la maladie, & l'aggraver.

pieuſes, étoient bientôt tirés d'affaire par le ſecours de la nature, de même que ceux dont la peau étoit couverte d'une douce moiteur pendant le cours de la maladie : il ſurvenoit à d'autres une diarrhée ſalutaire par laquelle l'humeur morbifique s'évacuoit.

Les humeurs, chez quelques malades, avoient acquis un tel degré d'acrimonie, que j'ai vu une corroſion manifeſte dans les endroits d'où la féroſité âcre découloit. J'ai vu les yeux, les narines, les joues, la peau même du bras, ſur lequel j'ai vu s'élever des phlyctènes comme dans ces éryſipeles véſiculaires, s'excorier, & y ſurvenir ulcere malin.

Le pouls de ces malades étoit extraordinairement accéléré ; il étoit vif, petit, ſerré : il y avoit une ſoif extrême, particuliérement pour la petite biere. La langue, dans cette maladie, étoit chargée d'une craſſe blanche, qui enfin noirciſſoit, devenoit ſéche, aride & rétrécie, ſi le mal devenoit mortel.

Outre les enfans, qui, depuis un an juſqu'à douze, étoient ſujets à cette épidémie, les adultes, de tems en tems, en étoient atteints, ſur-tout, parmi les uns comme les autres, ceux qui n'étoient pas ſains à tous égards ; car les ſujets d'un bon tempérament en ont été preſque tous à l'abri, ou

n'étoient que légérement malades. (*a*) Il en eſt qui ne l'ont été que huit jours, d'autres quatre à cinq, ſans être extrêmement affectés. Ceux-ci paſſoient les quatre états de la maladie ſans aucuns ſymptômes effrayans ; ils pouvoient même ſe lever, aller & venir dans la maiſon, à l'exception du tems du redoublement, qui arrivoit ſouvent vers le ſoir, comme on l'obſerve dans les fievres catarrhales.

La maladie, qui augmentoit chaque jour, tant par l'embarras de la gorge, le gonflement des amygdales & du larynx, par l'agrandiſſement de l'eſcarre gangréneuſe, que par le feu de la fievre, étoit aſſez ordinairement dans ſon état vers le douzieme & le quatorzieme jour. A cette époque, ſi les ſueurs ou les ſelles, dont j'ai parlé, ſurvenoient, ces évacuations critiques ſauvoient les malades ; &, s'ils crachoient beaucoup de mucoſités gluantes & épaiſſes, qui faiſoient partie de la croûte qui revêtoit l'arriere-bouche, celle-ci ſe

(*a*) » Il ſemble que la molleſſe & le relâchement des fibres ſoient des prédiſpoſitions à cette » maladie : delà vient qu'en général elle eſt » moins dangereuſe pour ceux dont la fibre eſt » forte & élaſtique, que pour les conſtitutions » phlegmatiques, lâches & molles. « MARTEAU, *Deſcription des Maux de Gorge gangréneux*, pag. 2.

détachoit insensiblement, & les symptômes disparoissoient : si ceci n'arrivoit pas, ou ne se faisoit qu'imparfaitement, les malades passoient de l'état de la maladie dans un déclin languissant, ou il survenoit des parotides qui étoient longues à abscéder, & dont la matiere étoit sujete à repasser dans le sang, à se déposer sur quelques visceres, & causer une mort prompte, comme je l'ai vu arriver, ou la fievre dégénéroit en lente hectique : cette langueur entraînoit même avec elle ces parotides, qu'il falloit ouvrir de bonne heure, si on vouloit en éviter la délitescence : j'en ai vu qui sont devenues presque squirrheuses. Chez d'autres malades, il survenoit une leucophlegmatie opiniâtre qui les faisoit presque toujours mourir, si elle étoit négligée ; & même le plus grand nombre de ces convalescens éprouvoit de la bouffissure ; & de ce que j'ai observé, j'ose opiner que cette maladie, de sa nature, se termine par ce gonflement œdémateux de toute l'habitude du corps, & qui, s'agrandissant, inondoit bientôt les cavités, surtout de la poitrine ; c'est alors que les malades périssoient dans une angoisse inexprimable. Il en est peu de ceux qui n'ont pas été secourus de bonne heure qui n'y aient succombé : j'en ai vu pourtant, dont le tempérament d'ailleurs bon & robuste, qui se sont tirés d'affaire, quoiqu'ils n'aient rien

pris pour diſſiper l'enflure. Je dois dire auſſi qu'elle n'étoit jamais, chez ceux-ci, portée à un degré extrême.

Dans le tems de cette épidémie, qui s'eſt ralentie pendant le mois de Mai, pour s'étendre dans les villages circonvoiſins qui ſont au *nord-oueſt* de Péruwelz, il y eut des maux de gorge inflammatoires qui attaquoient les adultes, mais qui tenoient plus ou moins du génie de ceux des enfans, puiſque, chez les uns comme chez les autres, je ne les ai pas vu ſuppurer (*a*).

Au reſte, le tempérament du malade décidoit ſouvent de la nature de la maladie courante : elle étoit quelquefois inflammatoire ; & l'éruption n'avoit pas lieu, dans ce cas, ſi on ſaignoit, dans le principe, avant qu'elle eût paru. S'il arrivoit qu'on ſaignât dans l'éruption, comme je l'ai vu pratiquer par un Chirurgien de la campagne, le malade périſſoit ſouvent. Il eſt vrai cependant qu'un Chirurgien de cet endroit, obſervant que ſes enfans prenoient cette maladie par contagion, oſa ſaigner les au-

(*a*) MM. *Huxham*, *Marteau*, *Raulin* & *Tiſſot* ont fait la même obſervation, pendant ces épidémies d'angines gangréneuſes, dont ils nous ont tranſmis le détail. *Vide* Huxham, *p.* 433; Marteau, *pag.* 55 & *Raulin*, pag. 247, dans ſon *Traité des Maladies occaſionnées par les variations de l'air*; Tiſſot, *Avis au Peuple*, pag. 99.

tres, malgré l'éruption : de ceux-ci, il n'en mourut qu'un, à la ſuite de la maladie, par l'effet de la bouffiſſure.

D'autres fois cette maladie paroiſſoit ſous les ſymptômes d'une fievre putride par diſſolution, où la ſaignée étoit meurtriere (*a*) Elle étoit de cette nature chez les ſujets atteints d'un vice ſcrophuleux, ſcorbutique, rachitique, &c. Chez les premiers, le ſang étoit couenneux ; chez les autres, s'il eſt arrivé qu'on les eût ſaignés une fois, le ſang étoit couvert d'une pellicule glaireuſe, dont le *craſſamentum* étoit preſque diſſous, ſans conſiſtance. Le nombre qu'on auroit dû ſaigner étoit auſſi grand que celui à qui la ſaignée étoit interdite, ſi on eût appellé les Médecins aſſez tôt.

Cette fievre, établie dans une maiſon, paſſoit, par contagion, d'un enfant à un

(*a*) La maladie, telle que je l'ai décrite, paroiſſoit donc ſous deux faces oppoſées : les ſujets pléthoriques, l'avoient avec des ſymptômes de phlogoſe, où la ſaignée étoit indiſpenſable, à bien des égards : à ceux, au contraire, dont le tempérament étoit foible ou cachectique, dont les humeurs étoient dans une ſorte d'inertie, ou acrimonieuſes, dont les digeſtions viciées donnoient lieu à la ſaburre des premieres voies, la ſaignée ne convenoit pas, & je ne ſaignois point. M. *Tiſſot* a obſervé la même choſe & eut la même réſerve.

autre ; de ſorte qu'on en voyoit quelquefois juſqu'à ſix malades dans une même famille. Ce mal ſe contractoit ſouvent, en reſpirant l'haleine puante d'un malade : c'eſt la remarque qu'a fait M. *Marteau*, pag. 2.

J'ai fait remarquer que bien peu de malades périrent dans le fort de la maladie, & que beaucoup languirent, parce qu'ils n'avoient pas de Médecin, ou qu'on l'appelloit trop tard. Sous prétexte que ces petits citoyens refuſoient tous ſecours, je fus appellé plus d'une fois, quand ils étoient près de ſuccomber à une bouffiſſure univerſelle, où les angoiſſes & les anxiétés étoient extrêmes. J'en ai vu qui furent plus de deux mois toujours languiſſans, qui de la leucophlegmatie ſont tombés dans un maraſme qu'on croyoit incurable. Ils mangeoient beaucoup ; rien ne les rétabliſſoit : leurs yeux devinrent chaſſieux, enflammés. Il leur ſurvint des parotides qui devinrent preſque ſquirrheurſes, & ne ſe guérirent point. Les oreilles laiſſoient couler un pus ſanieux, corroſif : le nez fourniſſoit une abondance extrême de mucoſité de même nature. Un autre eut le viſage tout couvert d'une quantité prodigieuſe de puſtules qui s'abſcéderent, & le défigurerent : toute la tête en fut couverte, & la rongeoient. On adouciſſoit ce mal avec *l'onguent blanc Raſis* : depuis lors, les humeurs ſont toujours ſi acrimonieuſes,

qu'il lui en eſt reſté une ophthalmie opiniâtre (*a*). On n'a pu corriger ces humeurs, parce qu'il ne fut pas poſſible de leur faire prendre les remedes néceſſaires, & qu'on s'oppoſa à l'application d'un cautere ou du *garou* : ils ſont encore à préſent dans le même état. Je conſeillai, dans le commencement du maraſme, l'uſage du lait, par lequel ils reprirent, en quelque ſorte, leur embonpoint. Il s'eſt trouvé des malades qui n'avoient pas de gonflement aux amygdales : le mal de gorge étoit pourtant violent, la déglutition preſqu'impoſſible, & la voix nazillarde : l'intérieur de la gorge étoit d'un rouge cramoiſi, & d'une aridité extrême.

Les urines ont toujours été abondantes dans le tems de la fievre ; &, ſur la fin, elles dépoſoient un ſédiment briqueté : alors la maladie ſe terminoit heureuſement (*b*).

(*a*) M. *Marteau*. pag. 38 & 39, parle de ces ſuites fâcheuſes de cette maladie, qu'on ne peut attribuer qu'à une acrimonie inſigne de l'humeur aphtheuſe, dont la nature, quelque effort qu'elle faſſe, ne peut ſe dépouiller. L'art peut-être le dompteroit, ſi on avoit à traiter des malades qui ſe ſoumiſſent à tout ce qui eſt indiqué.

(b) *On ſaignoit les malades dans nos contrées : on leur tiroit du ſang à proportion du tempérament & des ſymtômes.* Raulin, *ibid.* pag. 260. *Chez les adultes, j'ai employé la ſaignée & les rafraîchiſſans, tant qu'il paroiſſoit de l'inflammation ;*

La saignée étoit indiquée chez les malades dont le bon tempérament étoit manifeste, chez lesquels les forces de la vie n'étoient pas abattues, & la fievre étoit très-aiguë, avec un teint vermeil & fleuri. Malgré l'âcre morbifique, cause prédominante, il étoit aisé de reconnoître chez eux l'état phlogistique de la gorge : on devoit la répéter une fois ou deux, selon l'urgence des cas, & le feu de la gorge. Après la premiere saignée, l'état des premieres voies exigeoit qu'on fît vomir le malade. Ces deux moyens généraux abrégeoient la maladie. Il rejettoit, par le vomissement, un amas d'humeurs corrompues ; ensuite les légers laxatifs, les lavements entretenoient une diarrhée continuelle & bienfaisante. Les boissons aigrelettes & rafraîchissantes, rendoient la maladie moins à craindre pour ses suites ; & même j'ai observé que par-là on évitoit les parotides & la bouffissure. Les émético-cathartiques remplissoiett souvent les premieres vues curatives : cependant, si la gorge, malgré cela, restoit embarrassée, & la déglutition impossible par le gonflement des amygdales, j'y faisois faire quelques légeres scarifications, d'où l'on voyoit un mieux sensible d'abord : c'étoit sur-tout chez

ensuite il falloit évacuer les premieres voies, après cela faire suer doucement. TISSOT, Avis au Peuple, pag. 99.

les adultes que cette pratique réuſſiſſoit. Les enfans chez leſquels on ne pouvoit guere agir ainſi, s'en trouvoient également bien : la gorge alors ſe dégageoit plus aiſément de la craſſe aphtheuſe qui la revêtoit ; mais il étoit difficile, chez ces derniers, d'en venir à cette méthode ; & même les petits ne demandoient pas la ſaignée (*a*).

Les gargariſmes émolliens, réſolutifs & tempérans aigrelets, ſoulageoient, en gargariſant ſouvent : il ſe détachoit, chaque fois, quelque choſe de cette craſſe blanche gangréneuſe, qui, quoique bénigne, s'élargiſſoit, & ſe reproduiſoit. Il entroit dans ces gargariſmes le miel roſat, le rob de ſureau, le ſel de prunelle, le ſyrop de mûres, les décoctions de guimauve, de figues & de feuilles de ronces : j'y ajoutai, à l'imitation de M. *Raulin*, le ſucre de Saturne (*b*). Le rob de ſureau étoit un remede convenable pour tempérer les humeurs, atténuer leur épaiſſiſſement, & rappeller la tranſpiration ſupprimée, que l'aridité de la peau manifeſtoit viſiblement.

Extérieurement, je faiſois appliquer des cataplaſmes réſolutifs, faits avec le nid d'hi-

(a) *Je n'ai pas fait ſaigner d'enfans : les véſicatoires, après l'évacuation des premieres voies, & beaucoup de délayans, étoient leurs remedes.* TISSOT, Avis au Peuple, pag. 100.

(b) Raulin, *ibid.* pag. 260.

rondelle, bouilli dans le vinaigre ; ou des limaçons gris qu'on cherchoit dans les caves. Je me ſuis ſervi, dans les cas les plus preſſans, d'un liniment fait avec le baume tranquille, & l'eſprit volatil de corne-de-cerf, parties égales ; j'ai ſubſtitué à ce dernier l'eau de Luce, qu'on broyoit avec le même baume dans un mortier de verre ou de marbre, juſqu'à conſiſtance de liniment. Ce ſavon volatil, aſſez ſemblable à celui de M. *Pringle*, qui n'y met que de l'huile d'olives, à laquelle j'ai ſubſtitué le baume tranquille, pour ſes principes narcotiques & aromatiques, plus convenable dans une maladie gangréneuſe, étoit propre à réſoudre les ſucs ſtagnans dans les parties enflammées, & à ſolliciter la tranſpiration qui ſuccede à l'effet de ce topique : de plus, il calmoit les douleurs de la gorge (*a*). Ceux qui n'appelloient point de Médecins, appliquoient ſouvent une tranche de pain de ſeigle trempé dans le vinaigre : ce ſimple réſolutif & répercuſſif a guéri nombre d'enfans de ce mal de gorge.

Les malades d'un mauvais tempérament, chez qui les forces vitales étoient affaiſſées, qui avoient l'œil terne, le viſage pâle &

(*a*) Je l'ai cru préférable à celui de *Pringle*, pour les raiſons que j'ai avancées plus haut : celui que M. *Marteau* a compoſé eſt également préférable à bien des égards.

défiguré, le pouls petit, accéléré & foible, ne devoient donc pas être saignés; ceux-là se trouvoient mieux d'être émétisés (*a*), & de suivre la méthode susdite. Les scarifications des amygdales ont été employées dans quelques-uns qui, sans elles, eussent été suffoqués; elles étoient contre-indiquées cependant, s'il n'y avoit pas de gonflement. Ces moyens curatifs arrêtoient les progrès du mal, & la fievre se terminoit comme j'ai dit. Quand la fievre avoit plus d'intensité, on appliquoit un vésicatoire à la nuque. Je vis deux enfans qui, malgré ces épispastiques, périrent, dans le fort de la fievre, par une gangrene qui survint à la gorge & à l'habitude du corps. Je dois dire qu'un Chirurgien saigna deux fois un de ses enfans pendant l'éruption, & que d'abord le malade tomba dans le délire, dont il ne revint point, malgré les vésicatoires que je fis appliquer, pour rappeller l'éruption disparue tout-à-coup, ou du moins ouvrir une issue à l'humeur acrimonieuse. Ce fut à ce petit malade qu'il survint des plaques gangréneuses par-ci par-là sur l'habitude du corps,

(a) *Dans quelques-uns il n'y avoit pas de symptômes inflammatoires; & le mal dépendoit uniquement d'embarras putrides des premieres voies... alors je n'ai pas fait de saignées; mais les remedes vomitifs produisoient, dans le commencement, un excellent effet.* TISSOT, Avis au Peuple, pag. 99.

ſur la fin de ſes jours. Je donnai inutilement le kermès minéral, pour pouſſer à la peau, comme le recommande M. *Tiſſot.*

Ce détail, comparé avec celui qu'a donné au public M. *Marteau*, laiſſe entrevoir une différence notable entre les deux épidémies, dont le génie étoit le même, ſans produire les mêmes effets, & dont la terminaiſon n'étoit pas ſi perfide : la nôtre étoit bénigne (*a*). En ſeroit-il de l'épidémie du mal de gorge gangréneux comme de la petite-vérole, dont l'une ſeroit bénigne, & l'autre maligne ? Il s'eſt trouvé deux femmes qui la ſubirent avec des ſymptômes ſi inſidieux, qu'elles en furent bientôt la victime. La premiere fut une femme enceinte de ſix mois : après une ſaignée de précaution, le mal de gorge lui prit, le lendemain : il étoit violent. Je n'y fus appellé que le troiſieme jour : le mal avoit déjà fait des progrès ; la déglutition étoit preſqu'impoſſible ; la voix étoit nazillarde ; la fievre étoit forte ; le pouls étoit ſerré, vif & fréquent : les amygdales

(*a*) En même tems que les aphthes phagédéniques . . . . . il regne des aphthes d'une » eſpece » plus bénigne, & qui cédent plus facilement aux » premiers remedes. Je ſuis tenté de croire qu'ils » ne différent que du plus ou du moins, ſoit à » raiſon de la diſpoſition du ſujet, ſoit à raiſon de » la quantité de l'humeur morbifique, &c. « MARTEAU, *ibidem*, pag. 36.

étoient gonflées. Cette malade fut une des premieres qui porta la peine de l'épidémie dont je n'avois pas encore entendu parler : c'étoit la mi-Octobre de 1765 ; & l'on ne parloit que de la rougeole qui attaquoit les enfans. Je fis répéter la saignée au bras : on la saigna sous la langue, le tout inutilement. Les gargarismes & les topiques résolutifs émolliens ne soulagerent point : il se fit une éruption rouge du quatrieme au cinquieme jour. Les parens vouloient que ce fût la rougeole, quoique je disse le contraire : ils n'y firent pas toute l'attention qu'elle méritoit, non plus que la malade, qui étoit indocile, se levoit, se couchoit, & s'exposoit au grand air, malgré ce que je lui représentois. Cependant la fievre étoit toujours vive ; & l'abattement des forces étoit frappant. Le ventre ne fournissoit qu'à force de lavemens, des selles peu dégénérées : enfin la pétulence de la malade fit disparoître tout-à-coup l'éruption. Il survint des maux d'un travail prochain : elle avorta bientôt. A cette époque, le mal de gorge étoit tout-à-fait dissipé ; la déglutition étoit très-aisée : il n'y avoit qu'une foiblesse & un abattement des forces vitales (*a*). La

(*a*) » Un phénomene qui m'a toujours étonné, » c'est qu'il arrive souvent que les malades ava- » lent plus facilement le dernier jour, que dans » l'état de la maladie : à voir la déglutition si libre,

disparition de la scarlatine me fit proposer des vésicatoires, qu'on ne voulut point laisser appliquer. L'avortement, qui arriva vers les quatre heures du matin, ne laissa la malade que dans une fausse sécurité; &, sur les neuf heures, il survint un délire obscur, les forces s'affaisserent; les yeux se ternirent, le pouls s'évanouit, & la malade mourut ainsi tout-à-coup. Ce mal de gorge meurtrier étoit vraisemblablement de la nature de l'éruption, contre lequel il eût fallu pouvoir prescrire des remedes propres à rappeller l'éruption, & résister à la gangrene. Les vésicatoires, le camphre & le quinquina eussent été appliqués & donnés à propos, si, avec des parens plus soumis, & le tems qu'exigent ces anti-septiques pour opérer, la malade en eût fait usage. Dans le mois de Mai 1766, une femme de trente ans environ, d'un tempérament phlegmatique, foible & délicate, nourrissant un enfant de quelque mois, se plaignit du mal de gorge & d'un accablement extrême: la fievre étoit violente, avec un pouls tel qu'avoient les autres; les amygdales étoient gonflées, & recouvertes d'une tache blanche, qui, à mesure qu'elle s'agrandissoit, s'é-

» on seroit tenté de les croire hors de danger, si » les symptômes les plus alarmans n'annonçoient » la proximité de leur fin. « MARTEAU, *Description des Maux de Gorge gangréneux*, pag. 18.

tendit jusques sur les levres ; la déglutition étoit impossible, la voix étoit nazillarde ; la fievre avoit des redoublemens tous les soirs, l'éruption se fit du troisieme au quatrieme jour : elle n'étoit presque point sensible ; le délire survint ; il augmenta chaque jour. On fit le premier jour une saignée de quatre à cinq onces : le sang avoit peu de consistance. Elle fit usage de gargarismes où entroit le sucre de Saturne, le baume du Commandeur ; elle prit un léger vomitif, de doux évacuans, & des boissons rafraîchissantes vineuses : tous ces moyens n'empêcherent pas que le mal ne fît des progrès. L'escarre s'agrandit : on fit de légeres scarifications ; les gargarismes où l'esprit minéral acide dominoit ; les touches de l'escarre avec ces topiques anti-gangréneux, les applications extérieures résolutives, les vésicatoires, ainsi que l'indiquoit M. *Marteau* dans le Journal de Médecine ; tout fut inutile. La décoction du quinquina fut mise en usage, autant qu'il étoit possible de la lui faire avaler : malgré cela, le mal de gorge gagna tellement, qu'en peu de tems les levres furent couvertes de cette escarre : les accidens augmenterent, le délire, les soubresauts des tendons, les agitations continuelles, les anxiétés, les angoisses se succéderent de près ; les forces étoient abattues, le visage pâle, les yeux ternis ; les

défaillances furent bientôt les ſignes manifeſtes d'une mort prochaine.

Ces circonſtances indiquoient les antiſeptiques les plus puiſſans. Un autre Médecin conſeilla l'extrait de quinquina diſſous dans un véhicule ſpiritueux, avec quelques grains de réſine de jalap, ſous prétexte d'entraîner une ſaburre putride & boueuſe. Ce remede procura des ſelles copieuſes & fondues, n'empêcha pas que la malade ne pérît, le ſeptieme jour, dans un délire obſcur. Cette angine gangréneuſe étoit bien conforme à celles que nous rapportent *Huxham* & *Marteau* : heureuſement on en vit peu d'auſſi meurtrieres !

Il étoit dangereux d'appliquer des répercuſſifs ſur les parotides : il falloit les amener à maturité, & donner de bonne heure une iſſue à cette humeur, qui n'étoit qu'une ſanie purulente. J'ai vu des enfans périr dans un accès d'épilepſie occaſionnée par la déliteſcence de cette humeur purulente. Un jeune homme de quatorze ans, eut cette maladie aſſez légérement : la convaleſcence fut marquée par des parotides qu'on négligea. Il ſe trouva, après quinze jours, en état de ſortir. Le lendemain, il tomba dans une épilepſie qui dura trois heures, & le fit périr : les parotides étoient diſparues.

Si on purgeoit les malades ſur le déclin

de la maladie, on accéléroit leur rétabliſſement.

La bouffiſſure, que je crois être inſéparable de la convaleſcence, comme j'ai déjà fait remarquer, demandoit des diurétiques toniques, qui quelquefois ne ſuffiſoient pas, des purgatifs hydragogues. L'humeur morbifique, dépoſée en partie dans le tiſſu cellulaire, relâché par l'effet de la maladie, ne pouvoit repaſſer dans le torrent de la circulation, & s'évacuer, ſi on ne rendoit aux fibres leur reſſort affoibli, ſi on ne rappelloit leurs oſcillations ralenties. *L'eſſence douce de Stahl* m'a réuſſi dans ces circonſtances: je la donnois juſqu'à ſoixante gouttes, chaque jour, dans le vin du Rhin, la petite biere, ou une autre boiſſon appropriée; quelquefois je répétois la même doſe, le même jour, juſqu'à trois fois. J'ai guéri un garçon de douze ans, qui, à la ſuite de cette maladie, fut pris de la fievre tierce, avec bouffiſſure & hydrocèle : l'humeur morbifique trop viſqueuſe, le relâchement des ſolides étoient cauſe de cette maladie. Je fis appliquer ſur le ſcrotum la poudre abſorbante aromatique de *Monro* : il prit *l'eſſence douce de Stahl*. Toute l'enflure ſe diſſipa en trois jours; &, pour la fievre, je la guéris avec le quinquina, l'iris de Florence, & l'æthiops martial de *Lémeri*. C'eſt ce qui me fait conjecturer que cette leuco-

phlegmatie est attachée au génie de cette fievre, qui se termine le plus souvent ainsi, c'est que j'ai vu qu'elle arrivoit à des convalescens qui n'avoient pas encore quitté le lit, & ne s'étoient pas même encore exposés au grand air, en sortant trop tôt, comme le remarque M. *Tissot*, pag. 99.

Il est vraisemblable que cette épidémie devoit son origine au tems froid & humide qu'on avoit essuyé dans l'automne : le grand froid de l'hiver qui y succéda, entretint la même cause (*a*). C'est du dérangement de l'insensible transpiration dont je veux parler, auquel sont plus sujets les enfans que les plus avancés en âge. Ce froid âpre fut suivi d'un tems doux & sec, dans le commencement de Mars, qu'un vent du nord très-piquant a fait disparoître quinze jours après. Cette alternative de froid & de tempéré, est propre à favoriser le désordre d'où cette espece de mal de gorge a pris naissance, &

(*a*) La saison, qui fut si long-tems froide & humide, ne les occasionna-t-elle point, dit *Huxham*, pag. 441, en empêchant le cours libre & régulier de la transpiration ? La matiere de la transpiration supprimée devient très-âcre, & produit, à la fin, quantité de maladies.... & plus immédiatement les catarrhes, les esquinancies, &c. *Hinc credere par est gelu nimio constrictas summi corporis fibras, indèque humores, imminutâ perspiratione, acriores factos, illam genuisse.* MEAD, *Monit. & Præcept. Medic.* pag. 21, 22.

fut entretenu. J'ai déjà fait obſerver que la nature s'en rendoit maîtreſſe chez la plupart des malades, étant aidée par beaucoup de boiſſons aigrelettes & rafraîchiſſantes; c'eſt ce qui fait croire que le vice gangréneux étoit benin. On n'a ſouvent employé pour le mal de gorge que des gargariſmes rafraîchiſſans & ordinaires, ſans avoir recours au ſucre de Saturne ni à l'eſprit de ſel, pour arrêter les progrès de l'eſcarre. Ceux qui refuſoient les boiſſons, & que la fievre conſumoit, avec des ſymptômes des plus violens, ne ſe relevoient guere, à moins qu'il ne ſurvint bientôt une parotide: alors la leucophlegmatie ſe mettoit de la partie.

Cette épidémie s'eſt répandue dans bien des villages circonvoiſins: j'appris qu'elle avoit toujours paru ſous le même type, & avoit les mêmes ſuites, ſans être ſi commune. On en voyoit par-ci par-là, dont les uns ſe tiroient d'affaire aiſément, d'autres languiſſoient long-tems, & ſuccomboient quelquefois à la bouffiſſure. Je fus conſulté pour quelques enfans de la campagne, devenus leucophlegmatiques, à la ſuite de cette fievre: après les avoir purgés avec la teinture hydragogue, je donnai *l'eſſence douce de Stahl*, qui les guérit. Il s'en eſt trouvé un qui, malgré ces remedes, a ſuccombé. Je ne fis point uſage de la *ſcille*, les enfans n'en euſſent pas pris. Je don-

nai une fois l'oximel colchique, qui ne fit rien.

Depuis que je ſuis venu à Tournai (dans le mois de Mai 1767) je vis ce mal de gorge attaquer une jeune fille de quatorze ans, avec toute la violence poſſible. Il lui prit tout-à-coup un accès d'épilepſie vif, qui dura près d'un quart-d'heure : à peine fut-il fini, que, dans l'aſſoupiſſement qui en fut la ſuite, la fievre ſuccéda avec une douleur à la gorge, qui répondoit aux amygdales. L'âge, le tempérament, les forces, le pouls plein, la chaleur de la peau m'engagerent à la faire ſaigner : je fis répéter la ſaignée l'après-dînée, ce qui calma les ſymptômes. Je fis mettre ſur la gorge une flanelle imbibée d'un liniment ſavonneux volatil & calmant, fait avec le baume tranquille & l'eſprit de corne-de-cerf : elle fit uſage d'un gargariſme fait avec le miel roſat, le ſucre de Saturne, & l'eau de plantain. Le même jour, après la ſaignée, elle prit un vomitif qui l'évacua par haut & par bas : elle rendit beaucoup de matieres putrides ; l'haleine fut toujours puante : l'intérieur de la gorge étoit vivement enflammé ; on voyoit ſur l'une des amygdales une tache blanche. La fievre eut ſes redoublemens, elle ſua un peu ; &, du ſecond au troiſieme jour, l'éruption rouge parut, & ſe ſoutint pendant quelques jours : alors l'épiderme tomba en deſquamation ;

& la peau devint séche & aride, & demeura telle tout le tems de la maladie. L'éruption n'empêcha point que le délire ne survint, que l'escarre gangréneuse ne fît des progrès; mais, au lieu de ne faire qu'une croûte, ce n'étoient que des aphthes blanches qui pulluloient & se détachoient tous les jours : elle en rendoit des portions dans des crachats visqueux. Une salivation continuelle & abondante fatiguoit la malade (*a*); les déjections étoient fétides & fréquentes, selon qu'on les sollicitoit, ou par des minoratifs, ou par des lavemens; elles entraînoient des vers, de tems en tems. Le délire, l'état de la gorge firent que je lui appliquai un vésicatoire à la nuque, qui suppura long-tems; on mit des sinapismes aux pieds, qui firent l'effet des vésicatoires, dont la suppuration fut longue : même après la convalescence, ils servirent d'égout pour laisser couler une partie de l'humeur morbifique.

La fievre persista, eut ses redoublemens tous les jours, & dura près de trente. Le dix-septieme, elle diminua d'intensité : les délires moins sensibles avoient fait place à une affection comateuse; & les urines com-

(a) *Si albidæ* [aphthæ] *cum humore copioso prorumpunt; multùm que salivæ expuatur, non magnum periculum, sed salutem potiùs ostendunt, morbumque solvunt.* MEAD, *Præcepta & Monita Medica de Febre miliari*, *sect. jv*, *pag.* 20.

mencerent à dépoſer, & ſur la fin, ſe troublerent, & donnerent un ſédiment briqueté. La fievre perſiſta encore, & parut alors plutôt ſous le voile d'une fievre lente, juſques vers le trente-quatrieme jour. La malade étoit d'une maigreur extrême. Les boiſſons aigrelettes & mucilagineuſes furent données & priſes exactement pendant le cours de la maladie; & pout ſoutenir les forces abattues, je preſcrivis uue partie de vin & deux d'eau d'orge avec un peu de ſucre & quelques tranches de citron.

Dès que la fievre ne fut plus ſi ſenſible, la malade n'avoit pas encore quitté le lit, parce que ſes pieds étoient ulcérés par l'effet des ſinapiſmes, & qu'elle les avoit irrités en ſe frottant pour ſoulager une demangeaiſon inſupportable: elle devint toute bouffie, malgré cette ſuppuration abondante. La fievre diſparut alors; la malade eut de l'appétit, & prenoit de légers analectiques. Cette leucophlegmatie fut portée à un haut degré: les urines ne couloient guere; les ſelles étoient tardives; de ſorte qu'un jour je la vis dans une pente ſenſible à la léthargie: un purgatif diſſipa l'orage; & l'eſſence douce de *Sthal* (a), priſe dans le vin blanc, & une boiſſon faite avec le marc de café,

(*a*) Ce remede appéritif & tonique guériſſoit, ſi on le continuoit aſſez long-tems: il en eſt qui en ont pris une once, & plus.

rappellerent le cours des urines. Cette liqueur rendit du reſſort aux fibres relâchées, atténua l'épaiſſiſſement des ſucs viſqueux, dont l'inertie cauſoit cette bouffiſſure : la malade en fut bientôt quitte : elle reprit des forces ; ſes ulceres ſe cicatriſerent, après l'avoir tenue longt-tems au lit.

Cette humeur, dépoſée dans le tiſſu cellulaire, eſt quelquefois ſi ténace & ſi abondante, & les ſolides ſi relâchés, que les purgatifs, les diurétiques & les toniques ne ſuffiſent point pour la rendre mobile, & l'évacuer.

Le fils de M. de J... Seigneur de M.... âgé de ſix ans environ, après avoir éprouvé cette maladie, devint bouffi, avec hydrocèle. Je le purgeai, de deux jours l'un, avec la teinture hydragogue de *Minet*, & le ſyrop de nerprun : dans l'intervalle il faiſoit uſage de l'eſſence douce de *Stahl*, avec l'oxymel colchique. Les eaux épanchées ne ſe diſſiperent qu'à-demi ; l'hydrocèle ne céda point à l'application d'une poudre aromatique abſorbante : j'y fis faire de légeres ſcarifications ; j'ajoutai à l'uſage des diurétiques, celui du vin ſcillitique de M. *Storck* (a). La bouffiſſure diminua ; les urines coulerent plus abondamment : cependant, ces remedes, continués plus de

(*a*) Storck, *Ann. Medic.* pag. 285.

dix

dix jours, ne purent diſſiper entiérement cette enflure. Je n'avois vu ce malade, juſques-là, qu'en l'abſence de M. *Dumonceau*, qui fit enfin appliquer une emplâtre véſicatoire à la nuque, & qui donna iſſue à ces humeurs infiltrées. Le malade alors s'eſt rétabli, ayant fait uſage des amers, à la ſuite d'un dépôt purulent, qui ſe fit ſur le bras, & qu'on ouvrit, d'où le reſte de l'humeur morbifique s'eſt écoulé.

Cette obſervation prouve bien que l'humeur âcre qui cauſe cette épidémie, eſt d'une nature à procurer non-ſeulement ce mal de gorge gangréneux, avec tous ſes ſymptômes, mais qu'il eſt ſi difficile à dompter, que s'il ne donne pas la mort dans le principe, la nature victorieuſe ne l'eſt que juſqu'à un certain point; que d'elle-même elle ne peut la ſubjuguer; que l'art doit l'aider, s'oppoſer aux effets lents qu'on voit naître du reſte de la matiere morbifique, qui trouble encore l'économie animale, & la détraque; qu'il doit chercher à l'en débarraſſer par des évacuans toniques & inciſifs, tels que ceux que j'ai indiqués. L'effet des cantharides correſpond à cette indication: leur ſel âcre & cauſtique, repaſſant dans le ſang, atténue la viſcoſité de l'humeur; & leur irritation réveille les oſcillatious des fibres, qui ſont preſque dans l'inertie.

EXTRAIT d'une LETTRE *de M. DESWATINES, Médecin à Péruwelz, sur la même épidémie.*

» Mon fils, comme j'ai eu l'honneur de » vous le dire, Monsieur, fut un des pre» miers malades. Cet enfant perdit d'abord » son agilité, sa gaieté naturelle; il ne quit» toit plus la maison, il paroissoit triste, » abattu, & son visage le dénotoit assez : le » pouls étoit moins fréquent qu'il devoit » être dans ce bas-âge. Deux ou trois jours » s'écoulerent sans changement : après ce » terme, je m'apperçus qu'il avaloit avec » difficulté. Je visitai la gorge, que je trou» vai d'une couleur telle que l'annonce » M. *Marteau*. L'haleine étoit très-fétide ; » le pouls très-petit, très-accéléré ; les uri» nes crues, & les autres symptômes com» muns à cette maladie.

» Le septieme jour, à compter du pre» mier, l'éruption parut : elle étoit si consi» dérable que vous & moi l'avons mise au » rang des fievres rouges. Au lieu d'ap» porter un changement favorable à l'éco» nomie animale, elle parut tendre à l'anéan» tir : tous les symptômes augmenterent ; » l'intérieur de la gorge étoit couvert d'aph» thes gangréneuses; la sérosité, qui couloit » ci-devant du nez, étoit devenue un ichor » épaissi, caustique, qui enflammoit, gon-

» floit & bouchoit les narines, affectoit pa-
» reillement la membrane pituitaire, l'os
» cribriforme, les sinus frontaux, &c. La
» tête étoit prise, l'oppression considérable,
» la déglutition presqu'impossible. La ma-
» ladie eut son cours : il survint des paro-
» tides qui furent ouvertes de bonne heure;
» elles suppurerent long-tems; & la vio-
» lence de la fievre diminua, & prit le type
» d'une fievre lente hectique.

» Rappellez-vous que les enfans, chez
» qui les parotides ont suppuré, rendent en-
» core actuellement par les oreilles une ma-
» tiere semblable à celle qui s'écouloit par le
» nez, du tems de leur maladie; que cer-
» tains sont restés sourds ou hébêtés.

» Les malades étoient dans l'état de la
» maladie, comme anéantis & léthargiques,
» le plus souvent jusqu'au quatorzieme jour,
» & quelquefois plus.

» Vous savez, Monsieur, que peu mou-
» roient dans le fort de la maladie; que sa
» terminaison étoit, ou des parotides, ou
» la leucophlegmatie, ou la fievre hecti-
» que; que si les parotides disparoissoient,
» la mort suivoit souvent de près, si la leu-
» cophlegmatie ne succédoit; que la fievre
» hectique n'en a attaqué guere qui n'y
» succombassent : c'est ainsi qu'est mort mon
» fils Henri à *Hal*. Cet enfant devint un vrai
» cadavre ambulant; il puoit autant que s'il

» y eût en un mois qu'il fût mort : ſes cra-
» chats étoient de couleur de café ; ſon ha-
» leine, ſes excrémens étoient d'une féti-
» dité qui excitoit des nauſées, des vomiſſe-
» mens.

» Vous vous rappellez, ſans doute, que
» la leucophlegmatie ne cédoit pas aux pré-
» parations de *ſcille* : ces remedes ne fai-
» ſoient qu'effleuter la cauſe, ſans l'em-
» porter. Tant & ſi long-tems que je me
» ſuis borné à ces ſecours, tous mes ma-
» lades ont péri. Mais, dès que j'ai admi-
» niſtré une teinture de jalap, faite avec
» l'eſprit de cochléaria, je les ai tous ſauvés :
» ſi cette teinture n'étoit pas ſuffiſante,
» j'ajoutois, à proportion de l'âge, quel-
» ques grains de réſine, diſſous dans l'eſprit-
» de-vin. J'ai ſuivi, dans cette ſuite comme
» dans les autres, *David Hamilton*. « Vide
Sydenham, tom. j, pag. 396, *de Febre
miliari* ; David Hamilton.

» Dans la cure, je ne me ſuis pas éloigné
» des ſentimens de M. *Marteau* : les vo-
» mitifs, les lavemens, la diete anti-ſepti-
» que ; car je ne donnois pour nourriture que
» la décoction de pain avec un peu de vin,
» l'infuſion de *contrayerva* pour remedes,
» des injections avec le miel roſat, l'extrait
» de ſureau. J'avoue que j'ai négligé les vé-
» ſicatoires : je les ai cru tellement né-
» ceſſaires plus tard, que, dans plus de ſix

» de mes Lettres écrites à *Hal*, au sujet de » mon fils, je répétois qu'on ne négligeât » point les vésicatoires Je dois vous dire, » avant de finir, que des fiches de tabac » de Hollande, que j'introduisois dans les » narines de mon autre fils, ont infiniment » contribué à dégager les parties attaquées; » que, par le moyen des doigts, je débou- » chois la gorge, & détachois, de tems à » autre, des lambeaux gangréneux. M. *Mar-* » *teau* ne paroît pas trop approuver cette » méthode: pour moi, je n'en ai jamais vu » des suites fâcheuses; au contraire.

» Vous avez vu, comme moi, pendant » le tems de cette épidémie, des maux de » gorge inflammatoires qui cédoient faci- » lement: je saignois dans cette espece; » mais je n'ai pas employé la lancette dans » les maux de gorge gangréneux. (*a*)

» J'ai vu cette maladie régner à *Pome-* » *rœul*, en 1758: elle fut terrible. De » soixante-dix ou quatre-vingts malades,

(*a*) Je ne fus pas si réservé sur la saignée, dans cette épidémie; je vis des malades chez qui elle étoit indiquée, malgré la nature gangréneuse des maux de gorge. Il falloit, comme j'ai dit plus haut, distinguer les sujets: ceux dont parle M. *Deswatines*, & qu'il n'a pas saignés, étoient ceux qui avoient la maladie avec toutes les marques de la putridité.

» deux ſeuls ſont exiſtans, mon épouſe &
» la fille d'un nommé *Amori*, Boulanger.
» Elle attaquoit principalement les enfans
» & les adultes qui, par leur délicateſſe,
» approchoient le plus de l'âge de ceux-ci :
» quarante-huit heures ou ſoixante faiſoient
» toute l'affaire. De la ſanté la plus parfaite
» on paſſoit à un état déſeſpéré : la fievre, le
» mal de gorge ſe manifeſtoient ; l'éruption
» ſuivoit de près, ſuivant que l'attaque de
» la fievre, & que les ſujets étoient, ou
» plus jeunes, ou plus délicats.

» Je vous dirai quelque choſe de la ma-
» ladie de mon épouſe ; des autres, je ne
» peux rien vous mander, n'ayant été ordi-
» nairement appellé que pour les voir mou-
» rir : le peuple de ce canton, comme bien
» d'autres, penſe que ces enfans n'ont pas
» beſoin de ſecours.

» Mon épouſe, qui fut la premiere attaquée
» de cette cruelle maladie, étoit, le jour
» des Rois, d'une gaieté telle qu'elle ne
» fut jamais. Vers minuit, elle ſe plaignit
» de mal de gorge : le matin, elle réitéra
» ſes plaintes. Je voulus la faire ſaigner.
» A peine le vaiſſeau étoit ouvert, qu'elle
» tomba en ſyncope : on ne tira pas davan-
» tage de ſang. Je réfléchis au début de
» cette maladie, alors aſſez ſinguliere pour
» moi : c'étoit ma ſeconde année de pra-

» tique. Le mal de gorge augmentoit sensi-
» blement ; le pouls étoit fréquent, très-
» petit, concentré. Chaque fois qu'elle le-
» voit la tête pour quelque nécessité, la
» foiblesse renaissoit, avec des envies de vo-
» mir, qu'un vomitif calma, sans les anéan-
» tir : le visage étoit pâle, les yeux abat-
» tus, les urines crues.

» Après quatre à cinq jours de fievre,
» l'intérieur de la gorge, qui étoit d'un
» rouge érysipélateux, se couvrit d'aphthes
» couleur de vélain : l'oppression devint alors
» considérable ; la difficulté d'avaler aug-
» menta ; l'éruption parut ; la tête devint
» lourde ; la malade délira.

» Vers le quatorzieme, le pouls m'an-
» nonçoit la crise par les sueurs ; & j'espé-
» rois d'autant plus une issue heureuse, que
» les injections détersives, anti-septiques, que
» je faisois dans la gorge n'étoient pas sans
» fruit. Je fus trompé : la terminaison fut
» des parotides très-considérables, que je
» n'ai jamais pu amener à suppuration. Après
» un mois, & plus, elles disparurent ; &,
» ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aucune
» évacuation sensible, qu'aucune lésion n'en
» fut la suite, sauf que la malade resta lan-
» guissante, tant & si long-temps, qu'une
» fievre continue - rémittente est venue,
» treize mois après, achever ce que la na-

» ture alors avoit laiſſé de défectueux. Je
» ne vous dirai rien ſur la méthode curative
» que j'ai employée : elle eſt à-peu-près
» la même que j'ai miſe en uſage en 1765
» & 1766. «

OBSERVATION

Sur un Dépôt critique, ſurvenu à l'os ſacrum, à la ſuite d'une petite-vérole; par M. MICHEL ARNAUD, Chirurgien à Paris.

Au mois de Fevrier dernier, la nommée *Héricourt*, du Pont-aux-Dames en Brie, âgée de vingt-quatre ans, fut tout-à-coup ſaiſie de maux de tête, de reins, d'eſtomac, avec des envies de vomir, & un dévoiement qui ne dura que vingt-quatre heures : il y a tout lieu de préſumer que, pendant ce tems, la fievre ſe manifeſta. La ſuppreſſion ſubite des évacuations, & l'augmentation de la fievre, ayant contraint de recourir au Chirurgien, la malade fut réduite par ſon ordre à une priſe de pilules & à celle d'une liqueur, deſquelles j'ignore la compoſition. Le quatrieme jour la malade eut tous les ſymptômes extérieurs d'une petite-vérole mali-

gne & confluente ; maladie qui étoit alors épidémique dans le canton. Les pustules qui occupoient les différentes parties du corps, ne se remplissoient point de l'humeur variolique; &, s'il s'en remplissoit quelques-unes, ce qu'elles contenoient, rentrant subitement dans la masse des liqueurs, la peau n'étoit plus marquée que d'exanthèmes d'un très-mauvais caractere. Du 8 Février jusqu'au premier Avril suivant, la malade fut dans un délire continuel, qui ne se termina que par une nouvelle crise qui procura plusieurs selles abondantes, d'une matiere noire, & de très-mauvaise odeur. La malade, abandonnée par son Chirurgien, n'observoit d'autre régime que de prendre du vin & du bouillon ; mais, son état empirant, & le Chirurgien en étant instruit, il la revit pour annoncer qu'elle étoit sans ressource, fondé sur l'état des jambes, qui répandoient une odeur cadavéreuse, aussi-tôt qu'on les découvroit: il y avoit une suppuration établie à la jambe gauche; & un ulcere fistuleux occupoit la partie la plus postérieure de l'os *sacrum*, duquel il couloit une matiere purulente, d'une très-mauvaise odeur.

La gangrene, qui s'étoit déjà manifestée, & l'écoulement purulent que fournissoit la fistule & la jambe, diminuerent le volume du levain variolique ; ce qui calma un peu

le délire, de même que les autres accidens, & donna quelques eſpérances de rétablir la malade.

Les premiers ſoins conſiſterent à tenir proprement toutes les parties affectées, en y appliquant deſſus un peu de cérat.

Malgré tous ces ſoins, la malade dépériſſoit, & ſembloit implorer de nouveaux ſecours, que l'on crut devoir me charger de lui donner. Ce fut le 25 Avril dernier que je vis la malade, pour la premiere fois, & que je ſus tout ce qui s'étoit paſſé précédemment.

L'état de la malade me parut très-périlleux : le pouls étoit foible & concentré : le ventre étoit tendu ; le ſphincter de la veſſie étoit tellement relâché, que la malade ne pouvoit plus retenir ſes urines.

La ſuppuration de la jambe étoit arrêtée, depuis quatre jours ; & toutes les deux avoient acquis une extrême groſſeur : de plus elles étoient dures, & parſemées, de diſtance en diſtance, de nombre de petites tumeurs que je regardois comme formées par une portion du levain variolique, qui s'étoit jetté & fixé ſur les parties inférieures.

Mes vues ſe dirigerent enſuite du côté de l'os *ſacrum* : la gangrene avoit fait de tels progrès dans cette partie, qu'elle avoit détruit les portions charnues des muſcles

qui s'attachent & recouvrent l'os *ſacrum* dans ſa partie ſupérieure. Les parties aponévrotiques du ſacrolombaire & du long dorſal exiſtoient encore ; & la portion du quarré des lombes qui avoiſine les parties latérales de l'os *ſacrum*, étoit menacée de gangrene : en un mot, l'os étoit à découvert ; ce que je reconnus, lorſque je l'eus débarraſſé d'une matiere noire & fétide qui le recouvroit, & qui étoit contenue ſous une eſpece d'eſcarre noire & épaiſſe. Enfin il y avoit deux petits trous fiſtuleux ſur les parties latérales de l'os, par où s'écouloit la matiere purulente. La premiere indication que je vis à remplir, fut d'enlever les parties ſphacélées, afin de donner iſſue à la matiere retenue. Je profitai, pour parvenir au but que je me propoſois, des trous fiſtuleux, & y paſſai une ſonde cannelée, à la faveur de laquelle je reconnus l'étendue du ſinus ; ce qui me facilita l'extirpation de toutes les parties gangrénées.

Je panſai enſuite le tout avec de la charpie trempée dans de l'eau-de-vie camphrée, & j'aſſujettis l'appareil par le bandage nommé *le double T.*

Au ſecond panſement, je trouvai que la charpie avoit abſorbé toute l'humidité ; ce qui me permit de voir l'os à nu. Je découvris encore, dans ce moment, un ſecond

ſinus qui avoit trois pouces de profondeur, & qui côtoyoit la partie latérale gauche des vertebres lombaires, par lequel il se faisoit un écoulement de matiere purulente. Comme la ſituation de ce ſinus étoit favorable à l'écoulement du pus, je ne tentai aucune opération : je le panſai ſimplement avec trois bourdonnets de charpie, imbibés d'eau-de-vie camphrée, & chargés d'un digeſtif animé; le tout dans l'intention de m'oppoſer à la gangrene, & de procurer la chute du reſte des parties ſphacélées. Je m'apperçus encore, en découvrant l'ulcere, qu'il y avoit un troiſieme ſinus qui étoit ſur le point de ſe faire jour dans le *rectum* : je jugeai qu'il étoit néceſſaire de le dilater dans toute ſon étendue, afin que rien ne ſéjournât dans ſon fond.

L'opération faite; je panſai la plaie avec de la charpie trempée dans l'eau-de-vie camphrée, & j'appliquai ſur le reſte de l'ulcere des plumaſſeaux chargés d'un digeſtif animé : je continuai à panſer ainſi juſqu'à ce que, m'étant apperçu que les deux premieres apophyſes épineuſes de l'os *ſacrum*, qui imitent celles des vertebres lombaires (quoiqu'elles ſoient moins élevées) étoient vacillantes. Je ſaiſis ces apophyſes avec la pince, & je n'eus point de peine à les enlever : les autres parties, me paroiſſant en bon état, j'appliquai deſſus un plumaſ-

ſeau imbibé d'eſſence de girofle, tant pour abſorber les matieres qui pouvoient être reſtées dans les poroſités de l'os, que pour empêcher le ſéjour du pus ſur la membrane qui recouvre le trou de conjugaiſon, que j'avois eu ſoin de recouvrir avec un plumaſſeau. Voyant que tout alloit bien d'ailleurs, je portai mes vues ſur la cauſe du mal, que j'ai dit être un virus variolique : l'abondance de la ſuppuration me faiſoit craindre pour la malade, qui étoit déjà très-foible, & avoit du dégoût pour tout ce qu'on lui offroit. Je preſcrivis une bouillie faite avec un peu de mie de pain, un jaune d'œuf, du ſucre, du lait; &, dans l'intention de m'oppoſer à la gangrene intérieure, je fis ajouter à cette bouillie une décoction de deux gros d'écorce du Pérou dans une ſuffiſante quantité d'eau. Mes eſpérances ne furent point trompées : la malade reprit des forces; le calme & le ſommeil revinrent peu à peu, & j'entrevis les eſpérances d'une guériſon complete. La boiſſon de la malade fut faite alors avec une infuſion de lierre terreſtre, afin de diviſer l'humeur, & de la diſpoſer à prendre quelques voies ſalutaires. De cette façon, en ſept ou huit jours, la malade reprit aſſez de force pour la rendre méconnoiſſable à ceux qui l'avoient vue dans ſon premier état, quoique

la ſuppuration fût toujours abondante. Cette amélioration m'engagea à lui faire mettre les deux jambes, juſqu'aux genoux, dans un bain émollient; ayant ſoin que, dans la ſituation que cette malade étoit obligée de prendre pour recevoir ces bains, les reins ne fuſſent point fatigués. Le premier bain ne fut que d'une demi-heure, le ſecond d'une heure, & le troiſieme d'une heure & demie; & les autres furent de deux heures, juſqu'à parfaite guériſon. A la ſortie de chaque bain je faiſois envelopper les jambes de la malade dans des herbes hachées, étendues ſur un linge, & arroſées d'une forte décoction de guimauve, au lieu d'huile de lin, & autres corps onctueux du même genre, dans la crainte de boucher les pores, & d'empêcher la tranſpiration que j'avois deſſein de procurer: j'obſervai, après que la malade eut pris quinze ou dix-huit bains, de mêler peu-à-peu, & ſucceſſivement, des plantes aromatiques aux émollientes, dont je ſouſtrayois à proportion une partie; de ſorte que je finis par lui faire prendre des bains purement aromatiques.

Comme, à chaque panſement, je voyois qu'il y avoit toujours du mieux, que la malade n'étoit plus ſi foible, je lui fis uſer, d'un jour à l'autre, d'une tiſane ſudorifique, qui, ayant procuré des ſueurs abon-

dantes, firent que l'ulcere ne ſuppura plus tant, & que les jambes diminuerent conſidérablement.

Mais, dans le tems que la maladie donnoit les plus belles eſpérances d'une guériſon prochaine, les chairs, qui ſe régénéroient, furent couvertes d'une matiere noire & fétide, qui annonçoit la gangrene: cet accident ne pouvoit être occaſionné que par un reſte du levain variolique. Comme je l'avois déjà bien combattu, je crus devoir m'oppoſer au progrès qu'il auroit pu faire extérieurement, ſans faire prendre d'autres remedes intérieurs: je me bornai à employer avec le plus grand ſuccès une décoction faite avec les bourgeons de noyer & le ſucre candi, de laquelle j'injectai & j'arroſai l'ulcere, & en imbibai pareillement les plumaſſeaux, que je chargeai, comme à l'ordinaire, de digeſtif animé.

L'éloge que M. de la Faie fait de ce remede m'engagea à le mettre en uſage, en joignant à cette conduite la continuation de la tiſane ſudorifique, à la doſe d'un verre, dans le tems que la malade étoit dans ſon bain; d'un ſecond, lorſqu'elle ſortoit; & d'un troiſieme, deux heures après. La nature, aidée de ces remedes, procura une ſueur qui dura près de ſix heures, pendant leſquelles la malade fut changée avec beaucoup de précaution, comme je l'avois

ordonné : j'avois également ſoin que les linges fuſſent blancs de leſſive, ayant remarqué que ceux dont on ſe ſervoit n'étoient que lavés dans l'eau froide, ce qui ne pouvoit produire qu'un retard dans la guériſon. Depuis que l'on ſe fut conformé à mon obſervation, la malade s'en trouva mieux ; & l'ulcere rendit toujours une ſuppuration louable.

Quand je vis que tout alloit bien, que la veſſie avoit repris ſon reſſort, qu'elle n'avoit ſans doute perdu que par un relâchement occaſionné par la fonte des parties graiſſeuſes & charnues qui l'avoiſinent, je purgeai la malade ; &, le ſurlendemain de la purgation, je lui fis prendre dix grains d'un opiat fondant, qu'elle continua pendant ſix jours, ſans abandonner la tiſane de lierre terreſtre, & les bains à l'ordinaire : j'obſervai enfin, dans mes panſemens, qu'il y avoit toujours du mieux. Après deux jours de l'uſage de l'opiat, je revins aux ſudorifiques, qui produiſirent de ſi bons effets, que la malade ſe leva toute ſeule, ſe promena, à l'aide d'un bâton, & put s'aſſeoir dans un fauteuil : je continuai de la panſer ainſi juſqu'à ſa parfaite guériſon.

D'après ce fait, qui s'eſt paſſé ſous mes yeux, je me crois autoriſé à regarder la petite-vérole naturelle comme une des maladies les plus funeſtes : l'état où elle ré-

duit les perſonnes qu'elle attaque, eſt ſouvent ſi déplorable, qu'il vaudroit infiniment mieux pour elles ſuccomber ſous ſes coups, que de ſe voir expoſées, après les tourmens les plus cruels, les unes à être eſtropiées; d'autres à perdre la vue, ou à être défigurées, au point de devenir méconnoiſſables à leurs amis. Quand il n'y auroit que cette conſidération, en eſt-il une plus puiſſante pour faire déſirer de voir s'étendre parmi nous la méthode de l'inoculation, qui, outre qu'elle conſerveroit des milliers de citoyens, mettroit les autres à l'abri de ces mutilations quelquefois plus cruelles que la mort? Il eſt ſage, ſans doute, de ne pas adopter ſans examen toute eſpece de nouveauté, ſur-tout en médecine; mais lorſqu'une expérience auſſi conſtante que celle que nous avons aujourd'hui de l'inoculation, a démontré l'utilité d'une pratique, il eſt permis d'être étonné que l'eſprit de parti aveugle aſſez certains hommes pour les engager, je ne dis pas à ne pas adopter, mais à vouloir faire rejetter ce que des nations entieres pratiquent avec tant d'avantages.



NOTES

De M. LE VEILLARD, *Gentilhomme servant ordinaire du Roi, en réponse à une Piéce insérée dans le* Journal encyclopédique *du 25 Août dernier, ayant pour titre* Observations sur l'Article PASSY du *Dictionnaire des Gaules.*

Cette piece a été précédée de nombre d'autres toutes du même style, & apparemment des mêmes Auteurs ; elle n'est elle-même que la copie, mot pour mot, d'une Lettre anonyme insérée dans le Mercure de Janvier 1765. Les Auteurs, non-contens d'écrire, ont souvent fait courir les mêmes bruits. Les propriétaires des nouvelles eaux, certains d'avoir fourni au public les preuves les plus authentiques de l'existence naturelle de leurs sources & de leur salubrité, n'ont jusqu'ici rien répondu ; ils ont espéré que, las d'attaquer en vain la vérité, les anonymes garderoient, à la fin, le silence. Mais, comme ces Ecrits ne finissent point, & qu'il n'y a rien qu'on ne parvienne à faire croire, à force de le répéter, j'ai cru que je devois enfin donner une Réponse, & tirer d'erreur ceux qui, peu à portée d'approfondir la vérité, se seroient laissés tromper. On verra que, si je me suis

tu jusqu'à présent, ce n'étoit pas manque de pouvoir réfuter mes adversaires ; & j'espere démontrer, une fois pour toutes, le cas qu'on doit faire de ces Ecrivains anonymes. Pour mettre le lecteur en état de juger entr'eux & moi, j'ai cru devoir faire réimprimer leurs Observations, & d'insérer mes Réponses à mi-marge. Voici cette piece telle qu'on la trouve dans le Journal cité.

En parcourant, Messieurs, le *Dictionnaire des Gaules*, j'ai jetté, par hazard, les yeux sur l'article PASSY, & voici ce que j'ai trouvé qui peut induire le public en erreur : *Il y a aussi plusieurs sources d'eaux minérales fort connues : on distingue les* anciennes *& les* nouvelles *eaux minérales de Passy ; il n'y a que ces dernieres qui aient de la réputation. Elles consistent en quatre sources principales, toutes* ferrugineuses, *mais inégalement..... Leur goût de fer, au moindre degré, est très-sensible, & piquant ; mais ce goût se perd, lorsqu'après les avoir fait fermenter par la chaleur, on les laisse refroidir & se clarifier : alors elles n'ont qu'une petite pointe de sel. Dans leur état naturel, elles conservent leur limpidité & leur goût, au moins dans les tems froids. Plusieurs Chymistes les ont analysées, & y ont découvert du vitriol naturel, du sel de Glaubert, du sel marin,*

des alkalis terreux, de la ſélénite, & de l'huile minérale. Ces différentes ſubſtances n'y ſont pas en égale quantité ; & c'eſt cette combinaiſon variée qui fait la différence des ſources. Le fer ſur-tout y eſt très-finement diſſous en doſes inégales.

Il ne faut que lire cet article, pour ſentir qu'il a été fourni à l'Auteur de ce Dictionnaire par des perſonnes intéreſſées à décrier les eaux anciennes ; & cela eſt fait ſi mal-adroitement, qu'il ſeroit inutile de le relever, ſi le bien public ne l'exigeoit. (1.) Il ne faut, pour cela, que s'arrêter à l'hiſtoire des anciennes & nouvelles eaux de Paſſy : les anciennes ſont connues depuis près de trois cens ans. Le terrein dans lequel eſt la fontaine qui les diſtribue, étoit anciennement une tuilerie ;

(1.) Je n'ai point l'honneur de connoître M. l'Abbé Expilly, Auteur du *Dictionnaire des Gaules* ; je ne l'ai jamais vu ; nous n'avons eu enſemble aucune correſpondance, même indirecte ; &, quoique j'aie lu pluſieurs articles de ſon Ouvrage, je ne connoîtrois pas celui de PASSY, ſans les obſervations de l'anonyme. Il me ſeroit difficile de le prouver, parce qu'il eſt ſouvent impoſſible de démontrer la négative d'un fait ; mais quand celui qui l'avance n'en donne

& l'endroit s'appelloit expreſſément *les eaux ſalutaires.* Ce nom, qui peut-être aujourd'hui paroîtroit un peu faſtueux, étoit fort ſimple, dans des tems plus ſimples; il leur avoit été donné par l'expérience des habitans. La réputation de ces eaux réveilla, il y a cinquante ans, l'attention des Médecins du Roi: ils les viſiterent (2.), &,

aucune preuve, on a droit de le lui nier, ſur-tout s'il eſt d'ailleurs convaincu de n'avoir pas dit la vérité. Heureuſement le paſſage lui-même démontre que je ne l'ai pas ſuggéré. L'Auteur du Dictionnaire, très-exact ſur le réſumé des différentes analyſes des nouvelles eaux de Paſſy, ſe trompe ſur le nombre des ſources: il en cite quatre; & il y a quarante ans qu'il n'y en a plus que trois, la fouille d'un voiſin ayant fait perdre la quatrieme. M. l'Abbé Expilly eſt très-excuſable de l'avoir ignoré; mais il eſt certain que je le ſais, moi, & que je n'aurois cité que trois ſources, ſi j'avois fourni l'article, à moins qu'on ne prétende que j'ai commis cette erreur exprès pour me ménager la préſente juſtification.

(2.) Je ne ſais ſi l'antiquité, qu'on donne aux anciennes eaux eſt vraie; je vois ſeulement qu'on dit qu'elles exiſtoient il y a trois cens ans, ſans en donner aucune preuve; & comment le vérifier? Je

après un mûr examen, ils les ordonnerent à madame la Ducheſſe de Bourgogne.

(3.) Le bien qu'elles firent à cette Princeſſe engagea le Roi à faire conſtruire à ſes dépens l'aqueduc qui ſert à faire écouler les eaux de la ſource dans la riviere, & qui traverſe ſous terre le chemin de Verſailles.

Depuis cette heureuſe expérience, les anciennes eaux de Paſſy, en poſſeſſion de la confiance publique, devenoient, de jour en jour, plus célèbres : un incident leur ſuſcita des rivales, & fit éclorre tout-à-coup les nouvelles eaux. Les premieres, dans leur plus grande vogue, étoient affermées pour très-peu de choſe à un particulier dont je tais le nom, par conſidération pour ſa famille. Le produit conſidérable que le ſieur M........ tiroit de ces eaux fit ouvrir les yeux au propriétaire : il voulut augmenter le prix du bail ; & le ſieur M...... n'ayant

doute que les Médecins du Roi les aient viſitées, il y a cinquante ans, puiſqu'on ne rapporte d'eux ni analyſe ni approbation, & que l'anonyme dit plus bas, qu'avant M. Brouzet, dont l'analyſe n'a que ſeize ans, perſonne ne les avoit examinées.

(3.) Il y avoit 7 ans qu'elle étoit morte.

(4.) On ne croit plus aujourd'hui qu'une ſource puiſſe être détruite avec du vif ar-

pas voulu souffrir la moindre augmentation, le premier bail expiré, ce propriétaire prit le parti de faire valoir ses eaux par lui-même. Le sieur M...... en quittant, jetta une quantité de vif-argent suffisante pour faire crevasser le puits, & y introduire l'eau de la riviere. (4.) Cette noirceur lui réussit; le vif-argent fit tout le ravage qu'il en attendoit, & l'eau douce pénétra dans le puits. Dans le même tems (c'étoit celui du systême, en 1720) il alla trouver l'Abbé le Ragois, & il lui proposa d'acheter, en billets de banque, une maison située près des anciennes eaux, pour en établir de nouvelles, qui feroient tomber les premieres. L'Abbé le Ragois

gent, sur tout quand elle est sur un fonds glaiseux, comme celui des eaux de Passy.

L'anonyme dit, à la fin de l'alinéa précédent, qu'on bâtit un aqueduc pour l'écoulement des eaux dans la riviere. Il faut, pour cet effet, qu'elles soient au-dessus de son niveau, & , en même-tems, cependant, qu'elles soient au-dessous, pour que l'eau de la riviere s'y introduise.

(5.) L'Abbé le Ragois étoit d'une probité reconnue, & incapable d'une pareille manœuvre. Il est fort peu important que les nouvelles eaux aient été achetées, en tel ou tel tems, en billets de banque, ou

goûta ſon projet, & acheta cette maiſon, (5.) qui appartenoit au Duc de Lauzun. Il s'y trouva un filet d'eau (6.), qui fut érigé en eaux minérales; & comme alors les anciennes s'affoibliſſoient ſenſiblement, par l'abominable expédient du ſieur M..... bien des Médecins accréditerent les nouvelles. Voilà, Monſieur, exactement l'origine de ces nouvelles eaux: je tiens ces faits de perſonnes sûres, qui ont connu le ſieur M... qui avoua tout lui-même, à l'article de la mort, à la propriétaire des anciennes eaux; ce qui la mit en état de réparer le mal (7.) En effet, auſſi-tôt qu'on ſut d'où provenoit cette altération, dont, ſans l'aveu

en argent comptant; mais il l'eſt de dire toujours la vérité. L'Abbé le Ragois n'acheta point la maiſon en 1720; il l'avoit dès 1719, & le contrat d'acquiſition porte qu'elle fut payée argent comptant, dont une partie même avoit été empruntée.

(6.) Il y a trois ſources, dont une, la ſeconde, eſt très-abondante; &, en 1720, il y en avoit quatre.

(7.) Malgré les perſonnes sûres, qui malheureuſement ne ſont pas citées par l'anonyme, je doute que les gens ſenſés croient ſur ſa parole l'hiſtoire de M. M ... celle du vif-argent, & la confeſſion à l'article de la mort.

(8.) MM. Senac

l'aveu du coupable, on n'auroit jamais deviné la cause ; on fit d'abord combler le puits, parce qu'il étoit trop profond, & l'on construisit un bassin de pierre, où tombent les eaux de la source, aussi pures qu'en sortant de la mine, sans courir le risque d'aucun mêlange avec des eaux étrangeres. Depuis ces réparations, nos plus grands Médecins, MM. Molin, Senac, Pousse, Vernage, & bien d'autres, ont toujours préféré les anciennes.

(8.) Ce sont toujours les anciennes eaux qu'on ordonne à la & Vernage ne préferent point les anciennes eaux aux nouvelles : le second a eu l'honnêteté de m'en faire remettre un certificat ; & le premier m'a permis d'assurer qu'il étoit du même sentiment, & qu'il le certifieroit à quiconque voudroit le lui demander : d'ailleurs la note ci-après le prouvera complétement.

Malheureusement MM. Pousse & Molin ou Dumoulin sont morts.

Ce seroit peut-être ici le lieu de rapporter une foule de témoignages en faveur des nouvelles eaux ; mais ce n'est pas mon objet : je ne veux que les justifier.

(9.) Madame Victoire prend actuellement les nouvelles eaux ; & il y a dix-huit mois, sans discontinuer, qu'elle en fait usage. Plusieurs Dames de France les

Famille Royale. (9.) Feue madame la Dauphine, & Mesdames de France, les ont prises avec tout le succès possible. (10.) Si j'ose joindre mon témoignage à de pareilles considérations, j'ai remarqué plus d'une fois, dans la façon dont se distribuent les anciennes & nouvelles eaux, des circonstaces qui m'ont frappé. On voit la source des anciennes précisément au même état où elle étoit il y a deux cens ans : rien n'est changé à cet égard (11); l'eau coule librement, & sans art, dans le bassin qui la reçoit : on laisse examiner la

ont prises en divers tems, notamment en 1758, 1759, 1760, &, chaque fois, pendant trois à quatre mois de suite. Il est aisé, moyennant les dates que je donne, de vérifier ce que j'avance.

(10.) Je vous assure, Monsieur, que Madame la Dauphine n'a jamais pris les anciennes eaux minérales de Passy.

Signé HEVIN, *premier Chirurgien de Madame la Dauphine.*

J'ignore si Mesdames les ont prises; mais l'anonyme auroit dû donner les moyens de le vérifier.

(11.) Excepté les réparations & reconstructions dont il est parlé quinze ou vingt lignes plus haut.

(12.) Les sources des nouvelles eaux sont enfermées pour leur *sûreté* & pro-

fontaine & ses dépendances. Chacun peut s'assurer par ses propres yeux, que ces eaux sont réellement telles que Dieu les donne, suivant l'expression de M. Molin, qui ne les désignoit pas autrement.

Il n'en est pas de même des nouvelles eaux : il n'est pas aisé d'en voir la source ; elle est soustraite aux regards profanes de tous les curieux inutiles. (12.) On me mena dîner, il y a quelques années, chez M. Belami, propriétaire de ces eaux. (13) Tout nous fut ouvert ; nous descendîmes dans les caves : j'y vis différens réservoirs qui avoient tous leur robinet ; ces robinets m'étoient suspects. Mais je fus bien surpris, lorsque j'apperçus dans le coin d'une cave un fort gros tas de mâchefer : j'allois demander bonnement à quoi servoient-là ces scories ; la réflexion me fit supprimer une question qui pouvoit être indiscrete, & je me contentai d'en soupçonner l'usage. (14.)

preté ; mais je défie de trouver un seul homme à qui on ait refusé de les montrer.

(13.) Il y a bientôt dix-huit ans que M. Belamy est mort.

(14.) Un grand nombre de Médecins & de Chymistes, MM. Molin Demargueri, Terrei & Falconet, par ordre du Roi, en 1724; Grosse, Cantwel, Demachy, Monnet, &c. ; plu-

ſieurs Membres de l'Académie des Sciences, MM. Boulduc, Geoffroy, par ordre du Roi; Baron; la Faculté de médecine, pluſieurs fois par Commiſſaires, le Doyen à la tête, en 1720 & 1749; les premiers Médecins du Roi, MM. Dodart & Chicoyneau, en 1724 & 1741, ont examiné ſcrupuleuſement les nouvelles eaux de Paſſy, & ont affirmé, dans des analyſes publiques, que ces eaux étoient naturelles, & très-ſalutaires; qu'on les avoit accuſées à tort d'être factices. Ils ont fait plus, ils ont aſſuré qu'il étoit impoſſible que l'art en fît de pareilles. La plupart de ces analyſes ont été faites à l'inſçu des propriétaires, du propre mouvement des Savans, & inſérées dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

En 1724, le ſieur Guichon, propriétaire d'une maiſon voiſine des fontaines, prétendit qu'elles paſſoient dans ſon terrein; qu'il avoit droit de les couper, & de s'en emparer. Il fouilla, & détourna effectivement les ſources. Il en fit diſparoître une, & penſa perdre les trois autres.

Le 11 Novembre de la même année, après un grand nombre de viſites d'Experts, & d'analyſes des eaux, le Roi, ſéant au Conſeil des Dépêches, rendit un Arrêt de ſon propre mouvement, & jugea que le bénéfice de l'invention devoit appar-

tenir à l'inventeur, & que d'ailleurs, si tous les propriétaires voisins faisoient la même manœuvre, une découverte utile au public seroit infailliblement perdue. Le sieur Guichon fut condamné à vendre le terrein où il avoit creusé ; & les sources y sont encore.

Par le même Arrêt le Roi autorise le débit des nouvelles eaux, & fait défenses à tous les propriétaires voisins d'*ouvrir & creuser aucune source, puits ou puisarts, attendu qu'il s'agit de l'utilité publique.* Si les eaux étoient factices, cet Arrêt, & la discussion qui le précede, auroient-ils eu lieu ?

L'anonyme n'a certainement pas pris garde que, par ses assertions, qu'il n'accompagne pas même de la moindre preuve, il offense toutes les autorites respectables que je viens de citer, & les Magistrats qui veillent avec tant d'exactitude à la sûreté publique, & qui certainement ne souffriroient pas au milieu de la capitale un entrepôt d'eaux soupçonnées d'être factices.

Les eaux sortent de terre dans des regards, d'où elles tombent, par des robinets, dans des bassins de pierre; & delà, par un aqueduc, elles sont conduites dans un puits au niveau de la riviere. Ce puits s'emplit du dépôt ferrugineux des eaux : il faut le vuider de tems en tems. Les ruisseaux même par où ces eaux s'écoulent, & les

regards où elles ſourcillent, ſont chargés de ce dépôt. Il eſt poſſible qu'un homme peu inſtruit, & d'une intelligence peu active, prenne cette matiere pour du mâchefer, & imagine qu'on l'apporte pour faire paſſer les eaux par deſſus, & les rendre ferrugineuſes. L'anonyme ignore que le mâchefer, ou les ſcories de fer, ſont inſolubles dans l'eau, & ne peuvent lui donner aucune qualité.

Je demande pardon aux lecteurs ſenſés de les accabler d'une multitude de raiſons, dont une ſeule ſuffiroit pour les convaincre; mais je les prie de faire attention que ce n'eſt pas ſeulement pour eux que je parle; que même, malgré l'évidence de tout ce que j'avance ici, je ne dois pas m'attendre à perſuader tout le monde, parce que, quand il s'agit d'un fait, une vérité n'eſt jamais univerſellement reconnue. Je demande cependant à ceux qui perſiſteroient à croire que les nouvelles eaux de Paſſy ſont factices, s'il n'eſt pas au moins poſſible qu'elles ne le ſoient pas, & s'ils peuvent raiſonnablement en exiger de meilleures preuves?

Les propriétaires des anciennes eaux ſont bien éloignés de penſer comme l'anonyme; ils conviennent, au contraire, que les nouvelles ſont les meilleures, car, il y a deux ans, on apprit qu'ils débitoient les leurs

ſous le nom, & avec l'étiquete de *Nouvelles Eaux minérales de Paſſy.* Il y eut, par Ordonnance de M. le Lieutenant-Général de Police, une deſcente de Commiſſaires dans leur Bureau, rue des Vieux-Auguſtins. On y trouva des bouteilles pleines, cachetées de leur cachet, & étiquetées *Nouvelles Eaux minérales de Paſſy.* Ils convinrent que l'eau qu'elles contenoient étoit la leur, & qu'ils en avoient vendu de ſemblables pour nouvelles eaux. Il intervint une Sentence qui leur fit défenſes de récidiver, & les condamna aux dépens, qu'ils ſe hâterent de payer.

Les anciennes eaux de Paſſy, dont la longue poſſeſſion & les bons ſervices auroient dû ſeuls leur attirer l'attention de nos Chymiſtes, n'étoient encore connues que par leur ſuccès. (15) M. Brouzet, Médecin ordinaire du Roi, & de l'infirmerie royale de Fontainebleau, en fit l'analyſe il y a quelques années; & ſon Mémoire, après

(15.) Il ſe trompe; M. le Givre analyſa les anciennes eaux, en 1658 : il eſt vrai que ſon rapport ne leur eſt pas favorable. M. Duclos les a auſſi examinées quelque tems après, & les traite encore plus mal : M. Lémeri, le fils, les a un peu relevées; enfin M. Molin de Margueri les a trouvées à-peu-près telles que M. Duclos l'avoit dit.

avoir été présenté à l'Académie des Sciences, fut aussi-tôt imprimé. On y trouve la comparaison des anciennes eaux avec les nouvelles; elle est faite de main de maître. (16.) Cette piece suffiroit seule pour décider la question; mais quelques réflexions sur les faits que je rapporte en homme instruit & parfaitement (17.) *désintéressé*, jointes à la préférence que les Médecins du Roi donnent constamment aux anciennes eaux, lorsqu'il s'agit des santés les plus précieuses, démontrent la fausseté de ce que l'on avance dans le Dictionnaire des Gaules.

(16.) Il faut lire l'analyse de M. Brouzet, pour voir si elle est faite de main de maître, & sur-tout si l'article de comparaison des anciennes eaux aux nouvelles est impartial.

(17.) *Désintéressé.....*

On ne distribue les nouvelles eaux, à Paris, que dans la rue du Cœur-Volant, fauxbourg Saint-Germain, chez M. Ladmiral, *neveu de M.* Perrier; *mais, pour la commodité du public, il y aura, au printems prochain, un autre Bureau, rue Saint-Honoré.*

Jours du mois.	*Thermometre.* A 6 h. & d. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	*Barometre.* Le matin. pouc.	lig.	A midi. pouc.	lig.	Le soir. pouc.	lig.
1	7½	13½	9½	28	3¾	28	3	28	2
2	6	10	6	28	1¾	28	1½	28	1½
3	4	8	6	28	1½	28	2	28	1½
4	6	8½	5½	28	½	28	½	28	¾
5	4	5¾	4½	28	1	28	1	28	¾
6	4	5½	4	28		28		28	
7	3¼	5¼	3½	28		28		28	½
8	3½	7½	5	28	¾	28	½	28	½
9	3	10	5½	28	¾	28	1½	28	2
10	5	10	8	28	2½	28	2¾	28	3
11	6½	11	8	28	3	28	3½	28	4¼
12	6¾	11½	7	28	4¾	28	4¼	28	4¾
13	3¼	8½	4½	28	5¼	28	5½	28	5
14	2¼	7¼	3½	28	4	28	3¾	28	2¾
15	¾	5½	5½	28	1½	28	1	28	1
16	3½	11	9	28	¾	28	½	28	¼
17	8	14½	10¼	28		28	½	28	1
18	8	15½	10	28	1½	28	1¾	28	1¾
19	7¾	15½	10½	28	2	28	2	28	2¼
20	8	16	10	28	2½	28	2	28	1⅔
21	6	13	9	28	½	28		27	11½
22	6½	11½	9	27	11	27	11	27	11¼
23	8	8½	6½	27	11	28		28	¾
24	4¾	4¼	1¼	28	2	28	2½	28	3½
25	10	6½	5½	28	4	28	3¾	28	4¼
26	2¾	9	3½	28	4	28	4	28	4
27	0	7½	3	28	4	28	3½	28	2½
28	½	9	4	28	1	28	½	27	11¼
29	2¾	7½	8	27	10½	27	9¼	27	9
30	9	13	11¾	27	8½	27	8	27	8
31	9½	12¾	8¾	27	7¾	27	9	27	10½

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N. b. nuages.	N. pl. nuages.	Nuages.
2	N-E. beau. n.	N-E. n. couv.	Nuages.
3	N-E. nuages.	N. nuages.	Nuages.
4	N. couvert.	N-E. n. p. pl.	Couvert.
5	N-E. couvert.	N-E. c. p. pl.	Couvert.
6	N-E. couvert.	N E. pluie. c.	Couvert.
7	N. couvert	N. couv. pl.	Couvert.
8	N-O. couvert.	N. couv. n.	Couvert.
9	O. nuages.	O. n. pet. pl.	Beau.
10	O-N O. nuag.	N. nuages.	Nuages.
11	N. nuages.	N-N-E. nuag.	Nuages.
12	N. nuages	N-E. nuages.	Beau.
13	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
14	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
15	E N-E. couv.	E. couv. pluie.	Nuages.
16	E-S-E. nuag.	S-E. nuages. écl. ton. pluie.	Nuages.
17	S. c. nuages.	S. pl. nuages.	Nébuleux.
18	S-S-E. b. lég. n.	S-E. lég. nuag.	Lég. Nuages
19	S-E. lég nuag.	S-E. lég. nuag.	Beau.
20	S-E. lég. br. b.	S-S-E. beau.	Beau.
21	S-E. br. couv.	S-E. couv. br	Nuages.
22	S-E. br. nuag.	S-E. n. couv.	Nuages.
23	N E. couv.	N E. couvert.	Couvert.
24	N-E. n. couv.	N-E. c. nuag.	Beau.
25	N-E. beau.	N-E. beau.	Couvert.
26	N-E br. b.	E-N-E. beau.	Beau.
27	E-N-F. beau.	E-N-E. b. br	Beau.
28	E. beau. leg. nuages.	E. lég. nuag. brouillard.	Beau.
29	E N-E. épais. brouillard.	E N-E. pluie. contin.	Couvert.
30	S E. nuages.	S. pluie.	Pluie.
31	S. nuages.	S-O. nuages.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 16 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 1 degré au-dessous du même terme : la différence entre ces deux points est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces $7\frac{1}{4}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $9\frac{3}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.
1 fois du N-N-E.
12 fois du N-E.
4 fois de l'E-N-E.
2 fois de l'E.
1 fois de l'E-S-E.
7 fois du S-E.
2 fois du S-S-E.
3 fois du S.
1 fois du S-O.
1 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-O.

Il a fait 14 jours beau.
7 jours du brouillard.
22 jours des nuages.
14 jours couvert.
11 jours de la pluie.
1 jour des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1769.

Les petites-véroles ſont encore la maladie dominante : elles ſont toujours accompagnées d'accidens plus ou moins graves ; & elles continuent à faire périr beaucoup d'enfans parmi le peuple.

Outre cela, on a vu quelques maladies inflammatoires qui ont attaqué principalement la gorge & la poitrine ; des fievres intermittentes, des dévoiemens, même des dyſſenteries, & un très-grand nombre d'affections catarrhales.

AVIS

Un accident nous ayant fait perdre la copie qui nous avoit été adreſſée des Obſervations météorologiques *& des* Maladies qui ont régné à Lille *par M.* Boucher, *nous tâcherons de réparer cette perte pour le mois prochain.*



LIVRES NOUVEAUX.

Synopsis universæ Praxeos medicæ in binas partes divisa, quarum prior omnium morborum conspectum exhibet; altera verò rem medicamentariam, perpetuis commentariis illustratam sistit; cui subjungitur Liber de Cibo & Potu : nova editio ulteriùs elaborata, vel cæteris tum gallicis, tum latinis, multò amplior & accuratior. Auctore Josepho Lieutaud, *Academiæ regiæ Scientiarum, & Societatis regiæ Londinensis, nec-non cubicularis sereníssimi Delphini, & Styrpis Regiæ medico, imperante dilectissimo Ludovico XV. Parisiis, apud P. Fr.* Didot *juniorem, 1770, in-4°, 2 vol.* Prix rel. . . . . 24 liv.

La Médecine-pratique, rendue plus simple, plus sûre & plus méthodique. On commence par le *Traité des Maladies de la Tête*, pour servir de suite à la *Médecine de l'Esprit* ; par M. *le Camus*, Docteur-Régent de la Faculté de médecine en l'Université de Paris, &c. A Paris, chez *Ganeau*, 1769, *in*-12.

Le Libraire a encore quelques Exemplaires de cet Ouvrage *in*-4°, ainsi que de la *Médecine de l'Esprit*, dont il vient de faire une nouvelle édition.

Méthode de traiter les fievres putrides-vermineuses, qui régnent, depuis plusieurs années, dans les environs de Lille; par *M.* ... Méd. audit Lille. A Lille, de l'imprimerie de *Pétérinck-Crame*, 1769, broch. *in*-8° de dix-neuf pages.

Cette brochure, qui a été imprimée par ordre de M. *de Caumartin*, Intendant de la Province, nous a paru mériter l'attention des Médecins en général, mais plus particuliérement de ceux qui sont chargés du traitement de ce genre de maladies, qui sont épidémiques dans plusieurs de nos Provinces. Il ne peut que faire honneur aux lumieres & au zele du Médecin qui l'a composé.

Examen des principales Méthodes d'administrer le Mercure pour la guérison des Maladies vénériennes; par M. *de Horne*, Docteur en médecine, ancien premier Médecin de l'hôpital royal & militaire de Metz, avec cette épigraphe:

Veritatem dies aperit SENEC. *de Irâ.*

A Londres; & se trouve à Paris chez *Didot*, le jeune, 1769 *in*-8°.

Nous comptons nous occuper plus particuliérement de cet Ouvrage dans un des Journaux suivans.

Traité des Maladies des Yeux, dans lequel l'Auteur, apres avoir exposé les diffé-

rentes méthodes de faire l'opération de la cataracte, propose un instrument nouveau qui fixe l'œil tout à la fois, & opere la section de la Cornée; par M. Guérin, Gradué de l'Académie royale des Sciences de Montpellier, ancien Chirurgien en chef du grand Hôtel-Dieu de Lyon, & Démonstrateur des Opérations au Collége de Chirurgie de la même Ville. A Lyon, chez la veuve *Reguilliat*, & fils; & à Paris, chez *des Ventes de Ladoué*, 1770, *in*-12.

Traité des maladies de la poitrine, connues sous le nom de *phthisie pulmonaire*, où l'on développe les causes qui concourent à les produire; les accidens qui en résultent, & la maniere de les traiter dans les différens degrés; par M. *Dupré de Lisle*, Docteur en médecine, & Médecin à Versailles, avec cette épigraphe:

Non est in medico semper relevetur ut æger,
Interdum doctâ plus valet arte malum.
OVID.

A Paris, chez *Contard*, 1769, *in*-12.

Traité de la Vitriolisation & de l'Alunation, *ou* l'Art de fabriquer les vitriols & l'alun, avec une Dissertation sur la minéralisation, & sur l'état du soufre dans les mines & les métaux; par M. *Monnet*, Membre de la Société royale de Turin, & de l'Académie royale des Sciences, Arts &

Belles-Lettres de Rouen, avec fig. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez *Didot*, le jeune, 1769, in-12. Prix relié, 3 liv.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE.

M. *Valmont de Bomare*, Démonstrateur d'Histoire naturelle, avoué du Gouvernement, Censeur Royal, Membre de plusieurs Académies des Sciences, Belles-Lettres & Beaux-Arts, Maître Apothicaire, &c. ouvrira son Cours d'Histoire naturelle le lundi 4 Décembre 1769, à dix heures & demie très-précises du matin, & le continuera les mercredi, vendredi & lundi, à la même heure, en son cabinet, rue de la Verrerie, vis-à-vis la rue du Côq.

N. B. Le même Démonstrateur ouvrira un second Cours d'Histoire naturelle le jeudi 7 Décembre 1769, à onze heures & demie très-précises du matin. Ce Cours particulier sera continué les samedi, mardi & jeudi de chaque semaine, à la même heure. Ceux qui voudront prendre part à ce Cours sont avertis d'entendre le discours général annoncé pour le 4.

LEÇONS DE CHYMIE PHARMACEUTIQUE.

M. *Mitouart*, Maître Apothicaite, donnera, pendant le cours de cet hiver, des Leçons de Chymie, dans lesquelles il analysera les substances des trois regnes de la nature ; développera la théorie des opérations, & en fera l'application à la Pharmacie.

Il a commencé le jeudi 16 Novembre 1769, à quatre heures de relevée, en son laboratoire, rue de Beaune, fauxbourg S. Germain, & continue les lundi, mardi jeudi & vendredi de chaque semaine.

Fin du Tome XXXI.



TABLE GÉNÉRALE *DES MATIERES*

Contenues dans les six derniers mois du Journal de Médecine de l'année 1769.

LIVRES ANNONCÉS.

MEDECINE.

CHIRURGIE.

HISTOIRE NATURELLE.

CHYMIE, PHARMACIE.

EXTRAITS.

OBSERVATIONS.

MEDECINE.

CHIRURGIE.

HISTOIRE NATURELLE.

CHYMIE & PHARMACIE.

AVIS DIVERS.

Fin de la Table générale des Matieres.

